

A. Lucas.



ŒUVRES

COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUVAL.

TOME IX.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
IMPRIMEUR DU ROI, RUE JACOB, N° 24.

ŒUVRES

COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUVAL,

MEMBRE DE L'INSTITUT (ACADÉMIE FRANÇAISE).

TOME NEUVIÈME.



A PARIS,

CHEZ J. N. BARBA, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DES OEUVRES DE M. PIGAULT-LEBRUN ET DE CELLES DE M. PICARD,

AU PALAIS-ROYAL, N° 51 ;

ET CHEZ CHASSERIAU, LIBRAIRE,

Rue Neuve-des-Petits-Champs, n° 5, au Dépôt Bibliographique.

MDCCCXXIII.

L'OFFICIER
ENLEVÉ,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE,
MÊLÉE DE MUSIQUE.

Représentée sur le théâtre de l'Opéra-Comique, le 4 mai, 1819.

Nota. L'arrangement du huitième volume a forcé d'abandonner l'ordre chronologique pour cette petite pièce et la suivante.

NOTICE

SUR L'OFFICIER ENLEVÉ.

De tous les genres d'ouvrages dramatiques, celui qui éprouve le plus l'inconstance de la mode, c'est l'opéra-comique. Dans l'origine, un opéra-comique n'était que la réunion de quelques couplets, de quelques airs liés par quelques paroles : on n'y représentait le plus souvent que des personnages naïfs, et des mœurs communes. *Ansaume*, sans le rendre beaucoup plus gai, lui donna un peu plus d'importance, et l'écrivit en vers. *D'Hêle* y ajouta une assez forte intrigue, et l'éleva à la hauteur de ce qu'on appelle la comédie de bon ton. *Sédaine*, supérieur à tous ses prédécesseurs, réunissant à l'imagination une entente parfaite de la scène, réussit dans tous les genres d'opéra-comiques où ils s'étaient essayés. Comme eux il fut naïf, comique avec décence, et de plus il créa ce genre historique si intéressant, et si propre à développer les talents d'un grand compositeur. Depuis, tous les auteurs, qui ont écrit pour ce théâtre, ont pris alternativement d'Hêle et

Sédaine pour modèles. Si je n'ai pas parlé des opéras de Marmontel, c'est qu'il me semble qu'ils n'ont dû leur succès qu'au charme de la musique; elle seule les a fait rester au théâtre. Rien n'est moins gai que le genre de ses comédies, rien n'est moins piquant que son dialogue, et c'est le musicien qui le plus souvent en fournit le comique, comme dans la *Fausse Magie :*

Je n'ai pas la soixantaine, etc.

Je n'ai point non plus parlé de Favart[1]: quelque éclat qu'il ait jeté sur l'opéra-comique, il n'a pu triompher de la mode. Si, malgré tout le charme, tout l'esprit de ses petites pièces, tout le sel de ses couplets, il n'a pas occupé long-temps la scène, c'est que ce genre ne saurait être fixe, qu'il est soumis au goût du jour, non-seulement pour la musique, mais encore pour les acteurs. Certes, quand madame Favart jouait les pièces de son mari, tout Paris courait les applaudir, et Favart était à la mode. Quand Mlle Dugazon, si bonne personne et d'un si grand talent, jouait les pièces de Sédaine, telles que la *Comtesse Albert*, *Louise*, etc., Sédaine était à la mode. Quand Elleviou jouait d'une manière si piquante tous les étourdis de bon ton, l'auteur, qui travaillait le plus dans le genre de son talent, devenait à son tour à la mode. Il en sera toujours

de même à l'Opéra-Comique : ce sera l'acteur ou l'actrice en nom qui fera la prospérité du théâtre et des auteurs. Ce n'est plus la même chose au Théâtre-Français; sans doute un acteur ou une actrice à talent pourra ajouter au succès d'un ouvrage, et lui donner plus de vogue dans sa nouveauté; mais l'ouvrage doit survivre aux acteurs: ce qui arrive très-rarement dans le genre de l'opéra. Pour appuyer ce raisonnement, qui est fondé sur l'expérience, je me citerai pour exemple. Par complaisance, par amitié pour mon compatriote Elleviou, j'avais du plaisir à travailler pour lui, à lui tracer de ces caractères que je savais convenir à ses manières élégantes. Qu'est-il arrivé? Au moment de sa retraite du théâtre, plusieurs de mes ouvrages, composés pour lui seul, et qui obtinrent dans le temps un très-grand succès, n'ont pas été repris par ses successeurs dans la carrière, peut-être par une louable défiance d'eux-mêmes.

Où je vis surtout que le théâtre de l'opéra-comique était tout-à-fait changé pour moi, ce fut à la représentation de cette petite comédie (l'*Officier enlevé*). Sans doute, l'acteur qui y jouait le principal rôle est un homme d'esprit et un homme à talent; mais il n'avait aucune des qualités qui pouvaient provoquer la curiosité publique : que l'on suppose cette même pièce jouée par Elleviou, dans sa jeunesse, et avec

cette même musique, qui est charmante; et au lieu du succès très-ordinaire qu'elle a obtenu, toutes nos dames de Paris auraient voulu voir l'enlèvement de mon Officier petit-maître; et elles auraient suivi les représentations de cette petite pièce avec le même plaisir qu'elles éprouvaient à voir les extravagances de mon mauvais sujet de l'opéra qui a pour titre le *Trente et Quarante.* Il est donc à peu près prouvé que l'immortalité d'un auteur d'opéra-comique se borne à la durée de la carrière théâtrale d'un acteur, et dépend encore du changement que le temps amène dans le goût de la musique. De tous les arts, selon moi, la musique est celui dont les productions vieillissent le plus vite. Depuis quarante ans, quel est l'homme de mon âge qui n'a pas vu des enthousiastes en faveur de tels et tels compositeurs, soit français, soit italiens? Qui ne connaît la guerre des Glukistes et des Piccinistes? Les Salieri, les Sarti, les Sachini, ont eu leurs adorateurs. Grétry, par la vérité et la variété de ses jolis airs, a fait chanter la France entière. Cherubini, Méhul, Catel et Berton ont fait école; Boyeldieu, Della-Maria, Daleyrac, ont brillé près d'eux dans un genre différent. Les géants de l'Italie ont paru en même temps; Paisiello et Cimarosa ont fait révolution; Paer a marché sous leurs enseignes; et voilà que depuis quelques années Rossini, qui fait de nos amateurs

de véritables convulsionnaires, ose prétendre à leur arracher le sceptre de la musique, qu'il ne gardera peut-être pas long-temps. Si un nouveau compositeur se présente avec une nouvelle manière, de nouvelles idées, on en fera aussitôt un dieu; et le fanatisme musical, appuyé de la mode, voudra, dans son enthousiasme, lui élever des autels.

Mais il est temps de raconter, selon mon usage, quel est le hasard qui m'a fourni le sujet de cette bagatelle. J'entrerai dans ce détail avec d'autant plus de plaisir que j'y trouve l'occasion de parler d'une femme aimable et bonne, qui a occupé l'Europe de sa beauté, mais qui toujours semblait ignorer qu'elle était *la première d'entre les belles.* Ai-je besoin de nommer madame Rec***! La bonté de son cœur, un caractère doux et bienveillant, lui ont fait de ses nombreux admirateurs, des amis sûrs et désintéressés. Quels que soient leurs opinions, leur rang dans la société, à peine ils ont mérité son estime qu'ils oublient auprès d'elle leurs querelles politiques et les préjugés qui devraient les séparer. Amie et protectrice de tout ce qui est juste et bon, elle n'emploie son influence auprès de ses puissants amis, que pour arracher à leur amitié une prompte justice, ou un acte de clémence. Enfin, c'est la seule maison, où grace à l'esprit tolérant de celle qui y règne en souveraine, au

pouvoir inconnu qu'exerce sur tous les cœurs la bonté unie à la beauté, c'est la seule maison, dis-je, où des rivaux politiques s'abordent civilement, se parlent sans amertume et se quittent sans haine.

J'avais dîné chez madame Réc*** : M. de Barante y arriva le soir; il était alors directeur général des droits-réunis. Je ne sais à quelle occasion on parla de l'aventure récente d'une dame étrangère qui, disait-on, avait fait enlever un jeune homme. Mais je me rappelle très-bien que M. de Barante prit alors la parole, nous conta, avec une originalité tout-à-fait piquante, l'aventure du jeune homme enlevé; il en savait d'autant mieux les détails, que ce jeune homme était son secrétaire. Je ne rapporterai pas les faits principaux de cette aventure, parce que l'héroïne m'est connue, et qu'il est d'aimables folies qu'il faut laisser oublier. Je dirai seulement que cette historiette, contée par M. de Barante, me parut, malgré les difficultés qu'offrait le sujet, tout-à-fait dramatique. Je ne désespérai pas de triompher des obstacles; et j'avertis même notre aimable conteur du projet que j'avais de porter sur la scène cet enlèvement, quoiqu'un tel sujet sortît tout-à-fait des convenances. On se doute bien que la décence théâtrale m'a forcé d'abandonner les traits les plus comiques de cette aventure tant soit peu érotique; mais enfin, ma

petite comédie, telle qu'elle est, aurait obtenu, comme je le crois et comme je l'ai dit plus haut, un très-grand succès, si j'avais encore eu à ma disposition cet amoureux bien digne d'être enlevé, mon héros du *Prisonnier* et de *Maison à Vendre*.

PERSONNAGES.

LA MARQUISE D'ALBON.
ROSETTE, sa femme de chambre.
VERSAC, jeune officier aux gardes.
BELAMI, ancien sergent, retiré du service.

La scène est dans un château, aux environs de Paris

L'OFFICIER ENLEVÉ.

SCÈNE I.

La MARQUISE, ROSETTE.

(Plusieurs domestiques les précèdent avec des flambeaux, et allument le feu.)

ROSETTE.

QUITTER les plaisirs de la ville,
Venir, l'hiver, dans ce manoir;
Ah ! je n'y puis rien concevoir.

LA MARQUISE.

Ici mon séjour est utile,
Car il est, dans ce vieux manoir,
Un prisonnier que tu vas voir.

ROSETTE.

Bon ! madame, vous voulez rire:
En ces lieux qui l'a pu conduire?

LA MARQUISE.

C'est par mon ordre, assurément,
Même par un enlèvement.

ROSETTE.

Qui donc a fait l'enlèvement?

LA MARQUISE.

C'est mon concierge.

ROSETTE.

Quoi! vraiment!

Je ne puis m'empêcher de rire.
Est-ce la mode du moment,
De faire enlever son amant?

LA MARQUISE.

Très-bien! je te permets de rire.
Oui, c'est la mode du moment,
De faire enlever son amant.

ROSETTE.

De grace, daignez me le dire:
Le prisonnier est-il bien fait?

LA MARQUISE.

D'après ce qu'on m'en a pu dire,
Il est aimable et très-bien fait:
Enfin, le jeune homme est parfait.

ENSEMBLE.

ROSETTE.

Non, madame, vous voulez rire;
Vous plaisantez à mes dépens.
Veuve qu'on aime et qu'on admire
N'enlève point ainsi les gens.

LA MARQUISE.

Allons, je te permets de rire:
Plaisante même à mes dépens;
Car, dût tout le monde en médire,
Je veux faire enlever les gens.

ROSETTE.

Non, madame, vous ne me ferez jamais croire que votre concierge, ce brave Belami, ait donné les mains...

LA MARQUISE.

Ah! tu fais son éloge. Je ne me suis donc pas trompée en croyant que l'été dernier il t'a fait la cour. Il t'aime?

ROSETTE.

Presque autant qu'il aimait son colonel. Cependant il ne m'a pas encore fait sa déclaration : mais le voici, et je saurai par lui le mot de cette énigme.

SCÈNE II.

La MARQUISE, ROSETTE, BELAMI.

BELAMI.

Grace au ciel, madame, vous voilà arrivée! (*Se retournant gravement vers Rosette, et lui faisant un salut militaire.*) Mademoiselle Rosette me permettra...

LA MARQUISE.

Eh bien! en ta qualité d'ancien militaire, as-tu bien rempli la mission que mon oncle t'a donnée?

BELAMI.

J'espère que la veuve de mon colonel sera contente.

ROSETTE.

Eh! pourquoi ne dites-vous donc pas : *madame la marquise?* toujours nous rappeler....

LA MARQUISE.

Mais je suis trop heureuse qu'il veuille bien se souvenir que je suis une femme : dans les premiers jours qu'il habitait le château, il m'appelait son colonel.

BELAMI.

Ne parlons pas de cela, madame la marquise; quand je pense à ce brave officier....

ROSETTE.

Venons au fait : madame me parle de l'enlèvement d'un jeune homme....

LA MARQUISE.

D'abord, tu es convenu de tout avec mon oncle.

BELAMI.

Je n'ai pu le voir qu'un instant ; une mission du gouvernement l'éloignait de Paris.

LA MARQUISE.

Comment! il part?

BELAMI.

Il est parti ; il n'a eu que le temps de me dire : «Voilà le signalement de mon fils : tu connais l'hôtel où il doit se rendre ; sa taille, sa figure, son uniforme te le feront aisément reconnaître. Dispose ton monde, et exécute mes ordres sans bruit et sans scandale.» Muni de mes instructions, je rassemble mes quatre gardes-chasse, dont j'avais fait quatre chasseurs ; je donne le mot d'ordre ; je suis ferme au poste, et bientôt l'action commence.

AIR.

Déja la nuit sur l'horizon
Étendait une ombre propice ;
Tout près de la maison,
Doucement je me glisse,
Pour enlever notre joli garçon.
Dès qu'il paraît, je vais à sa rencontre,
Et je lui dis très-poliment :
«Ah! pardonnez au zèle que je montre ;

Mais jeune dame, en ce moment,
Veut vous parler secrètement.
— Cette dame est-elle jolie,
Me répond-il très-lestement?
— Oh! très-jolie, assurément.
— Serait-ce l'aimable Julie?
— Eh non. — C'est la baronne d'Azélie?
— Non, monsieur. — J'y suis maintenant:
C'est la petite vicomtesse... »
Et puis il me suit en riant.
Bientôt on l'entoure, on le presse;
Puis on l'amène, en le portant,
Dans la voiture qui l'attend.
Je donne le signal, et, comme un trait rapide,
Au galop de quatre chevaux,
Et par mille détours bien connus de mon guide,
Nous courons par monts et par vaux.
Enfin, au lever de l'aurore
Nous arrivons dans ce séjour:
La gaîté nous y suit encore;
Nous parlons de vin et d'amour;
Et puis nous chantons tour à tour.

LA MARQUISE.

Il n'a donc montré aucune crainte?

BELAMI.

De la crainte! il est militaire et Français. Comme je lui avais donné ma parole d'honneur que nous le conduisions chez une très-jolie dame, il a pris son parti très-gaîment, et s'est mis à rire avec nous.

LA MARQUISE.

Et dans quel endroit du château l'a-t-on logé?

BELAMI.

Dans un endroit bien commode; j'ai fait du vieux

donjon la prison la plus agréable : il n'y manque rien ; de bonnes portes, des grilles.... Il est là comme un prince.

LA MARQUISE.

Ah ! quelle rigueur ! j'ai donc oublié de dire qu'il fallait l'enfermer dans l'appartement qui communique à ce salon, et de veiller seulement à ce qu'il ne pût s'enfuir.

BELAMI.

Ah ! ceci n'était pas dans mes instructions ; et quand on m'ordonne d'enlever un jeune homme, je suppose qu'il a fait quelque sottise, et qu'on veut le punir.

LA MARQUISE.

Hé ! mon dieu ! non, ce n'est pas cela.

ROSETTE, à part.

Nous enlevons un officier ; le père s'en mêle, et ce n'est pas pour le punir ! Oh ! que de mystère !

LA MARQUISE.

Depuis hier matin tout seul.... pauvre cousin ! comme il a dû s'ennuyer !

BELAMI.

Pas du tout, madame, je ne l'ai pas quitté.

ROSETTE.

Et vous croyez que c'est le moyen d'amuser ?

LA MARQUISE.

J'espère que tu n'as pas dit le nom ?....

BELAMI.

Oh ! motus ! la consigne était donnée. J'ai trouvé d'ailleurs un excellent moyen de le distraire ; j'ai ap-

porté des fleurets ; et toute la matinée, une ! deux ! et je lui portais quelques bottes de mon vieux jeu.

ROSETTE.

Jolie éducation ! *une ! deux !*

BELAMI.

Ah ! si vous le vouliez aussi, mademoiselle, je vous apprendrais *une ! deux !*

LA MARQUISE.

J'ai une impatience de voir, de connaître cet Édouard. Cours le chercher, conduis-le dans cet appartement, qui doit être le sien.... Je ne voudrais pourtant pas qu'il me vît.

BELAMI.

Il ne vous verra pas. Je vais le conduire ici tel que je l'ai fait entrer dans le château, tel qu'on introduit les parlementaires dans les forteresses : un bandeau sur les yeux ; et comme il me donnera sa parole de ne pas l'ôter, vous pouvez être tranquille.

ROSETTE.

Oui, nous sommes en toilette de voyage, et nous voulons qu'il ne nous voie que sous les armes.

BELAMI, à Rosette.

A propos de toilette, le prisonnier m'a dit....

ROSETTE, bas.

Mais puisqu'il doit habiter l'appartement du marquis, il y trouvera une garde-robe complète.

BELAMI.

J'entends très-bien, mais....

ROSETTE.

Mais, monsieur le causeur, allez donc chercher le jeune homme.

BELAMI.

Cependant, je....

ROSETTE, d'un ton de commandement.

En avant, marche!

(Belami fait demi-tour à droite, et sort.)

SCÈNE III.

LA MARQUISE ROSETTE.

ROSETTE.

Quoi! madame, vous faites enlever votre cousin, et vous ne le connaissez pas?

LA MARQUISE.

Je ne l'ai jamais vu.

ROSETTE.

Savez-vous que si vous n'étiez pas connue comme la femme la plus respectable, si je ne savais pas que, veuve d'un colonel que vous adoriez, vous avez fait taire la médisance, ce jeune officier que l'on enlève....

LA MARQUISE.

Le jeune officier que l'on enlève avec la permission de son père, ou plutôt par son ordre, devait être mon époux. Mon oncle, qui craint de me voir porter dans une famille étrangère une grande fortune, veut me le faire épouser en dépit de lui-même.

ROSETTE.

Fort bien, mais quel besoin d'un enlèvement?

LA MARQUISE.

Tu ne connais pas Édouard Dormeuil, son singulier caractère. Ce jeune homme, qui ne ressemble point

aux autres, a accepté, pour obéir à son père, une lieutenance dans les gardes, lorsque ses goûts le portent au contraire vers une autre carrière. Loin d'avoir la dissipation de son âge, il a tous les goûts de l'âge mûr. L'étude absorbe tous ses instants, il fuit la société, passe sa vie avec les savants, dans les bibliothèques, et renonce enfin à paraître dans le monde.

ROSETTE.

Eh! madame, ce goût-là gagne tous nos jeunes gens, et, si cela continue, je ne sais pas ce que nous deviendrons.

LA MARQUISE.

Son père, qui n'a que ce fils, au désespoir de voir son isolement, et convaincu qu'il ne se mariera que très-tard, très-mal ou jamais, m'a crue capable de le rendre à la société. Piquée du refus qu'il a fait de me voir, curieuse de connaître ce jeune sauvage, j'ai consenti à tout ce qu'a voulu son père. La bizarrerie même du projet ajoute encore au plaisir de ma petite vengeance. Car tel est notre caractère, à nous autres femmes, que tout ce qui est extraordinaire nous séduit d'abord. J'ai donc exécuté ma folle entreprise; mon cousin est dans le château; et, soit par adresse ou séduction, je veux l'arracher à l'étude, et le forcer de sacrifier aux Graces.

ROSETTE.

Et vous avez raison. Puisque tous ces petits savants-là ne font plus d'attention à nous, et ne veulent plus nous enlever, c'est nous qui les enlèverons.

LA MARQUISE.

En attendant qu'il arrive, va faire un tour dans l'appartement qu'il doit habiter, et voir s'il ne lui manque rien.

ROSETTE.

Oui, commençons notre vengeance en l'accablant de petits soins.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

LA MARQUISE, seule.

Rosette a bien raison; nos jeunes gens ne sont vraiment plus reconnaissables. Vous trouvez partout des docteurs de 18 ans. Il faut les voir dans un bal. Le croirait-on? Ces messieurs ne veulent plus danser: dans le salon, ils se groupent avec de graves personnages, et discutent avec eux sur la politique et la législation. On nous laisse seules dans un coin parler modes ou théâtre. Pauvres femmes! Que deviendrons-nous? Ah! je crains bien qu'en France notre règne ne soit fini.

AIR.

Ah! que je plains le sort des femmes!
On dédaigne leurs douces lois;
Plus de petits soins pour les dames:
Non, ce n'est plus comme autrefois.
Au temps de ma bonne mère,
Un homme était complaisant;
Il cherchait toujours à plaire,

Et sans être amant,
Il était galant,
Prévenant,
Et n'avait point l'air sévère
Qu'ont les jeunes gens
De mon temps.

Ah! que je plains le sort des femmes! etc.

Trop ingrat cousin, qui refuse
Un simple hommage à la beauté,
Je vais bientôt, grace à la ruse,
Abaisser ta vaine fierté.
Si tu cèdes à ma puissance,
D'une femme crains le courroux;
Je saurai punir ton offense,
En te faisant tomber à mes genoux.

Ah! que je plains le sort des femmes! etc.

Mais il ne peut tarder; et comme il importe à mes projets qu'il ne me juge pas trop mal, avant qu'il me voie, écrivons-lui quelques lignes, et qu'il les trouve sur cette table.

SCÈNE V.

BELAMI, VERSAC, LA MARQUISE.

VERSAC, un bandeau sur les yeux.

Mais où donc me conduisez-vous
Avec tant de cérémonie?

BELAMI.

Je vous conduis en bonne compagnie:
Vous ne vous plaindrez pas de nous.

(A la marquise.)
Comment le trouvez-vous, madame?

LA MARQUISE, riant.

Eh! mais, il me semble assez bien.

VERSAC.

Quelle voix a troublé mon ame?
Il est donc ici quelque femme?
Répondez donc!

BELAMI.

Je n'en sais rien.

VERSAC.

Ah! vous me cachez quelque chose;
Vous me retirez de ma tour:
De plus votre rigueur s'oppose
A me laisser revoir le jour.

LA MARQUISE.

Pourquoi l'enfermer dans la tour?
C'est vraiment une barbarie.

VERSAC, s'approchant de la marquise.

Vous me paraissez attendrie,
Madame, ayez pitié de moi:
De mon geolier je suis victime.

BELAMI.

Que dit-il donc? quel est mon crime?
Je m'en vengerai bien, ma foi!

VERSAC.

Vous, chef-d'œuvre de la nature,
Vous, objet le plus enchanteur,
Du cruel tourment que j'endure
Vous adoucirez la rigueur.

LA MARQUISE.

Oui, de la peine qu'il endure
Je veux adoucir la rigueur.

VERSAC.

Ordonnez, aimable inconnue,
Que ce bandeau me soit ôté:
Croyez qu'en me rendant la vue,
Vous allez ajouter à ma captivité.

LA MARQUISE.

Il est galant, en vérité!

BELAMI.

Non, non, la chose est défendue.

SCÈNE VI.

BELAMI, VERSAC, LA MARQUISE, ROSETTE.

ROSETTE.

Le voilà, le jeune pédant:
Sachons comme est fait un savant.

VERSAC, s'approchant de la marquise.

Dans le doux transport qui m'agite,
Mon cœur vient de guider ma main.
(Il lui a pris la main.)

LA MARQUISE.

Mais, vraiment, il m'a pris la main.

VERSAC.

En la pressant contre mon sein....

ROSETTE.

En la pressant contre son sein....

VERSAC.

Ah! de plaisir mon cœur palpite.

ROSETTE ET BELAMI.

Que fait-il donc? il prend sa main,
Et de plaisir son cœur palpite.

VERSAC, retenant toujours la marquise.

Ah! laissez-moi, dans mon transport,
Vous peindre mon tourment extrême.

LA MARQUISE, cherchant à dégager sa main.

Pour échapper, je fais un vain effort.

ROSETTE.

Pour vous faire échapper, je vais faire un effort.
Calmez, monsieur, ce doux transport.
(Elle pose sa main dans l'autre main de Versac.)
Je me sacrifirai moi-même.

VERSAC, lui retenant la main.

O ciel! une autre femme encore!
(Il est au milieu d'elles et leur tient à chacune une main.)
Oh! toutes deux je vous implore,
Et je vous implore à genoux.

LA MARQUISE, ROSETTE.

Eh! mais, monsieur, finirez-vous?

VERSAC, leur baisant la main.

Pour moi que cet instant est doux!

BELAMI.

Il en est temps, éloignez-vous.

ROSETTE, LA MARQUISE.

Il en est temps! éloignons-nous.

(Elles font un mouvement pour dégager leurs mains. Versac laisse la main de la marquise pour ôter son bandeau, et tandis qu'il se tourne vers Rosette, la marquise s'enfuit.)

SCÈNE VII.

VERSAC, ROSETTE, BELAMI.

VERSAC.

Quoi! l'on s'enfuit? mais l'une me reste au moins. Que de charmes! que de graces!

BELAMI.

Doucement, mon officier; vous vous échauffez trop.

VERSAC.

Laissez-moi.

BELAMI.

Vous ne deviez pas ôter votre bandeau. Vous me l'aviez promis.

VERSAC.

Et qui pourrait entendre la voix d'une femme, et ne pas chercher à la voir?

ROSETTE.

En quoi donc est-il coupable?

VERSAC.

Que vous êtes bonne de prendre ma défense! Que ne suis-je sous votre garde! Je voudrais....

(Il lui baise la main.)

BELAMI.

Mais, mon officier....

ROSETTE.

Me dire des douceurs l'amusera bien autant que de tirer des armes.

VERSAC.

Êtes-vous cette belle inconnue, cette femme inconcevable?....

ROSETTE.

Non, monsieur, je n'ai pas cet honneur-là.

BELAMI.

C'est la première femme de chambre de madame l'inconnue.

VERSAC, prenant tout à coup un ton leste.

Mais c'est qu'elle est charmante, cette petite. Ah! parbleu, pour me dédommager de tout ce que j'ai souffert, elle m'accordera bien un baiser.

BELAMI.

Comme il court au feu!

ROSETTE, se défendant.

Et l'on appelle cela un philosophe!

BELAMI, les séparant.

A moi, mes hommes!

(Il entre deux gardes-chasse.)

VERSAC.

Mais quel mal vous fais-je, geolier de malheur?

BELAMI.

Si je ne défendais pas la place, il est homme à en faire le siége. Songez plutôt à votre toilette, si vous voulez souper avec madame.

VERSAC, vivement.

Quoi! je vais souper avec mon inconnue? Ah! mon aimable geolier!

BELAMI.

Ici, à l'ordre. (*Les gardes s'avancent.*) Un fac-

tionnaire au bas du grand escalier; et vous, vous conduirez le prisonnier dans son nouvel appartement.

VERSAC, riant.

Il a l'air d'un gouverneur de château fort.

(Versac sort.)

BELAMI.

Je vous rejoins tout à l'heure, mon officier. Mademoiselle Rosette, j'ai un secret à vous dire.

ROSETTE.

Un secret, monsieur Belami. (*A part.*) Je vois que la déclaration approche.

SCÈNE VIII.

ROSETTE, BELAMI.

BELAMI, à part.

Je ne conçois pas qu'une petite physionomie, tournée je ne sais trop comment, vous fasse éprouver des émotions.... C'est juste comme à ma première bataille; j'avais là....

(Montrant son cœur.)

DUO.

ROSETTE, à part.

Il vient à moi. Quel air timide!

BELAMI, à part.

De lui parler voici l'instant.

ROSETTE, à part.

Ah! c'est bien l'amour qui le guide:
Je vois qu'il tremble en m'approchant.

BELAMI, à part.

Eh quoi! trembler près d'une femme,
Moi qui n'ai pas connu la peur!
Quel sentiment trouble mon ame!
Allons, il faut montrer du cœur.

ROSETTE.

Brave guerrier, près d'une femme,
Dès qu'il aime, a connu la peur.

BELAMI.

Il faut parler... mademoiselle....

ROSETTE.

(A part.)

Eh bien, monsieur?... Que dira-t-il?

BELAMI.

Ah! si vous n'étiez pas si belle....
Et moi, si j'étais plus gentil...

ROSETTE.

Monsieur, je ne suis pas très-belle...
(A part.)
Voyons encor, que dira-t-il?

BELAMI.

Hélas! je n'ai pas la figure,
Le bon ton, les airs élégants,
Surtout l'étrangère tournure
Que se donnent nos jeunes gens.

ROSETTE.

Pour moi, j'aime bien davantage
Votre franche simplicité.

BELAMI, à part.

Elle me donne du courage.
(Haut.)
Je suis bon diable, en vérité.

ROSETTE.

Oui, je vous crois un très-bon diable.
(A part.)
Ce garçon est vraiment aimable.

BELAMI.

Et j'aime avec sincérité.
Allons, j'ai du courage:
Agissons franchement:
Pour parler mariage,
Profitons du moment.

ROSETTE.

Il aura le courage
De parler en amant,
Et de mon mariage
S'approche le moment.

BELAMI.

Ah! mademoiselle, si vous ne dédaignez pas un soldat qui, j'ose le dire, a gagné ses chevrons avec honneur; et si à tous nos beaux fils vous pouviez préférer les bons enfants, j'oserais vous avouer....

ROSETTE.

Parlez, monsieur Belami, n'est-ce pas à l'amour à récompenser les guerriers?

BELAMI.

Eh bien! voilà de ces mots qui me donnent du plaisir comme un cri de victoire. Je suis si transporté....

ROSETTE.

Calmez-vous donc. Est-ce qu'un ancien militaire....

BELAMI.

Non, en deux mots, il faut que j'en finisse. Foi de

grenadier français, je n'ai pas vu, dans tous les pays que j'ai parcourus, une femme plus gracieuse, plus appétissante : et, après mon brave colonel (*Il fait un gros soupir.*), vous êtes bien la personne que j'ai le plus aimée. Ouf!

ROSETTE.

Eh bien! monsieur Belami, de tous les jolis garçons qui m'ont fait la cour, vous êtes celui que je préfère.

BELAMI, dans le plus grand transport.

Est-il possible? mille tonnerres!

ROSETTE.

Quoi! vous jurez!

BELAMI.

C'est de plaisir, mademoiselle. Un mot à madame la marquise, un quart d'heure à la municipalité; et vous voilà madame la concierge; touchez-là : en avant, marche!

ROSETTE, lui donnant la main.

Eh bien! en avant, marche! Mais ma maîtresse, qui m'attend pour sa toilette....

BELAMI, l'embrassant.

Le devoir avant tout. Adieu, ma jolie petite future.

ROSETTE.

Adieu, mon brave grenadier.

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

BELAMI, SEUL.

Allons, je vais donc m'enrôler dans le régiment des maris. Belami, quoique tu n'aies pas servi dans ce corps-là, il faudra t'y distinguer, et puisque tu ne défends plus ta patrie, tu lui donneras au moins des braves pour la défendre.

AIR.

Ah ! quel bonheur dans mon ménage,
Près de ma femme et mes enfants !
Ils sont gentils, ma femme est sage;
Et nous avons la paix des champs.
Les petits malins sont des diables.
Déja l'aîné, de son tambour
Vient nous étourdir tout le jour.
Partout il offre du service
Pour augmenter son régiment;
Il va battant un roulement;
Puis, avec sa troupe novice,
Il vient me dire en m'embrassant :
Papa ? montre-nous l'exercice.
Et du bataillon pétulant,
Moi, je me fais le commandant.

Ah ! quel bonheur dans mon ménage, etc.

Mais tout à coup, sur nos frontières,
Tels que de sombres ouragans,
Le bruit des trompettes guerrières
Vient effrayer nos habitants:

Venez, mes jeunes combattants,
Suivez-moi tous, formez vos rangs;
Et sous nos royales bannières,
De la patrie et de vos pères,
Montrez-vous les dignes enfants.

SCÈNE X.

VERSAC, BELAMI.

VERSAC, *qui n'est plus dans le désordre d'un négligé.*

Eh bien! mon maître d'armes, me voilà un peu plus présentable.

BELAMI.

Vous avez bien l'air d'un malin diable.

VERSAC.

Et la jolie petite soubrette, est-ce qu'elle est partie?

BELAMI.

Ah! il vous faut des petites soubrettes? On vous en donnera. Apprenez, mon officier, que cette petite soubrette sera bientôt ma femme.

VERSAC.

Quoi vraiment! si j'avais su cela, je ne me serais pas permis.... j'ai trop de respect....

BELAMI.

Oui, fiez-vous-y? Je ne vous connais pas, messieurs. Il ne faut qu'un sous-lieutenant pour troubler tous les ménages d'une garnison. Vous avez une mine hypocrite; mais patience....

VERSAC.

Patience! patience! Savez-vous qu'il en faut beaucoup; car enfin, que veut-on faire de moi?

BELAMI.

Ce qu'on veut faire de vous? Diable m'emporte si j'en sais rien.

VERSAC.

Mais que je sache au moins si cette inconnue, qui doit souper avec moi, est jeune et jolie?

BELAMI.

Jolie! je vous le demande si la femme de mon colonel est jolie?... ah! ah!....

VERSAC.

Quoi! c'est la femme d'un colonel?

BELAMI.

Qui vous parle de cela?

VERSAC.

Je suis bien aise de le savoir; et son mari m'apprendra peut-être....

BELAMI.

Son mari! mille grenades! Je voudrais bien que vous pussiez lui parler encore. Ce brave officier! quand je pense qu'il est tombé là, tout près de moi, et que je n'ai pu.... allons, encore cette maudite larme.... Je deviens faible comme un enfant.

VERSAC, lui prenant la main.

Tu es un digne homme! Ainsi cette jeune dame est veuve?

BELAMI.

Je n'ai pas dit cela. (*A part.*) Si je n'y prends garde, il m'arrachera tous mes secrets. (*Haut.*) Serviteur, mon lieutenant; ne vous ennuyez pas, vous aurez bientôt compagnie.

SCÈNE XI.

VERSAC, SEUL.

(On entend le bruit des serrures.)

C'est donc la veuve d'un colonel qui me fait conduire (*regardant l'appartement*) dans un très-beau château? Elle doit y souper avec moi. Je vois que mon aventure ne finira pas mal. (*Il s'assied et prend des livres.*) Ah! le roman à la mode! C'est dommage que je l'aie lu... Mais que vois-je! un billet ouvert... lisons. « Jeune prisonnier, ne vous désespérez pas. Quoi« que votre dédain pour les dames vous ait bien mé« rité une punition, on prendra soin d'adoucir votre « captivité. » — Mes dédains pour les dames! on m'a bien mal jugé! — « De la patience, de la résignation, « surtout plus de sciences ni de politique. » — Mais où diable a-t-on vu que j'étais un savant? — « Que « l'on oublie Paris et ses pédants, pour ne songer qu'à « la mystérieuse dame qui s'est chargée du soin de con« tribuer au bonheur du trop sérieux Edouard Dor« meuil. » — Édouard Dormeuil! quoi! c'est notre Caton qu'on voulait enlever! et c'est moi, Versac, le plus li.... le plus aimable du régiment que l'on amène à sa place! (*Il rit.*) Je ne m'étonne pas de cette méprise; le jour même nous avons dîné dans la même maison. Mais à quoi pensent donc les femmes! Certes, je vaux cent fois mieux que mon raisonnable camarade;

au moins je suis irréprochable: j'aime le vin, les dames et le jeu. Eh bien, c'est au sage que l'on décerne les honneurs de l'enlèvement. Ah! vraiment, on ne sait plus ce qu'on fait dans ce monde. Mais sachons profiter de l'erreur. Conformons-nous à l'esprit de notre rôle, et devenons aussi sensé, ou plutôt aussi ridicule, que le cher ami Dormeuil.

SCÈNE XII.

ROSETTE, BELAMI, VERSAC.

ROSETTE.

Ah! monsieur est occupé. Parlez-moi de cela; maintenant il a un air... il a un air raisonnable.

BELAMI.

Oui, mais ne vous y fiez pas toujours.

VERSAC, *d'un ton tranquille.*

Commençons notre rôle de sage. (*Haut.*) Vous vous trompez, mon cher, si je me suis oublié un instant avec mademoiselle, c'est que dans ce moment, j'avais la tête un peu échauffée par le vin que vous m'avez fait boire.

BELAMI.

Que je vous ai fait boire, moi! C'est lui au contraire qui voulait toujours trinquer.

VERSAC.

J'espère que madame voudra bien m'excuser si je me suis écarté des bornes de la décence.

ROSETTE, embarrassée.

Mon dieu, monsieur, il n'y a pas de quoi. Il m'embarrasse à présent.

VERSAC.

Un jeune homme bien élevé ne doit jamais exposer une femme à rougir.

BELAMI.

Quel diable de langage à présent!

VERSAC.

Il faut être très-circonspect avec les jeunes personnes. *Maxima debetur puero reverentia.*

ROSETTE.

Qu'est-ce qu'il dit donc?

BELAMI.

Ce n'est pas là de l'allemand, à coup sûr.

VERSAC, à part.

Maintenant l'inconnue peut venir, et puisqu'elle aime les jeunes philosophes, toute ma philosophie est à son service.

ROSETTE.

Eh bien! il me plaît davantage quand il est un peu insolent : c'est plus gai au moins.

(Pendant cette petite scène, des domestiques ont mis le couvert.)

VERSAC.

Ah! la table! deux couverts! cela va bien. J'ai une envie de voir mon inconnue! et j'ai de plus un appétit d'enfer!

BELAMI.

Voici madame.

VERSAC.

Mon cher ami, elle est charmante. Comme elle a l'air embarrassé!

SCÈNE XIII.

VERSAC, BELAMI, ROSETTE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Je ne sais que lui dire.... Mais c'est que je tremble, vraiment.

ROSETTE.

Ah! vous avez bien de la bonté de le craindre. C'est bien, comme on vous l'a annoncé, le petit pédant le plus ridicule...

VERSAC, *à part.*

Surtout, n'oublions pas que je dois être un grave personnage.

LA MARQUISE.

Vous devez trouver, monsieur, ma conduite bien inconcevable.

VERSAC, *d'un ton sérieux.*

Inconcevable est-il bien le mot dont madame doit se servir?

LA MARQUISE.

Je vois que vous êtes faché contre moi.

VERSAC.

Ai-je tort, madame? Arracher un jeune homme tranquille, à sa famille, à ses études!

ROSETTE, *à part.*

Voyez le petit saint!

VERSAC.

Le retenir prisonnier dans un château, le livrer à tous les dangers de la séduction.

LA MARQUISE, à part.

Mais voilà un reproche.

BELAMI, à part.

Il est fou!... Un officier qui craint d'être séduit?

VERSAC.

Peut-on prévoir les suites de votre imprudente démarche. Je n'y pense qu'avec effroi; moi, faible, sans expérience, près de vous, à toute heure.

ROSETTE, à part.

Le voilà bien malheureux!

VERSAC.

Ne dois-je pas craindre que ce cœur sensible, mais vertueux, qui n'a point encore connu l'amour, ne se laisse prendre à des charmes.... Ah!

ROSETTE, à part.

C'est ce que nous voulons.

VERSAC.

Mais j'espère pouvoir leur résister. Tous les philosophes, Sénèque, Socrate, mes conseils, mes vrais amis, viendront à mon secours.

BELAMI.

A votre secours. Ah! que ces messieurs y viennent! j'en ai vu de plus malins....

LA MARQUISE.

Je vous ai laissé parler, monsieur; c'est à mon tour de vous répondre: vous avez peut-être raison d'interpréter mal ma conduite avec vous; elle doit en effet

paraître plus que singulière; cependant j'espère qu'un jour vous en approuverez le motif, puisque cette imprudence même doit tourner à votre avantage.

VERSAC, à part.

Cela cache quelque projet.

LA MARQUISE.

Au reste, monsieur, comme dans cet instant vous me paraissez très en colère contre moi, je ne veux point ajouter à l'indiscrétion de ma démarche, le chagrin que vous cause ma présence. Rosette, faites enlever mon couvert; je n'aurai pas l'honneur de souper avec monsieur.

VERSAC.

(*A part.*) Ah! diable! (*Haut.*) N'enlevez rien, je vous prie. Si je redoute votre présence, madame, c'est qu'on m'a bien averti de craindre l'empire des passions. En effet, un seul regard de la beauté peut déranger la tête la mieux organisée.

ROSETTE, à part.

Eh! allons donc, nous en ferons quelque chose.

LA MARQUISE, à part.

Oui, il lui échappe quelquefois des mots galants. (*Haut.*) Puisque vous voulez bien devenir moins sévère, je consens à rester. Si monsieur veut se mettre à table....

VERSAC.

Madame, j'attendrai vos ordres.

LA MARQUISE, souriant.

Monsieur, quand on est en prison, on est toujours chez soi; et c'est à vous de faire les honneurs....

VERSAC, en riant.

Ah! puisque je suis chez moi.

(Il lui donne la main, et ils se mettent à table.)

ROSETTE, à part.

Notre sauvage s'apprivoisera.

LA MARQUISE.

Pendant le repas aimez-vous la musique?

VERSAC, en buvant et mangeant.

Le champagne par dessus tout.

LA MARQUISE, riant.

Je parlais de musique.... Comme je sais que vous faites très-peu de cas des arts; que les sciences abstraites occupent tous vos moments....

VERSAC.

Il est vrai, j'aime beaucoup les sciences, les ballets de l'Opéra, les....

LA MARQUISE, riant.

Ah! je ne savais pas que les ballets de l'Opéra...

VERSAC.

Comment donc, madame, la chorégraphie, les danses des anciens, la Pyrrhique, la.... la.... Tous les philosophes de la Grèce.... Buvons aux philosophes..... Horace et Virgile nous disent là-dessus les plus belles choses du monde.... Quels hommes! quels hommes divins!

(Il se verse un grand verre de vin.)

BELAMI, à Rosette.

Il va encore boire à leur santé.

ROSETTE, à Belami.

Ce sont des amis de collége.

BELAMI.

Comme il regarde la marquise!

ROSETTE.

Tant mieux! tant mieux! cela s'arrangera bien.

VERSAC.

Vous parliez tout à l'heure de musique, madame. Je l'aime, mais je préfère à toutes vos roulades ultramontaines, la chanson française. C'est là qu'on trouve unis la grace à l'esprit, l'amour à la gaîté, et l'épigramme à la philosophie.

LA MARQUISE.

Rosette, chante-nous quelque chose. Je voudrais le distraire. (*A part.*) Si la tête froide de notre philosophe venait à s'échauffer....

ROSETTE.

Ah! le lutin! comme il boit! C'est l'instant de lui chanter le pouvoir de l'Amour.

VERSAC, un peu gai.

Allons, je commence à m'habituer à ma prison. Du bon vin, des chansons, la présence d'un femme aimable, que faut-il de plus pour descendre gaîment le fleuve de la vie?

ROSETTE.

Premier couplet.

C'est en vain que vieillesse gronde
Jeunesse qui brave l'amour:
L'amour est le maître du monde,
Et chacun l'apprend à son tour. (*Bis.*)
A faire choix de douce amie

Ce malin dieu vous contraindra:
Que l'on résiste, il en rira. (*Bis.*)
Ah! puisqu'il faut, dans cette vie,
Succomber à sa perfidie, } (*Bis.*)
Cédons au mal qu'il nous fera. (*Bis.*)

BELAMI.

Second couplet.

Guerriers favoris de la gloire
Redoutez de parer ses coups,
Le bruit des combats, la victoire,
L'animent encor contre vous:
Pour provoquer votre furie,
Sur vos lauriers il campera;
Si vous jurez il en rira.

Ah! puisqu'il faut dans cette vie, etc.

ROSETTE.

Troisième couplet.

Vous, partisans de la sagesse,
Froids écoliers, graves docteurs,
Des traits dont le méchant nous blesse
Vous ne défendrez pas vos cœurs. (*Bis.*)
Malgré votre philosophie,
Doucement il vous atteindra:
Vous gémirez, il en rira.

Ah! puisqu'il faut dans cette vie, etc.

VERSAC, sortant de table d'un air animé.

C'est charmant! Que l'on emporte la table et qu'on se retire.

LA MARQUISE.

Quoi! monsieur, vous congédiez mes gens?

VERSAC.

Comment, madame, ne m'avez-vous pas dit que j'étais chez moi.

LA MARQUISE.

Je l'avais oublié! (*A part.*) Il a maintenant un caractère.... (*Haut.*) Je vais aussi prendre congé....

VERSAC, la retenant.

Impossible, madame; vous avez les affaires les plus sérieuses à traiter avec moi.

LA MARQUISE.

Comment! des affaires?

VERSAC.

Quand on fait enlever les gens, ils doivent supposer qu'on a quelque chose d'important à leur dire.

LA MARQUISE, embarrassée.

Je conviens que.... (*A part.*) Je lui trouve à présent un air si délibéré, qu'il m'effraie.

VERSAC.

Est-il donc nécessaire de mettre tous vos domestiques dans notre confidence?

LA MARQUISE.

Non, mais être seuls....

VERSAC, avec un ton patelin.

Ah! madame, vous me jugez bien mal. Mes principes de sagesse, mes lectures sérieuses, mon respect d'ailleurs!...

LA MARQUISE.

Je suis une folle de le craindre.... Rosette, vous m'attendrez dans l'antichambre.

(Belami et Rosette sortent.)

SCÈNE XIV.

La MARQUISE, VERSAC.

LA MARQUISE.

Allons, puisque vous voulez que je reste, asseyons-nous, et causons tranquillement.

VERSAC.

Oui, la tranquillité, la sagesse, c'est mon fort. Je n'ai jamais vu de plus beaux yeux.

LA MARQUISE.

Maintenant je ne vous reconnais plus. Tantôt vous m'avez reproché une entreprise qui a dû vous paraître en effet bien singulière.

VERSAC.

J'avais tort, mille fois tort ; cet enlèvement est tout simple, tout naturel. (*Il s'approche.*) Quelle fraîcheur! quelle aimable physionomie!

LA MARQUISE, éloignant son fauteuil.

Il ne s'agit pas de cela. Je parie qu'en me voyant, vous avez soupçonné que j'avais eu des projets...

VERSAC, s'approchant encore.

Bon, madame, est-ce qu'on a des projets quand on fait enlever un jeune homme? Je n'ai jamais vu une plus jolie main. Ah! permettez...

LA MARQUISE, sèchement.

Finissez, monsieur, ou je me retire.

VERSAC, un peu pique.

Pourquoi donc vous fâcher, madame? il me sem-

ble, au contraire, que c'est moi qui pourrais montrer un peu d'humeur; car, enfin, devrais-je me trouver éloigné de mes connaissances, de mes amis, de mes innocents plaisirs?

LA MARQUISE.

Oui, mais vos innocents plaisirs affligent beaucoup votre famille.

VERSAC, étourdiment.

Il est vrai que j'ai fait beaucoup de sottises.

LA MARQUISE.

C'est plus que des sottises. Devenir tout-à-fait sauvage, vous occuper de sciences qui vous seront inutiles!

VERSAC.

Ah! les sciences! c'est vrai, je n'y pensais plus. C'est donc pour me corriger de ma sagesse que vous m'emprisonnez dans votre château?

LA MARQUISE.

Oui, c'est afin de vous rendre un jour à la société, au monde, et de faire de vous un homme tout-à-fait aimable.

VERSAC, avec fatuité.

Ah! vous n'aurez pas de peine à réussir; car plus je vous vois, plus je me sens de dispositions à perdre ce trop de raison que l'on me reproche si injustement.

LA MARQUISE.

Il serait encore plus dangereux de vous livrer à toutes les dissipations, à toutes les extravagances de certains étourdis de nos jours que je ne connais pas,

mais qui sont cités dans tout Paris, tels que les Dorlis, les Valcourt, les Versac....

VERSAC, à part.

Me voilà bien recommandé! (*Haut.*) Comment, madame, est-ce que Versac a une mauvaise réputation?

LA MARQUISE.

Détestable, monsieur. Vous devez le savoir mieux que moi, puisqu'il sert dans votre régiment.

VERSAC.

En effet, je le connais, et je ne me plains pas trop de sa connaissance.

LA MARQUISE.

Il serait bien fâcheux que, changeant tout à coup, vous le prissiez pour modèle.

VERSAC.

Cependant je ne le crois pas encore coupable d'enlèvement.

LA MARQUISE.

Ah! monsieur, c'est une épigramme bien amère.

VERSAC.

Pardonnez, elle m'est échappée: Versac est mon ami, et j'ai cru de mon devoir de le défendre. Daignerez-vous oublier....

LA MARQUISE.

Je le veux bien, mais ne me parlez plus de ce mauvais sujet.

VERSAC.

J'y consens; mais quand vous le connaîtrez mieux,

vous serez fâchée de tout ce que vous avez dit sur son compte.

LA MARQUISE.

Revenons à mes projets; vous ne m'en voudrez pas trop, si je vous garde quelque temps dans ce château.

VERSAC.

Moi, madame, j'y passerai ma vie, si vous me permettez de ne pas vous quitter, de vous dire combien je vous aime...

LA MARQUISE.

Comment! monsieur....

DUO.

ENSEMBLE.

LA MARQUISE.

De son cœur agité
Le tourment est extrême;
Montrons de la fierté
S'il répète qu'il m'aime.

VERSAC.

Bravons sa fierté,
Et répétons que j'aime.

VERSAC.

Vous pardonnerez à l'amour
Qui me brûle, qui me dévore.

LA MARQUISE.

Quoi! vous recommencez encore!

VERSAC.

Ah! répondez, à votre tour,
A tant d'ardeur, à tant d'amour!

ENSEMBLE.

De son cœur, etc.

VERSAC.

Eh quoi! me verrez-vous souffrir?

LA MARQUISE.

Ah! je vois trop qu'il faut vous fuir.

VERSAC.

Ah! madame, restez encore!

LA MARQUISE.

Non, monsieur, laissez-moi sortir.

ENSEMBLE.

VERSAC.

Ah! laissez-moi vous dire encore:
Je vous aime, je vous adore.

LA MARQUISE.

Non, monsieur, laissez-moi sortir.
Moi! je vous hais, je vous abhorre.

(A la fin du duo, la marquise tire le cordon d'une sonnette, qui tombe près de la cheminée, à la première coulisse.)

SCÈNE XV.

La MARQUISE, VERSAC, BELAMI, ROSETTE.

LA MARQUISE, d'un grand sans froid.

Il est tard, monsieur veut se retirer dans ses appartements.

VERSAC, à part.

Comme elle a repris son sang froid! (*Haut.*) Madame, je ne suis pas pressé, et je n'ai pas l'habitude....

LA MARQUISE.

Pardonnez-moi, monsieur, vous avez besoin de calme, de repos.

VERSAC.

(*A part.*) Elle se moque de moi. (*Haut.*) Je vous réponds, madame, que je passe presque toutes les nuits...

LA MARQUISE.

A lire, je le sais. Cette manière de vivre est nuisible à la santé : lorsque l'on demeure à la campagne, il faut s'habituer à une vie plus douce, moins occupée; au reste, monsieur, vous passerez votre temps comme vous le voudrez. Quant à moi, je me retire en vous souhaitant une bonne nuit. Suivez-moi, Rosette.

SCÈNE XVI.

VERSAC, BELAMI.

VERSAC, à part.

M'a-t-elle assez persiflé? j'enrage !

BELAMI.

Que vous devez aimer madame, pour le soin qu'elle prend de votre santé !

VERSAC, à part.

A l'autre !

BELAMI.

Avec les leçons d'escrime que je vous donnerai le matin, et les bons conseils que madame vous donnera le soir, nous ferons de vous un jeune homme accompli.

VERSAC.

Vous comptez donc me retenir ici long-temps?

BELAMI.

Mais, si j'en crois ce que m'a dit monsieur votre père, vous nous resterez toujours.

VERSAC.

C'est très-bien. (*A part.*) Le père est du secret! on a des projets.

BELAMI.

Il prétend que cette retraite vous fera tout-à-fait changer de caractère.

VERSAC.

Et votre maîtresse a bien voulu se charger de la cure.

BELAMI.

Les femmes réussissent toujours mieux : je le sais par moi. Cette petite Rosette m'a tout-à-fait tourné l'esprit. Autrefois je ne rêvais que gloire, je ne songe plus qu'à madame la concierge.

VERSAC.

Et vous allez l'épouser?

BELAMI.

Oui, grace à madame la marquise.

VERSAC.

(*Haut.*) Elle est marquise! (*A part.*) Je ne savais pas encore cela.

BELAMI.

Vous me faites toujours trop parler : maintenant voilà que tout est découvert; car on m'avait bien défendu de vous dire qu'elle était votre cousine.

VERSAC, *vivement à part.*

Elle est sa cousine!... (*Haut.*) Eh bien! vous dites donc, Belami, que ma chère cousine?....

BELAMI.

Eh bien, il l'a encore deviné. Ah! ma foi! si je ne m'en vais pas, il saura bientôt son nom. Monsieur, vous êtes mon prisonnier, nous devez m'obéir; c'est l'ordre. Venez vous coucher. Aussi bien je ne vous répondrai plus.

VERSAC.

Moi, non, je ne me couche pas.

BELAMI.

Tant pis; je vais m'en aller, et vous enfermer.

VERSAC.

Faites ce que vous voudrez.

BELAMI.

Vous vous passerez de moi.

VERSAC.

Très-bien.

BELAMI.

Et une fois que les trois portes qui vous séparent de l'autre aile du château seront fermées, vous ne me verrez que demain matin.

VERSAC.

Ça m'est égal.

BELAMI.

Vous le prenez comme cela? je m'en vais. Adieu. (*Se tournant.*) Encore une fois, vous n'avez besoin de rien?

VERSAC.

De rien.

BELAMI, à part.

Il a de l'humeur; pourtant il est bon enfant. Il a un esprit qui devine tout.... Moi, je vais souhaiter le bon soir à mademoiselle Rosette.

(Il sort. — On entend les portes se fermer.)

SCÈNE XVII.

VERSAC, SEUL.

(Il s'est assis pendant la sortie de Belami.)

Elle est veuve d'un colonel, marquise et cousine de Dormeuil. Je saurai bientôt son nom. Voyons parmi les veuves à la mode.... Madame Folleville.... Non, elle est blonde et je l'ai vue dans le monde.... Ah! j'y suis maintenant. C'est la marquise Dalbon!... riche, jolie, spirituelle! C'est cela! que le chagrin de la perte de son époux avait fait fuir le monde.... Eh! quel était donc son projet en faisant enlever son cousin du consentement du père? J'y suis encore: afin d'apprivoiser un sauvage, et, sans doute, de l'épouser pour des intérêts de famille.... Oh! il serait bien plaisant que la méprise me conduisît.... Cette riche veuve est charmante; je l'aimais beaucoup, mais je l'adore à présent. Ah! madame, puisque vous m'avez fait conduire dans votre château, je m'y établis, et tant que je le pourrai, vous resterez dans votre erreur.... Oui, mais cela peut durer encore quelques jours, et l'inquiétude de ma famille,

de mes amis, de mon colonel, chez lequel je devais dîner.... Eh! bon dieu! je suis de garde demain. Que va-t-on penser.... Oh! il faut que j'écrive à Paris, qu'un domestique monte à cheval, qu'il y porte ma lettre.... Ici! quelqu'un!.... J'oublie que je suis enfermé!... Sonnons!.... Impossible de me faire entendre.... maudit concierge!.... Si quelque porte!.... Ah! c'est une armoire!... Qu'y vois je? tout un appareil de chasse; un cor, des fusils (*il lève le bassinet*) qui sont restés chargés.... Oui, l'idée est bonne! monsieur le commandant du château, je vais vous donner une belle alerte!

MORCEAU D'ENSEMBLE.

Allons, allons, faisons vacarme;
Commençons par donner du cor.

(Il sonne.)

Eh mais, je puis avec cette arme
Faire bien plus de bruit encor.

(Il prépare le fusil.)

Dans ce salon ouvrons la chasse,
Sonnons mes chiens, tayau! tayau!

(Il sonne, crie, et tire un coup de fusil.)

Tirons sur le gibier qui passe.
Ah! j'espère bien que ma chasse
Aura réveillé le château.

(On entend la cloche du château.)

LE CHŒUR, dans l'éloignement.

Bon dieu! quel est ce bruit nouveau?
Le diable est-il dans le château?

(Le chœur s'approche; Versac joint le bruit du cor à celui de la cloche.)

SCÈNE XVIII.

VERSAC, BELAMI, *suivi des gens du château.*

BELAMI, en négligé, un bougeoir à la main.

Faire tant de bruit à cette heure !
Au château porter la terreur !
Fi donc, monsieur, c'est une horreur !

VERSAC, tranquillement et se mettant à rire.

Il faut que l'on parte sur l'heure,
Afin de se rendre à Paris,
Et que l'on porte à ma demeure
L'important billet que j'écris.

BELAMI.

Se peut-il ? c'est pour une lettre
Que vous réveillez le château ?

VERSAC, lui remettant la lettre.

Il faut à l'instant la remettre.

BELAMI.

Fit-on jamais, dans un château,
Un si grand bruit pour une lettre ?

SCÈNE XIX.

VERSAC, BELAMI, ROSETTE, *en négligé, un bougeoir à la main.*

ROSETTE.

Qui cause donc cette rumeur ?
Hélas ! je tremble de frayeur.

BELAMI.

C'est une lettre que, sur l'heure,
Il faut porter à sa demeure.

ROSETTE.

Quoi ! tant de bruit pour une lettre ?
Quoi ! nous réveiller en sursaut !
Est-ce donc agir comme il faut ?

VERSAC.

Il faut à l'instant la remettre.

ROSETTE, BELAMI.

Fît-on jamais dans le château
Un si grand bruit pour une lettre ?

SCÈNE XX.

ROSETTE, BELAMI, VERSAC, La MARQUISE, *suivie de plusieurs femmes ; elle est en négligé, un bougeoir à la main.*

LA MARQUISE.

Qui cause donc cette rumeur ?

VERSAC, à part.

En négligé qu'elle est jolie !

LA MARQUISE.

Quel est donc l'excès de folie
Qui m'a causé tant de frayeur ?

BELAMI, montrant la lettre.

C'est cette lettre que sur l'heure
Il faut porter à sa demeure.

LA MARQUISE.

Il veut qu'on parte pour Paris ?

VERSAC.

Pour faire bien, qu'importe l'heure?
Je dois prévenir mes amis
Que j'habite une autre demeure.

ROSETTE, LA MARQUISE.

Bon dieu! qu'il est extravagant!
Pendant la nuit courir la chasse!

BELAMI.

Dans ce salon courir la chasse!
(Ici la musique rappelle la chasse.)

VERSAC.

La chasse est un plaisir charmant,
Et jamais elle ne me lasse.

BELAMI.

C'est bien agir en lieutenant.

VERSAC.

Quand je ne puis faire autrement,
Je chasse dans l'appartement.

ROSETTE, LA MARQUISE.

Ah! ma foi, le tour est charmant!

VERSAC.

Excusez-moi, madame, mais je n'avais pas d'autre moyen de me faire entendre.

LA MARQUISE, à Rosette.

Congédie tout ce monde; car sans doute le cher cousin va nous régaler encore de quelque extravagance.

(Les gens du château sortent.)

BELAMI.

Mais enfin, monsieur?...

VERSAC.

Mais enfin, monsieur, quand on est de garde....

BELAMI.

Vous êtes de garde!... Madame la marquise, il ne peut pas manquer à son service.

LA MARQUISE.

Mes précautions sont prises à ce sujet.

BELAMI.

Mais son colonel....

LA MARQUISE.

M'a chargé de lui annoncer qu'il lui donnait un congé de deux mois.

BELAMI.

C'est bien différent!

VERSAC.

C'est très-bien, madame; mais pour ma tranquillité, il faut absolument que cette lettre parte.

LA MARQUISE.

Elle ne partira pas. Il veut nous échapper.

VERSAC.

Ah! madame, je suis bien loin d'en avoir le désir. Je me trouve trop heureux près de vous.

LA MARQUISE.

Je ne vous crois pas.

VERSAC.

Si vous pouviez lire dans mon cœur, vous sauriez que je n'ai pas de plus grand désir que de passer ici mes jours.

LA MARQUISE.

Vous me le prouverez en ne me quittant pas.

VERSAC.

Mais pourrai-je espérer, à mon tour, que vous aurez quelque plaisir à me voir ?

ROSETTE, à la marquise.

Comme ce petit ours s'apprivoise !

LA MARQUISE, à Rosette.

Je commence à le trouver aimable.

BELAMI.

Ainsi la lettre....

LA MARQUISE.

Ne partira pas, à moins que je n'en sache le contenu.

BELAMI.

Madame a raison : c'est la discipline des prisons. Jamais lettre n'en est partie cachetée. (*A la marquise.*) Et si madame la marquise m'en donne l'ordre....

LA MARQUISE.

Tu peux l'ouvrir. J'ai un droit entier sur toutes ses actions.

VERSAC.

Et même sur sa personne.

BELAMI, lisant.

« Mon colonel (*Il salue*), je ne puis monter demain
« ma garde. J'ai été enlevé, il y a deux jours, par une
« femme charmante, qui me retient prisonnier dans
« son château. Cette aimable femme est la marquise
« d'Albon.

LA MARQUISE.

Ah ! grand dieu ! il sait mon nom ! qui donc a révélé ?...

BELAMI.

C'est un diable qui devine tout.

LA MARQUISE.

Vous le voyez, si cette lettre partait, je deviendrais la fable de tout Paris. Continue.

BELAMI, lisant.

« J'aime, j'adore cette belle marquise; et je suis heu-
« reux de la méprise qui peut assurer le bonheur de
« celui que vous appelez toujours votre mauvais sujet.

« JULES VERSAC. »

LA MARQUISE.

Versac! ce n'est pas.... Je suis perdue!

VERSAC.

Non, madame, c'est une légère erreur. A cela près que je ne suis pas aussi savant que mon camarade, je crois le valoir au moins par le rang et la fortune.

LA MARQUISE.

Ah! monsieur, quelle est ma confusion!...

VERSAC.

Bon! ces choses-là arrivent tous les jours; et tout s'arrange très-bien.

LA MARQUISE.

Recevez mes sincères excuses. Dès demain, je vous fais reconduire.

VERSAC.

Oh! non, madame, je ne vous quitte pas. On m'a fait l'honneur de m'enlever.

LA MARQUISE.

Eh bien! monsieur?

VERSAC.

Eh bien! madame, il me faut une réparation.

LA MARQUISE.

Une réparation!... je ne vous comprends pas.

ROSETTE, à Belami.

Il l'entend très-bien, le fripon.

LA MARQUISE, plus embarrassée.

Il me semble que les excuses d'une méprise....

VERSAC.

Des excuses pour un enlèvement! Et ma réputation, madame? On a aussi sa réputation.

LA MARQUISE.

Comment! monsieur, votre....

VERSAC.

Eh bien! si vous l'aimez mieux, notre réputation.

ROSETTE, à Belami.

Ah! ma foi, il serait bien singulier que ma maîtresse....

VERSAC.

Si jamais pareille chose me fût arrivée, si j'avais enlevé une jeune personne aux yeux de tout Paris, je m'empresserais de réparer cet outrage en la conduisant à l'autel.

LA MARQUISE.

Je vous entends, monsieur; vous voulez me punir de mon imprudence; et la situation pénible où je me trouve....

VERSAC.

Non, charmante marquise, comptez sur un secret inviolable; mais ne m'ôtez pas l'espoir que revenu de

quelques folies trop publiques, je pourrai parvenir à toucher votre cœur.

LA MARQUISE.

Ce langage est celui d'un honnête homme.

VERSAC.

Ajoutez-y une autre grace : celle de ne pas vous quitter encore. Vous vouliez corriger le grave Dormeuil de son trop de raison, daignez m'accorder un égal intérêt, et me donner un peu de ce qu'il a de trop.

LA MARQUISE.

Vous êtes bien adroit.

VERSAC.

Ah! dites bien épris.

ROSETTE.

Madame, c'est un autre genre d'éducation.

LA MARQUISE, hésitant.

Que me demandez-vous?

VERSAC.

Vos conseils.

BELAMI.

Il en profitera, et s'il veut aussi des miens, quelque jour il sera colonel.

ROSETTE.

Oui, c'est un étourdi dont nous ferons quelque chose.

LA MARQUISE.

Vous croyez donc qu'il peut.... Eh bien! monsieur...

VERSAC.

Ah! madame!

LA MARQUISE.

Puissé-je n'avoir jamais à me repentir de cet enlèvement singulier !

ROSETTE.

C'est bien là le moment de chanter le pouvoir de l'amour.

ROSETTE, reprenant le refrain de la chanson.

Ah ! puisqu'il faut, dans cette vie,
Succomber à sa perfidie,
Cédons au mal qu'il nous fera,
Le mal est doux et passera.

FIN DE L'OFFICIER ENLEVÉ.

LE JEUNE HOMME
EN LOTERIE,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE.

Représentée le 17 mars 1821.

NOTICE

SUR

LE JEUNE HOMME EN LOTERIE.

Je venais d'achever, à la campagne, ma comédie de *la Princesse des Ursins ;* et comme la belle saison n'était pas encore finie, et qu'un peu de fatigue me mettait dans l'impuissance de travailler, je profitai de ce moment pour lire les romans de *Walter Scott*, dont j'avais entendu faire un grand éloge, et que j'avais le plus grand désir de connaître. Je les fis venir de Paris, et je me livrai à cette lecture avec toute l'ardeur que m'inspirait la grande réputation de l'auteur. Je ne puis exprimer le plaisir que j'éprouvai à cette lecture. La raison, l'esprit, la connaissance des hommes, je trouvais tout dans les ouvrages de cet auteur, dont l'imagination est aussi riche que variée. Ce que j'admirais surtout était cet art avec lequel l'auteur sait mettre en scène ses personnages, appuyé sur quelques vérités historiques ; il sait, avec

un talent extrême, ajouter encore à ces vérités par une peinture de mœurs et de localités qui, en vous transportant au temps de l'action, produit sur vous une illusion complète. Lorsqu'un lecteur est forcé à l'admiration par la beauté de quelques grands ouvrages, il est bien difficile qu'il ne reporte pas sur l'auteur une partie de l'intérêt que lui inspirent ses productions; l'imagination attache tellement l'auteur à ce qu'il a écrit qu'on lui crée une ame, un caractère, une physionomie, d'après les idées qui dominent dans ses ouvrages. D'après les ouvrages de Walter Scott, moi, je me représentais sa personne; je me faisais une idée de son caractère; je me figurais un sage qui avait eu recours à tous les prestiges de son imagination brillante, pour éclairer les hommes, pour leur montrer quels étaient, dans nos temps gothiques, l'empire des préjugés, les effets de l'ambition des grands, de l'ignorance et du fanatisme. Chaque nouvelle production de cet auteur lui donnait à mes yeux un nouveau titre à l'estime des philosophes, à l'admiration des écrivains, à la reconnaissance du peuple. Combien j'ai été affligé de me voir obligé de séparer l'auteur de ses ouvrages, de diminuer quelque chose de l'estime que sa personne m'avait inspirée. Ses *Lettres à Paul* ont tout-à-fait changé mes opinions, non sur ses ouvrages qui sont ceux d'un homme de génie; mais

sur le caractère de l'auteur. Dans ses Lettres à Paul, je n'ai plus trouvé un poète, un philosophe, un historien ; je n'ai rencontré qu'un bourgeois de Londres, qui se montrait ridiculement orgueilleux des victoires que les Anglais n'ont dues qu'à des circonstances malheureuses. On ne peut s'empêcher de rire de voir cet auteur, après notre défaite de Waterloo, arriver sur le champ de bataille à la suite de ses compatriotes, et inscrire sur son *souvenir* des récits de vieille femme, qui sont toujours injurieux pour la France, ou honorables pour les Anglais. Mais où il se montre tout-à-fait ridicule, car je ne puis m'empêcher de dire le mot, c'est lorsqu'il compare la Seine à la Tamise, et que, comme un vrai badeau de Londres, il tire vanité de la grandeur de sa rivière, et qu'il s'écrie avec orgueil que les Français ne pourront jamais la visiter en vainqueurs. Se peut-il qu'un homme de ce mérite, qui a donné des preuves d'un si grand talent, puisse s'abaisser à ces idées petites et fausses qui lui font citer avec orgueil des avantages qui ne sont dus qu'au hasard ou à la nature? Ne sait-il donc pas que les hommes naissent à peu près les mêmes partout ; que c'est le système du gouvernement seul qui change leurs mœurs et leur caractère ; que l'amour de la liberté existe dans tous les cœurs ; et que les nations sont grandes, braves, industrieuses, si leur gouvernement

est fondé sur des idées généreuses et libérales; qu'elles deviennent, sous le despotisme, lâches, inactives, superstitieuses et ignorantes? Que la France soit libre! qu'elle ait les nobles institutions que réclament ses lumières, et ses besoins! Quel sera le peuple alors qui pourra la surpasser en grandeur, en générosité?

Que prouvent à mes yeux les Lettres à Paul? que Walter Scott, philosophe quand il écrit ses romans, n'est là que le plat adulateur d'une aristocratie dont il partage sans doute les priviléges lucratifs. Oh! qu'il est douloureux de voir des hommes de ce génie, sacrifier leurs principes généreux à leur intérêt personnel (*)!

Mais laissons cet illustre étranger, qui plaira à la France plus par ses ouvrages que par ses principes; et disons un mot de mon *Jeune Homme en Loterie*, que je fis à la suite de ma lecture de Walter Scott. J'en puisai la première idée dans un vieux recueil

---

(*) Mon frère Amaury, à qui j'ai lu ce paragraphe, prétend que j'y attribue à Walter Scott un ouvrage qui n'est pas de lui : il m'a assuré qu'il avait connu, à Paris, il y a une dixaine d'années, un autre *Scott,* auteur d'un *Voyage en France*, rempli d'injures contre les Français. Cependant mon frère m'a engagé à conserver, telle qu'elle est, cette partie de ma Notice, attendu qu'il serait très-possible que le voyageur qu'il a eu occasion de connaître, ne soit pas le seul *Scott* qui ait déprécié les Français dans ses ouvrages.

d'anecdotes; mais comme ce recueil ne me donnait que l'idée vague d'un homme qui avait été proposé en loterie, il me fallut trouver les moyens de mettre en scène d'une manière vraisemblable cette bizarrerie anglaise.

J'ignorais encore à quel théâtre je pourrais donner cette petite comédie, lorsque Mlle Mars, à qui je l'avais lue, me parut désirer d'y jouer le rôle principal. Malheureusement, pendant les répétitions, elle prit du dégoût pour le baragouinage anglais indispensable au rôle; et par dépit autant que par crainte, d'offrir un si petit ouvrage sur le grand Théâtre-Français, je retirai la pièce, et je la portai au *Gymnase*, nouveau théâtre qui venait de s'ouvrir sous les plus heureux auspices. Cette petite comédie obtint là un très-grand succès, et je crois qu'elle pourrait tenir une place honorable parmi les petites pièces qui composent le répertoire du Théâtre-Français.

PERSONNAGES.

EUGÈNE VALCOUR.

DOLBAN, oncle de Valcour.

JULIE DORMEUIL, jeune veuve, et fille de Dolban.

UNE JEUNE FILLE.

MARIE, vieille gouvernante.

UN DOMESTIQUE.

La scène se passe à Paris, dans le salon d'Eugène Valcour.

LE JEUNE HOMME
EN LOTERIE.

SCÈNE I.

JULIE, MARIE.

JULIE.

Il est donc rentré bien tard, ma chère Marie?

MARIE.

Mais comme à son ordinaire, à trois heures du matin.

JULIE.

Ah! combien sa conduite m'afflige! Et mon père, à qui il est impossible de la cacher!

MARIE.

Aussi est-ce bien malgré moi que j'ai consenti à la ruse de monsieur Dolban. Ce cher enfant est bien loin de se douter qu'il a pour témoins de ses extravagances son oncle et sa cousine.

JULIE.

Le projet qu'avait mon père doit excuser la supercherie. Il est tout simple qu'il craigne de donner sa fille à un mauvais sujet.

MARIE.

Un mauvais sujet!.... Il ne l'est pas, je vous le garantis : c'est bien le meilleur cœur.... tout son crime est d'avoir mangé sa fortune comme un fou. Je

ne lui connais de vice que sa prodigalité. Aussi, malgré ses folies, il est estimé de tout le monde, reçu dans les meilleures sociétés, dont il fait le charme par son esprit et sa gaîté.

JULIE.

Mais où tout cela le conduira-t-il? Qu'y a-t-il de plus ingrat que le monde?

MARIE.

Pas toujours. Il peut y faire quelque bon mariage.

JULIE.

Est-ce qu'il en est question?

MARIE.

Quelle vivacité! Il me semble que ma prétendue nièce ne voit pas son cousin de très-mauvais œil.

JULIE.

Je ne te cache pas qu'il a su m'intéresser par l'amitié qu'il a pour toi, qui as élevé son enfance; par les égards qu'il a pour mon père, qu'il croit être ton frère....

MARIE.

Et par ses prévenances pour vous, qu'il croit être ma nièce.

JULIE.

Dis par un tendre respect.... Oh! oui, je lui crois un cœur très-délicat.

MARIE.

Eh bien! puisque votre cousin vous plaît, qui peut vous empêcher d'en faire votre mari?... Tel était le projet de monsieur Dolban avant son départ des colonies. Vous êtes veuve, indépendante....

JULIE.

Il ne veut plus entendre parler de ce mariage. Non-seulement il croit Eugène un dissipateur, mais il le croit, de plus, joueur, libertin.

MARIE.

C'est affreux comme on calomnie votre jeune cousin! Il n'a touché de cartes de sa vie.... et il n'est pas un homme qui ne dût s'honorer de ses sociétés.

JULIE.

Je le crois comme toi.

MARIE.

Et vous pensez donc qu'il vous aime?

JULIE.

Il ne me l'a pas dit; mais j'ai lu dans ses yeux un intérêt si vif.... Ah! oui, certainement il m'aime.

MARIE.

Il ne vous l'a pas dit? cela m'étonne : qui peut le retenir? votre position?... Mais dans le beau roman que je lui ai fait sur notre parenté, j'ai eu le soin de lui dire que la naissance de votre père valait la sienne; et que ce n'est qu'au mariage inégal qu'il fit avec ma sœur, qu'il a dû toutes ses infortunes.

JULIE.

Son silence me prouve au contraire une délicatesse.... J'entends mon père, laissons cet entretien.

SCÈNE II.

JULIE, DOLBAN, MARIE.

MARIE.

Eh bien! monsieur, êtes-vous satisfait?

DOLBAN.

Encore monsieur! mais dis donc, mon frère. Avec ton respect hors de saison, je suis étonné que Valcour n'ait pas deviné vingt fois notre déguisement : il est vrai qu'il n'est jamais à la maison. Est-il rentré cette nuit?

MARIE.

Oh! il y a long-temps; il dort maintenant d'un profond sommeil.

DOLBAN.

C'est cela; comme les gens de qualité, il fait de la nuit le jour, et du jour la nuit.

MARIE.

Ce n'est pas sa faute; il ne voit que des gens de qualité.

JULIE.

Que voulez-vous, mon père, il est aimable, on le désire partout, on l'entraîne....

DOLBAN.

A sa perte... ou plutôt il y est arrivé. Puisque, de sa pleine autorité, il m'a créé son intendant, j'ai pris la liberté de voir ses créanciers.

MARIE.

Eh bien! mon cher frère, qu'est-ce qu'ils vous ont dit de lui? Je parie qu'ils n'en ont pas dit de mal.

DOLBAN.

Et qu'est-ce que cela leur fait, pourvu qu'on les paie. Cependant, je conviens qu'ils m'ont surpris. Je leur donnais des inquiétudes sur leurs créances; je leur ai même fait entendre qu'il serait bon qu'ils se missent en règle. Non, monsieur, m'ont-ils dit; nous connaissons monsieur Valcour: c'est un honnête homme; nous ne perdrons rien: et, s'il n'a pas bien compté avec lui-même, il trouvera des ressources dans ses talents, ou dans un bon mariage.

JULIE.

Vous voyez que tout le monde en dit du bien.

DOLBAN.

Je vois aussi qu'il a dissipé toute la fortune que lui avait laissée mon pauvre frère; et quand je viens de la Havane avec le projet de faire son bonheur en l'unissant à ma fille, j'apprends qu'il est tout-à-fait ruiné. Morbleu! il ne sera jamais mon gendre; mais quelle diable d'idée, d'avoir fait une dépense...

MARIE.

Il voulait, disait-il, éprouver pendant quelques années, si l'on était bien heureux avec cent mille livres de rente.

DOLBAN.

Allons, qu'on ne me parle plus de cet insensé.

MARIE.

Un peu de calme, mon cher frère. (*On sonne.*)

Mais j'entends sonner, c'est mon Eugène, il ne va pas tarder : vous, ma nièce, préparez cette table pendant que je vais chercher le déjeûner.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

JULIE, DOLBAN.

DOLBAN.

Que le diable emporte son cher Eugène. Voilà plus d'un mois qu'il me fait négliger toutes mes affaires.

JULIE.

Comment! mon père, il y a déja un mois que nous habitons sa maison?

DOLBAN.

Eh! oui de par tous les diables, et cela me dérange beaucoup. Pour soutenir mon caractère de frère de sa gouvernante, il faut que je sois ici, quand mes affaires m'appellent ailleurs; que je donne mes rendez-vous dans les lieux publics; que je fasse tenir ma voiture dans la rue voisine; que sais-je, moi!... tout cela est fort ennuyeux.

JULIE.

Eh bien! je vous assure que cela ne m'ennuie pas du tout : Valcour passe avec moi les deux tiers du jour; il me donne de bons conseils; il a même le projet de me marier; il me fait chanter, il veut m'apprendre la musique, et le temps passe avec une rapidité...

DOLBAN.

Est-ce que tu l'aimerais par hasard?

JULIE.

Pas encore tout-à-fait; mais je sens que, si malgré cet habillement simple, et les malheurs qu'il croit vous être survenus, il m'aimait assez pour m'offrir sa main, j'aurais le plus grand plaisir à l'accepter.

DOLBAN.

Ainsi, tu veux l'éprouver? et s'il est assez fou pour vouloir épouser une fille qu'il croit sans fortune...

JULIE.

Il est bien juste que l'amour et la fortune le récompensent.

DOLBAN.

Toujours du romanesque. Si tu étais encore demoiselle, je te passerais cette extravagance; mais une veuve!... Ma chère enfant, tu feras une sottise; et, si tu me demandes mon consentement...

JULIE.

Je l'obtiendrai; surtout si l'épreuve que vous voulez faire de son cœur réussit, comme j'en ai l'espoir.

DOLBAN.

A propos! c'est aujourd'hui qu'il doit recevoir du Havre la lettre qui lui annonce notre désastre... Mais cette fois, j'entends mon cher neveu : il chante dès le matin, comme s'il avait une fortune assurée pour sa vie.

JULIE.

Non; mais il a cette franche gaîté d'un homme qui n'a rien à se reprocher.

SCÈNE IV.

JULIE, EUGÈNE, DOLBAN.

EUGÈNE, *entre en chantant.*

Non, non, point de mélancolie, etc.

Ah! déja réunis; enchanté de vous voir, mon cher intendant! car vous savez que je vous ai donné cet emploi.

DOLBAN.

Oui; mais vous ne m'avez pas dit quels seraient les appointements...

EUGÈNE.

Vous tenez à ces bagatelles-là?... nous en parlerons plus tard. Et vous, aimable Julie, toujours cette douce timidité... Savez-vous, mon cher intendant, que vous avez une fille charmante, pleine d'esprit, de grace.... Est-ce que vous ne songez pas à l'établir?

JULIE.

Oh! monsieur Eugène, je ne suis pas pressée.

DOLBAN.

Pour établir une fille, il faut de l'argent.

EUGÈNE.

Ah! toujours de l'argent!... cela désenchante de tout. Il faut pourtant que je songe à en gagner.

DOLBAN.

A propos d'argent, j'ai vu vos créanciers, et j'ai l'état des dettes.

EUGÈNE.

Ah! mon cher ami, à l'instant du déjeuner... ne parlons pas de cela, c'est trop triste.

DOLBAN.

Mais il viendra un moment où, si vous ne vous occupez pas de vos créanciers, ils seront bien obligés de s'occuper de vous.

EUGÈNE.

Je ne les crains pas; car je les paierai... Il ne dépend que de moi d'être un personnage. Un grand seigneur, qui a la bonté de m'aimer un peu, m'offrit hier une place très-importante.

JULIE.

Ah! on vous les offre, quand tant de gens en demandent inutilement.

EUGÈNE.

Eh! oui, mademoiselle; et c'est peut-être à cause que je n'en demande pas.

DOLBAN.

J'espère que, dans l'état où se trouvent vos affaires, vous la prendrez.

EUGÈNE.

Cela n'est pas très-certain; j'aime tant mon indépendance; et puis, il est si doux de ne rien faire.

SCÈNE V.

JULIE, MARIE, EUGÈNE, DOLBAN.

MARIE, *feignant de gronder.*

Eh bien! ma nièce, que faites-vous donc? Comment,

la table n'est pas préparée? c'est donc ainsi que vous exécutez mes ordres?

EUGÈNE.

Comme elle est donc méchante ce matin, ma bonne Marie!

MARIE.

Je dois l'être: quand vous avez la bonté de recevoir chez vous toute ma famille, ne doit-elle pas se rendre utile?

EUGÈNE.

Voilà une grande bonté! ce que je ferai pour les tiens, compensera-t-il jamais les soins que tu as pris de mon enfance?... Allons, ma petite bonne, ne nous gronde plus; et mettons-nous à table.

MARIE, à part.

Et vous ne voulez pas qu'on aime ce garçon-là (*).

JULIE.

Vous êtes-vous bien amusé hier chez ce seigneur étranger, où vous avez dîné?

EUGÈNE.

J'ai passé une soirée charmante; tout le monde était d'une gaîté... il est vrai que j'ai contribué beaucoup à son amusement par la plaisanterie la plus originale...

DOLBAN.

Oh! je sais bien que vous êtes extrêmement plaisant.

EUGÈNE.

Il est malin, monsieur l'intendant.

(*) Ils se mettent autour d'une table à thé, dans l'ordre suivant Dolban, Julie, Marie, Eugène.

JULIE.

De quoi s'agissait-il donc ?

EUGÈNE.

On parlait de... oh ! vraiment j'en rirai long-temps.

MARIE.

Vous nous donnez envie de connaître...

DOLBAN.

Votre nouvelle folie.

EUGÈNE.

Une folie, soit ; mais il n'en est pas moins vrai qu'hier au soir, un joli garçon, plein d'esprit et de gaîté a trouvé le moyen de se mettre en loterie.

DOLBAN.

En loterie ! que voulez-vous dire ?

EUGÈNE.

Je ne plaisante pas ; et ce joli garçon, c'est moi.

JULIE.

Comment ?

EUGÈNE.

C'est une petite loterie de société, si vous voulez, dont ma personne est le seul lot.

JULIE.

Monsieur Eugène veut s'amuser à nos dépens.

EUGÈNE.

Non, vous dis-je, j'appartiens au premier numéro sortant de la loterie de Paris : fille, ou femme à marier, vieille ou jeune, belle ou laide, peut gagner le plus aimable des maris, pour peu qu'elle soit heureuse au jeu.

JULIE.

Et vous croyez, monsieur Eugène, que toutes les dames vont s'empresser de prendre des billets?

EUGÈNE.

Et pourquoi pas, s'il vous plaît?

JULIE.

Il est vrai que cela dépend du prix.

EUGÈNE.

Méchante! vous n'en voudriez pas, vous; mais je parie que ma bonne en prendrait.

MARIE.

Sans doute, si j'étais riche; car je suis certaine, quoi qu'on en dise, que mon Eugène sera un bon mari.

DOLBAN.

Qui a pu donner lieu à cette extravagance?

EUGÈNE.

Mais, comme tout ce qui se passe dans le monde: le hasard (*). Je ne sais à quel propos on a parlé de ces petites loteries de société, où, pour tirer un meilleur parti d'un tableau, d'une voiture, d'une maison, on fait à ses connaissances la douce obligation d'être dupes. Chacun faisait ses réflexions sur la délicatesse de cet honorable commerce, lorsque, interrompant tout le monde, je me suis écrié : Parbleu! puisque ce commerce est si avantageux, j'ai bien envie de m'en mêler; ce sera un très-bon moyen de payer mes créanciers. Mais, comme je ne puis plus mettre en loterie ni ma mai-

---

(*) Ils se lèvent de table, et se placent en scène : Dolban, Eugène, Julie, Marie.

son, ni mes chevaux, je m'y mettrai moi-même; et j'espère que toutes les dames qui sont ici, et qui n'ont point de mari, me feront l'honneur de prendre un billet.

JULIE.

Qu'ont-elles répondu?

EUGÈNE.

Elles se sont mises à rire; et brodant sur ma ridicule proposition, les unes prétendaient que je n'en placerais pas un; d'autres assuraient que le billet gagnant ne serait pas le bon billet. Et quand il a fallu en fixer le prix : ah! si vous eussiez entendu la discussion : chacune de ces dames m'estimait tout-à-fait au-dessous de ma valeur. On mettait en avant mes défauts; moi, je citais mes bonnes qualités; enfin, après avoir bien marchandé, pesé le pour et le contre, on a décidé que, pour l'intérêt de mes créanciers, je pourrais établir ma loterie à mille francs le billet.

DOLBAN.

Ah! mon dieu; mais c'est immense!

MARIE.

Je crains bien, mon cher Eugène, que vous n'en trouviez pas le débit.

EUGÈNE.

Pourquoi donc? Il y a tant de folles dans Paris qui aiment les jolis garçons.

JULIE.

Mais il y a aussi tant de jolis garçons qui courent après les folles.

EUGÈNE.

Ah! vous avez beau dire; si je ne trouve pas à me

placer, ma plaisanterie aura amusé mes amis, et quelques moments de gaîté dans le grand monde sont toujours un bon lot.

SCÈNE VI.

JULIE, MARIE, EUGÈNE, DOLBAN, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, il y a là une jeune personne qui veut absolument vous parler.

JULIE.

Une jeune personne!

EUGÈNE.

A-t-elle dit son nom?

LE DOMESTIQUE.

Elle dit qu'elle vient de la part d'une dame de grande qualité.

EUGÈNE.

J'aimerais mieux qu'elle eût dit, d'une jolie femme.

JULIE.

De la part d'une dame!.... ah! vous ne pouvez pas vous dispenser de la recevoir.

DOLBAN.

Oui, c'est quelque aimable suivante qui vient vous apporter un billet doux.

EUGÈNE.

Mademoiselle, n'en croyez rien, je parie que c'est une invitation.....

JULIE.

Oui, l'on ne peut se passer de vous; et toutes les grandes dames...

EUGÈNE, bas à Julie.

Mais ce n'est qu'une invitation, vous dis-je, et si vous pouviez lire dans mon cœur, vous sauriez qu'il n'y a au monde qu'une femme... mais je ne dois pas vous en dire davantage.

JULIE, bas à Marie.

Vous voyez bien qu'il m'aime

EUGÈNE.

Au reste, je ne lui parlerai que devant vous... Faites entrer, nous saurons ce que c'est.

(Le domestique sort.)

SCÈNE VII.

DOLBAN, EUGÈNE, JULIE, MARIE.

EUGÈNE.

Après cette visite, il faudra nous occuper de nos affaires : je veux tout-à-fait me mettre dans la réforme ; et j'ai songé cette nuit à un plan de conduite.... non vraiment, la raison me persécute maintenant.

DOLBAN.

Mauvaise nouvelle, monsieur ; cela annonce que les fonds sont très-bas.

EUGÈNE, en riant.

C'est possible ; mais, dans tous les cas, n'ai-je pas la ressource de ma loterie ?

SCÈNE VIII.

DOLBAN, JULIE, MARIE, EUGÈNE, UNE JEUNE FILLE.

LA JEUNE FILLE (*).

Est-ce monsieur Eugène Valcour à qui j'ai l'honneur de parler ?

EUGÈNE.

C'est lui-même, mademoiselle.

LA JEUNE FILLE.

Puis-je parler en présence ?....

EUGÈNE.

Que cela ne vous arrête pas ; je suis ici en famille.

MARIE, bas à Julie.

Il ne croit pas si bien dire.

LA JEUNE FILLE, à part.

C'est que je voulais... rappelons-nous bien la leçon que l'on m'a faite... (*Haut.*) Je viens, monsieur, de la part d'une dame vous remettre trois mille francs.

EUGÈNE.

Trois mille francs ! à moi... de la part d'une dame ?...

LA JEUNE FILLE.

A vous-même. Oh ! ma maîtresse, qui a l'honneur de vous connaître, est une femme charmante.

EUGÈNE.

Vraiment ; et vous êtes sa suivante... (*A Dolban.*)

(*) Ce rôle, qui appartient aux ingénuités, doit être joué avec une décente naïveté.

Mais, serait-ce quelque créancière arriérée de mon père... Dans tous les cas, cela ne pouvait arriver plus à propos.

LA JEUNE FILLE.

Monsieur, voilà les trois mille francs pour les trois billets que vous allez me remettre.

EUGÈNE.

Quels billets?

LA JEUNE FILLE.

Mais les billets de la loterie que vous avez établie.

EUGÈNE.

Quoi! de ma loterie?.... ah! ah!... (*A Dolban.*) Eh bien! quand je vous disais que nous aurions de quoi rire pendant long-temps.

JULIE.

La singulière chose!...

MARIE, à Julie.

Ma foi, je ne serais pas étonnée qu'on ne le prît au mot.

LA JEUNE FILLE.

Monsieur, je vous demande pardon; mais cette dame est pressée.

EUGÈNE.

Ah! cette dame est pressée... cela ne m'étonne pas. Quel est son nom? est-elle jeune, jolie?

LA JEUNE FILLE.

Vous sentez bien, monsieur, qu'il m'est défendu de vous répondre sur ce sujet; si ma maîtresse a le bonheur de vous gagner, vous aurez le temps de faire connaissance avec elle.

EUGÈNE.

C'est vrai; mais elle ne me tient pas. Quels sont les numéros qu'elle désire ?

LA JEUNE FILLE.

D'abord celui de votre âge.

EUGÈNE.

Bon numéro pour les dames : 26.

LA JEUNE FILLE.

Le second à votre choix ; pour le troisième , elle prend le 50.

EUGÈNE.

Peut-être aussi celui de son âge.... comme c'est aimable ! Ma belle enfant, mes billets ne sont point encore prêts : c'est pourquoi vous pouvez remporter votre argent... mais je vais strictement enregistrer vos numéros, et vous pouvez repasser dans quelques jours. Mon intendant, ayez soin de me préparer un registre ; il faut de l'ordre dans cette affaire : s'il se trouvait un double emploi, cela pourrait devenir très-embarrassant pour moi.

DOLBAN.

Le fou !

LA JEUNE FILLE.

Cela suffit, monsieur. (*A part, en revenant.*) Ah ! mon dieu ! mais j'oubliais... (*Timidement.*) J'ai aussi pour mon compte une petite demande à vous faire, qui est relative à votre loterie... j'espère que vous ne me refuserez pas.

EUGÈNE.

Parlez, mon enfant ; je suis ici pour vous répondre.

DOLBAN.

En effet, monsieur est maintenant un homme public.

LA JEUNE FILLE.

Eh bien! je vous dirai, monsieur, que toutes les demoiselles de l'hôtel vous connaissent bien, et qu'elles aiment beaucoup la loterie.

EUGÈNE.

Quoi! toutes les demoiselles, jusqu'à la femme de charge... veulent avoir... ah! ah!

DOLBAN, à part.

Je crains, monsieur, qu'on ne se moque de vous.

EUGÈNE.

Moi, j'en suis sûr. Eh bien! elles voudraient donc hasarder leurs épargnes?

LA JEUNE FILLE.

Sans doute; mais, comme leur fortune ne leur permet pas d'imiter tout-à-fait leur maîtresse, elles m'ont prié de vous demander si, en se réunissant plusieurs...

EUGÈNE.

Impossible; je ne saurais me mettre en quatre pour vous être agréable.

LA JEUNE FILLE.

Mais, monsieur, il doit y avoir un moyen...

EUGÈNE.

Vous le chercherez, si vous voulez; cela ne me regarde pas. Un seul billet peut me gagner, et je ne peux épouser qu'une femme.

LA JEUNE FILLE.

Ah! monsieur, ce sera une désolation dans l'hôtel

JULIE, bas à Eugène.

Convenez que la mystification n'est pas mauvaise.

EUGÈNE.

J'en conviens, et c'est à moi de m'en tirer en homme d'esprit : il me vient une idée. Mademoiselle, veuillez m'attendre dans cet appartement, je vais vous faire remettre un mot d'écrit pour votre maîtresse, qui expliquera tout-à-fait les conditions du futur en loterie. (*A Julie.*) Vous verrez que la mode en viendra.

JULIE.

Cela forcerait les demoiselles à faire des économies.

LA JEUNE FILLE.

Mais enfin, monsieur, vous pourriez bien nous faire la remise ordinaire à nous autres pauvres filles.

EUGÈNE.

Impossible, mademoiselle; c'est un prix fait.

LA JEUNE FILLE.

Ah! je vois bien qu'il n'y a de bonheur que pour les riches... j'en suis fâchée pour vous; car vous risquez d'appartenir au numéro 50.

EUGÈNE.

Que le ciel m'en préserve...! je suis à vous dans l'instant.

SCÈNE IX.

DOLBAN, EUGÈNE, JULIE, MARIE.

EUGÈNE.

Eh bien! comment trouvez-vous que cela commence?

Oh! je suis certain qu'il va m'arriver des aventures, et que ma maison ne désemplira pas.

JULIE.

Oh! certainement, tout le monde va vous apporter son argent.

EUGÈNE.

On pourrait le plus mal placer.... C'est la comtesse d'Ormon, une folle charmante, qui me joue ce tour; mais, parbleu! je mettrai les rieurs de mon côté: je vais lui adresser quelques jolis vers....

DOLBAN.

Ah! mon dieu, des vers! Comment! vous faites des vers?

EUGÈNE.

Eh! qui n'en fait pas!...

DOLBAN.

Ah! il ne vous manquait que cela, pour vous achever de peindre.

JULIE.

Mais, quel grand mal à cela, si monsieur les fait bien?

DOLBAN.

Ainsi, c'est avec des chansons que vous paierez vos créanciers.

EUGÈNE.

Mais vous seriez mon tuteur que vous ne diriez pas mieux.

DOLBAN.

C'est pour votre bien. En vérité, je gémis de voir un jeune homme qui pourrait encore, avec le travail,

sortir du précipice où il s'est jeté, se perdre de gaîté de cœur.

EUGÈNE.

Savez-vous que vous êtes trop plaisant, monsieur l'intendant... me perdre, moi?... Voyez plutôt si je vaux quelque chose: ce n'est que d'hier très-tard que je suis en loterie, et voilà déja trois mille francs que l'on hasarde pour me posséder.... Trouveriez-vous beaucoup de jeunes gens pour lesquels on fît de pareils sacrifices?... Mais on m'attend, je cours faire ma réponse.

(Il sort.)

JULIE, se parlant.

Oui, des vers pour une jolie comtesse.... il en peut venir d'autres.... il faut que je trouve un moyen...

(Elle refléchit.)

SCÈNE X.

MARIE, DOLBAN, JULIE.

MARIE.

Songez donc, mon cher frère, qu'avec vos remontrances vous compromettez beaucoup votre secret : il faut qu'il m'aime autant pour souffrir que vous lui parliez ainsi; mais il est si bon, ce pauvre jeune homme.

DOLBAN.

C'est qu'il est difficile de se contenir.... Des vers.... des folies.... voilà de quoi se compose sa vie.

MARIE.

Mais enfin, si, à votre ton, il allait se douter que son oncle....

DOLBAN.

Impossible! mon âge, et ce que tu lui as dit de ma naissance, me donnent le droit de lui faire quelques remontrances.

JULIE, se parlant.

Oui, c'est cela, avec ces fonds qui ne sont pas encore placés.... la voiture de mon père qui est dans la rue voisine.. . l'heureuse idée!....

DOLBAN.

Eh bien! quel projet t'occupe donc? A l'exemple de ton cousin, vas-tu devenir folle?

JULIE.

Mon projet est excellent : vous en verrez l'effet. Surtout gardez-moi le secret.

DOLBAN.

Mais dis-moi donc au moins....

JULIE.

Oh! je n'ai pas le temps de rien expliquer. Ma chère Marie, suivez-moi, car j'ai absolument besoin de vous.

SCÈNE XI.

DOLBAN, SEUL.

Allons, ma fille en tient aussi! J'enrage de ce qu'elle aime cet étourdi; j'aurai beau faire, je vois trop qu'elle finira par l'épouser. La voir mariée à un pareil dissipateur, morbleu! quelque riche qu'elle soit, sa fortune n'y tiendra pas; mais j'espère que mon épreuve la détrompera; et si je puis parvenir.... Il me semble que

la poste devrait être arrivée ; et que ma lettre.... Ah! voici notre étourdi. S'il a fini ses vers, au moins ils ne lui prennent pas beaucoup de temps.

SCÈNE XII.

EUGÈNE, DOLBAN.

EUGÈNE.

C'est vraiment charmant!.... J'étais en verve en les composant : j'ai bien fait d'en garder une copie.

DOLBAN.

Vous êtes content de vous.... c'est toujours quelque chose.

EUGÈNE.

Et je n'ai pas tort de l'être.... si vous vous y connaissiez, je vous les lirais, et vous verriez bien....

DOLBAN.

Comment! si je m'y connais; apprenez, monsieur, que, dans ma jeunesse, j'en ai fait de charmants.

EUGÈNE.

Ah! vous avez fait des vers? et vous me grondiez tout à l'heure.

DOLBAN, bas.

Imbécille que je suis.... (*Haut.*) Eh bien! oui, monsieur, j'ai eu ce malheureux défaut, et comme il me conduisait tout droit à ma ruine, je me suis jeté dans les spéculations.

EUGÈNE.

Mais, d'après ce qu'on m'a dit, vous n'y avez pas fait fortune.

DOLBAN, à part.

Le drôle! il m'en fait dire plus que je ne veux.... (*Haut.*) Allons, lisez-moi ce que vous avez fait, et je vous dirai si cela vaut quelque chose.

SCÈNE XIII.

DOLBAN, EUGÈNE, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, une lettre que le facteur vient d'apporter.

(Il sort.)

EUGÈNE.

Comment! timbrée du Hâvre.... mais je n'y connais personne.

DOLBAN, à part.

Bien, voici ma lettre.

EUGÈNE.

Eh! mais, si je ne me trompe, c'est l'écriture de mon oncle.

DOLBAN.

Vous avez donc un oncle?

EUGÈNE.

Oui, dans les colonies. Je ne le connais point; je ne l'ai jamais vu: mon père l'aimait beaucoup; il m'en parlait sans cesse. J'ai de plus une cousine, une jeune veuve, que l'on m'a dit être charmante.... Mais voyons ce qu'il m'écrit.... (*Il lit bas.*) Ah! mon dieu! est-il possible!

DOLBAN.

Vous annonce-t-il quelque malheur?

EUGÈNE.

Le plus grand : il a fait naufrage avec sa fille ; sa fortune perdue, abymée sous les eaux....

DOLBAN.

Ah ! que je le plains ! car, dès que l'on est ruiné, l'on n'a plus d'amis.

EUGÈNE.

Ce cher oncle, comme il me croit riche, il compte sur moi, sur mon amitié.... Voilà la première fois que je regrette mes folies.

DOLBAN, à part.

Eh bien ! est-ce qu'avec sa mauvaise tête il montrerait quelque intérêt pour un oncle inconnu ? (*Haut.*) Mais il a sans doute au Hâvre quelques correspondants ?

EUGÈNE.

Il n'y connaît personne, vous dis-je ; depuis sa jeunesse il est absent de la France : enfin il n'a plus d'espoir qu'en moi.

DOLBAN.

Dans ce cas, il peut y renoncer ; car vos affaires sont dans un si mauvais état.

EUGÈNE.

Sans doute ; et c'est ce qui me désespère ; mais il n'importe ; il faut que je vienne à son secours : il faut que je trouve un moyen.

DOLBAN, à part.

Eh bien ! ne voilà-t-il pas qu'il réfléchit : oh ! mon dieu ! je tremble qu'il ne soit trop bon garçon.

EUGÈNE.

Il faut d'abord que je lui fasse passer une assez forte somme pour les premiers besoins.

DOLBAN.

Et où diable la prendrez-vous?

EUGÈNE.

Je vais courir chez mes amis : dans mes prospérités ils ont toujours trouvé ma bourse ouverte.

DOLBAN.

Et vous comptez sur eux? ah! mon cher Eugène, que vous connaissez peu les hommes!

EUGÈNE.

En effet, s'ils allaient me refuser!... c'est maintenant que l'argent me paraît précieux. Et cette pauvre cousine!....

DOLBAN, à part.

Je suis bien heureux qu'elle ne soit pas ici. (*Haut.*) Voilà une grande leçon pour vous : si vous eussiez un peu pensé à l'avenir....

EUGÈNE.

Il faut que vous ayez une grande fureur de moraliser, pour venir dans ce moment où j'ai le cœur brisé...

DOLBAN, à part.

Ce cher Eugène; ah! que sa colère me fait plaisir!

EUGÈNE.

J'irai d'abord le trouver au Hâvre; je lui exposerai ma situation; je l'amènerai chez moi; ils partageront mon sort; j'accepterai la place qu'on me propose; je travaillerai pour lui, pour mon aimable cousine.

DOLBAN.

Bien, bien, jeune homme; je vois que vous vous arrangerez avec vos bons parents. (*A part.*) Oh! ce bon garçon; sa sensibilité est si vraie que, malgré moi, il m'attendrit.

EUGÈNE.

Mais, je n'y pensais pas. Mon oncle est sauvé! que je suis content! embrassez-moi. Faites vos sermons maintenant tant que vous voudrez. Mon oncle va recevoir de l'argent, et une assez forte somme.

DOLBAN.

Et comment diable allez-vous faire? D'après les états que vous m'avez remis, il ne vous reste que de quoi faire aller votre maison, très-modestement encore.

EUGÈNE.

J'ai un diamant que l'on dit d'un très-grand prix; pour tout au monde, je n'aurais pas voulu m'en défaire: je le tiens de mon père. Puis-je mieux honorer sa mémoire qu'en en faisant hommage à son malheureux frère.

DOLBAN, à part.

Allons; c'est fini: voilà un mauvais sujet que je vais aimer à la folie.

SCÈNE XIV.

DOLBAN, EUGÈNE, MARIE.

MARIE.

Ah! monsieur Eugène, une grande dame qui descend d'une voiture superbe, demande à vous parler.

EUGÈNE.

Ah ! j'ai bien d'autres affaires que les grandes dames. Songeons à mon oncle ; je vais....

MARIE.

Mais elle est dans l'antichambre ; elle veut avoir avec vous un entretien secret.

EUGÈNE.

Quand j'aurai arrangé l'affaire qui me tourmente.

DOLBAN, à part.

Il ne perd pas de vue son pauvre oncle.

MARIE.

Mais songez que c'est une femme de qualité : à son langage, on voit qu'elle est étrangère.

EUGÈNE.

Que m'importe, je suis trop occupé.

DOLBAN.

Est-elle jolie ?

MARIE.

Je n'ai pu la voir : un grand voile lui couvre le visage.

DOLBAN.

Je gagerais que c'est une dame qui a des prétentions sur vous, et qui vient chercher des billets de loterie.

EUGÈNE.

Au diable la ridicule plaisanterie !

DOLBAN, à part.

Il m'enchante : c'est lui qui est le bourru maintenant.

EUGÈNE.

Je cours chercher le diamant dont je vous ai parlé; les malheureux ne doivent point attendre.

DOLBAN, à part à Marie.

Qu'il me plaît avec sa morale qui part de là!

EUGÈNE.

Quand j'aurai fini cette affaire qui rembrunit toutes mes idées, nous penserons à la dame qui vient me visiter.... Ah! bon dieu! la voilà.

SCÈNE XV.

DOLBAN, EUGÈNE, JULIE, MARIE.

JULIE, voilée, baragouinant l'anglais.

Perdon, si jé entré sens mé faire annoncer; mais jé suis impetiente beaucoup dé voir monsieu dé Velcour.

EUGÈNE.

Madame, c'est avec le plus grand plaisir que je vais être à vos ordres; mais dans ce moment une affaire pressante.... Donnez-vous la peine de vous asseoir. (*A part.*) Quelle singulière femme! elle est masquée jusqu'aux dents. Dumont, attendez-moi ici. Madame, je serai à vous dans l'instant.

SCÈNE XVI.

DOLBAN, JULIE, MARIE.

JULIE.

Lé monsieu dé Velcour, il paraît être originel beaucoup.

MARIE.

Non, madame; mais il a des affaires.

DOLBAN.

Quelle diable de femme est-ce là (*)?

MARIE, à part.

Lui-même ne reconnaît pas sa fille.

JULIE.

Pourquoi, monsieu, qué vous cherchez à voir lé figure dé moi; jé supposé qué cet curiosité il n'est pas dé le politesse française.

DOLBAN.

Elle est arrivée en voiture... je ne sais quoi me dit... On peut voir par cette croisée; mais voilà mon nègre, mes domestiques... ah! j'y suis maintenant... c'est donc toi!

JULIE, quittant son siége et relevant son voile.

Vous ne m'avez pas reconnue, et j'en suis enchantée. Jugez si Valcour pourra jamais se douter...

DOLBAN.

Mais quel est donc ton projet?

JULIE.

Je vous l'ai dit, de rendre mon cousin heureux, s'il m'aime véritablement, s'il me préfère à la fortune.

DOLBAN.

Si tu réussis, je ne m'en pendrai pas de désespoir.

JULIE.

Quoi! la nouvelle de votre désastre?...

DOLBAN.

Ce pauvre garçon en a perdu toute sa gaîté.

(*) Il cherche à la voir sous son voile.

MARIE.

Quand je vous disais qu'il avait le cœur excellent.

DOLBAN.

Ah! il faut le voir jusqu'à la fin; je ne me fie pas à ce premier mouvement de sensibilité que l'on trouve toujours dans les jeunes gens.

JULIE.

Paix! Valcour revient.

SCÈNE XVII.

MARIE, DOLBAN, EUGÈNE, JULIE.

JULIE, se rasséyant.

Cé monsieu Eugène, il fait attendré le deme; il mé semble qué jé né dévé pas....

EUGÈNE.

Mille pardons, madame; mais, je vous l'ai dit, une affaire des plus importantes... excusez, je reviens à vous. Tenez, mon cher Dumont, le voilà ce diamant, je vous le confie; faites-le voir au joaillier; empruntez, vendez-le, s'il le faut; mais ayez-moi le plus d'argent que vous pourrez.

MARIE.

Ce cher enfant!

EUGÈNE.

Aussitôt que vous vous serez procuré des fonds, vous viendrez me trouver, et nous partirons de suite pour le Hâvre; car il ne suffit pas d'obliger, il faut le faire avec délicatesse.

DOLBAN.

Vous ne pouvez mieux placer votre confiance.

EUGÈNE.

C'est bon, c'est bon! Allez-vous-en; faites ce que je vous dis, et venez me reprendre ici.

DOLBAN, à part.

Voilà un fou qui m'a ensorcelé, et à qui je donnerais maintenant mon dernier écu.

(Il sort.)

SCÈNE XVIII.

MARIE, EUGÈNE, JULIE.

EUGÈNE.

Depuis que j'ai trouvé le moyen de parer, au moins pour le moment, à l'infortune de mon oncle, il me semble que mon cœur est soulagé; je respire plus facilement.

JULIE, toujours assise.

C'est bien étonnént, bien inconcévéble qu'un jeune gentleman...

EUGÈNE.

Mille pardons, j'ai tort, tout-à-fait tort; mais maintenant, si vous voulez me dire ce qui me procure l'honneur de votre visite?

JULIE.

C'est bien! mais il faut dens lé instent renvoyer le femme; jé voudrais entréténir vous tout-à-fait particulièrement.

EUGÈNE, à part.

Quel motif peut m'amener cette étrangère? (*Haut.*) Ma chère Marie, laissez-nous, puisque madame le désire.

JULIE.

Oui, le fille, allez, va-t-en, medémoiselle, tout dé suite, et laissez lé monsieu avec moi dens le solitude.

MARIE.

Oh! mon dieu! madame, je ne veux point entendre vos secrets; je suis bien votre servante.

SCÈNE XIX.

EUGÈNE, JULIE.

EUGÈNE.

Allons, madame, j'attends que vous daigniez m'apprendre en quoi je peux vous être agréable.

JULIE.

Vous egréable pour moi... beaucoup, en vérité.

EUGÈNE.

Je suis très-flatté... Mais à qui ai-je l'honneur de parler?

JULIE.

Pour lé présentément jé voulé tout-à-fait rester dans lé inconnaissance.

EUGÈNE.

Ah! vous désirez rester inconnue, il suffit; mais je voudrais, au moins, voir ce visage que je soupçonne devoir être charmant.

JULIE.

Monsieu, lé visage dé moi, il est, à cé qu'on dit, passeble; mais cé n'est pas encore lé moment dé lé découvrir; quend vous saurez lé sujet qui m'amèné, vous approuverez mon discrétion.

EUGÈNE.

Je ne vous cache pas que vous me rendez bien curieux de connaître le motif...

JULIE.

Monsieu, jé dirai à vous toute neturellement qué jé né suis pas née dens lé Frence.

EUGÈNE, en riant.

Ah! madame, j'ai cru m'en apercevoir dès votre arrivée.

JULIE.

Jé vous avouerai qué jé existé dens lé Engleterre... ah! superbé pays, monsieu.

EUGÈNE.

Superbe, madame?

JULIE.

Oh! oui, superbé pour le liberté. Lé papa dé moi, très-bon gentleman, il mé proposé pour époux un baronnet dé ses emis. Il mé dit qué jé serais lé femme le plus heureux; tout lé mondé lé croyait, et moi je lé croyai aussi; et jé lé pris dens lé meriage, voyez-vous.

EUGÈNE.

Mais, puisque votre futur époux était favorablement connu de tout le monde, dans des nœuds si bien assortis, vous avez dû trouver le bonheur.

JULIE.

Non, monsieu, jé n'ai pas été contente du tout. L'homme à moi il aimait beaucoup plus lé chévau que lé deme à lui.

EUGÈNE.

En Angleterre cela se voit quelquefois.

JULIE.

Mais un petit' fois lé meri à moi qui biouvait beaucoup lé vin dé Frence; il est monté sur son chévau, et lé chévau il a cassé lé cou à lé baronnet... ah! mon dieu!

EUGÈNE.

Ah! quel malheur! vous avez dû être bien affligée...

JULIE.

Pas du tout, jé vous lé jure; le deme il n'était pas heureu avec lé meri.

EUGÈNE, à part.

Mais où diable veut-elle en venir?

JULIE.

Mais comme per lé... tombement, lé chévau il m'a donné mon liberté et une fortune considéréble, j'ai pleuré lé meri convéneblement... mainténent jé voudrais avoir un autre meri, pour faire un petit compegnie à moi dens lé tète-à-tète.

EUGÈNE.

Ah! madame veut se remarier... Comment donc! est-ce qu'elle viendrait?...

JULIE.

Oui, monsieu, je voulé prendre un mari confortè-

ble. Jé mé suis fait expliquer le loterie dé Frênce, et jé mé arrangerai dé façon qué vous serez lé merí à moi.

EUGÈNE, à part.

Mais cela devient fort embarrassant....(*Haut.*) Madame, je ne crois pas avoir l'honneur d'être connu de vous; et une simple plaisanterie faite dans l'aimable société qui veut bien me recevoir, ne peut vous avoir autorisée à prendre la chose au sérieux.

JULIE.

Point du toute, monsieu; en Engleterre, on né fesé rien dans le plaisenterie; et rien n'est ridicule dès qué cela convient à lé individu. Jé né trouvé point du tout étonnent qu'un joli garçon qui avé dissipé son fortune, sé metté dens le lotérie. Jé suis seulément étonnée de votre modestie: certainément, vous pouviez au moins mettre lé billet à cent guinées; et jé suis sûre qué dans lé Engleterre, ils auraient tous été placés parmi lé ledies les plus fessionèbles.

EUGÈNE.

Sans doute, je me donne pour rien.

JULIE.

Oh! oui, vériteblément pour rien.

EUGÈNE.

C'est un malheur, madame, je le sais bien; mais on ne m'a pas estimé davantage.

JULIE.

Si les demes il avait vu cet petit air egréable, ces biaux youx blous et perçants....

EUGÈNE.

Ah! mon dieu! quel examen! quel détail!

JULIE.

Certainément les demes dé Paris seront bien désep-pointées ; car pour être certaine dé gagner lé lotérie, jé prenai à moi seule les quatre-vingt-dix billets.

(Ils se lèvent tous les deux.)

EUGÈNE, à part.

Est-il possible ! j'en suis encore tout étourdi : comment ! cette folle voudrait....

JULIE, d'un grand sérieux.

Jé prie vous dé mé dire si le proposition il semblé convéneble.

EUGÈNE.

Je suppose, madame, que vous voulez faire une plaisanterie : comment pourrais-je croire que vous ayez le désir d'épouser un homme sans fortune ?... Vous ne me connaissez pas.

JULIE.

Je connais vous dé réputètién. Tout lé monde a dit qué vous étiez un homme aimeble et spiritueux, qué vous aimez beaucoup le dépense, et qué vous mé ferez lé plaisir dé dissiper le fortune à moi ; et cela mé plaît fort, beaucoup en vérité.

EUGÈNE.

Comment ! et c'est ce talent-là qui vous séduit en ma faveur ?

JULIE.

C'est cela même. J'ai du bien beaucoup, mais jé né pouvé le dépenser joyeusement, et jé né mé divertirai bien qu'en mé ruinent avec vous.

EUGÈNE, à part.

Cela mérite quelque considération.... (*Haut.*) Vous me faites, madame, des propositions si avantageuses, qu'il m'est impossible d'y répondre en ce moment; mais dans quelques jours....

JULIE.

Non, monsieu, jé suis pressée dé marier moi; je voulé épouser vous tout de suite, efin dé emméner vous dens mon château qui démeure dens lé Northumberland.

EUGÈNE.

Mais quelques jours, madame....

JULIE.

Non, monsieu, jé voulé prendre vous toute promptement. Jé vous donné deux heures pour le décision; en attendent, voilà les quatre-vingt-dix mille frencs pour lé loterie.

(Elle lui présente un portefeuille qu'Eugène repousse.

EUGÈNE.

Moi! madame, prendre ce portefuille?

JULIE.

Oui, monsieu, pour payer les créenciers à vous, vous avez besoin de garder l'ergent: jé ferai le fortune à vous de toute mon cœur.... ah! oui!

(Elle jette le portefeuille sur le fauteuil d'Eugène.)

EUGÈNE.

Non, je ne consens point.... Madame, reprenez....

JULIE.

Dens deux heures, jé réviendrai savoir lé réponse;

réprendre lé portefuille, ou bien jé emporterai dens mon voiture lé homme à moi. Vous consentez, n'est-ce pas?.... Farewell!

(Elle sort.)

SCÈNE XX.

EUGÈNE, seul.

Qu'est-ce donc que cela signifie?... C'est une mystification. Cependant on ne s'avise point de tenter la délicatesse d'un jeune homme avec une pareille somme. Mais ce portefeuille contient-il en effet?.... oui, parbleu! de bons billets de banque. Il faut que je rie avec mes amis de cette aventure. Marie!.... Julie!.... monsieur Dumont!.... venez donc.... Mais je ne pense pas que Dumont doit être sorti.

SCÈNE XXI.

DOLBAN, EUGÈNE, MARIE.

EUGÈNE, à Dolban.

Quoi! vous n'êtes pas encore allé chez le joaillier?

DOLBAN.

Allez, je tirerai un bon parti de votre diamant, soyez tranquille.

MARIE.

Mais pourquoi nous appelez-vous donc?

EUGÈNE.

Pour vous faire part d'une aventure unique, incroyable.

MARIE.

D'une aventure avec cette dame?

EUGÈNE.

Eh bien! monsieur l'incrédule, qui regardiez comme impossible le débit de mes billets, apprenez que tous sont placés, qu'en voilà l'argent, et que c'est une Anglaise qui sera ma femme.

DOLBAN.

Vraiment!... ma foi, oui, voilà la somme.

MARIE.

Ah! que vous êtes heureux, mon cher Eugène; cela ne peut être qu'une femme riche, pour avoir mis une aussi grosse somme....

EUGÈNE.

Pour m'obtenir? Tu crois donc que je ne vaux pas quatre-vingt-dix mille francs?

DOLBAN.

Moi, j'ai pu vous le dire tantôt; mais je suis certain maintenant que vous valez mieux. Quant à cette Anglaise, on peut croire...

EUGÈNE.

Que c'est mon mérite qui a pu l'engager à faire ce petit sacrifice.

MARIE.

Il faut absolument l'épouser.

EUGÈNE.

Tu crois? Cela me conviendrait assez. Une femme

immensément riche, et qui espère bien que je lui ferai le plaisir de la ruiner.

DOLBAN.

Elle a donc voulu vous persifler?

EUGÈNE.

J'en serais convaincu sans ce portefeuille: on ne fait guère de mystification de ce prix-là.

DOLBAN.

C'est vrai, au moins; car si vous acceptez la dame, l'argent est bien à vous.

DOLBAN.

Oui; mais je n'accepterai pas. Comme je vous crois de mes amis, je vais vous confier un secret.

MARIE.

Ah! bon dieu! quel air sérieux!

EUGÈNE.

Depuis un mois j'aime une jeune personne charmante; mais je ne peux pas y prétendre.

DOLBAN.

Comment! avec cet air étourdi vous connaissez l'amour?

EUGÈNE.

L'étourderie cache souvent le cœur le plus sensible.

MARIE.

Mais quel est donc l'obstacle qui peut s'opposer à votre mariage? Est-ce que sa naissance?...

EUGÈNE.

Non, elle est convenable; mais elle ne possède rien, ni moi non plus.

DOLBAN.

C'est bien peu de chose. Et cette demoiselle connaît-elle votre amour?

EUGÈNE.

Je crois bien qu'elle s'en doute un peu... Mais, mon cher ami, vous n'en saurez pas davantage: j'ai de trop bonnes raisons pour me taire.

DOLBAN, à part.

Il croit me cacher quelque chose. (*Haut.*) Tenez, malgré tout votre grand amour pour ce tendre objet, que je ne connais pas, je vous invite à songer au solide, à votre Anglaise.

EUGÈNE.

Comment pouvez-vous me conseiller vous-même?...

MARIE.

Vous seriez un grand fou de manquer ce mariage.

DOLBAN.

Dans un moment où l'argent vous est absolument nécessaire.

EUGÈNE.

En effet, si je pouvais disposer de cette somme, j'aurais bientôt arrangé toutes mes affaires. Mon premier devoir serait de secourir mon oncle : je lui donnerais d'abord quarante mille francs. Je dois vingt mille francs à peu près; je paierais mes créanciers, et je disposerais du reste en faveur de ma bonne Marie, celle qui m'a servi de mère, pour passer une douce vieillesse, et doter l'aimable Julie.

DOLBAN.

Mais vous ne gardez rien pour vous?

EUGÈNE.

Moi, je ne dois rien avoir; on ne veut que la personne, et je la livre.

MARIE.

Ah! mon excellent Eugène, comme il est généreux! Je cours annoncer cette bonne nouvelle à Julie... quelle sera sa joie!

DOLBAN.

Et moi, je vais m'occuper de vos affaires. (*Bas à Marie.*) Allons-nous-en bien vite; car si je reste un moment de plus, je vais lui sauter au cou.

(Il sort.)

SCÈNE XXII.

EUGÈNE, SEUL.

Eh bien! me voilà dans un bel embarras; ils me conseillent tous, contre le vœu de mon cœur, de mettre à fin cette aventure. Il faut absolument qu'on m'ait joué un tour... que diable cela veut-il dire? Ah! il n'en est pas moins vrai que, si je pouvais accorder mon amour et ma pauvreté, je serais mille fois plus heureux.

SCÈNE XXIII.

JULIE, EUGÈNE.

(Julie entre, tenant un mouchoir sur ses yeux.)

EUGÈNE.

C'est Julie; mais il me semble qu'elle pleure. Qu'avez-vous, ma chère Julie?

JULIE.

Ah! c'est vous, monsieur Eugène! ma tante vient de me conter tout le bonheur qui vous arrive (*en pleurant*), et j'en suis bien contente.

EUGÈNE.

On ne le dirait guère. Mais qui cause donc vos larmes?

JULIE.

Je vous le répète encore, monsieur, c'est la joie de vous savoir heureux.

EUGÈNE.

Heureux... c'est une autre affaire. Sous un certain point de vue, je le serais, puisque cet évènement me donnerait l'avantage d'assurer à vous et à votre tante une petite fortune.

JULIE.

Oui, monsieur, je sais que vous voulez me doter; mais comme je ne veux pas me marier, je vous prierai de garder votre argent.

EUGÈNE.

Quoi ! l'offre que j'ai faite à votre tante pourrait vous offenser ?

JULIE.

Oui, monsieur; jamais je ne toucherai à ce qui pourra venir d'une femme qui achète un mari comme on achète un esclave.

EUGÈNE.

Elle a raison.

JULIE.

Elle veut, dit-on, vous emmener bien loin dans ses terres.

EUGÈNE.

Ce sont là ses projets; reste à savoir si j'y consentirai.

JULIE.

Vous n'aurez pas le droit de refuser, puisque vous lui appartiendrez. Pour son argent, il est de toute justice qu'elle fasse de vous ce qu'elle voudra.

EUGÈNE.

Oh ! on ne fait pas de moi ce qu'on veut.

JULIE.

Pourrez-vous bien lui résister, quand vous serez seul dans les pays étrangers ? Sans compter encore que cette femme, qui n'a pas voulu se montrer, est sans doute épouvantable.

EUGÈNE.

Mais non; sa taille m'a paru très-bien.

JULIE.

Mais, monsieur, on fait des tailles à Paris. Et quand

même elle serait passable, c'est tout au moins une folle que vous allez épouser.

EUGÈNE.

Oh! pour folle, elle l'est certainement; d'abord de me payer si cher; et puis après de m'épouser.

JULIE.

Tandis qu'avec votre caractère qui est bon, malgré vos étourderies qui passeront, vous pourriez faire le bonheur d'une femme raisonnable.

EUGÈNE.

Mais songez qu'une femme raisonnable ne voudrait jamais d'un fou comme moi; et que, si j'écoutais les désirs de mon cœur, je ferais le malheur d'une jeune personne charmante que j'aime passionnément.

JULIE.

Comment! monsieur, vous aimez, et vous ne craignez pas d'épouser cette étrangère?

EUGÈNE.

Mais celle que je voudrais obtenir, ainsi que moi, n'a rien, absolument rien.

JULIE.

Est-ce que le véritable amour fait tous ces vils calculs? Vous êtes jeune, monsieur, vous avez des talents : travaillez, méritez l'estime publique; acceptez la place qu'on vous offre, et faites le bonheur de la jeune personne que vous chérissez.

EUGÈNE.

Dans quel trouble vous me jetez!

JULIE.

Surtout ne craignez point d'être malheureux: on ne l'est point auprès de ce qu'on aime; et si la femme que vous préférez est digne de vous, croyez qu'elle saura reconnaître les sacrifices que vous aurez faits pour elle. Si vous vous êtes privé pendant les premières années de votre mariage de toutes ces superfluités que commande le luxe; combien n'en serez-vous pas dédommagé par tous ces plaisirs du moment que donnent la confiance et l'amour.

EUGÈNE.

Oh! ma chère Julie, vous venez de fixer mon sort. Le ciel sait que je n'étais point décidé à suivre l'étrange route dans laquelle je me suis engagé si étourdiment, et qui ne pouvait qu'attirer sur moi le mépris public; mais, quand même ce bizarre mariage pourrait me conduire à la fortune, je ne veux plus écouter que le doux penchant de mon cœur. Oui, j'accepterai la place qui m'est offerte; oui, je deviendrai un homme utile à la société; et c'est aux pieds de la femme que j'adore, que je jure de remplir tous les honorables devoirs du plus heureux époux.

(Il se jette aux pieds de Julie.)

SCÈNE XXIV.

MARIE, JULIE, EUGÈNE, DOLBAN.

DOLBAN.

Comment! monsieur, au moment d'épouser votre Anglaise, je vous trouve aux pieds de ma fille?

EUGÈNE.

Que l'Anglaise aille au diable!

DOLBAN.

Ah! vous envoyez au diable une femme qui fait votre fortune? C'est être bien ingrat.

MARIE.

Oui, c'est fort mal, monsieur Eugène; et tout cela pour séduire ma nièce, une jeune innocente.

JULIE.

Oui, ma tante, je conviens qu'il m'a séduite, et que je n'aurai jamais d'autre époux.

EUGÈNE.

Et moi mes bons amis, si vous y consentez, jamais d'autre femme. Tenez, mon cher futur beau-père, vous allez remettre le portefeuille à l'Anglaise, le diamant à mon oncle; et je ne garde pour moi que le bonheur de vous appartenir.

DOLBAN, riant.

Ma chère sœur, croyez-vous que cela soit facile à arranger?

MARIE.

Oui, mon cher frère, tout peut s'arranger maintenant, et je suis sûre que vous ne vous en repentirez pas.

DOLBAN.

Allons, puisque ma fille vous aime, et que sa tante y consent, je vous donne sa main.

EUGÈNE.

Ah! chère Julie, que je suis heureux!

DOLBAN.

Quant à votre oncle, le naufragé, il est un peu revenu sur l'eau; je lui ai remis le diamant de votre part....

EUGÈNE.

Comment! se peut-il?...

DOLBAN.

Oui, il a été très-content en le recevant, et si content, qu'il ne veut plus le quitter, et qu'il le portera toujours à son doigt... Trouvez-vous qu'il fasse un bon effet?

EUGÈNE.

Quoi donc?

DOLBAN.

Et puisque, par votre ordre, je dois rendre le portefeuille, ma fille se charge de la commission.

EUGÈNE.

Quel mystère?

JULIE, baragouinant.

Non, monsieu, jé lé avé donné à lé homme à moi.

EUGÈNE.

Quoi! ce serait vous?

DOLBAN.

Oui, c'est-elle qui sera ta femme, quand tu auras embrassé ton oncle.

(Ils s'embrassent.)

MARIE.

Allons, voilà que je n'ai plus de famille!

EUGÈNE.

C'est bien traître, Marie; mais je te le pardonne.

Ton adroite ruse, en me faisant un devoir de rendre heureux un oncle chéri et la plus aimable cousine, leur prouvera quelque jour que je ne suis pas le seul qui gagne à ma petite loterie.

FIN DU JEUNE HOMME EN LOTERIE.

L'ORATEUR ANGLAIS,

OU

L'ÉCOLE DES DÉPUTÉS.

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS.

Composée en 1819.

NOTICE

SUR L'ORATEUR ANGLAIS.

Lorsqu'en 1818 je commençai cette comédie, tout semblait promettre à la France l'exécution entière et fidèle de la Charte. Tous les hommes qui avaient été les témoins de nos révolutions, et qui, par des sacrifices de tout genre, avaient payé leur dette à la patrie, devaient enfin s'attendre à jouir de cette liberté constitutionnelle qui est devenue, non-seulement un besoin pour la France, mais encore pour toutes les nations. Déja nos élections nous promettaient une chambre protectrice des droits du peuple, et par conséquent de ceux du souverain; nous devions croire que désormais rien ne pourrait nous ravir la paix et la liberté. Il ne nous restait plus à craindre que cette sorte d'inconvénients attachés aux gouvernements représentatifs; c'est-à-dire, la corruption qui ne manque guère à se glisser parmi les agents du ministère, et l'indifférence des citoyens pour les devoirs qu'ils

ont à remplir. La politique, occupant alors toutes les têtes, donnait à la société une physionomie nouvelle; les travaux des chambres, les discussions importantes étaient le sujet de tous les entretiens. Tout ce qui, dans un temps ordinaire, occupe nos salons et nos journaux, n'excitait point d'intérêt. La littérature s'était réfugiée dans nos académies, et encore, les ouvrages nouveaux, qui sortaient de la plume de quelques académiciens, étaient-ils empreints d'un certain esprit de parti qui pouvait annoncer de nouveaux orages. Comme l'auteur comique est obligé d'offrir un tableau vrai de la société, il doit en observer les ridicules dans toutes leurs nuances. Je crus donc devoir profiter du moment pour la peindre telle qu'elle était alors, telle que je la voyais. Ce qui me décida tout-à-fait à entreprendre cet ouvrage, c'est que j'y trouvais un but moral, et que je me flattais qu'il ne serait pas sans utilité pour mes concitoyens. Hélas! j'étais loin de m'attendre que ce même gouvernement, qui venait d'entrer si franchement dans la route paisible de nos lois libérales, s'empresserait de la quitter un an après, sous le prétexte qu'une révolution se manifestait déja en France par de *vagues* symptômes. Je ne pousserai pas plus loin mes réflexions à ce sujet; je dirai seulement que ce pas rétrograde vers nos anciennes institutions, fit tout à coup de ma

pièce constitutionnelle, et si propre à former l'esprit public, une pièce révolutionnaire.

Les mots de *liberté*, de *droits du peuple*, qui devaient nécessairement résonner sans cesse dans la bouche de mon orateur, se trouvèrent par les circonstances tellement déplacés, que je renonçai bien vite à donner au théâtre mon ouvrage. Je me contentai de le faire connaître à mes amis et à mes confrères de l'Institut; mais comme, parmi les hommes qui composent cette réunion, il se trouvait de grands personnages qui auraient pu prendre pour des épigrammes, et les discours et même les actions que j'attribuais à certains autres personnages de ma pièce, je lus, avant de commencer, une espèce de dissertation sur l'art de la comédie, dans laquelle j'expliquais ou excusais indirectement mes intentions. On trouvera cette dissertation à la suite de la présente notice : elle en est une appendice nécessaire.

Des trois dernières pièces inédites qui sont contenues dans ce volume, l'*Orateur anglais* est la comédie que j'ai composée avec le plus de plaisir, et que j'ai écrite avec le plus de promptitude. Quant aux opinions politiques de mon orateur, qu'elles paraissent ou trop faibles ou exagérées à tels ou tels de mes lecteurs, je ne saurais qu'y faire. On se doute bien qu'en mettant sur la scène un re-

présentant du peuple, j'ai dû le peindre d'après mon cœur, d'après mes sentiments, ainsi je prends sur moi toute la responsabilité qui pèse d'ordinaire sur les membres de l'opposition. C'est tels que j'ai tenté de les retracer, que je considère les fonctions et les devoirs d'un député : c'est ainsi du moins que j'aurais voulu m'en acquitter, si le sort m'eût destiné à défendre les libertés et les droits de mes concitoyens.

Cette pièce fait encore partie des travaux littéraires entrepris dans ma retraite champêtre. A l'avantage de m'appartenir tout entier dans cette agréable solitude, j'en joignais un autre bien précieux, celui d'avoir, à quelques milles de là, un aimable voisin, qui aime les lettres avec passion et qui les cultive avec le plus grand succès. M. de Cramayel (*) [c'est le nom de cet excellent voisin], certain que pendant l'été j'avais occupé mes loisirs, venait, à l'automne, me sommer, au nom des muses, de faire connaître à sa nombreuse et intéressante famille, ma nouvelle production. J'étais sûr de rencontrer dans cette douce réunion, qui se composait le plus souvent de nos deux familles, cette attention soutenue et cette

---

(*) Il est auteur de plusieurs poèmes en vers inédits. Si, d'après ce qu'il a fait paraître (l'*Épître sur le Bon Temps*, le *Petit Poème sur le Thé*, etc.), on peut juger de ses grands ouvrages qui ne sont point encore achevés, la nation comptera certainement un bon poète de plus, et même un poète épique.

vive impression que produit une première lecture sur de jeunes personnes; impression qu'il est si important pour un auteur de bien observer, et qui seule lui apprendra jusqu'à quel point il peut compter sur le succès de son ouvrage. Comme les circonstances ne me permettront plus de jouir à la campagne de la société de cet aimable voisinage, je serais un ingrat de ne pas me montrer reconnaissant des souvenirs agréables que mes bons voisins m'ont laissés; et surtout si, au nom de ma famille entière, je ne témoignais pas à madame de Cramayel mon admiration pour ses vertus, pour toutes les qualités aimables qui la font aimer et respecter de ceux qui ont le bonheur de la connaître.

RÉFLEXIONS

SUR

L'ART DE LA COMÉDIE.

Discours qui a précédé la lecture de l'*Orateur Anglais ou l'École des Députés*, faite à l'Académie Française dans sa séance extraordinaire du 4 avril 1820.

Messieurs,

« J'ai cru devoir faire précéder la lecture de l'*Orateur anglais* de quelques réflexions sur l'art de la comédie; et, quoique vous connaissiez parfaitement tout ce qui a rapport à l'origine de cet art, à ses progrès et à l'importance qu'il obtint chez les anciens, je n'en jetterai pas moins un coup d'œil rapide sur le passé, pour arriver à des observations sur les difficultés que rencontrent ceux qui de nos jours le cultivent, l'exercent.

« Vous le savez, messieurs, dans tous les temps et dans tous les lieux, la comédie fut la peinture des vices et des ridicules; et ses tableaux sont presque toujours tellement ressemblants par la vérité du

langage, du costume et des localités, que l'histoire, comme l'a dit un de nos confrères (*), pourrait en tirer parti dans ses recherches.

« Quelques fragments de *Ménandre*, et ce que nous possédons d'*Aristophane*, suffiraient pour nous donner une idée des mœurs athéniennes. On voit que ces auteurs écrivaient pour un peuple libre, et que les plus hautes questions de politique et de religion pouvaient être traitées sur le théâtre. On voit que le poète comique pouvait devenir un persécuteur très-dangereux; que la satire personnelle était permise, et que la sagesse même n'était pas à l'abri de ses traits. Sans doute le poète comique avait tort; mais enfin c'étaient là les mœurs.

« A Rome, *Plaute* et *Térence*, imitateurs des premiers, se montrèrent moins politiques et un peu plus décents. Tout en empruntant des comédies grecques et le lieu de la scène et les personnages, ils n'en peignirent pas moins les mœurs des Romains. Des esclaves fripons, des libertins, des parasites, des courtisanes protégées, et des bâtards retrouvés tout exprès pour le dénoûment, composaient presque toujours les personnages de leurs comédies. Pouvaient-ils en choisir d'autres! L'intérieur des familles chez les citoyens de Rome était un sanctuaire où personne ne pouvait pénétrer. Les femmes mariées,

---

(*) M. Étienne, dans son discours de réception.

sans caractère et sans physionomie, y vivaient retirées au milieu de leurs esclaves, tandis que leurs fils et leurs maris passaient leur vie chez les courtisanes à la mode. L'auteur comique, en les y suivant et en les introduisant sur le théâtre, n'a fait qu'user de son privilége. S'il a peint trop souvent la prostitution et l'adultère, c'est qu'il a peint les mœurs de Rome.

« Les troubles civils, l'invasion des barbares, la tyrannie des empereurs, les persécutions contre les disciples du divin législateur, firent souvent succéder aux jeux de Thalie et de Melpomène, non plus les combats des gladiateurs, mais, comme dit Sénèque, l'*homicide pur*, le spectacle des chrétiens livrés aux bêtes féroces. Ces temps étrangers à mon sujet, ces temps de crime et de malheurs ont enrichi pour nous le domaine de la tragédie. Ils nous ont fourni le modèle de plusieurs de ces grands caractères qui semblent n'attendre, pour briller de tout leur éclat, que des temps de calamité. L'enthousiasme de *Polyeucte* appartenait à toutes les classes de la société, à cette époque où devenir chrétien, c'était se dévouer à la mort, et où cependant la grace agissait sur les cœurs des gentils d'une manière si authentique, que l'acteur saint *Genest* se convertit tout à coup, sur le théâtre même, au milieu de son rôle, et passa des illusions d'une gloire d'un moment à la gloire éternelle du martyre.

« Après la destruction de l'empire romain, les seuls jeux du cirque devinrent en honneur dans la ville de Constantin. —Les cochers s'y distinguaient par des couleurs; mais ces couleurs eurent bientôt créé des factions, dès que les empereurs y prirent parti. Des milliers de citoyens égorgés dans l'arène, prouvèrent, d'une manière incontestable, qu'il est toujours funeste de ne pas porter les couleurs du prince.

« En lisant dans l'histoire le récit des crimes dont les jeux publics ont toujours été, sous ces empereurs, la cause ou le prétexte, on est tout surpris d'entendre parler d'une pièce dont le but politique et moral fit autant d'honneur au poète qui en était l'auteur, qu'à l'empereur qui le comprit. — Un odieux impôt pesait également sur tous les citoyens; la mendicité et la débauche étaient taxées. L'auteur courageux peignit si fortement la honte d'une pareille taxe, la barbarie des commis, et les malheurs du peuple, que l'empereur *Anastase* supprima cet horrible impôt, qu'on appelait le *chrysargire*.

« Plus tard, je ne vois que trouble et que confusion: l'ignorance et la barbarie se partagent la terre; et l'obscurité s'épaissit tellement pour tout ce qui concerne le théâtre, qu'il serait impossible de découvrir quel était le genre des spectacles dramatiques de ces temps-là; et si même il y avait de tels spectacles. Au milieu de cette nuit sombre,

quelques philosophes vraiment éloquents, et de plus, éclairés par la foi, eurent le talent et la force de conserver les restes de tant d'empires déchirés, en réunissant les hommes sous les douces lois d'une morale divine, fondée sur l'égalité.

«Ces premières lueurs d'une instruction chrétienne amenèrent bientôt parmi nos aïeux tout-à-fait barbares quelques connaissances des anciens poètes. Des chefs de l'église elles descendirent dans les premières classes de la société, et les poésies qu'elles inspirèrent offrirent toutes un mélange de paganisme et de christianisme que de nos jours on ne lit point encore sans intérêt. Après tant de guerres et de bouleversements, les faibles s'approchèrent de la retraite des forts, et achetèrent leur appui par la concession de leur liberté. Mais, comme ni le luxe, ni l'industrie, ni l'étude, ne réunissaient plus un grand nombre d'hommes dans le même lieu, les jeux du théâtre furent tout-à-fait perdus. Cependant, comme les plaisirs, et surtout les plaisirs qui tiennent à l'imagination, ne peuvent être retranchés de la vie, on vit les troubadours parcourir les châteaux, se faire accompagner par des jongleurs, et réjouir par des contes naïfs, des chants joyeux, et même des bouffonneries, le vieux châtelain, ses damoisels et ses vassaux. Certes ce n'était pas là la comédie, et pourtant les dialogues et les satires virulentes de ces poètes hardis, et leurs tableaux vrais des mœurs

des nobles et du clergé, n'ont pas laissé que de contribuer à l'histoire de nos siècles barbares, qu'on appelle, je ne sais pourquoi, le bon vieux temps.

« Le retour de nos seigneurs dans leurs manoirs, après avoir payé leur tribut à la folie des croisades, en nous enrichissant de nouvelles connaissances, augmenta le nombre de nos besoins. Le luxe oriental se répandit dans les cours des rois. Les couleurs qui distinguaient dans les combats d'outremer les bannières des hauts barons, devinrent un ornement qu'ils n'ont point encore abandonné. Ce désir de briller qui les attirait souvent près de leur suzerain, mit le suzerain dans la nécessité de les amuser par des fêtes et des jeux. Les premiers essais en ce genre ne donnent pas une haute idée de l'esprit de nos pères. Tout ce que la sottise peut concevoir de plus ridicule, de plus profane, de plus sacrilége et de plus obscène, était réuni pour amuser les princes et les premiers seigneurs de la cour. L'audace des auteurs de ce temps était telle, qu'ils ne craignaient pas de se moquer même de leurs rois. C'est à cette témérité bien condamnable que nous devons ce mot sublime de l'un de nos meilleurs princes, dont on avait ridiculisé la prétendue parcimonie : « *J'aime mieux faire rire les courtisans du tableau de mon avarice, que de faire pleurer mon peuple par de folles prodigalités.* »

« L'arrivée des Médicis en France, tout en intro-

duisant dans les cours la politique italienne, enrichit la langue et la littérature française de mots et de contes qui devinrent bientôt populaires. L'église possédait presque seule alors le flambeau des lumières. Quoique très-avare de ces trésors, qu'elle devait aux Grecs et aux Romains, elle consentait pourtant, dans l'espoir de se donner plus de droits aux respects des peuples, à laisser tomber sur eux quelques rayons lumineux qu'elle dirigeait à son gré. Graces à ce bienfait, les anciens manuscrits conservés par ses soins arrivèrent à la connaissance de nos premiers auteurs. Le théâtre, éclairé de ces nouvelles découvertes, abandonna les mystères du vrai Dieu pour les fables des dieux païens, et des farces dégoûtantes pour les contes ingénieux de l'Italie. Ce n'était point encore là le théâtre des anciens; mais au moins ces représentations, graces aux nouvelles idées, prouvaient que les auteurs de ce temps voulaient marcher dans la bonne route.

« Si de tant d'ouvrages qui ont devancé ceux des Rotrou et des Corneille, aucun n'est resté au théâtre, c'est que le goût et la langue, qui depuis se sont formés, devaient les en faire disparaître. A ma connaissance, il n'a été conservé à la scène qu'une comédie de ce temps, fort gaie (*), il est vrai, mais

(*) *L'Avocat Patelin.*

qui pourtant ne doit l'honneur d'être encore jouée, qu'aux deux auteurs qui l'ont rajeunie.

« Enfin Molière parut escorté de tous les avantages qui accompagnent le génie. Grand observateur, et non moins grand philosophe, chacun de ces succès devait en annoncer un plus grand; chacun de ses ouvrages, en éclairant le peuple, contribuait à changer ses mœurs; et ces changements très-prompts, surtout dans les mœurs de la cour, en lui procurant de nouveaux originaux, étendaient de plus en plus sa carrière. Après avoir épuisé les imbroglio italiens et les ridicules de la province, il osa attaquer l'hypocrisie et tous les vices de la cour. C'est en vain que l'envie et la calomnie le poursuivirent de leurs traits, il n'en marcha pas moins à son but; et son génie courageux, auquel nous devons tant de chefs-d'œuvre, triompha même de la cabale religieuse. Il est vrai qu'il comptait au nombre de ses admirateurs un prince à qui l'histoire pourra faire de graves reproches, mais qui n'en aura pas moins illustré son siècle par la puissante protection qu'il eut le bon esprit d'acorder à tous les hommes de génie, et par l'éclat qu'ils répandirent sur son règne.

« Il fallait que Molière eût un tel protecteur, pour parvenir à l'emporter sur ses nombreux ennemis. Aussi eut-il le courage d'écrire au roi qu'il se verrait forcé de renoncer à faire des comédies, s'il ne pouvait peindre les vices de son temps.

Louis XIV permit qu'on jouât les imposteurs, et le grand comique continua de parcourir sa brillante carrière.

« Ah! que les auteurs seraient heureux, s'ils pouvaient appeler ainsi du tribunal de la censure à un tribunal souverain, et mériter du roi législateur la même bienveillance et la même protection! Ainsi que Molière, ils pourraient espérer de peindre les mœurs: et, s'ils ne pouvaient prétendre à l'égaler, ils auraient du moins la certitude de ne point s'écarter du véritable but de leur art.

« Toutes les grandes comédies qui ont suivi le beau siècle, ont, plus ou moins, le cachet du temps. On y reconnaît les mœurs licencieuses et fades de la régence et de Louis XV, de ce temps où un prétendu philosophe n'osait avouer le ridicule de s'être marié. Comme la galanterie était l'affaire principale de la cour et de la ville, les auteurs nous en ont présenté le jargon avec toutes ses nuances, jusqu'à l'instant où cette comédie maniérée fit place à la satire piquante et originale du *Barbier Figaro*.

« Je m'arrête, messieurs, à ce dernier ouvrage, le but de ces réflexions n'étant pas de vous entretenir des auteurs qui de nos jours ont illustré la scène, mais de faire convenir à ceux qui sont ici présents, qu'ils ont toujours été gênés dans la composition de leurs comédies, par des consi-

dérations politiques et la crainte de la censure.

« Ainsi, messieurs, après vous avoir fait observer la marche et le but de la comédie depuis les anciens; après vous avoir rappelé que le premier devoir de l'auteur comique est de peindre les mœurs qu'il a vues, il me reste à vous faire connaître quelle est l'influence que peut avoir l'art dramatique sur l'esprit du peuple, les changements très-remarquables que la révolution a produits dans nos mœurs, le tort que se ferait le gouvernement qui voudrait asservir le théâtre et en faire un instrument de parti, les nouveaux ridicules que nous devons à de nouvelles institutions, et les moyens de les combattre en conciliant tout à la fois la liberté de la scène et le respect qu'on doit aux institutions de l'état et aux bonnes mœurs. Si, en développant ma pensée sur la situation de notre théâtre, je me trouve forcé de vous ramener à des souvenirs politiques, c'est que, par nos révolutions, l'art de la comédie s'y trouve enchaîné. Quand la politique influe sur les mœurs, elle fait alors partie du domaine de Thalie; et, comme tout artiste épris de son art, j'ai dû peindre ce que j'ai vu, ce que j'ai senti.

« Personne ne peut mettre en doute l'influence du théâtre sur la multitude. Si sa magie enchanteresse peut porter le délire dans les esprits, elle peut aussi le calmer; et, lorsque la raison fait entendre sa voix, elle peut triompher même de la passion.

Je vais plus loin : les leçons du théâtre peuvent corriger le ridicule et forcer le vice à se mieux cacher. Quelle serait l'utilité de la comédie, si elle n'avait d'autre avantage que d'apporter de l'élégance dans les mœurs, et de stimuler la gaîté d'une nation? —Non, ses effets s'étendent plus loin; et ce serait outrager Molière, que de soutenir qu'il n'a pas forcé les tartuffes à quitter leur masque, les médecins à renoncer à leur charlatanisme, et les beaux-esprits à ne plus être flatteurs parasites de leurs nobles coteries.— Sans doute il est beaucoup de vices qui n'ont fait que changer de forme; mais c'est toujours un avantage. Il est plus divertissant pour le public de voir que les hommes ne sauraient rester ni fous ni méchants de la même façon.

« Il ne me sera pas difficile de prouver que les nouvelles idées amènent toujours des changements dans les habitudes comme dans les costumes. Certes, le Français d'aujourd'hui n'est plus celui d'autrefois. La nation a perdu ce goût des jouissances que donne la vanité : elle veut, comme disent les Anglais, plus de *comfortable* dans son existence. Des vêtements simples et commodes, voilà le luxe de toutes les classes aisées : et cependant il n'est personne de nous qui n'ait vu autrefois la soie et la dorure déguiser, sous son éclat terni, le triste aspect de la misère. Mais, si la nation a eu raison de préférer ce qui lui est utile, l'art de la comédie se trouve

privé d'un grand avantage. Je crois vous avoir dit, messieurs, lorsque vous me fîtes l'honneur de m'admettre dans votre compagnie, qu'un auteur, en mettant sur le théâtre les personnages de la société d'autrefois, était certain d'avance que leur costume annoncerait leur état, et presque leur caractère. Il trouvait même une opposition piquante dans le genre du langage qui leur était particulier: la pédanterie du robin contrastait avec la rondeur de l'épais financier, et le persiflage insolent de l'homme de cour avec la mignardise enfantine de l'abbé. Bourgeois, médecins, notaires, huissiers, tous avaient un type de ridicule dont on ne pouvait s'écarter. Il n'en est plus de même aujourd'hui ; tous les hommes se ressemblent, et joignent à l'uniformité de l'habit la simplicité du langage et des manières; tellement qu'il serait difficile de distinguer, dans nos salons, le savant du guerrier, et le négociant du magistrat.

« Il faut donc maintenant, pour parvenir à composer la comédie de mœurs, étudier moins les manières extérieures des hommes que leurs passions et les formes de leur esprit. Ce sont les passions qui dévoilent le caractère; ce sont elles qui trompent le politique le plus prudent : que dans la chaleur d'une discussion sur de grands intérêts il lui échappe un mot, et ce mot l'aura dénoncé.

« Qui de vous, messieurs, ne reconnaîtrait à l'ironie de l'expression, à certaine politesse repoussante, à des regrets amers, le vieil homme de cour, qui ne croit pas de sa dignité de traiter avec le temps, les lumières et la raison?

« Vous échappera-t-il davantage, ce tartufe déshabillé qui outrage la religion de Fénelon, en cherchant à prouver que le ministre d'un Dieu de paix doit colporter les troubles et trafiquer des indulgences?

« Ne le devinerez-vous pas, ce secret partisan d'un despotisme militaire, qui cache son ambition déchue sous les mots de *patrie* et de *liberté*?

« Croyez-vous que le peintre de *Vadius* et de *Trissotin* eût épargné ces déserteurs des lettres qui savent se plier avec orgueil aux petitesses d'une ambition esclave, et qui affectent de mépriser ce qui fit jadis leur gloire?

« Ne vous semblerait-il pas utile, et tout-à-fait national, d'apprendre aux Français à se défier de ces hypocrites politiques qui, devenus mandataires du peuple, n'ont d'opinion que celle qu'on leur achète, et d'intérêts à discuter que ceux de leur famille?

« Je ne finirais pas, messieurs, si j'avais la prétention de dévoiler à vos yeux tous les originaux et tous les vices que nous devons à nos nouvelles

institutions. Déja reconnus et blâmés du public, ils appartiennent de droit au fouet de l'auteur comique.

« Mais laissons ces réflexions sur nos nouvelles mœurs, et voyons ce que devint le théâtre à l'époque de la révolution. J'en puis parler avec connaissance de cause, puisque c'est peu de temps après que j'essayai de me lancer dans la carrière, et que, toujours luttant contre la censure, je n'ai dû qu'à des péripéties politiques l'avantage de la parcourir.

« Le théâtre, en 1789, commença à devenir une arène dont le gouvernement seul ouvrait la barrière. Tout écrivain qui ne portait pas ses couleurs et qui ne rompait pas des lances en sa faveur, en était repoussé. Depuis ce temps, l'art dramatique, toujours livré aux opinions des hommes qui gouvernaient, en prit tout-à-fait les formes et le langage. Les jeunes auteurs que leur instinct portait vers le théâtre, furent bientôt contraints à suivre la route dont on ne pouvait s'écarter sans danger. Mais, comme tous les gouvernements se succédaient avec rapidité, l'esprit qui les animait changeait aussi promptement. Je ne vous ferai pas, messieurs, le tableau de ces temps que le théâtre vit commencer aux sons belliqueux de la *Marseillaise*, et finir aux accents effrayants du *Réveil du peuple*. Alors des représentants menaçaient, au nom de la liberté,

un public effrayé qui n'osait qu'en tremblant applaudir à cet hémistiche :

Des lois et non du sang..... (*).

« Cependant les auteurs sentant l'impossibilité de traiter les caractères fugitifs qu'amenaient ou détruisaient de nouvelles révolutions, cherchèrent dans les siècles passés et dans l'histoire des peuples voisins des moyens de comique et d'intérêt qu'ils trouvaient avec peine dans leur patrie. Ces incursions chez l'étranger, qui se sont multipliées à l'infini, ont donné naissance à un genre que depuis on a nommé *historique.* C'est surtout sous le régime de Bonaparte que s'étendit ce genre, qui n'était même pas sans danger, puisqu'il suffisait que le public fît quelques allusions pour que l'auteur ne fût pas à l'abri des persécutions (**). Une main de fer pesait alors sur la France : comme ce despotisme n'était pas sans avantage et sans éclat, la nation, entrevoyant sa liberté dans l'avenir, supportait patiemment sa gloire présente. Mais cette gloire prit dans son plus haut période une attitude si insolente, que le guerrier, enivré de ses succès, ne croyait

---

(*) *Timoléon*, tragédie de Chénier.

(**) Je dois à *Édouard en Écosse* l'avantage d'avoir visité la Russie.

pas trouver un homme où il ne voyait pas une épée. Sans doute ce moment eût offert peu de sujets à Thalie; et cependant il eût été possible encore de défendre l'industrieux bourgeois contre le mépris militaire, et de prouver à nos jeunes conquérants qu'il était mille moyens d'honorer sa patrie.—Mais, dans toutes les phases qu'a parcourues l'homme étonnant qui a rempli la terre de son nom, il n'est pas d'instant qui ait offert de sujets plus gais, plus plaisants que celui où il mit le comble à l'avilissement de la nation, en s'arrogeant le droit d'improviser une noblesse. Cette grande comédie pouvait-elle faire illusion ? L'auteur y jouait le premier rôle, et le public voyait les acteurs s'habiller.

« Je crois vous avoir prouvé, messieurs, que, depuis la révolution, le théâtre, toujours asservi à des gouvernements temporaires, ne devint dans leurs mains qu'un instrument du despotisme contre la nation, quand il ne devait être, au contraire, pour l'autorité que l'écho de l'opinion, le châtiment du ridicule, et l'école de la morale publique. — Supposons un instant que, dès le commencement de la révolution, la censure eût été *constitutionnellement* accordée à un tribunal tout-à-fait indépendant des ministères; que ce tribunal, environné de l'estime publique, eût borné le pouvoir de sa magistrature à faire respecter ce qui sera toujours res-

pectable, *la religion, le roi, et les bonnes mœurs;* qu'étranger à tous les partis, et même aux erreurs du gouvernement, il ne se fût point écarté du but de son institution, et que le public se fût trouvé le véritable juge du talent, des sentiments et de l'opinion de l'auteur; ne croyez-vous pas, messieurs, que la raison, qui fait toujours majorité parmi les hommes quand ils cèdent à leur premier mouvement, n'eût pas fini par faire justice de tous les faux principes qui ont porté le peuple à la licence de la liberté, ou l'ont enchaîné à un brillant despotisme (*)?

(*) Je n'ai fait qu'indiquer une idée que des hommes d'état pourront développer. On ne peut se dissimuler que la censure actuelle du théâtre, quoique composée d'hommes très-estimables, ne soit le fléau de la littérature dramatique. Qu'attendre de trois hommes qui ont le privilége de couper, de rogner, d'anéantir tout ce qui n'est pas conforme à leurs opinions ou à l'opinion du ministère qui les paie. Et même, en supposant que l'esprit de parti n'entrât pour rien dans les suppressions qu'ils exigent, n'ont-ils pas la crainte de perdre leurs places, et ce motif ne suffit-il pas pour qu'ils préfèrent à toutes les pièces du monde leurs 6000 fr. d'appointements? quelle confiance veut-on qu'une pareille censure inspire à des gens de lettres? Mais si la censure était une véritable magistrature; si on la composait d'hommes indépendants par leur fortune et par leur rang dans l'État; si ses fonctions étaient gratuites, et si ses principes étaient toujours d'accord avec la charte; les auteurs dramatiques, plus libres et plus confiants, pourraient espérer de voir représenter leurs ouvrages, et les beaux jours du théâtre renaîtraient peut-être pour la France.

« Oui, si ce tribunal de la censure eût toujours laissé dénoncer au public les faux amis du peuple, on jouerait encore l'*Ami des Lois* (*), et nous n'eussions peut-être pas eu l'époque terrible de 93.— Si nos braves guerriers eussent été avertis par quelque jeune auteur, que la vraie gloire n'est pas de conquérir l'Europe, ils auraient eu plus tôt une patrie. Si l'on eût pu livrer à la risée publique ces fiers républicains qui n'ont pas craint d'échanger leurs sévères principes contre des titres et des cordons, nos institutions libérales compteraient beaucoup moins d'ennemis.

« Si l'on m'oppose que la comédie n'aurait jamais pu parvenir à donner une autre direction aux évènements de la révolution, s'il paraît vraisemblable que, tout étant désorganisé, il fallait le retour de l'ordre pour que les leçons du théâtre pussent avoir quelque effet, on conviendra du moins qu'à l'époque du consulat, la scène aurait pu reprendre son influence et sa liberté, si la plus basse flatterie et la plus coupable ambition n'eussent contribué à l'enchaîner de nouveau. Certes, si le premier consul eût été éclairé sur ses intérêts et sur ceux de la patrie, les courtisans auraient eu à regretter un em-

---

(*) Comédie en trois actes et en vers, de M. *Laya*, de l'Académie française.

pereur, les valets une noblesse, et il eût épargné à la nation de longs et douloureux regrets. Mais la baïonnette commandait, le sénat s'empressait d'obéir, et le génie était forcé de se taire.

« Aujourd'hui, messieurs, que les droits de la nation sont reconnus, qu'un roi législateur a fondé la stabilité de son trône sur des institutions libérales, qu'on peut un instant suspendre, mais qu'on ne pourra jamais détruire, l'auteur comique doit rentrer dans ses droits; il peut, en respectant tout ce qui est respectable, attaquer les ridicules qui naissent de ces mêmes institutions. C'est d'après ces sentiments, messieurs, que, fort de mes principes et de l'amour d'un art dans lequel le public a bien voulu m'encourager, j'ai osé tracer avec prudence, et dans un but tout-à-fait moral, le véritable représentant d'une nation. — Mais, toujours poursuivi de l'effroi que me cause la censure, j'ai cru devoir, pour arriver plus sûrement au jugement du public, habiller mes héros à l'anglaise. Cette métamorphose m'a peu coûté, j'en conviens, puisqu'elle m'offrait l'avantage de faire un parallèle entre les mœurs des deux peuples: et, quant aux idées politiques, comme elles doivent être les mêmes dans les gouvernements représentatifs, je n'ai point trouvé d'obstacle à donner à mon ouvrage la vérité du moment. — J'ignore, messieurs, l'effet que produira cet ouvrage à la scène;

mais je sais que je l'ai composé dans les meilleures intentions, et qu'il n'est pas un honnête homme qui ne doive en approuver les principes. — Si des obstacles s'opposaient à la représentation de ma comédie, que je crois utile dans tous les temps, je ne suis pas fâché de prendre date des efforts que j'ai tentés pour peindre les ridicules modernes, et d'apprendre à mes confrères et au public, que, si je n'entre pas tout-à-fait dans la belle route qui nous a été tracée par le grand maître, c'est que mon incapacité n'aura pas été le seul obstacle qui m'en aura repoussé. »

FIN DU DISCOURS.

PERSONNAGES.

ÉDOUARD, membre de la Chambre des Communes.

Sir HARVEY, Baronnet, membre de la Chambre des Communes.

FLATTEMAN, agent secret du ministère.

HENRI VEYMOUR, fils du ministre Veymour.

ANDREWS, valet de sir Harvey.

TOM, valet d'Édouard.

Miss ODELSON.

Milady HARVEY, sœur du ministre Veymour, et femme du baronnet.

Miss HARVEY, fille du baronnet et belle-fille de milady.

Madame FOLLEVILLE, Française, institutrice de miss Harvey.

La scène est à Londres, chez sir Harvey.

L'ORATEUR ANGLAIS,

OU

L'ÉCOLE DES DÉPUTÉS.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un riche salon.

SCÈNE I.

SIR HARVEY, FLATTEMAN.

SIR HARVEY.

Oui, mon cher Flatteman, je vous l'ai déja dit,
Mon aimable orphelin, jeune homme plein d'esprit,
Édouard, qu'autrefois ma femme trop hautaine
A chassé de chez moi par une injuste haine,
Qui se trouve aujourd'hui, je ne sais trop comment,
Avoir, ainsi que moi, sa voix au parlement,
Oubliant que madame eut tort dans la querelle,
Par amitié pour moi, revient dîner chez elle.

FLATTEMAN.

C'est un coup de parti. — Nous le tiendrons bientôt,
Et vous avez servi sa Grace commme il faut.

SIR HARVEY.

Oui, mais je sers toujours, et mon très-cher beau-frère.

Tout ministre qu'il est, me laisse tout à faire.
Sitôt qu'il apparaît des hommes à talents
Qu'il veut amadouer par ses adroits agents,
C'est ici, c'est chez moi, mais surtout à ma table,
Que je dois lui prouver un zèle infatigable.
Vous, comme notre ami, vous avez l'embarras
De faire aux étrangers les honneurs du repas,
De leur parler d'emplois qui mènent à la gloire;
Puis à la *sinecure* on en vient après boire:
Si bien qu'un député de l'opposition
Se trouve après dîner de votre opinion.
Sans être un grand esprit, je vois votre tactique,
Et surtout votre amour pour la chose publique;
Mais pour tous ces messieurs il est un résultat,
Lorsque moi baronnet, qui tiens un grand état
Et qui par mon hymen suis parent de sa Grace,
Depuis dix ans j'écoute à notre chambre basse,
Toujours au même lieu, pour approuver la loi
Que nous vient apporter le ministre du roi.
Je me lasse à la fin de jouer un sot rôle;
Qu'il tienne sa promesse, ou je prends la parole;
Et je ne prétends plus, je vous le dis tout franc,
Passer ma vie à table ou dormir sur mon banc.
Surtout je ne veux plus, quoi qu'on en puisse dire,
Mériter des journaux la sanglante satire,
En donnant à dîner à vos amis nombreux,
Qui pensent m'honorer en buvant mon vin vieux.

FLATTEMAN.

Mais je suis tout surpris de vous voir en colère!
Avez-vous donc perdu cet heureux caractère

Qui de lady Veymour vous mérita la main,
Et vous mit dans le monde en un si beau chemin ?

SIR HARVEY.

Ah! dites donc plutôt que c'est mon opulence
Qui me valut l'honneur de ma grande alliance;
Et, s'il faut l'avouer, de ces illustres nœuds
Je me trouve honoré, mais pas du tout heureux.
Madame, noblement dissipant ma fortune,
Me dit avec orgueil que sa source est commune,
Qu'en me donnant sa main je fus fait baronnet,
Qu'à peine j'étais né pour être son valet,
Qu'elle est la sœur d'un duc, d'un duc très-grand ministre;
Enfin de ses mépris si je tenais registre,
Vous croiriez à coup sûr, en la prenant au mot,
Qu'elle est pour le moins reine, et que je suis un sot.

FLATTEMAN.

C'est prendre de l'humeur vraiment pour peu de chose:
Lorsque sur vos grands biens milady gaîment cause,
Faut-il donc vous fâcher ? vous, qu'on cite partout
Pour un bon gentilhomme et pour homme de goût;
Vous, le représentant d'un bourg considérable,
Et dont l'élection n'était pas très-probable :
On vous nomma, mais grace à notre activité....

SIR HARVEY.

Dites donc à l'argent que je vous ai compté.

FLATTEMAN.

Soit; mais pour récompense on promit de vous faire
Dans quelque cour du nord ministre d'Angleterre;
Et vous voulez, trompant la patrie et le roi,
Fermer votre maison à des gens comme moi,

Des gens tout dévoués, dont l'adroite prudence
Soutient le ministère et le sert en silence :
Que de cœurs nous gagnons! Contre ses ennemis
Nous savons opposer le rempart des amis :
C'est par nous qu'il apprend les démarches secrètes,
Tous les projets conçus, les marches, les retraites ;
C'est par nous qu'il arrive à ces nouveaux venus
Ne voulant point se vendre et déja tout vendus.
Vous sentez que le duc, sans imprudence extrême,
Ne peut, pour leur parler, les recevoir lui-même :
Il a pour cet effet choisi votre maison
Comme le rendez-vous de nos gens du bon ton :
Contrarier ses plans serait une incartade.
Votre rang, votre esprit, la future ambassade,
Vous forcent malgré vous à ces repas d'éclat,
Où nous boirons vos vins pour le bien de l'état.

SIR HARVEY.

Vous croyez, Flatteman, que j'ai quelque espérance
De me voir à mon tour appeler Excellence ?

FLATTEMAN.

Comment ! en doutez-vous ? On a tous les moyens
De parvenir au grand lorsque l'on a vos biens.

SIR HARVEY.

Mes biens, toujours mes biens ! parlez donc du mérite.

FLATTEMAN.

Dans le monde, mon cher, n'en est-il pas la suite ?
Croyez-vous que l'on va nommer ambassadeurs
De modestes savants, fussent-ils grands seigneurs ?
Il faut représenter ; et c'est à l'opulence
Qu'est dû l'emploi qui veut de la magnificence.

SIR HARVEY.

Oui, mais il faut aussi connaître le métier?

FLATTEMAN.

Eh! non, pour secrétaire on prend un roturier
Discret, laborieux. Ce diplomate imberbe
Vous trace le sillon, et vous avez la gerbe.

SIR HARVEY.

Bon, je vois que l'emploi n'est pas embarrassant.

FLATTEMAN, ironiquement.

Oui, lorsque comme vous on est très-pénétrant.
A présent, baronnet, que sans inquiétude
Vous attendez l'effet de ma sollicitude,
Que vous êtes certain de l'éminent emploi
Que vous allez tenir du ministre et de moi;
Revenons, je vous prie, au jeune phénomène
Qui parcourt aujourd'hui la politique arène,
Et qui dès son début a fixé tous les yeux.
Déja milord Veymour en est tout soucieux:
A-t-il donc en effet le talent qu'on lui donne?

SIR HARVEY.

Édouard!... ne se peut comparer à personne.
C'est l'éloquence même. Il est certain moment,
Quand il dit certains mots.... je ne sais pas comment:
La liberté.... nos droits.... l'amour de la patrie....
Sa voix inspire alors une telle énergie,
Que si chacun de nous n'eût été prévenu,
Nous eussions tous voté comme il l'aurait voulu.

FLATTEMAN.

Et c'est à vous pourtant que l'on doit ce prodige?

SIR HARVEY.

Les universités d'Oxford et de Cambridge
Y sont pour quelque chose.

FLATTEMAN.

A Londres on prétend
Que ce jeune orateur vous est un peu parent.

SIR HARVEY.

C'est une fausseté... Je lui servis de père ;
Mais il est orphelin : et qui dit le contraire
En impose.

FLATTEMAN.

Très-bien. Vous connaissez au moins
Les parents de celui qui mérita vos soins ?

SIR HARVEY.

Pas du tout. Le hasard le mit dans ma famille.
Par un premier hymen, d'une modeste fille
A vingt ans tout au plus je me trouvai l'époux.
Tout nous réunissait, même esprit, mêmes goûts :
J'étais heureux alors, et je ne songeais guère
A l'honneur de tenir un jour au ministère,
En épousant plus tard une grande lady
Qui, nuit et jour, me fait enrager, dieu merci !
Un soir, près du château, ma première compagne
Voyant un bel enfant qu'un jeune homme accompagne,
En veut savoir le nom. — *Il se nomme Édouard*,
Nous répond le jeune homme avec un air hagard.
— Mais son nom de famille ? — *Il n'a d'appui qu'un père*
Dont la mort va bientôt terminer la misère.
S'il devient orphelin, dit ma femme en pleurant
(Notez qu'elle craignait de n'avoir pas d'enfant),

Ah! qu'on me le confie; et mon cœur vous assure
De l'aimer comme un fils donné par la nature.
L'inconnu réfléchit, puis il répond soudain:
« Ah! protégez-le mieux que n'a fait le destin.
« Madame, le voilà : mais comme il se peut faire
« Que le sort quelque jour ne lui soit plus contraire,
« Qu'il peut par ses parents être enfin reconnu,
« Pour conserver ses droits, je demande un reçu. »

FLATTEMAN.

Un reçu? mais l'histoire est vraiment singulière;
Et je m'étonne moins de voir dans la carrière
Édouard éclipser nos plus grands orateurs:
Le romanesque plaît parmi nous plus qu'ailleurs.
Admis dans le château par votre bienveillance,
Cet enfant a toujours rempli votre espérance?

SIR HARVEY.

Le temps qu'il y passa fut le plus doux pour moi.
J'étais, graces à lui, très-heureux, par ma foi:
Mais ma femme mourut; et le diable, sans doute,
Me fit ambitieux, et me donna la goutte.
Je voulus à mon tour entrer au parlement:
Je payai cet honneur un peu trop largement.
Enfin, pour m'achever, un second mariage,
Fondé sur mes écus, m'offrit cet avantage
D'appeler mon beau-frère un ministre en faveur,
Qui me fit baronnet en m'accordant sa sœur.
Tout cela, c'est très-bien; mais aussitôt madame
(Elle m'a défendu de l'appeler ma femme)
Ne trouva rien de bien dans mon intérieur:
Elle porta surtout son orgueilleuse humeur;

Et mon cher orphelin n'eut pas l'art de lui plaire :
Il fallut le chasser. Cela me désespère,
Quand je songe aujourd'hui que du jeune Édouard,
Qui me doit ses succès par un heureux hasard,
Je pourrais m'avouer le protecteur, le père,
Si madame avec lui n'eût pas été si fière.

FLATTEMAN.

Oubliez-vous qu'il est de l'opposition ?

SIR HARVEY.

Quand il s'agit du cœur que fait l'opinion ?
Lorsque je l'ai revu j'ai pleuré de tendresse :
De renouer ensemble il m'a fait la promesse.
La preuve qu'Édouard n'a plus aucun courroux,
C'est qu'il vient aujourd'hui pour dîner avec nous.

FLATTEMAN.

Ah ! tant mieux ! tous les deux nous ferons connaissance.
D'abord j'en dois causer avec son excellence.
Elle prend au jeune homme un intérêt très-fort ;
Et je vais de ce pas l'éclairer sur son sort.

(Flatteman sort.)

SCÈNE II.

Sir HARVEY, seul.

De voir ce qu'il lui veut il est assez facile.
Pour moi je suis tout fier de mon jeune pupille ;
Et quand même madame en aurait du courroux,
Oui, je le défendrai maintenant contre tous.

SCÈNE III.

MADAME FOLLEVILLE, SIR HARVEY.

MADAME FOLLEVILLE.

En cet instant lady paraît très-mécontente :
Savez-vous le sujet, monsieur, qui la tourmente ?
Je ne puis deviner....

SIR HARVEY.

Le retour d'Édouard.

MADAME FOLLEVILLE.

Édouard nous revient, bon dieu ! par quel hasard ?
Il a donc oublié cette odieuse injure....

SIR HARVEY.

Laissons cela : je sens que mon cœur en murmure.
Aurais-je dû souffrir qu'on vît cet orphelin
Banni de ma maison ? pour quelle cause enfin ?

MADAME FOLLEVILLE.

Vous fûtes, il est vrai, d'une faiblesse extrême.
A mon tour du logis je puis sortir de même :
Mais je suis décidée à long-temps tenir bon.
Moi, ce qui me soutient encor dans la maison,
C'est quelque caractère et mon indépendance :
Et puis j'ai vu le jour au beau pays de France ;
Et lady se complaît à publier partout
Que sa dame française a quelquefois du goût.

SIR HARVEY.

La mère de Clara fut votre tendre amie.

MADAME FOLLEVILLE.

Et sa fille de moi sera toujours chérie ;

Cela n'empêche pas que si votre lady
Prétend nous séparer, je sortirai d'ici.

SIR HARVEY.

Je ne souffrirais pas qu'on vous fît cet outrage.

MADAME FOLLEVILLE.

Et peut-on, dites-moi, croire à votre courage?
Milady vous gouverne, et sans y mettre d'art.
N'obéissez-vous pas à son premier regard?

SIR HARVEY.

Oui, mais pourtant un jour je veux être le maître.

MADAME FOLLEVILLE.

Eh bien! s'il est ainsi, pour commencer à l'être,
Avertissez lady que j'aurai grand plaisir
A revoir Édouard qui va nous revenir.

SIR HARVEY.

Non, il vaut mieux près d'elle employer la tactique,
Dire que je le vois pour raison politique.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

MADAME FOLLEVILLE, SEULE.

Ce baronnet!... c'est bien la perle des maris :
On n'en trouverait pas de meilleurs à Paris.
Mais j'aperçois Clara.

SCÈNE V.

CLARA, MADAME FOLLEVILLE.

MADAME FOLLEVILLE.

Vous savez la nouvelle?

CLARA.

(Un peu froidement.)

On attend Édouard. Et ma joie en est telle....

MADAME FOLLEVILLE.

Votre joie! ah! vraiment personne n'y croira?
Vous allez m'attrister de cette gaîté-là.
Mais vous êtes Anglaise, et la mélancolie
Par sa douce langueur sait charmer votre vie.
On ne prend point ici les choses comme il faut:
On prétend que le rire est notre grand défaut
En France; j'avoûrai qu'un rien souvent l'excite,
Que, de peur d'en pleurer, de tout nous rions vite:
Avons-nous tort? non. Vous, d'un air indolent,
Vous acceptez l'ennui sentimentalement.
Ce ton froid pour celui....

CLARA.

Allons, je vois, ma chère,
Que vous allez médire encor de l'Angleterre.

MADAME FOLLEVILLE.

Non, j'y vois quelque bien; mais beaucoup plus de mal.
D'abord tout bon Anglais veut être original;
Il a pour sa personne une estime très-grande,
Et hors de son pays se croit de contrebande;
Il regardera tout, mais n'approuvera rien.
Ce n'est qu'à son *London* que l'on travaille bien.
Toujours par quelque endroit il se singularise:
Il deviendra grossier pour jouer la franchise,
Prodiguera son or sans être généreux.
Quand je lis des journaux les articles nombreux,
Que nous annoncent-ils? des collections rares,

Des procès scandaleux; des traits au moins bizarres.
A la ville, à la cour, chez vous tout est roman.
Le baronnet aussi pour le sien fit un plan:
Il prend un orphelin, qu'il élève à sa terre,
Et ne s'informe pas quel est le nom du père:
Puis ce bon Édouard, qu'on chasse injustement,
Se retrouve aujourd'hui membre du parlement;
Quelque autre original lui valut cette chance...
Enfin chez les Anglais rien ne va comme en France;
Et l'on trouve à la fois chez ce peuple vanté
L'orgueil du despotisme avec la liberté.

CLARA.

Vous vous montrez pour nous, madame, un peu sévère.

MADAME FOLLEVILLE.

Oui, peut-être un peu trop. C'est votre belle-mère
Qui contre ce pays me donne de l'humeur:
Tenez, je ne puis plus supporter sa hauteur.

CLARA.

Quoi! vous me quitteriez?

MADAME FOLLEVILLE.

Puis-je quitter ma fille!
Mon amitié pour vous me rend de la famille.
Mais cependant, Clara, le moment doit venir
Où l'on me forcera peut-être de partir.
Je serais loin d'ici si vous m'étiez moins chère.
La contrariété change mon caractère.
Notre grande lady, qui fait le bel esprit,
Sur un rien, sur un mot toujours me contredit;
Des dames de Paris elle raille à son aise,
Et moi je lui réponds comme femme, et Française.

Vous verrez, entre nous cela doit mal finir.

CLARA.

Mais ne pourriez-vous pas, secondant mon désir,
Vous modérer un peu, comme le fait mon père ?

MADAME FOLLEVILLE.

Le bel exemple à suivre! il faudra donc me taire,
Supporter doucement ses injustes mépris?
A de tels sentiments mon cœur n'est point appris.
Oui, pour vivre avec elle, il faudrait être un ange.
Tracassière sur tout, sans cesse on la dérange;
Dévote intolérante, elle hait par accès:
Son esprit médisant de fiel trempe ses traits.
Parle-t-on des beaux-arts, sitôt sa lâche envie
Abaisse les talents, honneur de ma patrie.
Pour elle, un philosophe est un objet d'horreur,
Et, dans de saints transports, sa pieuse fureur
Voudrait, comme autrefois, par pitié pour les ames,
Qu'on livrât les écrits et leurs auteurs aux flammes.

CLARA.

Ah! c'est exagérer un peu la vérité.

MADAME FOLLEVILLE.

Je conviens que c'est là son plus mauvais côté.
Mais sur un certain point elle est vraiment parfaite:
Personne ne connaît comme elle l'étiquette;
Ce qui lui sert beaucoup; car au moins son orgueil
Classe noble et bourgeois dès le premier coup d'œil.

CLARA.

Hélas! je sais trop bien quel est son caractère!
Mais doit-il me priver de ma seconde mère?
Non, peut-être bientôt mon sort pourra changer;

Et mon amie alors viendra le partager

MADAME FOLLEVILLE.

Comment! espérez-vous qu'un prochain mariage....

CLARA.

J'espère le bonheur, et j'en ai le présage.
Apprenez le secret de ce cœur imprudent:
Édouard, mon ami, mon premier confident,
Que lady renvoya d'une façon cruelle,
M'aima dès son enfance, et m'est resté fidèle.

MADAME FOLLEVILLE.

Et vous m'avez caché ce tendre sentiment?
Je me croyais des droits à plus d'attachement.

CLARA.

Pardonnez; je craignais de me tromper moi-même;
Et ma timidité, que vous savez extrême....

MADAME FOLLEVILLE.

Sait-il qu'il est aimé? Je vois votre embarras....

CLARA.

Je ne l'ai jamais dit; mais il n'en doute pas.

MADAME FOLLEVILLE.

Quel motif envers moi, vous rendant moins timide,
Aujourd'hui vous engage à me prendre pour guide?

CLARA.

Votre tendre indulgence... et ses brillants succès.
Déja de la maison il s'est ouvert l'accès:
Mon père le chérit. Quant à ma belle-mère.
Elle n'osera pas, par égard pour son frère,
Poursuivre un orateur dont les débuts heureux
Du ministère même ont fixé tous les yeux.
Dès qu'on l'invite ici, c'est qu'on a l'espérance

D'enchaîner ses talents par la reconnaissance.

MADAME FOLLEVILLE.

On n'y parviendra pas.

CLARA.

Comme vous je le crois;
Mais le temps et l'amour augmenteront ses droits.

(Souriant.)

Mon père veut fixer l'attention publique :
Édouard appuîra sa faible politique;
Et, tout fier des talents de son jeune orphelin,
Il peut par notre hymen le venger du destin.

MADAME FOLLEVILLE.

J'entends. Mais quelqu'un vient. C'est lady qui querelle.
Si je n'en ai ma part, je l'échapperai belle.

SCÈNE VI.

MILADY HARVEY, SIR HARVEY, CLARA, MADAME FOLLEVILLE.

SIR HARVEY.

Vous savez que sur tout je vous donne raison;
Mais c'est avoir aussi trop de prévention.
L'orphelin Édouard....

MILADY.

Parvenu par l'intrigue,
Ne doit d'être nommé qu'à quelque sourde brigue.

SIR HARVEY.

L'appeler intrigant! c'est vraiment l'offenser.

MILADY, avec la plus grande hauteur.

Ce sujet me déplaît; si vous vouliez cesser.

SIR HARVEY.

Songez que ses talents sont très-recommandables ;
Et qu'il est distingué des membres honorables....

MILADY.

Dites de ces brouillons, fléau de leur pays,
Des ministres toujours combattant les avis ;
Qui, de l'opinion suivant toutes les phases,
Prétendent gouverner l'état avec des phrases.

SIR HARVEY.

Sur ce sujet, madame, on sait bien qu'ils ont tort,
Qu'un ministre a raison.... quand il est le plus fort ;
Et qu'en contrariant on risque de déplaire.
Moi, comme je suis bien avec le ministère,
J'espérais qu'Édouard....

MADAME FOLLEVILLE, à Clara.

Ah! l'on compte sur lui.

MILADY.

Jamais d'aucun ministre il ne sera l'appui.
Vous savez bien, monsieur, que c'est un philosophe,
Un athée, un méchant....

MADAME FOLLEVILLE, à Clara.

Quelle rude apostrophe!

MILADY.

Ne vous souvient-il plus de nos discussions?
Et ne m'a-t-il pas dit, parlant de nos grands noms,
Qu'il ne regarde, lui, le meilleur gentilhomme
Que comme son égal, s'il est un honnête homme?

SIR HARVEY.

Mais il déraisonnait. Et je sais bien par moi
Qu'un gentilhomme est un....

MADAME FOLLEVILLE, à Clara.

Il croit l'être, ma foi!

MILADY.

Sur ce sujet, monsieur, nous n'eussiez dû rien dire;
Les barons comme vous prêtent à la satire;
Et nous rions de voir tous ces nobles nouveaux
Se ranger près de nous, sous les mêmes drapeaux.

SIR HARVEY.

Ce que vous dites là, sans doute, est admirable;
(Timidement.)
Mais je n'en suis pas moins entêté comme un diable.
Moi, je veux accueillir notre aimable orphelin,
Qui fera dans le monde un rapide chemin....
(Milady regarde sir Harvey avec colère.)
Eh! d'ailleurs milord duc, votre honorable frère,
Veut connaître Édouard, et lui parler d'affaire.
(Avec importance.)
Ainsi je ne pourrais adopter vos avis
Sans déplaire au ministre et trahir mon pays.

MILADY.

Que ne le disiez-vous. Sa grace vous l'ordonne;
Par égard pour le duc je verrai la personne.
De mon juste courroux ne craignez plus l'éclat,
Oui, je le sacrifie à la raison d'état.

MADAME FOLLEVILLE, à Clara.

C'est une douce femme.

CLARA, bas à madame Folleville.

Eh! paix donc, mon amie!

SCÈNE VII.

ANDREWS, CLARA, MADAME FOLLEVILLE, SIR HARVEY, MILADY.

SIR HARVEY, à Andrews.

Que nous annoncez-vous?

MILADY.

Déja la compagnie!

ANDREWS.

(Au baronnet.)

Non, madame, c'est que.... Votre jeune Édouard,
Que nous chérissions tous....

CLARA, d'un air craintif.

Et l'on vient de sa part
Pour dire qu'il ne peut....

ANDREWS.

Mon dieu! bien au contraire;
Il désire vous voir; mais, craignant de déplaire,
Il demande à monsieur s'il peut avoir l'honneur
De porter à vos pieds ses respects et son cœur.
Voilà comme il a dit.

SIR HARVEY.

Ne le fais pas attendre.
Mais au-devant de lui plutôt je vais me rendre.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

ANDREWS, MADAME FOLLEVILLE, CLARA, MILADY.

ANDREWS, à madame Folleville.

Est-ce que l'orphelin habitera ces lieux?

MADAME FOLLEVILLE.

Eh! non, Andrews.

ANDREWS.

Tant pis!

CLARA.

Il y viendra.

ANDREWS.

Tant mieux!

Avec nous, pauvres gens, comme il était affable.

MILADY.

Le sot! — Andrews, sortez! vous faites trop l'aimable.

(Andrews sort.)

Les valets, aujourd'hui, deviennent raisonneurs;
C'est encore un bienfait des modernes docteurs.

SCÈNE IX.

ÉDOUARD, SIR HARVEY, MILADY, MADAME FOLLEVILLE, CLARA.

SIR HARVEY.

(A milady, bas.)

Voilà notre Édouard! De votre bienveillance
Daignez l'encourager.

MILADY.

Dites mon indulgence.

ÉDOUARD.

Je ne puis exprimer le plaisir, le bonheur...

(A madame Folleville et à Clara.)

Madame! et vous, Clara, mon amie et ma sœur...

CLARA, à part.

Le trouble de mon ame...

MADAME FOLLEVILLE, bas à Clara.

Eh! mon enfant, courage!

SIR HARVEY.

Ne le trouvez-vous pas bien grave pour son âge?
Il a pris tout à coup un air froid, sérieux...

ÉDOUARD.

Que je dois au chagrin d'avoir quitté des lieux,
Où j'ai passé les jours de mon heureuse enfance:
Sur mes traits sont écrits les tourments de l'absence.

CLARA.

Pour moi, je ne crois pas que vous soyez changé.

MILADY.

Si de quelques défauts monsieur s'est corrigé,
A nos regards encore il sera plus aimable.

(Édouard s'incline.)

SIR HARVEY, à part.

Cela commence bien.

MADAME FOLLEVILLE, à part.

Peste! quel ton affable!

MILADY.

Mais, à propos, monsieur, je vous fais compliment:

Vous siégez, m'a-t-on dit, dans notre parlement.

MADAME FOLLEVILLE.

Tout le monde déja vante son éloquence.

MILADY.

Quoi! sur tant de rivaux avoir la préférence!...
Mais il faut de grands biens pour défendre nos droits.

ÉDOUARD.

Madame veut savoir, pour satisfaire aux lois,
Comment je m'y suis pris; car je suis sans fortune.

MILADY.

J'entends, selon l'usage, on vous en a fait une.

MADAME FOLLEVILLE.

Ah! qu'un riche est heureux de doter les talents.

MILADY.

Il faut avoir de plus des protecteurs puissants.

ÉDOUARD.

Je n'en ai point, madame.

SIR HARVEY.

Au moins tu dois connaître
Les moyens qu'on a pris pour te nommer, peut-être?
Car moi, je sais très-bien que nos fiers électeurs
Des candidats nombreux sont peu les serviteurs.
Que, pour avoir leur voix, il faut qu'on la demande,
Plus d'une fois encor. Nécessité commande:
Et, malgré qu'on en ait, il faut, en pareil cas,
Prodiguer à *John Bull* ses poudings et ses pas.

ÉDOUARD.

Je n'ai pas dépensé, monsieur, une guinée.

MILADY, avec ironie.

Le bonheur de monsieur est dans sa destinée.

Toujours elle protége un enfant sans appui.

ÉDOUARD.

Dites qu'un orphelin ne compte que sur lui.
Cette réflexion de votre bienveillance
Me prouve qu'on attend beaucoup de ma naissance.

MADAME FOLLEVILLE.

Eh! qu'importe le nom, quand on a des talents!

CLARA.

Vous êtes, à mes yeux, noble depuis cent ans.

SIR HARVEY.

Comme tout se corrompt! C'est une chose étrange
Que sans or, sans amis, maintenant tout s'arrange.
En vain tu me le dis; je ne conçois pas, moi,
Qu'on soit représentant sans sortir de chez soi.

ÉDOUARD.

Je n'avais même fait encor nulle demande,
Lorsqu'un jour je reçois une lettre d'Irlande,
D'un seigneur de Dublin. Il veut qu'un magistrat
Lui donne sur ma vie un long certificat;
Qu'il constate surtout le temps où mon enfance
Vous acquit tant de droits à ma reconnaissance :
Sans en voir le motif, j'envoyai cet écrit;
Et, peu de temps après, un courrier me remit
Un paquet important. Jugez de ma surprise!
(Je crus qu'on avait fait quelque lourde méprise),
Lorsque je lus ces mots : — « Vos principes connus,
« Votre esprit, vos talents, d'éminentes vertus,
« De mes concitoyens vous méritant l'estime,
« Ma cité vous élit d'une voix unanime
« Pour la représenter et défendre ses droits :

« Par de nobles efforts justifiez son choix.
« Vous êtes destiné, si le sort m'est propice,
« A réparer bientôt une grande injustice;
« Un coupable puissant trompa la nation :
« Vous seul l'accuserez. » *Signé* Miss ODELSON.

MADAME FOLLEVILLE.

Une miss! ah bon dieu!

MILADY.

Élection bizarre!

SIR HARVEY.

Cette miss, à coup sûr, ne peut être une avare!
Mais tu la connais donc?

ÉDOUARD.

Je ne la vis jamais.

MADAME FOLLEVILLE.

A-t-elle de l'esprit?

CLARA, vivement.

Que dit-on de ses traits?
Oh! sa beauté, sans doute....

ÉDOUARD, souriant, en regardant Clara.

En Irlande on la cite.
Si j'en crois ce qu'en dit un homme de mérite
Qui la connaît beaucoup, à sa rare beauté
Elle mêle la grace et la sévérité;
Mais, au premier coup d'œil, ses brillantes manières,
Quoique nobles pourtant, paraissent singulières :
Sous un air un peu brusque elle cache un cœur bon,
Affecte du dédain pour les gens du grand ton;
Sa conversation, sérieuse et suivie,
Prend souvent la couleur de la misanthropie;

Elle habite l'Irlande, et là certains seigneurs,
On ne sait trop pourquoi, lui rendent des honneurs:
Elle a de plus parmi ces amis honorables,
Des savants distingués, des gens considérables;
Et l'on ne sait pas trop si le nom d'*Odelson*,
Que l'on ne connaît pas, est en effet son nom.

MADAME FOLLEVILLE.

Par ma foi! cette miss est assez singulière!
En France on la prendrait pour une aventurière.

MILADY.

Pourquoi?

MADAME FOLLEVILLE.

C'est que nos miss n'ont pas la faculté
De courir le pays, de faire un député.
Je sais bien que chez vous c'est un tout autre usage,
Que la jeunesse est libre, et n'en est pas moins sage.

MILADY.

Il vous sied bien, vraiment, de critiquer nos mœurs.
Qui connaît les Français pourra blâmer les leurs.
Si chez vous l'on retient les jeunes demoiselles,
Après le mariage.... elles sont peu cruelles:
Et l'on assure enfin qu'en ce pays galant
La femme de bon ton doit avoir un amant.

MADAME FOLLEVILLE.

Eh bien! l'on vous trompa sur notre caractère:
Si nous montrons souvent une tête légère,
Si l'usage nous donne aussi la liberté
De porter dans le monde une aimable gaîté,
D'écouter en riant quelques cajoleries,
Tout se borne, madame, à des plaisanteries:

Je sais que vos ladys, dont le ton est très-sec,
A certains de nos mots pourraient pincer le bec;
Que voulez-vous? en France, on se met plus à l'aise,
Et nous ne portons pas nos vertus à l'anglaise.

MILADY.

Mais....

CLARA, bas à madame Folleville.

Taisez-vous, ma chère, elle va s'emporter.

ÉDOUARD, en riant.

Sur ce grave sujet c'est assez discuter.

SCÈNE X.

ÉDOUARD, Sir HARVEY, MILADY, CLARA, Madame FOLLEVILLE, Un DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

On va servir, monsieur. Déja la compagnie....

SIR HARVEY.

(Au domestique.) (Le domestique sort.)
Nous allons... C'est pour toi que je l'ai réunie.
Je vais te présenter à mes nombreux amis.
Ce sont tous gens d'honneur, écoute leurs avis:
Puis le dessert venu, congédiant les femmes,
Nous porterons un toast!...

ÉDOUARD.

Le premier, à ces dames!

SIR HARVEY.

Au pavillon anglais qui couvre nos deux mers!

ÉDOUARD.

A ceux par qui le nègre a vu briser ses fers!

SIR HARVEY.

A la vieille Albion !

ÉDOUARD.

Que sa gloire se fonde
Sur ce vœu de mon cœur, *la liberté du monde !*

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ÉDOUARD, CLARA.

ÉDOUARD.

Lorsque dans les jardins tout le monde est resté,
Ne pouvons-nous ici causer en liberté?
Des regards indiscrets découvriraient ma joie.

CLARA.

A tous les yeux aussi la mienne se déploie.
Je voudrais bien pourtant vous la dissimuler;
Mais mon cœur se trahit.

ÉDOUARD.

Oh! laissez-le parler.
Avec quelque chagrin vous vîtes mon absence?

CLARA.

Oui, j'ai bien regretté l'ami de mon enfance.

ÉDOUARD.

En quittant le château j'aurais cherché la mort,
Sans un secret espoir de triompher du sort.

CLARA.

Moi, j'ai pendant huit jours pleuré dans le silence.

ÉDOUARD.

A mon destin bientôt j'opposai la constance.

Trop fier pour implorer l'appui d'un protecteur,
Je voulus être libre, et je me fis auteur.

CLARA.

Quoi! vous avez écrit?

ÉDOUARD.

Oui, je vous le confie.

CLARA.

Quel était votre but?

ÉDOUARD.

Le bien de ma patrie;
Et mon cœur m'inspira ce livre vertueux.
J'y montrai le désir de rendre l'homme heureux;
Et par amour pour vous j'osai chercher la gloire.

CLARA.

Le livre eut du succès?

ÉDOUARD, en souriant.

Je dois presque le croire.

CLARA.

Mais on vous cite aussi comme un grand orateur?

ÉDOUARD.

Si j'obtins au début un triomphe flatteur;
C'est que l'amour encor m'inspirait du courage.
Lorsque le premier jour je vis l'aréopage
Où je devais aussi faire entendre ma voix,
Pour le bonheur du peuple et le maintien des lois,
Je sentis la frayeur s'emparer de mon ame:
Mais votre souvenir... Soudain l'honneur m'enflamme,
Même un secret orgueil se glissa dans mon sein.
Quoi! je me trouve ici! moi? moi, pauvre orphelin!
Qui dus à la pitié les beaux jours de ma vie,

C'est moi qui vais parler au nom de la patrie!
Eh bien! je parlerai sans trouble, sans frayeur;
La raison, le bon droit feront un orateur.
Je monte à la tribune et je prends la parole.
J'écarte des débats ce qui paraît frivole;
Du dernier orateur je détruis l'argument;
Et j'oppose un principe au sophisme arrogant :
Je discute la loi, je raisonne, et je touche.
Les mots, pour me servir se pressant dans ma bouche,
Avec ordre unissant la force à la clarté,
Jusques au fond des cœurs portaient la vérité :
Et mon vote devient comme un arrêt suprême
Qui confond le ministre et me surprend moi-même.
Eh bien! si ce début m'enorgueillit déja,
C'est qu'il me donne un droit à l'amour de Clara.

SCÈNE II.

SIR HARVEY, ÉDOUARD, CLARA.

SIR HARVEY, a entendu les dernières paroles.

A l'amour de Clara! — Comment, mon cher confrère,
Vous lui parlez d'amour en cachette du père?
Je ne vois pas comment, malgré vos beaux discours,
Vous vous justifîrez de semblables détours :
Parlez, voilà le cas d'avoir de l'éloquence.

ÉDOUARD.

Mon devoir est ici de garder le silence.
J'ai tort : pourquoi chercher à me justifier?
Pourtant avec succès je pourrais l'essayer.

SIR HARVEY.

Ah! je vous en défie.

CLARA, à Édouard.

Il ne faut plus nous taire.
Et ne savez-vous pas qu'il vous chérit en père?

SIR HARVEY, à part.

Non, d'être sans pitié je me fais un devoir.
Et comme le ministre est ici sans pouvoir,
Avec un beau discours il ne peut me surprendre.

CLARA, bas à Édouard.

C'est le cas de parler.

ÉDOUARD, avec chaleur.

Quoi! vous craignez d'entendre
Celui que votre cœur a chéri constamment?
Que me reprochez-vous? le tendre sentiment
Qui, depuis mon enfance, a régné dans mon ame?
L'amitié fraternelle en épurait la flamme.
De ce lien secret que nous étions heureux!
Il charmait nos travaux, embellissait nos jeux:
Tout nous était commun, la crainte, l'espérance;
Tout faisait naître en nous la douce confiance;
Et le temps instruisant nos ames sans détour,
D'une tendre amitié fit un ardent amour.

SIR HARVEY, avec bonhomie.

Je conçois bien cela.

ÉDOUARD.

Sans cesser d'être sage,
Ne saurait-on aimer, et surtout à mon âge?
Et quand d'un feu discret je peins la vive ardeur,
Mon langage n'est pas celui d'un séducteur.

Je retrouve Clara, je la revois plus belle,
Je lui dis que mon cœur lui fut toujours fidèle,
Que je brigue l'honneur d'un renom glorieux,
Afin de resserrer un jour nos tendres nœuds.

SIR HARVEY.

Le sentiment est bon.

ÉDOUARD, toujours avec plus de chaleur.

Que ne dois-je pas faire
Pour parvenir, monsieur, à vous nommer mon père?
Vous le fûtes pour moi dès mes plus jeunes ans,
Vous en eûtes l'amour et tous les soins touchants;
Et, toujours votre fils par la reconnaissance,
Je voulais revenir au temps de mon enfance,
Je voulais que mon cœur, fidèle à son devoir,
De vos jours prolongés pût embellir le soir.

SIR HARVEY.

C'est bien. — Je l'avais dit, j'ai mal fait de l'entendre,
Puisque me voilà pris.

CLARA.

Mon père!

SIR HARVEY.

Il faut se rendre.
Tous deux venez ici : vous, monsieur l'orateur,
Qui, je ne sais pourquoi, touchez toujours mon cœur,
Je vous donne sa main. — Mais gardez le silence;
Milady, comme moi, n'aime pas l'éloquence.
Si vous parlez, sachez qu'elle peut parvenir
A rompre le lien qui va tous nous unir.

(Avec gaîté.)

Dans l'avenir je vois votre petit ménage...

Et contre milady je reprendrai courage :
Si madame m'atteint par ses airs de grandeur,
Contre elle j'emploîrai ton talent séducteur.

ÉDOUARD.

Mon excellent ami !

CLARA.

Mon respectable père !

SIR HARVEY.

(A sa fille.)

Tout est bien arrangé. — Surtout songe à te taire.
Adieu. Je veux parler à mon gendre futur.

ÉDOUARD.

O Clara ! d'être à vous maintenant je suis sûr.

(Clara sort.)

SCÈNE III.

ÉDOUARD, SIR HARVEY.

SIR HARVEY.

Ah ça, mon cher enfant, en épousant ma fille,
Tu deviens l'allié d'une illustre famille ;
Et je puis maintenant, sans indiscrétion,
Te demander quel but a ton ambition.

ÉDOUARD.

Celui de m'illustrer en servant ma patrie.

SIR HARVEY.

C'est fort bien : mais on a toujours quelque autre envie ;
Et l'on ne se fait pas membre du parlement
Sans voir dans l'avenir un dédommagement.
Il est prudent d'abord de se rendre service,

Puis à quelque parent on rend un bon office :
On se fait des amis chez les amis du roi,
En leur parlant d'eux seuls on fait penser à soi ;
Enfin, on fait si bien, que l'on n'est jamais dupe
De tout le temps que prend le poste qu'on occupe.

ÉDOUARD.

Avez-vous, pour vous-même, usé de ce moyen ?

SIR HARVEY.

A les entendre tous je ne suis bon à rien.
Je conviens cependant qu'ils m'ont fait gentilhomme ;
Et d'un certain éclat cela vous pare un homme :
Mais quelque jour encor je puis monter plus haut....
Le beau-frère avec moi n'agit pas comme il faut.

ÉDOUARD.

Mais vous êtes trop bon de prendre tant de peine.
Lorsque vous possédez le plus riche domaine,
Pourquoi de ce ministre être le complaisant ?
Servez votre pays en riche indépendant.

SIR HARVEY.

Je l'ai pensé souvent. — Tiens, je ne puis me taire,
Je crains de me brouiller avec le ministère :
Dans les affaires, moi, je suis peu courageux ;
Et d'abord, avant tout, je prétends être heureux.
Quand on veut comme toi se lancer dans l'arène,
On ne sait jamais bien où ce pas vous entraîne ;
Les ministres sont fins. Quelques mots de travers
Vous mènent tout à coup à de très-grands revers.
Aussi j'ai pris mon rang, et toujours à l'avance
Je dis comme un ministre, et pense comme il pense ;
Puis ils dînent chez moi, je vais dîner chez eux,

Ce qui dans leur esprit me maintient tout au mieux.

ÉDOUARD.

Je ne vous blâme pas d'en agir de la sorte.
Chacun à sa façon avec eux se comporte ;
Mais moi qui ne veux pas de leurs brillants emplois,
En les fuyant un peu je fais ce que je dois.

SIR HARVEY.

Tu te feras, mon fils, quelque méchante affaire.
Je sais qu'il faut aussi montrer du caractère ;
Pour l'opposition, moi j'ai souvent voté,
Il est vrai qu'elle avait alors majorité.

SCÈNE IV.

FLATTEMAN, ÉDOUARD, SIR HARVEY.

SIR HARVEY.

(Bas à Édouard.)

Ah ! monsieur Flatteman ! — Cet homme a du mérite.

ÉDOUARD, bas.

Oui, l'on en fait grand cas.

FLATTEMAN.

Vous aurez la visite
De votre cher neveu.

SIR HARVEY.

Il serait revenu ?

FLATTEMAN.

Depuis assez long-temps il était attendu ;
Mais il vient d'arriver.

SIR HARVEY.

Et de France, je gage.

C'est toujours pour Paris qu'on se met en voyage.
Très-jeune, j'ai beaucoup connu ce pays-là;
On m'y considérait.... surtout à l'Opéra.

FLATTEMAN.

Dans ce temps un Anglais en France était peu sage;
A présent il y fait beaucoup moins d'étalage.
Pourtant Henri Veymour en revient enchanté!

ÉDOUARD.

Veymour! c'est mon ami.

FLATTEMAN.

Comme il sera flatté!...

ÉDOUARD.

Oui, nous avons passé notre jeunesse ensemble.

FLATTEMAN.

Il rendra grace au sort qui tous deux vous rassemble.

SIR HARVEY.

Je vais à milady, pour l'égayer un peu,
Annoncer le retour de son très-cher neveu.

ÉDOUARD, à part.

En effet, elle est sœur....

SIR HARVEY.

C'est pour elle un prodige;
Car du nom de Veymour il est l'unique tige.
Ah! j'y cours de ce pas.

FLATTEMAN.

Avant de nous quitter,
A monsieur Édouard daignez me présenter.
Je fus souvent témoin de sa rare éloquence,
Et je désire faire avec lui connaissance.
J'aime les grands talents.

ÉDOUARD.

Ah! vous êtes bien bon.

SIR HARVEY, présentant Flatteman.

C'est monsieur Flatteman.

ÉDOUARD, à part.

Mais je connais ce nom?

SIR HARVEY.

Toujours à nos dîners la gaîté l'accompagne;
Il parle politique en sablant mon Champagne.

(Bas à Édouard.)

Je vous laisse tous deux. — Accueille ses avis.

(Haut.)

Hé! je crois bien qu'un jour vous deviendrez amis.

(Il sort.)

SCÈNE V.

FLATTEMAN, ÉDOUARD.

FLATTEMAN.

A cet honneur, monsieur, que ne puis-je prétendre!
Mais je borne mes vœux au plaisir de vous rendre
Un bien juste tribut d'éloges mérités.
Vos succès imprévus....

ÉDOUARD.

Monsieur, vous me flattez.

FLATTEMAN.

Je ne flatte jamais, et l'austère franchise
(Lorsque dans mes rapports l'amitié l'autorise)
Se peint en mes discours ainsi que sur mes traits.
J'ai de plus le bonheur de ne mentir jamais:

Et si vous n'aviez pas mérité mon suffrage,
Je me garderais bien de vous en faire hommage.

ÉDOUARD.

Quoi! monsieur Flatteman, vous m'avez entendu
Vraîment avec plaisir? Je ne l'aurais pas cru.

FLATTEMAN.

Les hommes à talent ont tous cet avantage
Que leur opinion, même en portant ombrage,
Quand elle est exprimée avec ménagement,
En charmant le public, plaît au gouvernement,
Qui, loin de les blâmer et de vouloir leur nuire,
D'après leûrs bons conseils cherche à se mieux conduire.

ÉDOUARD, en souriant.

Vous connaissez, monsieur, de ces ministres-là?

FLATTEMAN.

Oui, votre grand talent très-loin vous portera.
Déja dans les salons, à la cour, à la ville,
Il n'est bruit que de vous, de la grace facile,
De ces beaux mouvements, de ces vives couleurs
Qu'hier votre discours offrit aux spectateurs.
Vous donnez à votre art les charmes de la scène,
Vous faites retrouver Cicéron, Démosthène;
Et même, si j'en crois nos savants amateurs,
Vous passez de beaucoup tous ces grands orateurs.
Vous avez plus de grace et bien plus d'énergie.
Que vous agrandissez ce beau mot de patrie!
Dans votre bouche il a je ne sais quel pouvoir
Qui rappèle au puissant sa place et son devoir.
L'effet en est si prompt, qu'hier son excellence,
Tout en parlant de vous, me dit en confidence:

« Cher ami Flatteman (avec moi c'est son mot),
« Si l'on m'eût averti, j'aurais connu plus tôt
« Cet homme intéressant, ce publiciste habile
« Qui peut à son pays être encor plus utile.
« Par des chemins de fleurs il doit aller au grand,
« Personne n'a le droit de lui fixer son rang.
« A son vaste génie une route est tracée,
« Et si l'ambition y porte sa pensée,
« Vous verrez Édouard siéger auprès de moi;
« Et porter son talent dans le conseil du roi. »

ÉDOUARD.

Ah! sa grace a pour moi beaucoup de bienveillance.
Mais n'abusez-vous pas trop de sa confiance,
En m'apportant ici son message discret?

FLATTEMAN.

Un éloge sur vous ne peut être un secret,
Et doit encor bien moins vous paraître une offense.
Toujours un grand talent, vous le savez d'avance,
Doit d'un homme d'État fixer l'attention.

ÉDOUARD.

Il faudrait consulter aussi l'opinion....

FLATTEMAN.

L'opinion n'est rien, avec elle on s'arrange;
Et l'on change d'abord dès que l'on gagne au change.
Quand on agit ainsi l'on a toujours raison.
Le pire en une affaire est l'indécision;
Et c'est ce que j'ai dit à l'un de vos confrères,
Très-fort pour déclamer contre les ministères:
Il voulait quelque chose et ne préférait rien,
Vous noterez encor qu'il n'avait aucun bien

« Mais que désirez-vous? là, parlez-moi sans feindre,
« Lui dis-je, ou vous aurez très-grand tort de vous plaindre.
« Je fais un fort grand cas de vos brillants discours,
« Mais quel en est l'effet? On en parle deux jours,
« Puis on n'y pense plus. Votre rare doctrine
« N'a que le résultat d'user votre poitrine :
« A votre place, moi, j'agirais autrement;
« Je prendrais un parti, mais très-décidément.
« D'abord, pour la santé, je ferais une course
« Qui d'honneurs et de biens pourrait être la source....

ÉDOUARD.

Moi, je n'entends pas trop....

FLATTEMAN, souriant.

Il partit à propos.

ÉDOUARD.

Oui, d'après vos conseils il alla droit aux eaux.

FLATTEMAN, riant très-fort.

Il revint bien portant.

ÉDOUARD.

Comment donc?... Je devine.

FLATTEMAN.

Il fut fait par mes soins inspecteur de marine.

ÉDOUARD, d'un ton sérieux.

Quoi! pour un grand talent un si petit emploi?

FLATTEMAN.

Bah! pour lui c'était plus qu'on ne devait, ma foi!
Il n'était pas au rang de ces rares génies
Qui forcent un ministre à des économies;
Il criait sans motif et ne convainquait pas;
C'était un petit poids qu'on avait sur les bras :

Pour un ministre adroit c'est la mouche qui pique.
Mais l'homme environné de l'estime publique,
Qui discute toujours et parle noblement,
Sans manquer aux égards dus au gouvernement,
Et dont l'opinion emporte la balance ;
Oh! celui-là, monsieur, vaut bien plus qu'il ne pense :
Il a droit de choisir. S'il se tait seulement,
Son silence est d'abord payé très-largement ;
Et si ce galant homme était né sans fortune,
Il faut que par l'état bientôt il en ait une :
Même aux plus beaux emplois croyez qu'il parviendra,
S'il sait tirer parti du grand talent qu'il a.

ÉDOUARD, *d'un ton naïf.*

Mais quand on a parlé d'une façon contraire ;
Que l'on s'est déclaré contre tout arbitraire,
Ne doit-on pas rougir, dans l'enceinte des lois,
De parler autrement qu'on ne fit autrefois ?

FLATTEMAN.

Au temps où nous vivons, bien mieux chacun raisonne ;
Et ces changements-là ne font rougir personne.
Quelque artiste peut-être ira, d'un trait malin,
Annoncer au public cette erreur de chemin ;
Le monde rira bien de la caricature ;
Mais pour qui marche droit que lui fait une injure !
En est-on moins heureux lorsque l'on réunit
Tout ce que peut donner la fortune et l'esprit ;
Et qu'on peut recevoir, d'une façon aimable,
Ses petits ennemis dont on se moque à table ?

ÉDOUARD.

Vous répondez à tout.

FLATTEMAN.

Vous, vous ne dites rien.

ÉDOUARD.

Je vous en dis assez, et c'est répondre bien;
C'est ce que pensera celui qui vous envoie.
(En saluant avec mépris.)
Je garde mon estime à l'agent qu'il emploie.

SCÈNE VI.

HENRI, FLATTEMAN, ÉDOUARD.

HENRI, en dehors.

Édouard! se peut-il? Édouard est ici?

ÉDOUARD, courant embrasser Henri.

Comment, il sait déja.... C'est toi, mon cher Henri?

HENRI.

A l'instant en ces lieux on m'apprend ta présence;
Et je viens t'embrasser.

ÉDOUARD.

Quoi! j'ai la préférence,
Même sur milady?

HENRI.

Je la verrai plus tard.
(Apercevant Flatteman.) (A Édouard en souriant.)
Ah! bonjour Flatteman. — Dis-moi par quel hasard...

ÉDOUARD, riant, bas.

Tu le connais?

HENRI, riant plus fort.

Sans doute.

ÉDOUARD, bas.

Il vient me tendre un piége.

(Haut, à Flatteman.)

Tenez, monsieur, voilà mon ami de collége :
Et lui seul vous dira, car il connaît mon cœur,
Si j'ai du caractère et surtout de l'honneur.

HENRI.

Eh mais, à quel propos?

ÉDOUARD, gaîment.

On voulait me séduire.
Le ministre....

HENRI, sérieusement.

J'entends.

ÉDOUARD.

Moi, je crains d'en trop dire.

HENRI.

Quand on voit Flatteman en secret entretien,
On sait quel est son but. Mais vous n'obtiendrez rien.
Son cœur n'est pas de ceux dont on se rend le maître.
Son ami seul peut tout, et deux beaux yeux peut-être.

FLATTEMAN, à part, en sortant.

Ah bah! j'en ai tant vu. L'on se fâche d'abord,
Et quelque temps après on se trouve d'accord.

SCÈNE VII.

HENRI, ÉDOUARD.

ÉDOUARD.

Non, je ne reviens pas encor de ma surprise;
Je revois mon ami.

HENRI.

Faut-il que je le dise ?
Je n'eus depuis long-temps, mon cher, un si beau jour :
Tu me consoleras des peines de l'amour.

ÉDOUARD.

Eh quoi ?

HENRI.

C'est un tourment. Enfin que te dirai-je...?
Non ; ce n'est pas le temps, et parlons du collége,
De nos petits débats, pour nous très-importants ;
De nos plaisirs si vifs, de nos chagrins si francs.
Là, sont tous les défauts qu'on trouve dans le monde :
On y connaît l'envie, on y flatte, on y fronde....

ÉDOUARD.

On y connaît de plus la franchise du cœur,
Cette douce amitié....

HENRI.

Qui fit notre bonheur.
Te souvient-il du jour que, pour quelque folie,
Par des hommes frappé je tremblai pour ma vie.
Au moment du danger chacun m'abandonna.
Ma troupe était en fuite ; Édouard me resta.
On allait m'accabler sans pitié pour mon âge ;
Et si je fus sauvé, c'est grace à ton courage.
Tes efforts généreux me sont encore présents ;
Et je m'en souviendrais quand je vivrais cent ans.

ÉDOUARD.

Mais je n'ai rien fait là de très-recommandable :
Ton dévoûment pour moi fut bien plus admirable.
Un jour.... (notre amitié n'existait pas alors)

Je crus m'apercevoir que tous nos jeunes lords
Avaient en me parlant certaine impertinence,
Et qu'on me décochait des traits sur ma naissance :
On s'éloignait de moi; quand j'appris par hasard
Qu'en secret ces messieurs m'appelaient le bâtard.
Je ne puis t'exprimer ma honte douloureuse;
Ma situation alors devint affreuse.
Supporter le mépris n'est pas en mon pouvoir;
Et j'allais me livrer au plus grand désespoir....
Tu me vis.... tu voulus avoir ma confiance;
De mes chagrins cuisants je te fis confidence.
Tu ne répondis rien; mais me prennant la main,
De nos étudiants tu réunis l'essaim;
Et du titre d'ami que ta bonté me donne,
Tu me rends tous les cœurs que ta grandeur étonne.
J'en pleurai de plaisir; et même en ce moment
Mon cœur se trouve ému du plus doux sentiment.

HENRI.

Écartons, mon ami, ces souvenirs d'enfance.

(Étourdiment.)

Je veux être plus gai, puisque je viens de France.

ÉDOUARD.

Eh bien, que penses-tu de ce nouveau pays?

HENRI.

Qu'il doit nous effrayer; au moins c'est mon avis.

ÉDOUARD.

Pourquoi donc cet effroi?

HENRI.

Pour la chose publique.
Il nous faudra changer bientôt de politique;

Et nous ne pourrons plus tromper impunément.

ÉDOUARD.

Serait-ce donc un mal qui te semble effrayant?

HENRI.

Ce peuple avait, dit-on, la tête très-légère.
Je l'ai vu sérieux, sans être trop sévère;
Il raisonne sur tout; et toujours très-malin....
On a tort avec lui de jouer au plus fin.

ÉDOUARD.

Comment! tu le jugeais comme fait le vulgaire,
Qui le juge fort mal d'après un ministère
Trop jaloux d'avilir un grand peuple rival.
Soulevant contre lui l'esprit national,
Il offre le Français au peuple d'Angleterre,
Ainsi qu'un animal d'une espèce étrangère,
Faible, vain, insolent et toujours très-poltron.
John Bull, le généreux, trouve cela fort bon.
Mais on l'avilit même en bonne compagnie :
Tout Français est un fat dans notre comédie;
La Française est coquette, un marquis meurt de faim,
Et tient pour son dîner une grenouille en main.
Toi, qui viens de Paris, tu me diras, j'espère,
Si l'on y fait encore une aussi maigre chère.

HENRI.

Ah! je ne donnais pas dans ces sottises-là.

ÉDOUARD.

Je le sais.

HENRI.

Vois la France; et tout t'y surprendra.
Un gouvernement fort par une charte libre,

Qui de tous les pouvoirs assure l'équilibre;
Un roi législateur qui veille à son maintien,
Et qui, dans sa famille, en peut voir le soutien.
Des députés instruits, des ministres habiles,
Des électeurs choisis dans les classes utiles;
La voix et les écrits libres de tout lien;
De la sécurité pour tous les gens de bien,
Des encouragements donnés à l'industrie,
Des fonds au commerçant, des honneurs au génie,
Du repos au guerrier; et l'espoir d'être mieux.
Voilà ce que j'ai vu.

ÉDOUARD.

Voilà ce que je veux.
Si le sort m'a conduit à cet honneur insigne
De discuter la loi, je veux m'en rendre digne.
Tout s'est détruit ici par l'homme et par le temps.
Réparer est le vœu des vrais représentants;
Mais non pas renverser. De notre indépendance
Nous n'avons maintenant qu'une vaine apparence.
Vois notre liberté : c'est la corruption
Qui préside à la chambre, à toute élection.
Mais la France aujourd'hui, que l'étranger contemple,
Ainsi qu'au monde entier, nous servira d'exemple.

HENRI.

C'est vrai, l'on t'a nommé : je l'ai tantôt appris;
J'en ferai compliment, mon cher, à mon pays,
Quoique nous pensions peu de la même manière.
Déja, dès le collége, on voyait ta carrière :
Fallait-il demander quelque chose au recteur,
A l'instant on nommait Édouard orateur.

ÉDOUARD.

Nous revenons toujours au temps de la jeunesse,
A ses doux souvenirs; conservons-les sans cesse.
Sur un plus grand théâtre aujourd'hui parvenus,
Nous pourrons bien toucher à des fruits défendus;
Il faudra discuter pour d'autres bagatelles:
Des discussions, soit; mais jamais de querelles.

(Pressant la main de Henri.)

En différant d'avis, restons, sans passion,
Ennemis à la chambre, amis dans le salon.

SCÈNE VIII.

TOM, HENRI, ÉDOUARD.

TOM.

Monsieur!

ÉDOUARD.

Quoi! c'est toi, Tom! ici que viens-tu faire?

TOM.

Je viens vous avertir que pour certaine affaire
Une dame est venue....

HENRI.

Une dame!

TOM.

Elle est bien.
Un air tant soit peu fier; mais un fort beau maintien.
De ne pas vous trouver elle a paru blessée:
« Où donc est votre maître? Allons, je suis pressée;
Mais parlez donc! » — Il est, ai-je dit promptement,
Chez sir Harvey. — « Harvey, le baronnet; comment

Peut-il...? » Elle poursuit : « Ses soins pour son enfance
Lui donnent mille droits à sa reconnaissance. »
Elle disait cela d'un ton si résolu,
Qu'on aurait pu vous croire au moins son prétendu.
Il faut en convenir, elle est, ma foi, jolie;
Mais je lui trouve, moi, la mine un peu hardie :
Il faut que son époux, quelque homme que ce soit,
Ne se fasse pas trop prier pour marcher droit.

ÉDOUARD.

Mais finiras-tu donc, parleur insupportable.

HENRI.

Le portrait de ta belle est, ma foi, très-aimable.

ÉDOUARD.

Mais cette dame, au moins, aura laissé son nom?
Ah! je crois deviner... Oui, c'est miss Odelson.

TOM.

Justement, le voilà.

HENRI.

Serait-il véritable?
Odelson, de Dublin?

ÉDOUARD.

Oui.

HENRI.

C'est inconcevable!

TOM.

De venir en ces lieux j'ai voulu l'empêcher,
Mais il se pourrait bien qu'elle vînt vous chercher.
A votre place, moi...

ÉDOUARD.

Je connais sa demeure.

HENRI.

Miss Odelson! ici?

ÉDOUARD.

Je vais la voir sur l'heure.

(A Tom.)

Va-t'en.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

HENRI, ÉDOUARD.

ÉDOUARD.

Eh! quoi, Henri, c'est elle que ton cœur...

HENRI.

C'est elle, mon ami, qui fait tout mon malheur.
C'est elle que long-temps j'ai connue en Irlande,
Qui de ce cœur sincère a dédaigné l'offrande :
Blessé de ses dédains, mais non moins amoureux,
Afin de l'oublier, je cherchai d'autres lieux.
J'ai visité sans fruit la France et l'Italie,
Et je reviens enfin au sein de ma patrie
Plus malheureux encor, et toujours plus épris,
D'une femme cruelle essuyer les mépris.

ÉDOUARD.

Comme autrefois je vois que la tête est ardente;
Mais je saurai calmer cette ame impatiente.
Voyons miss Odelson. Tu sauras en chemin
Ce qu'elle a fait pour moi, pour moi, pauvre orphelin!
Et je ne sais pourquoi je conçois l'espérance
Que sa main deviendra le prix de ta constance.

SCÈNE X.

Sir HARVEY, ÉDOUARD, HENRI.

SIR HARVEY.

Eh bien! mon cher neveu?

HENRI, à Édouard, bas.

Peste du baronnet!

ÉDOUARD.

Nous sortons un instant.

SIR HARVEY.

A-t-on quelque secret?

ÉDOUARD.

Non; c'est miss Odelson....

SIR HARVEY.

Que le diable l'emporte!

Est-ce dans ce moment?...

ÉDOUARD.

Il faut bien que je sorte.

HENRI.

Et moi, que je la voie.

SIR HARVEY.

Et pourquoi, mon neveu?

Et vous qui de Clara...

ÉDOUARD.

Nous reviendrons dans peu.

HENRI.

Nous nous sommes promis...

SIR HARVEY.

La promesse est frivole.

EDOUARD.

Songez que ses bienfaits...

SIR HARVEY.

Ma femme la dit folle.

HENRI.

Nous partons.

SIR HARVEY.

Écoutez?...

ÉDOUARD, en sortant.

Mais c'est pour revenir.

SIR HARVEY, en les suivant.

Allons, personne ici ne veut plus m'obéir.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

Sir HARVEY, MILADY.

SIR HARVEY.

Tous deux, comme des fous, sont partis sans m'entendre.

MILADY.

Mon neveu?...

SIR HARVEY.

La connaît. On n'y peut rien comprendre.

MILADY.

Cette miss Odelson que va voir mon neveu...
Cela m'est très-suspect. Je parlerai dans peu
De cette jeune dame au ministre mon frère.
Avec votre Édouard il existe un mystère...

SIR HARVEY.

Le cher beau-frère peut...

MILADY.

Eh! parle-t-on ainsi?
Le beau-frère, quel ton!

SIR HARVEY.

Mais, permettez aussi,
L'est-il? ne l'est-il pas?

MILADY.

En toute circonstance,
Ne sentirez-vous pas cette énorme distance
Qui doit vous séparer d'un ministre puissant?
Vous instruirai-je donc toujours comme un enfant?
Par moi, vous arrivez dans une haute sphère,
Moi, qui dus épouser un pair de l'Angleterre...

SIR HARVEY.

Je le sais; le futur mourut subitement.

MILADY.

Ah! vous blessez mon cœur, et bien cruellement.

SIR HARVEY.

Madame, plus que vous encor je le regrette.

MILADY.

Enfin, pour votre bien, monsieur, je vous répète
Qu'il faut pour ma famille être plus circonspect.
Un nom comme le mien mérite le respect;
Oui, votre ton bourgeois excite ma colère.
Un ministre en faveur peut-il être un *beau-frère!*
Appelez-le Sa Grace, ou, si c'est entre nous,
Vous direz milord-duc.

SIR HARVEY, à part en gromelant.

J'étouffe de courroux.
Comment, morbleu!

MILADY.

Quoi donc?

SIR HARVEY, à demi-voix.

Quand sa sœur est ma femme,
Et lorsque j'en enrage encore au fond de l'ame.

MILADY.

Vous dites?

SIR HARVEY.

(Bas.)

Rien du tout. Quand pour ce grand honneur
Je lui forme une dot d'une immense valeur....

MILADY.

Encore.

SIR HARVEY, ayant toujours peur d'être entendu.

On me permet de les nommer, par grace,
Ma femme, milady, le beau-frère, Sa Grace.

MILADY.

Vous raisonnez?...

SIR HARVEY.

Je pense au nouvel opéra :
On dit...

MILADY.

Mais aujourd'hui, c'est un jour de gala:
Je le verrai ce soir, à la cour on le donne.

SIR HARVEY, à part.

Bon! ce soir nous n'aurons dispute avec personne.

SCÈNE II.

CLARA, SIR HARVEY, MILADY.

CLARA.

Vous voulez en secret me parler, milady?
Sur cet ordre pressant je me rends vite ici.

MILADY.

Oui, miss, et nous pouvons causer tout à notre aise

De mes projets sur vous et de votre Française.

CLARA.

D'elle que direz-vous?

MILADY.

Qu'on ne vous parle pas
Sans avoir cette dame aussitôt sur ses pas.
Je ne vis de mes jours femme plus importune,
Plus pédante, plus sotte, et surtout plus commune.

CLARA.

Comme vous en parlez! — mon père, entendez-vous?

SIR HARVEY, bas.

Que veux-tu? Puis-je, moi, disputer sur ses goûts?

CLARA.

Par ses vertus elle eut l'amitié de ma mère.

MILADY.

Fort bien : je le conçois; elle devait lui plaire.
Mais comme elle a fini votre éducation,
Et qu'on n'a plus besoin de son instruction,
Faites-lui des présents de très-peu d'importance;
Puis après priez-la de retourner en France.

CLARA.

Qui, moi! la renvoyer?

MILADY.

Vous devez m'obéir.

CLARA.

Elle a mille vertus.

MILADY.

Je ne la puis souffrir.

CLARA.

Quoi! mon père, est-ce ainsi?....

SIR HARVEY.

Pour une bagatelle
Veux-tu me faire entrer aussi dans la querelle?

CLARA.

Et sans la regretter vous la verrez partir?

SIR HARVEY.

Non, et j'en aurai même un très-grand déplaisir.
Mais votre belle-mère est ici la maîtresse.

MILADY.

Belle-mère! quel mot! comme il sent la bassesse.

SIR HARVEY, tout interdit.

Pardon! je ne sais plus comme il faut m'exprimer.

CLARA.

Moi, je le sais trop bien.

SIR HARVEY, bas à Clara.

Prends garde à l'animer!

MILADY.

Et vous savez ma chère?... Eh bien! voyons quel titre?

CLARA.

Non, je crains, milady, d'entamer ce chapitre.

MILADY.

Quoi! vous me menacez?

SIR HARVEY, bas à Clara.

Mais tu perds la raison!

MILADY.

Vous avez contre moi...

CLARA.

De l'indignation.
Oui, madame, malgré mon respect pour mon père,
Et pour vous qui craignez si fort d'être ma mère,

Je bannis aujourd'hui toute timidité ;
Et de moi vous saurez enfin la vérité.

MILADY.

(A sir Harvey.)

Parlez!... Jugez le ton d'une petite fille.

SIR HARVEY.

Es-tu folle, Clara ?

MILADY, avec le plus grand mépris.

Bon dieu, quelle famille!

CLARA.

Puisque cette famille excite vos mépris,
De vous en voir, madame, on doit être surpris:
Pourquoi de votre nom, si brillant dans l'histoire,
Par un hymen bourgeois avoir terni la gloire ?

SIR HARVEY.

Je ne suis plus bourgeois, et je suis baronnet.

MILADY.

Eh! vous êtes, monsieur, ce que l'on vous a fait.
(A Clara.)
Quoi! vous vous arrêtez.

CLARA.

Madame, d'en trop dire
Lorsqu'on craint le danger, il faut qu'on se retire.

(Elle fait une révérence, et va pour sortir.)

MILADY.

Non, non, vous resterez : je veux parler aussi.

SCÈNE III.

MADAME FOLLEVILLE, SIR HARVEY, MILADY CLARA.

MADAME FOLLEVILLE.

Vous ne savez donc pas ce qui se passe ici?

SIR HARVEY.

Quoi donc?

MADAME FOLLEVILLE.

Miss Odelson, cette aimable étrangère,
Vient de nous arriver.

MILADY.

Qui? cette aventurière?

SIR HARVEY.

Que je voudrais la voir!

MADAME FOLLEVILLE.

Elle est encore là,
Et l'on peut lui parler, monsieur, quand on voudra.
Je l'ai vue à l'instant, de la chambre voisine;
Elle joint à la grace une taille divine;
Et j'ai même entendu sa conversation:
Mais j'ai pour vous la taire une forte raison.

MILADY.

Pourquoi donc, s'il vous plaît?

MADAME FOLLEVILLE.

Miss Odelson est bonne,
Mais avec liberté sur nous elle raisonne;
Et de sa bouche il est sorti certains propos;
Sur certaine personne elle a dit certains mots...

MILADY.

Peut-être contre moi. Que me font ses paroles!
C'est une pauvre miss à mettre au rang des folles.
Par mon frère je crois avoir connu ce nom;
Et sa visite ici me fait naître un soupçon...

(A madame Folleville.)

Ne pourrai-je savoir?

MADAME FOLLEVILLE.

Quoi!

MILADY.

Ce qu'elle a pu dire.

MADAME FOLLEVILLE.

Je n'oserai jamais...,

MILADY.

Vos craintes me font rire.

MADAME FOLLEVILLE.

Puisque vous le voulez, je parlerai sans art:
Notre miss en entrant s'informe d'Édouard;
Andrews, votre valet, dit que, pour sa demeure,
Avec Henri Weymour il est parti sur l'heure.
« Henri Weymour! dit-elle, avec étonnement;
J'étais loin de le croire à Londre en ce moment.
N'importe! sauriez-vous où je pourrais me rendre
Pour trouver Édouard? » — Ici, daignez l'attendre;
Il y doit revenir. Mais, par réflexion,
Elle a dit vivement: « Ne m'annoncez pas, non.
Je verrais malgré moi cette lady hautaine
(Madame, excusez-moi, je suis historienne),
Et, l'indignation me portant à l'excès,
Lui ferait pénétrer peut-être mes secrets. »

MILADY.

Des secrets! ah! sachons ce que veut cette femme;
Contre mon frère elle a quelque projet dans l'ame.
(A sir Harvey.)
Il faut que je la voie. Allez la prévenir
Que de la saluer j'ai le plus grand désir.

SIR HARVEY.

De la voir, à mon tour, je me fais une fête:
Cette miss, à coup sûr, est une forte tête.

SCÈNE IV.

MADAME FOLLEVILLE, CLARA, MILADY.

MADAME FOLLEVILLE, à part, à Clara.

Milady dissimule; elle est dans un courroux...

CLARA, bas.

Savez-vous qu'elle va vous éloigner de nous?

MADAME FOLLEVILLE.

Je vous l'ai dit tantôt.

MILADY, haut.

Je suis bien curieuse
De voir cette Odelson : elle est mystérieuse,
Mais on peut avec art savoir ce qu'elle veut.

MADAME FOLLEVILLE, ironiquement.

Ce que veut milady, je crois qu'elle le peut.
Milady, cependant, se flatte trop peut-être;
La dame est inconnue et paraît nous connaître.

MILADY.

Une épigramme!

CLARA, bas à madame Folleville.

Eh! paix!

MADAME FOLLEVILLE, à Clara.

Puisque je dois sortir,
De la faire enrager laissez-moi le plaisir.

SCÈNE V.

SIR HARVEY, MISS ODELSON, MILADY, MADAME FOLLEVILLE, CLARA.

SIR HARVEY.

Mesdames, permettez qu'ici je vous présente
Miss Odelson.

MILADY.

Ah! miss!

MISS ODELSON, saluant froidement.

Je suis votre servante.

MILADY.

Je ne m'attendais pas à recevoir l'honneur
D'une telle visite, et...

MISS ODELSON.

Pourtant c'est monsieur
Qui vient de votre part m'inviter avec grace
De venir près de vous au salon prendre place :
J'étais conduite ici par un tout autre espoir ;
Et je ne comptais pas sur l'honneur de vous voir.

MADAME FOLLEVILLE, allant à miss Odelson.

Moi, je profiterai de cette circonstance
Pour vous parler au moins de ma reconnaissance:

Au beau choix qu'on a fait de mon jeune Édouard
Vous avez, m'a-t-on dit, une très-grande part.

MISS ODELSON.

Madame Folleville? Ah! je vous remercie
De tous vos soins pour lui, vous fûtes son amie.

SIR HARVEY.

Nous sommes donc connus de vous, miss Odelson?

MILADY, aigrement.

De miss Odelson, moi, je ne sais que le nom.

MISS ODELSON.

Vous ne le savez pas peut-être bien encore.

MILADY.

De vous voir aujourd'hui seulement je m'honore;
Et je ne pourrais pas....

MISS ODELSON.

Un jour vous le saurez;
Et peut-être plus tôt que vous ne le voudrez.

(Au baronnet.)

Pour vous, dont on connaît un peu trop la faiblesse,
Je sais que l'orphelin obtint votre tendresse;
Que ce jeune homme encor serait auprès de vous
Si des méchants il n'eût éprouvé le courroux.

SIR HARVEY.

On ne peut sur cela me faire aucun reproche.

MILADY.

Des méchants! je reçois le trait qu'on me décoche.
Oui, c'est moi-même : miss, sans doute, on vous l'a dit,
Qui de cette maison ai voulu qu'il sortît.
S'il plaît à tout le monde, il a su me déplaire.
Et pouvais-je estimer un pareil caractère!

Que m'importe l'esprit, s'il est pervers et faux?
S'il a des novateurs les horribles défauts:
Depuis que votre zèle ou l'aveugle fortune
Lui vaut quelque renom conquis à la tribune,
On en fait un héros par moi persecuté :
Quand je le fis sortir, il l'avait mérité.

CLARA.

Édouard un méchant! ah! permettez, madame:
Non, jamais un mortel n'eut une plus belle ame.

MILADY.

Et vous aussi?....

MADAME FOLLEVILLE.

Madame, avant de vous quitter,
Je défendrai l'ami que l'on vient d'insulter.

(A miss Odelson.)

De deux crimes très-grands le jeune homme est coupable.
Le premier, et le cas est vraiment condamnable,
C'est qu'à certain reproche, il dit avec fierté
Qu'il croyait bien valoir les gens de qualité;
Qu'un roturier pouvait honorer sa patrie;
Qu'un titre de noblesse est une belle vie,
Que chacun peut l'avoir; et qu'il vaut beaucoup mieux
Être honoré vivant que d'avoir des aïeux.

MIDADY, amèrement.

Très-bien.

CLARA.

Mais vous parlez....

MADAME FOLLEVILLE.

Je ne dois plus me taire.

MISS ODELSON, en souriant.

Et le crime second ?

MADAME FOLLEVILLE.

C'est d'avoir lu Voltaire :
Cet odieux auteur au cœur sec et méchant,
Qu'on eut tort de ne pas étouffer en naissant ;
Le plus grand des fléaux, et dont l'affreux génie
A perdu l'univers par sa philosophie.
Cet impie Édouard a voulu soutenir
Qu'à lire cet auteur on avait du plaisir ;
Que malgré les efforts du cagot qui le fronde,
Il serait le vengeur et le flambeau du monde.

SIR HARVEY, avec enthousiasme.

Oui, c'est un flambeau....

MILADY, sèchement.

Paix ! De mes torts je conviens,
Et ces principes, miss, sont en effet les miens.
J'exècre ces auteurs qui, trompant le vulgaire,
Osent donner des lois aux puissants de la terre ;
Et qui, pour arriver au monarque éternel,
Outragent sans pitié les ministres du ciel.

SIR HARVEY, enchanté.

Milady, c'est très-bien.

MISS ODELSON.

Sur de telles matières
Je n'ai pas comme vous de très-grandes lumières ;
Mais le bon sens me dit qu'un auteur renommé
Est des honnêtes gens justement estimé,
Lorsque l'amour du bien le conduit et l'échauffe.
Que l'on veuille avilir le nom de philosophe,

Qu'à de nombreux abus les gens intéressés,
De fortes vérités, soient tous les jours blessés;
Que de l'intolérant l'ignorance profonde
Redoute la clarté qui le révèle au monde;
Cela m'étonne peu. Moi, je pense autrement.
L'écrivain qui n'offense aucun gouvernement,
Qui, consacrant ses nuits au bonheur de la terre,
Vous charme, vous défend, vous guide, vous éclaire,
Conseille au citoyen d'obéir à ses lois,
Et veut la liberté pour le bonheur des rois,
Détruit les préjugés, prêche la tolérance,
Des modernes Calas proclame l'innocence....
Cet homme-là, fût-il philosophe et malin,
Aux yeux du monde entier est un homme divin.

SIR HARVEY, avec emphase.

C'est parler à ravir!

MILADY.

Ce pompeux verbiage
Peut éblouir les sots.—Mais quittons ce langage:
Pour le cher Édouard, miss, votre affection
Aurait dû m'avertir de votre opinion;
Surtout quand on vous vit, d'une ame peu commune,
Pour le faire nommer diriger la fortune.

MISS ODELSON.

Oui, je l'ai mis au rang de nos représentants.

MILADY, avec méchanceté.

Il est toujours très-bon d'y voir des jeunes gens.

MISS ODELSON, en souriant.

Cette réflexion prouve un peu de malice:
Je ne m'en fâche pas; vous me rendez justice:

Je dois contre un ministre avoir un défenseur;
Et je prends un jeune homme : est-il un choix meilleur.
Très-mûr pour le talent, il n'est point dans cet âge
Où l'amour paternel ébranle le courage;
Et lord Weymour, malgré tout son art corrupteur,
Ne pourra d'Édouard faire échouer l'honneur.

MILADY, inquiète.

Près du gouvernement vous avez une affaire?

MISS ODELSON.

Que je ne dois pas dire.

MILADY.

Ah! toujours du mystère.
Quand on peut aller droit, j'ai cru jusqu'à ce jour,
Qu'il n'était pas besoin que l'on prît un détour.

MISS ODELSON.

Il est, vous le savez, certaine circonstance
Où le déguisement ne tient qu'à la prudence.

MILADY.

Non, miss, je n'en crois rien, pour les femmes surtout.
Le public a le droit de les suivre partout;
Et le déguisement pourrait blesser sa vue.

MISS ODELSON.

Bon, madame, on n'est pas toujours une inconnue:
Par quelque évènement le voile est déchiré.

MILADY.

J'entends, le romanesque est fort à votre gré.

MISS ODELSON.

Le roman n'est-il pas l'histoire de la vie.
Je sais qu'un homme heureux au sein de sa patrie,
Qui, par de grands revers, de ses tranquilles jours

N'a point vu par un traître interrompre le cours;
Et qui, loin des grandeurs, retiré dans sa terre,
D'un ministre n'a pas à craindre la colère,
Ne connaîtra jamais ces grands évènements
Qui font pour les oisifs le charme des romans.
Mais l'innocent proscrit, victime de la rage,
Qui porta sa douleur sur un lointain rivage;
Et qui veut en public, pour venger son honneur,
Faire avouer le crime à son lâche oppresseur,
Est forcé d'appeler pour sa propre défense
Une innocente ruse, ou plutòt la prudence;
Et d'enfermer long-temps sous des voiles épais
Tous ses malheurs passés et ses nouveaux projets.

CLARA, bas à madame Folleville.

Mais, madame, un roman n'est pas si ridicule.

MADAME FOLLEVILLE.

D'en médire à présent je me ferais scrupule.

SIR HARVEY, en regardant milady qui paraît réfléchir.
(A part.)

Par ma foi! cette miss.... je vois qu'elle a du bon,
Elle a fait à ma femme un peu baisser le ton.

MILADY, à part.

Cette femme me semble avoir un caractère....
Dans son courroux je vois qu'elle en veut à mon frère.
Par prudence, je dois l'avertir dans ce jour.

(Elle va pour sortir.)

SIR HARVEY.

Vous sortez, milady.

MILADY.

Je me rends à la cour.

(Ironiquement.)
Si miss avait au roi quelque demande à faire,
Je pourrais m'honorer d'être son émissaire?

MISS ODELSON.

Je ne puis accepter votre protection.
Je verrai le monarque en révélant mon nom;
Mais puisque vous daignez m'offrir un bon office,
Dites au roi qu'il fit une grande injustice;
Que l'on trompa son cœur; qu'il doit se défier
De tous ses courtisans, de Weymour le premier.

MILADY, avec un courroux concentré.

(A part.) (A sir Harvey.)
Insolente! Sortons. Venez, il faut me suivre,
Et vous aussi, Clara.

(Elle sort.)

SIR HARVEY, en sortant, à miss Odelson.

Vous parlez comme un livre;
Mais vous en dites trop.

CLARA, en sortant aussi, à miss Odelson.

Acceptez de ma part
La plus tendre amitié; vous aimez Édouard.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

Miss ODELSON, Madame FOLLEVILLE.

MISS ODELSON.

L'aimable jeune fille!

MADAME FOLLEVILLE.

Elle est douce et sincère.

MISS ODELSON.

Vous êtes son amie et lui servez de mère.

MADAME FOLLEVILLE.

Non, mes soins à lady paraissent importuns,
Et comme sa fierté les trouve trop communs,
Je vais quitter Clara : combien je la regrette!

MISS ODELSON.

De cet évènement je serais satisfaite,
Si par votre départ je concevais l'espoir
Qu'un jour auprès de moi je pourrais vous avoir.
Quoi! refuseriez-vous d'être aussi mon amie?

MADAME FOLLEVILLE.

D'un si doux avenir mon ame est attendrie.
Dès que je vous ai vue un sentiment secret,
Malgré ce qu'on a dit, près de vous m'entraînait;
Vous aimiez Édouard : et même ce mystère
Qui vous cache à nos yeux, ne saurait me déplaire:
Oui, vous m'avez donné du goût pour les romans.
Je veux avoir ma part des grands évènements;
Et puisque je ne peux en être l'héroïne,
J'en serai confidente au moins, je l'imagine;
Comme de ce bonheur je souhaite l'instant!
Permettez que ce cœur et surpris et content
De l'aimable intérêt dont vous payez mon zèle,
A sa douce pupille en porte la nouvelle.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

Miss ODELSON, seule.

C'est une aimable femme. — Édouard va venir ;
Je tremble de le voir. Pourrai-je parvenir
A lui taire un secret ?.... O contrainte funeste !
Renfermer dans son cœur un sentiment céleste !
Ne pouvoir se livrer !... Tel est l'arrêt du sort.
Un serment est sacré fait sur un lit de mort.
Puisque pendant six ans ma longue patience
M'évita le danger que m'offre sa présence,
Ne pourrai-je donc pas, bien plus forte aujourd'hui,
Garder l'affreux serment que j'ai fait contre lui ?
D'arriver en ces lieux quelqu'un, je crois, s'empresse ;
Si c'était... De mon trouble, ah ! rendons-nous maîtresse.
C'est le jeune Weymour ! Un autre sentiment
Plus pénible et plus doux m'agite en ce moment.
Pourrai-je encor cacher ce que mon cœur éprouve ?

SCÈNE VIII.

HENRI, Miss ODELSON.

HENRI.

C'est vous, miss Odelson, que dans ces lieux je trouve !
Moi, pour vous voir plus tôt, chez vous je suis allé
Avec notre Édouard qui de vous m'a parlé.

MISS ODELSON.

C'est ce que l'on m'a dit quand je suis arrivée.

HENRI.

Que je suis donc heureux! je vous ai retrouvée.
Oui, miss, c'est bien en vain que, fuyant mon pays,
J'ai sur le continent promené mes ennuis;
Toujours plus malheureux et toujours plus coupable,
Je vous rapporte un cœur que le chagrin accable.

MISS ODELSON.

Vainement, cher Weymour, vous me désespérez;
Des liens inconnus nous tiennent séparés.
Si je ne réponds pas à votre ardente flamme,
C'est qu'un tel sentiment n'est pas fait pour mon ame;
Vous m'estimeriez moins s'il y pouvait entrer :
Ne pouvant le sentir, craignant de l'inspirer,
Je n'ai ni le pouvoir, ni le désir de plaire.

HENRI.

Un autre plus heureux, peut-être moins sincère....

MISS ODELSON.

Non: le seul sentiment qui fit battre mon cœur
Fut le chagrin d'un père et l'aspect du malheur.
Dès mes plus jeunes ans, dans les bois transportée,
Je vis par les besoins mon enfance attristée.
Si j'avais le désir d'être aimée et d'aimer,
Je ne pouvais songer à celui de charmer;
Aussi de ce désert, témoin de tant de larmes,
J'ai rapporté mon cœur en ignorant mes charmes :
Ce cœur infortuné, par le malheur aigri,
Pour les sentiments doux est désormais flétri.
Il n'en connaît qu'un seul.... Non, ce n'est pas la haine;
Mais un secret mépris pour votre espèce humaine,
Les faux amis, surtout le ministre puissant

Qui proscrivit mon père, et mon père innocent!

HENRI.

Un ministre aurait donc par un acte arbitraire?...
Mais jadis devant moi parlant de votre père,
Je ne me souviens pas qu'alors vous ayez dit
Que par quelque méchant il eût été proscrit.

MISS ODELSON.

Je devais le cacher; mais bientôt, je l'espère,
Je pourrai de ma vie éclaircir le mystère :
Quand vous la connaîtrez, vous comprendrez, Weymour,
Que ce cœur n'est pas fait pour éprouver l'amour.

HENRI.

Je vous vis trop souvent de la mélancolie.
C'est donc à vos malheurs, à la misanthropie,
Que vous deviez ces mots si vifs et si piquants
Que votre esprit aigri lançait contre les grands?
Quelquefois à mon nom j'ai vu votre visage,
Au moment d'un souris, se couvrir d'un nuage :
Ce changement subit, en altérant vos traits,
Ajoutait, s'il se peut, encore à vos attraits.
Oui, vous me paraissiez une femme nouvelle,
Qu'un regret douloureux rendait encor plus belle;
Vos gestes, vos soupirs, votre douce pâleur,
Ce besoin d'un appui, ces graces du malheur,
Tout vous embellissait et rendait plus amère
La douleur que j'avais de ne pouvoir vous plaire.

MISS ODELSON.

Ai-je pu refuser l'offre de votre cœur
Sans combattre moi-même un sentiment vainqueur?
Sans un secret plaisir je ne pus vous entendre.

Pour la première fois un langage si tendre,
Et l'aveu d'un amour qu'éloignait ma fierté,
Frappèrent mon oreille; et ma sincérité
(Qui ne peut point encor se régler par l'usage)
Vous aurait avoué que ce cœur le partage,
Sans le funeste arrêt d'un sort vraiment cruel
Qui met entre nous deux un obstacle éternel.

HENRI.

Qu'entends-je! vous m'aimez? vous venez de le dire:
Chère miss! rien ne peut vous peindre mon délire.
Que parlez-vous d'obstacle? en peut-il être un jour
Entre des cœurs unis par le plus tendre amour?
Ah! daignez éclairer sur vous mon ignorance.
Laissez-moi pénétrer la secrète existence
Que vous avez traînée en vos affreux déserts:
On aime à raconter les maux qu'on a soufferts.
Parlez de votre père et de votre jeune âge;
Je vous plaindrai d'abord, je ferai davantage:
Dès qu'un nœud solennel aura comblé mes vœux,
Auprès du souverain nous irons tous les deux.
Au succès de vos droits j'intéresse mon père;
Il est juste, puissant par un grand ministère:
Et, fort de tant d'appuis, je livre l'oppresseur
En proie à tous les maux qu'éprouva votre cœur.

MISS ODELSON, troublée.

(A part.)

Que dites-vous? ô ciel! Ah! contraignons notre ame.

(Haut.)

Contenez votre amour qu'un vain espoir enflamme,
Et croyez bien surtout que votre père et vous

Ne pouvez me venger, ni diriger mes coups.
Édouard est chargé du soin de ma défense.

HENRI.

Édouard! quel soupçon!... Tous deux d'intelligence...
Je vois qu'un intérêt...

MISS ODELSON.

Je ne l'ai jamais vu,
Et cependant, monsieur, il m'est beaucoup connu.
Il peut, en se chargeant du soin de ma vengeance,
Obtenir de grands droits à ma reconnaissance.
Il sera mon ami : n'en soyez pas jaloux;
Car moins que vous il peut devenir mon époux.

HENRI.

De ce nouveau mystère....

MISS ODELSON.

Ah! craignez de l'apprendre.

(Se disposant à sortir.)

Je rejoins lord Derby qui chez lui doit m'attendre.

HENRI.

Lord Derby de mon père est le grand ennemi.

MISS ODELSON.

Et de miss Odelson le plus puissant ami.

HENRI, à part.

Serait-ce le ministre?..

MISS ODELSON.

Il faut que je vous laisse.
Cependant Édouard... Mais le moment me presse.
S'il rentrait, qu'avec vous il m'attende en ce lieu.

(Avec tendresse.)

Pour la dernière fois nous nous dirons adieu.

HENRI.

Ah! je n'entrevois plus qu'un avenir sinistre.

SCÈNE IX.

FLATTEMAN, HENRI, Miss ODELSON.

MISS ODELSON, apercevant Flatteman.

Ah! monsieur Flatteman! vous direz au ministre
Qu'à Londres on m'a vu ce matin arriver,
Et que, s'il le veut bien, il pourra m'y trouver.

FLATTEMAN, troublé.

Mais, miss Odelson...

HENRI.

Quoi! vous l'avez donc connue?

FLATTEMAN.

En Irlande, milord, long-temps je l'avais vue;
Mais....

MISS ODELSON.

Monsieur Flatteman, qui voyage avec fruit,
Vous dira le sujet qui vers moi l'a conduit.
Ce monsieur va partout, il recherche, il éclaire,
Oh! c'est un homme adroit pour percer un mystère.
J'aimerais pourtant mieux, et j'en avais l'espoir,
Qu'il exerçât plus loin son grand talent de voir.

(Elle sort.)

SCÈNE X.

FLATTEMAN, HENRI.

HENRI.

Mais que veut-elle dire? et pourquoi cet outrage?

FLATTEMAN.

C'est qu'on m'a desservi dans mon dernier voyage.
Le ministre, pour cause, à Dublin m'envoya;
La ruse fut connue, et je fus trahi là.

HENRI.

J'entends. Mais quel était le but qu'avait mon père?

FLATTEMAN.

De savoir ce que miss à Dublin venait faire.

HENRI.

Mon père a donc connu cette miss Odelson?

FLATTEMAN.

Je l'ignore; et pourtant il pâlit à son nom.

HENRI.

Il pâlit! Flatteman, un danger le menace.

FLATTEMAN.

Je le crois comme vous, je l'ai dit à sa Grace.

HENRI.

Il faut tout découvrir. Il faut, si quelque erreur,
Égarant son pouvoir, compromet son honneur,
Qu'il ne redoute point de m'avouer ses craintes.
Moi seul puis le soustraire à de trop justes plaintes.
J'aime miss Odelson et je m'en crois aimé:
J'invoquerai le nœud que l'amour a formé.

FLATTEMAN.

Sur milord votre voix aurait bien plus d'empire...

HENRI.

Un instant de retard à mon père peut nuire.
J'attends miss Odelson, j'attends même Édouard;
Elle espère en son zèle, a recours à son art...
Près d'elle mon ami me sera favorable;
Il saura l'attendrir si mon père est coupable:
Lui seul peut accorder, s'il est médiateur,
L'intérêt du ministre et celui du malheur.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

Sir HARVEY, HENRI.

HENRI.

Oui, voilà le motif de mon inquiétude,
Mais mon plus grand tourment est mon incertitude.
Je suis loin de penser que le duc de Weymour
Très-aimé de son prince, estimé de la cour,
Ait, par quelque action indigne de son ame,
Exposé son honneur à mériter le blâme;
Et cependant je vois qu'il se forme sur lui
Un orage qui peut éclater aujourd'hui.
S'est-il jamais trouvé dans ces grandes affaires
Qui font des ennemis souvent héréditaires?

SIR HARVEY.

Mais, non, je n'ai jamais connu d'évènement
Qui pût le menacer d'un long ressentiment....
Ah! ce crime d'état relatif à l'Irlande
Fut dans notre jeunesse une affaire assez grande.
Vous, vous n'étiez pas né quand cela se passa.
C'est un George Weymour, je crois, qu'on condamna.
Ce procès fit du bruit, peu je me le rappelle;

Mais je sais seulement qu'une faveur nouvelle
Mit votre père encor en un bien plus grand jour;
Et qu'il fut par le roi créé duc de Weymour.

HENRI.

Serait-ce pour cela?

SIR HARVEY.

Non; l'affaire était claire,
Et le procès connu de toute l'Angleterre.
Quant aux titres, aux biens de cet infortuné,
Votre père en étant le parent éloigné,
Il dut les obtenir. Et pourtant dans le monde
Où toujours de travers chacun raisonne et fronde,
On dit que milord duc avait quelque intérêt
A ce que l'on rendît un si cruel arrêt;
C'est une calomnie, et je sais au contraire
Qu'il fit pour son cousin tout ce qu'il pouvait faire.

HENRI, tombe dans la plus sombre réflexion.

Ah! dieu!

SCÈNE II.

CLARA, HENRI, Sir HARVEY.

CLARA.

Miss Odelson arrive en cet instant;
Madame Folleville est allée au-devant....

(A sir Harvey.)

Vous savez qu'elle va demeurer avec elle?

SIR HARVEY.

Que me dis-tu donc là? Quelle est cette nouvelle?

CLARA.

Milady la renvoie....

SIR HARVEY.

Oui, c'est là son projet.
Mais j'espère avant peu reprendre ce sujet.
Je ne dois pas toujours être mené peut-être :
Il faudra voir enfin qui de nous est le maître.

CLARA, en souriant.

Oh! ce ne sera pas vous, mon père, assurément.

SIR HARVEY.

C'est-ce que nous verrons.... dans un autre moment.

CLARA, à Henri qui est toujours dans ses réflexions.

Qui vous occupe donc? pourquoi cette tristesse?

HENRI.

Miss Odelson revient, que près d'elle on s'empresse....
Environnez-la tous de soins, d'attentions.

SIR HARVEY.

Ma femme est à la cour, nous nous amuserons.

HENRI.

Et moi, quand vous serez réunis auprès d'elle,
Je veux de mon ami solliciter le zèle;
Lui demander conseil est tout ce que je veux;
Lui seul peut m'éclairer dans ce dédale affreux.

CLARA.

Moi, je vais employer madame Folleville,
Son aimable gaîté nous sera bien utile.

SIR HARVEY.

Elle et moi, nous avons déja tout arrêté;
Et je vais ordonner que l'on serve le thé.

(Il sort avec Clara.)

SCÈNE III.

HENRI, SEUL.

Près d'Édouard sachons ce qu'il convient de faire.
Découvrons le coupable.... Ah! si c'était mon père!
Édouard le connaît, s'il est l'accusateur;
Et je puis pour le duc, en attaquant son cœur....
Sans avoir vu milord implorer la clémence....
Non, ce serait blesser les lois de la prudence.
A m'éclairer ici je dois mettre plus d'art,
Parler avec sang froid.... Ah! je vois Édouard.

SCÈNE IV.

HENRI, ÉDOUARD.

ÉDOUARD.

Je ne l'ai point trouvée; oui, mes courses sont vaines;
Et je n'ai retiré d'autre fruit de mes peines
Que d'entendre partout louer miss Odelson.

HENRI.

Tu la verras bientôt, et dans cette maison.
Afin de t'y trouver elle est tantôt venue.
Et dans peu....

ÉDOUARD.

Je l'attends. Sans doute qu'à sa vue
Tu n'as pu retenir les plus tendres aveux.

HENRI.

Dans un autre moment je me croirais heureux.

Elle m'a dit enfin que j'avais su lui plaire;
Mais soudain se couvrant d'un funeste mystère,
Elle trouve à mes feux un obstacle cruel.

ÉDOUARD.

Pour un amant aimé point d'obstacle éternel.
Moi, de le surmonter je conçois l'espérance;
Et sur mon amitié tu peux compter d'avance.

HENRI.

Ah! mon cher Édouard pourras-tu réussir?
Je prévois au contraire un bien triste avenir.
Si l'amour un instant agite sa pensée,
D'un sentiment plus fort son ame est oppressée:
Sa famille, livrée à quelque grand malheur,
D'un douloureux regret a pénétré son cœur;
Et d'un homme puissant dont elle fut victime
C'est par toi qu'elle veut nous révéler le crime.
Appelé par le peuple à défendre les lois,
Tu lui dois ton appui, tes talents et ta voix;
Et, d'après ses projets, il doit être probable
Que tu sais ses malheurs et le nom du coupable.

ÉDOUARD.

Je vais bien t'étonner en attestant ma foi,
Que sur miss Odelson j'en sais bien moins que toi.
Je ne l'ai jamais vue, et de son existence
Seulement ses bienfaits m'on donné connaissance.
Sa lettre, qui m'apprit que l'on m'avait élu,
M'annonçait en effet qu'elle avait résolu
De combattre par moi quelque grande injustice.
Un puissant, m'a-t-on dit, d'un crime est le complice;
Quant à ce grand coupable et tout ce qu'il a fait,

Miss Odelson encor m'en a fait un secret.

HENRI.

Vraiment tu ne sais rien? la chose est singulière.
Mais par elle conduit dans ta belle carrière,
Dois-tu donc, sur son ordre ardent accusateur,
De quelque homme d'état compromettre l'honneur?

ÉDOUARD.

J'ai cru que mon ami savait mieux me connaître.
Oui, j'ai quelque courage, et l'ai prouvé peut-être :
Mais crois-tu qu'égaré par le ressentiment,
D'un adroit ennemi je serai l'instrument?
Que j'irai compromettre une honorable vie?
Sur un homme innocent verser la calomnie?
Et, par le vain espoir d'occuper le public,
De l'art de l'orateur faire un honteux trafic?

HENRI.

Non : je croirai toujours ton intention pure.
Mais n'est-on pas souvent dupe d'une imposture?
Et ton enthousiasme, échauffant ton esprit,
Ne peut-il dans l'erreur te montrer un délit?
On ne veut point agir contre sa conscience;
Mais on veut avant tout prouver son éloquence;
On veut faire du bruit. D'un peuple curieux
Par un peu de scandale on fixe plus les yeux :
Tout orateur désire un succès populaire.
On l'obtient aisément, car on est sûr de plaire
Dès qu'on couvre les grands de ce bannal mépris,
Que sur eux la tribune appelle avec ses cris,
Afin de les livrer à la publique haine
Dont on fait de nos jours la roche Tarpéienne.

ÉDOUARD.

L'exagération, je le sais, nous séduit;
En plaisant à la foule au bon droit elle nuit.
Le vrai patriotisme a sa marche plus sûre,
Dans la discussion il garde la mesure;
Et l'ardent orateur qui s'en est écarté
Arme contre lui-même une majorité.
Mais il n'en doit pas moins poursuivre avec constance
L'intrigue dévoilée et l'injuste puissance;
En forçant le pouvoir d'écouter notre voix,
C'est le rendre plus fort, c'est augmenter ses droits.
Des institutions nous sommes sentinelles;
Pour les consolider il faut veiller sur elles:
Qui manque à ce devoir ne sert pas son pays,
N'est d'un représentant que le fantôme assis.
Si cet indifférent n'a pas droit à l'estime,
Que penser de celui que l'intérêt anime?
Qui ne voit dans le choix de ses concitoyens
Que le chemin brillant des honneurs et des biens,
Et qui, dès le départ député mercenaire,
Met son honneur à prix et sa voix à l'enchère.
De corrompre un cœur pur qui pourrait essayer?
Les places, les grandeurs, tout l'or du monde entier
Ne peut sur son devoir emporter la balance;
Et d'un homme de bien payer la conscience.

HENRI.

En élevant très-haut ces emplois importants
De députés du peuple et de représentants,
On voudrait abaisser tout les appuis du trône.
Que dit-on de celui qui tient à la couronne,

Qui proclame les lois au nom du souverain,
Les fait exécuter la balance à la main ;
On l'accuse tout haut de fraude ou d'ineptie,
D'être ennemi du peuple et traître à la partie.

ÉDOUARD.

Les hommes sur ce point ne sont pas très-sensés ;
Mais à voir les abus ils sont intéressés :
Et je conviens qu'ils font éclater leurs murmures
Contre les possesseurs des grandes sinecures.
Mais quant au magistrat qui fait aimer les lois,
Au ministre éclairé qui par divers emplois
Obtint du souverain toute la confiance ;
Qui, juste par principe, est fort sans violence ;
Qui, le garant des lois et de la liberté,
Fixe son grand pouvoir au terme limité ;
Qui veille pour le peuple et prévient sa misère ;
Qui ne le trompe pas et l'administre en père ;
Un tel homme d'état méritant nos respects,
Du peuple quand il quitte, emporte les regrets :
Quand même quelques traits d'une maligne envie
Pendant son ministère auraient atteint sa vie,
Son nom dans tous les cœurs, inscrit et respecté,
N'en sera pas moins cher à la postérité.

HENRI, amèrement.

Bien ! je vois qu'un ministre, en dépit de sa place,
Peut avec des vertus devant toi trouver grace ;
Mais si miss Odelson veut le voir abattu,
Tu viendras l'accuser en plaignant sa vertu.

ÉDOUARD.

Dans ce que tu me dis je vois de l'ironie.

T'aurais-je donc blessé par quelque repartie?
Je sais que le hasard, qui dispose des rangs,
T'a placé pour briller un jour parmi les grands;
Et comme je connais ton cœur et ton mérite,
Pour le bien des Anglais, oui, je m'en félicite;
Mais moi que la naissance a jeté loin de toi,
Et qui pour m'élever n'aurai d'appui que moi,
Peux-tu trouver mauvais qu'en mon poste honorable
Je recherche une gloire et brillante et durable?
Orphelin méprisé, sans amis, sans parents,
J'ai dû sur mon pays porter mes sentiments;
Et déja je l'aimais en commençant la vie;
Oui, mon cœur palpitait au doux nom de patrie.
Pour marcher à mon but je dévorais le temps,
Et mes jeunes désirs et mes travaux constants
Étaient tous dirigés vers cet honneur insigne
De défendre nos droits, surtout d'en être digne.
Ah! puisque vers ce but me voilà parvenu,
Puisque par des succès je suis déja connu,
Je prétends et je dois étendre ma carrière.
A des yeux aveuglés j'offrirai la lumière;
Lutteur infatigable, aux ministres du roi,
Tout en les respectant j'opposerai la loi.
Sans que la passion ou m'égare, ou me presse,
Armé de la parole, ils me verront sans cesse,
Non pour les effrayer d'un vain ressentiment,
Ou pour briguer l'éclat d'un succès du moment;
Mais bien pour mon pays, pour l'état, pour sa gloire.
Ah! si par le courage on vit dans la mémoire,
J'ai cet espoir qu'un jour mon nom sera cité

Parmi les défenseurs de notre liberté.

HENRI, à part.

Qui pourra triompher d'un si grand caractère!
Je n'oserai jamais lui parler de mon père.

SCÈNE V.

Miss ODELSON, HENRI, ÉDOUARD.

HENRI.

Voici miss Odelson.

ÉDOUARD, allant au-devant d'elle.

Est-il vrai? quoi! c'est vous,
Miss?

MISS ODELSON, dans le plus grand trouble.

Moi-même, monsieur. Cher Henri, laissez-nous.

HENRI.

(Au geste de miss Odelson.)

Mais ce trouble..... Je sors pour ne pas vous déplaire.

(A part en sortant.)

Ne pourrai-je donc pas pénétrer ce mystère!

SCÈNE VI.

Miss ODELSON, ÉDOUARD.

ÉDOUARD.

Je connais donc enfin celle dont le bienfait.....

MISS ODELSON, regardant Édouard d'un air ému.

Pardonnez... mais mon cœur...

ÉDOUARD.

Oui, d'un chagrin secret
Sur vos traits la pâleur annonce la souffrance.

MISS ODELSON.

Et cette émotion... vient de votre présence.

ÉDOUARD.

Ma présence !

MISS ODELSON, *dans un transport subit.*

Édouard ! cher Édouard, parlez.
Votre voix... ce regard..., oui, vous me rappelez

(A part.)

Des souvenirs cruels... O ciel ! qu'allais-je dire !
Sur ce cœur trop ému reprenons de l'empire ;
Qu'il ne pénètre pas mes secrets sentiments :
Quelques instants plus tard, je rompais mes serments.

ÉDOUARD.

Vous êtes sous le poids d'une douleur secrète.
D'où viennent les transports de cette ame inquiète ?
Vous soupirez !..

MISS ODELSON.

Ah ! dieu !

ÉDOUARD.

Je crois que de mes traits
Naissent des souvenirs.....

MISS ODELSON, *plus calme.*

Ah ! dites des regrets.
Oui, je retrouve en vous quelques traits de mon père.

ÉDOUARD.

Se peut-il ?

MISS ODELSON.

Sa mémoire à ce cœur est bien chère.

ÉDOUARD.

Le hasard quelquefois par ces rapprochements
Reproduit à l'esprit d'anciens évènements...
Moi, je suis orphelin ; et, par un sort contraire,
Rien ne pourra jamais me rappeler ma mère.
Cependant je ne sais ce qu'éprouve mon cœur :
C'est ce qu'on doit sentir près d'une tendre sœur...
Ah! daignez pardonner cet excès d'imprudence ;
Mais soit que vos vertus ou ma reconnaissance
Ait d'avance entre nous formé quelque lien,
Sans deviner pourquoi près de vous je suis bien.

MISS ODELSON.

De ce tendre intérêt que vous me rendez fière !
A le solliciter je serai la première.
Parlons-nous désormais comme font deux amis
Que l'âge et le malheur auraient jadis unis.
Je ne ressemble point aux femmes de mon âge :
Dans des pays lointains élevée en sauvage,
J'agis avec franchise et ne crains point les yeux,
Ni tous les vains propos d'un public curieux.
Je sais quel sentiment règne au fond de mon ame,
Des hommes vertueux il n'aura pas le blâme ;
Ainsi parlons-nous donc sans réserve et sans art,
Vous direz mon amie, et moi cher Édouard.

ÉDOUARD.

Oui, je vous nommerai ma noble et tendre amie :
Et ne l'êtes-vous pas ? vos bienfaits sur ma vie
Ne vous donnent-ils pas mille droits sur mon cœur ?

C'est à vous que je dois la plus noble faveur.
Sans protecteur aucun, inconnu dans l'Irlande,
Obtenir de l'estime une marque si grande!....
Qui vous révéla donc mon nom et mes revers?

MISS ODELSON.

C'est votre livre écrit contre tous ces pervers,
Ces hommes du moment vendus à la puissance,
Dont un ministre met à prix la conscience.

ÉDOUARD.

Oui, contre ces gens-là j'ai peint ma juste horreur.

MISS ODELSON.

Et moi pour mon appui j'ai dû prendre l'auteur.

ÉDOUARD.

Oui, je sais que je dois, et pour ma bienfaitrice,
Diriger contre un grand ma voix accusatrice;
Mais je dois, invoquant les lois de mon pays,
M'assurer avant tout des preuves des délits;
Et mon aimable amie est trop sage elle-même
Pour vouloir appeler la vengeance suprême
Sur un homme d'honneur, non sur l'adroit méchant
Qui veut aux yeux de tous se montrer innocent.
La vérité souvent ne suffit pas pour vaincre;
Ce n'est pas tout de dire, il faut encor convaincre;
Et je refuserais mes nobles fonctions
S'il fallait devenir l'écho des passions.
Accuser sans motif, provoquer la vengeance,
Poursuivre la faiblesse, effrayer l'innocence...
O miss! un tel emploi me serait odieux;
Et, me déshonorant même à mes propres yeux,
Me rejetterait loin de la noble carrière

Où j'ai rêvé le bien que je pouvais y faire.

MISS ODELSON.

Ah! de tels sentiments sont bien dignes de vous!
Mais ne redoutez point que l'effet du courroux
En aveuglant mes yeux m'ait trompé sur ma cause.
C'est sur la vérité d'abord qu'elle repose,
Sur des faux reconnus, sur de vivants témoins.
Ces preuves, ces papiers, réunis par mes soins,
Demain vous les aurez, ils sont irrécusables.
Là, vous reconnaîtrez le crime et les coupables;
Là, vous verrez d'abord le plus noble seigneur
Condamné par les pairs comme un conspirateur,
Dérobant à la mort une tête proscrite;
Abandonné de tous, il n'a pour toute suite
Qu'une famille en pleurs et tout près du besoin.
De ses maux un désert est l'unique témoin:
C'est là qu'on a forcé cet homme qui naguère
Par ses biens et son rang brillait en Angleterre,
Sous un abri de chaume élevé par sa main,
A défendre sa fille et lui contre la faim:
Ah! je te vois encor, trop infortuné père!
Par tes rudes travaux combattre ta misère;
Et le front incliné sur un ingrat sillon
Solliciter pour nous une avare moisson.
Tes regrets, tes soupirs sont gravés dans mon ame.
« Moi, disais-tu souvent, proscrit comme un infame! »
Tu le disais encor sur ton lit de douleurs.....
Je ne puis achever, et vous voyez mes pleurs.

ÉDOUARD.

Oui, vos malheurs sont grands; mais calmez-vous de grace,

S'il se peut, de votre ame effacez-en la trace.
Mon amie, achevez d'éclairer mon esprit
Sur le destin d'un père...

MISS ODELSON.

Eh! n'ai-je donc pas dit
Qu'après vingt ans passés d'une longue misère,
En maudissant le sort il quitta cette terre;
A son dernier soupir qu'il rendit dans mes bras,
Il me dit : « O ma fille ! ah ! ne me pleurez pas !
« Et respectez mon nom; la céleste puissance
« Qui nous jugera tous connaît mon innocence. »
Puis il me fit jurer, religieusement,
De suivre ses avis, et j'en fis le serment.
Mais parmi les serments qu'exigea sa prudence,
J'en fis un qui me fut dicté par la vengeance :
Je jurai que jamais je n'aurais de repos
Que je n'eusse puni l'auteur de tous nos maux.
Cet espoir de vengeance, en soulageant mon ame,
D'un vertueux courage en un instant m'enflamme.
Dès que sur le tombeau d'un père malheureux
J'eus porté le tribut de mes derniers adieux,
Je quittai mon désert. J'arrive en Angleterre,
Certaine d'y trouver un ami de mon père.
Je présente à ses yeux la fille du proscrit;
Je me nomme : et soudain son ame s'attendrit.
Il ne me faut pas, dis-je, une pitié commune;
Que me ferait votre or? que me fait la fortune?
Je veux, je l'obtiendrai, que le nom respecté
De mon père innocent soit réhabilité.
Mon vénérable ami conçoit cette espérance;

Aux vœux d'une ame active il mêle sa prudence;
J'ai vu, j'ai visité tous les nobles seigneurs,
Compagnons de mon père; ils sont mes protecteurs.
Depuis six ans entiers ma douleur vagabonde,
Pour atteindre mon but m'a fait courir le monde.
J'ai su, par des témoins soudoyés au procès,
Que l'intrigue en avait tissu les nœuds secrets;
J'ai su me procurer une pièce importante
Qui donnera d'un faux la preuve convaincante:
Que dirai-je de plus! le moment est venu
Où ce crime odieux doit être enfin connu;
Il le sera par vous, qui joignez au courage
Les talents, la prudence à l'ardeur de votre âge.
Vous seul de ma maison rétablirez l'honneur,
Ou j'aurai trop long-temps mal jugé votre cœur.

ÉDOUARD.

Douter de mon cœur! vous! quand un brûlant délire
Au récit de vos maux le transporte et l'inspire!
Chaque mot qui peignait vos regrets, vos tourments,
En m'en faisant souffrir, me les rendait présents.
J'habitais près de vous dans vos incultes plaines,
J'aidais à vos travaux, je partageais vos peines;
L'imagination, exaltant mon esprit,
Me faisait éprouver tous les maux du proscrit.
Près de sa fille en pleurs, j'ai vu ce tendre père
Dévorant sa douleur, lui cachant sa misère,
S'affliger de l'instant où son enfant est né,
Et porter vers le ciel un regard indigné.
D'autres fois, tourmenté des beaux jours de sa vie,
De cruels souvenirs lui rendaient sa patrie;

Du rivage vers elle il étendait les bras,
Appelait ses amis... qui ne répondaient pas.

MISS ODELSON.

Ah! ce tableau trop vrai... Cessez, cessez, de grace.

ÉDOUARD.

A celui de vos maux pouvais-je être de glace?
Et vous craignez encor que, timide orateur,
Je n'abandonne ici la cause du malheur!
Eh quoi! la vérité, par un accent qui touche,
Parlera par vos pleurs moins que par votre bouche!
Je vous verrai partir des plus lointains déserts;
Pour chercher un appui vous passerez les mers;
Vous viendrez, pour l'honneur d'un respectable père
Dont un arrêt de mort frappe encor la poussière,
Réclamer la justice, appeler des amis,
Pour lui rendre son nom, ses biens et son pays:
Après six ans de soins, de travaux, de constance,
De punir l'oppresseur vous aurez l'espérance;
Et moi, par mon état, public consolateur,
Je pourrais refuser d'être l'accusateur!
Non, non, ne craignez pas une pareille injure;
Vous obtiendrez justice, et, par vous, je le jure;
Votre persécuteur va trembler à ma voix,
Et demain je l'accuse en invoquant les lois.

MISS ODELSON.

O doux pressentiment d'une entière justice!
Mais déja le coupable est en proie au supplice;
Mon nom le fait pâlir!... Ah! qu'il souffre à son tour!
Je vais donc t'écraser, misérable Weymour!

ÉDOUARD.

Weymour! c'est-là le nom?...

SCÈNE VII.

HENRI, ÉDOUARD, Miss ODELSON.

HENRI, *qui est arrivé aux derniers mots de miss Odelson.*

Mon père un misérable!

MISS ODELSON.

Henri! quoi, vous ici!

ÉDOUARD, *tristement.*

Lord Weymour est coupable!

HENRI.

Et voilà donc enfin l'évènement cruel
Qui mettait entre nous un obstacle éternel!
Et mon trop lâche cœur aurait tant de faiblesse
Que de chérir encor cette main qui le blesse!
Mais pourquoi, pour le duc suppliant aujourd'hui,
Craindre votre menace et m'effrayer pour lui!
Avez-vous le pouvoir qui vous est nécessaire
Seulement pour lutter contre un tel adversaire?
Dans tout ce que la cour a de plus renommé
N'a-t-il pas des soutiens? N'est-il donc pas aimé?
J'ignore s'il est vrai qu'un abus de puissance
Ait égaré son cœur ou trompé sa prudence;
Mais, fût-il criminel, il a pour lui le roi,
Ses talents, ses travaux...

ÉDOUARD, *vivement.*

Et moi, j'aurai la loi.

HENRI.

Quoi, c'est vous, Édouard, qui l'accusez vous-même?

ÉDOUARD.

Cher Henri! tu ne peux savoir combien je t'aime:
Je voudrais que le sort, dans mes vœux de moitié,
M'aidât à te prouver quelle est mon amitié:
Mes jours ne seraient point un trop grand sacrifice;
Mais ton père a failli, j'en demande justice :
Dès demain je l'accuse, et j'en ai le pouvoir.
Je perdrai mon ami, j'aurai fait mon devoir.

HENRI.

Et vous, cruelle! vous...

MISS ODELSON.

Vous venez pour un père
Élever près de nous une voix tutélaire,
Pour lui vous m'implorez; et vous ne songez pas
Que lui seul de mon père a causé le trépas!
Mais ne rappelons point les motifs de ma haine ;
Ce n'est pas contre vous que le courroux m'entraîne.
Dédaignant de mon sexe un art vain et trompeur,
Je vous ai franchement avoué mon erreur :
Cet aveu que j'ai fait, je puis encor le faire ;
Ce cœur à votre amour ne fut jamais contraire;
Mais quels que soient pour vous mes tendres sentiments,
Je dois punir un traître, et remplir mes serments.

HENRI.

De ce qui nous est cher trame-t-on la ruine?
En me rendant heureux, votre main m'assassine;
Et de ce coup cruel tel doit être l'effet,
Qu'il fait souffrir le cœur que l'amour satisfait.

Vous m'aimez, dites-vous? Prouvez-le-moi, cruelle!

(Inspiré par une pensée nouvelle.)

Mais quel soudain espoir! N'y soyez pas rebelle.
Édouard, mon ami! tu me seconderas;
Il n'est que ce moyen pour finir nos débats.

(A miss Odelson.)

Permettez qu'à l'instant, éclairant le ministre,
Il apprenne par moi votre projet sinistre.
Ma bouche dira tout, mon amour, mes tourments,
Votre haine pour lui, pour moi vos sentiments;
S'il a fait une faute... il n'aura pas l'audace...
Un éclat a toujours effrayé l'homme en place.
Alors, dans sa sagesse, il trouve le moyen
De réparer le mal en formant un lien...
Je ne sais quel espoir vient de charmer mon ame...
Ah! ne rejetez pas ce projet qui m'enflamme!
Dans deux heures au plus, je reviens près de vous,
Heureux par l'avenir, embrasser vos genoux.

MISS ODELSON.

Mais vous ne savez pas...

ÉDOUARD.

Ah! craignez, mon amie,
De céder au penchant d'une ame trop aigrie!
Ce que propose Henri part du plus noble cœur;
Il voudrait accorder son amour et l'honneur.
Le refuser serait vous montrer inhumaine.
Laissez-le se livrer au beau feu qui l'entraîne;
Près du duc de Weymour, va, vole, cher ami,
Et presse ton retour; nous t'attendons ici.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

MADAME FOLLEVILLE, MISS ODELSON.

MISS ODELSON.

Vous êtes trop aimable, et de voir votre France,
Vous me donnez, madame, un peu d'impatience.
C'est un pays charmant, et je sens que vos mœurs
Un instant me feraient oublier mes malheurs.
Puis vous m'avez conté des histoires si folles,
Que je n'ai pu, vraiment, adresser deux paroles
A ce bon Édouard. Mais de votre Clara
Il paraît bien épris.

MADAME FOLLEVILLE.

Je vous dirai cela.
Ce n'est que d'aujourd'hui que j'ai leur confiance.
La petite m'a fait tantôt la confidence
Qu'elle aimait Édouard. Je n'ai pu la blâmer;
Un peu plus jeune, moi, j'aurais voulu l'aimer.

MISS ODELSON.

Mais tantôt j'ai cru voir qu'ils étaient en querelle;
Vous en savez la cause, ah! dites, quelle est-elle?

MADAME FOLLEVILLE.

C'est, je crois, sir Harvey qui cause ce courroux.
Le bonhomme, rentré presque aussitôt que vous,
Parle bas à sa fille; et son joli visage,
Joyeux auparavant, s'est couvert d'un nuage;
Mais elle aussitôt va trouver notre Édouard,
D'un air très-animé, pour causer à l'écart.

MISS ODELSON.

Ah! je vois nos amants, et c'est vers nous qu'ils viennent.

MADAME FOLLEVILLE.

Mais comme avec chaleur tous les deux s'entretiennent!
Si nous les écoutions? Ma foi, je le ferais,
Afin de parvenir à mettre entre eux la paix.

(Elles se retirent dans un coin du théâtre de façon à n'être pas vues.)

SCÈNE II.

ÉDOUARD, CLARA; MADAME FOLLEVILLE, MISS ODELSON, *cachées.*

ÉDOUARD, entrant vivement avec Clara.

Chère Clara, songez...

CLARA.

Non, vous avez beau dire;
Et ce n'est pas ainsi que l'on doit se conduire.

ÉDOUARD.

C'est que le baronnet a voulu s'amuser.

CLARA.

Eh! non, à notre hymen il prétend s'opposer.
Édouard, m'a-t-il dit, accuse mon beau-frère;

Qu'il renonce à ta main, je ne suis plus son père.

ÉDOUARD.

Mais, qui l'a donc instruit?

CLARA.

Il m'a dit tout savoir
Par Henri, qui sortait, et venait de vous voir.
C'est pourtant votre miss, que j'aimais tout à l'heure,
Mais que je n'aime plus, depuis qu'en ma demeure
Elle vient de porter le trouble, et me ravir
Un espoir qui m'offrait le plus doux avenir.
Qu'avait-elle besoin, cette miss singulière,
De venir en ces lieux? L'amitié que mon père
Avait pour vous, ingrat, aurait tout applani;
Il aurait triomphé, même de milady;
Mais pas du tout, monsieur se charge d'une affaire;
Se fait le champion d'une belle étrangère;
Et, pour mieux la servir, du ministre en faveur,
Sans trop savoir pourquoi, devient l'accusateur!
Un pareil dévoûment peut-il bien se comprendre?
Vous ne répondez rien, mais je sais vous entendre;
Et je vois clairement, par ce silence-là,
Que vous n'avez jamais aimé votre Clara.

ÉDOUARD.

Pouvez-vous le penser? Moi, qui toute ma vie
Ai vu dans ma Clara ma sœur et mon amie;
Celle dont les vertus et le sensible cœur
Devaient, par notre hymen, assurer mon bonheur.

CLARA.

Et prouvez-le moi donc, monsieur, dans l'instant même;
Peignez à votre miss notre embarras extrême;

Dites-lui de choisir un autre défenseur,
Qu'en cherchant, elle peut en trouver un meilleur.
Je sais qu'à l'intérêt qu'elle vous fit paraître,
Vous devez en retour, de l'amitié peut-être,
Mais vous ne devez pas sacrifier l'amour
Que l'hymen a l'espoir de couronner un jour.

ÉDOUARD.

Mais, Clara, ce malheur, jamais puis-je le craindre?
Ah! s'il me menaçait, je serais trop à plaindre!
Et, pour vous rassurer sur la tendre frayeur
Qui vous tourmente un peu, mais qui fait mon bonheur,
Je saurai bien, ce soir, prouver à votre père
Qu'il n'a rien à risquer dans toute cette affaire:
C'est sa timidité qui cause vos chagrins.

CLARA.

Non, monsieur, ce n'est point mon père que je crains.
Mais c'est ma belle-mère: elle agira de sorte
Qu'elle le forcera de vous fermer sa porte.
De sa haine pour vous pourra-t-on la blâmer?
Est-ce donc un moyen de vous en faire aimer,
Que d'aller accuser le ministre son frère?
Elle aurait très-grand tort d'agir en sens contraire.
Pouvez-vous sur ce point vous faire illusion!
Moi, j'ai très-peu d'esprit, encor moins de raison;
Mais si je me trouvais dans cette circonstance,
Et si quelqu'un jamais vous faisait une offense,
Bien loin de l'accueillir et de le recevoir,
Je le détesterais et ne pourrais le voir.

ÉDOUARD.

Par ce raisonnement, vous savez me confondre;

Et je le détournais pour ne pas y répondre.
Oui, milady pourrait, d'après un tel éclat,
Rompre notre lien, et sans qu'on l'en blâmât.
Et qui pourrait d'ailleurs compter sur votre père?
Près de sa femme il tremble, il est sans caractère;
Et ma position, par un effroi subit,
Me montrant mon malheur, me glace et m'interdit.

CLARA.

Mais il est un moyen que tout cela finisse;
Et de miss Odelson faites le sacrifice.

ÉDOUARD.

Qui, moi, l'abandonner! Vous me connaissez mal.
Cet instant pour mon cœur est sans doute fatal;
Je souffre tous les maux qui peuvent blesser l'ame,
Excepté le tourment qui doit punir l'infame.
J'ai donné ma parole. Est-ce donc aujourd'hui,
Qu'en voyant le malheur réclamer mon appui,
Je pourrais refuser de défendre sa cause?
Et quand sur mes travaux son avenir repose,
Ma bienfaitrice en moi n'aurait aucun espoir!....
Non, de perdre Clara je suis au désespoir,
A son amour si vrai je resterai fidèle,
Je sens trop que ce cœur ne peut vivre sans elle;
Mais si par la bassesse il me faut l'obtenir,
Faisons notre devoir, et puis sachons mourir!

SCÈNE III.

ÉDOUARD, CLARA, MADAME FOLLEVILLE, MISS ODELSON, *paraissant.*

CLARA.

Ah! cruel, c'est ainsi....

MISS ODELSON.

Que vraiment magnanime,
On obtient tous les droits à la publique estime!
Ah! mon cher Édouard! votre belle action
Excite tellement mon admiration,
Qu'il faut, comme une sœur qui cède à sa tendresse,
Que sur ce cœur ému dans l'instant je vous presse.

CLARA, en colère.

Quoi! miss, contre l'usage.....

MADAME FOLLEVILLE.

Et vive les bons cœurs!
A Paris l'on s'embrasse, et tout est mieux qu'ailleurs.

ÉDOUARD.

Chère miss Odelson!...

MISS ODELSON, à Clara.

Pour vous, ma jeune amie,
Qu'ici, bien malgré moi, beaucoup je contrarie,
Cessez de m'en vouloir; car c'est innocemment
Que j'allais vous priver du plus loyal amant.
Vous ne le perdrez pas, c'est moi qui vous l'assure,
Et malgré milady votre union est sûre:
J'ai pour y parvenir un moyen si certain,

Que d'avance je peux lui donner votre main.

CLARA, *vivement.*

Pour votre défenseur vous cessez de le prendre?

MISS ODELSON.

Je ne dis pas cela.

MADAME FOLLEVILLE.

Je n'y puis rien comprendre.
Mais miss, en ce moment, vous vous moquez de nous?
Quoi! malgré les parents vous les rendrez époux!
Mais vous vous mêlez donc tant soit peu de magie?

ÉDOUARD.

C'est de miss Odelson une plaisanterie.

CLARA.

Non, mais de certains mots échappés au dépit
Miss se souvient peut-être, et déja m'en punit.

MISS ODELSON.

Mais vous aviez raison d'être très en colère;
Et je suis en effet une miss singulière.
Cela n'empêche pas que, malgré ma fierté,
Votre hymen à tous deux ne soit bien arrêté.
Eh! mais, fort à propos j'aperçois votre père;
Et je vais l'avertir de ce que je veux faire.

ÉDOUARD.

Comment?....

SCÈNE IV.

ÉDOUARD, CLARA, MADAME FOLLEVILLE, MISS ODELSON, SIR HARVEY.

MISS ODELSON.

Cher baronnet, je dois vous prévenir

Que voilà deux amants que je m'en vais unir.
Vous devez....

SIR HARVEY.

Sans l'aveu d'un père de famille,
Une étrangère ici dispose de ma fille!

MISS ODELSON.

Oui, j'en disposerai.

SIR HARVEY.

Mais ce singulier ton....
Il n'est que milady qui, dans cette maison,
Ait droit de commander; et votre mariage
Ne se fera donc pas malgré que j'en enrage.
Ma femme à votre hymen ne pouvant consentir,
A son ordre aussitôt il me faut obéir.

(Regardant miss Odelson.)

Et puis dans tout cela je vois certain mystère
Qui peut être fort bon, mais qui ne me plaît guère.
Et toi, qui te permets d'attaquer un seigneur
Qui pouvait devenir un jour ton protecteur;
Je te l'ai dit tantôt, et c'est une imprudence
Que de se mesurer avec une excellence.
En seras-tu bien mieux avec tes beaux discours?
Et quand tu nous tiendrais assis pendant deux jours,
Crois-tu que nous irons, risquant une disgrace,
Pour te faire plaisir voter contre sa Grace?
Mes collègues et moi ne sommes pas si fous.
Le duc aura raison, s'il parle contre vous;
Et comme il parlera, je te prédis d'avance
Que tu perdras ta cause avec mon alliance.

MISS ODELSON.

Et moi je lui prédis le plus brillant succès ;
Qu'il fera sa fortune en gagnant mon procès ;
Que Weymour tombera ; que sa chute est prochaine ;
Que votre femme un jour deviendra moins hautaine ;
Qu'Édouard, votre ami, doit épouser Clara,
Qui me craint aujourd'hui, qui bientôt m'aimera ;
Et qu'enfin cet hymen, en vous comblant de gloire,
Fera votre bonheur, et vous pouvez m'en croire.

SIR HARVEY, *tout étonné.*

Vous m'assurez cela d'une telle façon,
Que je ne suis pas sûr encor d'avoir raison.

SCÈNE V.

ÉDOUARD, CLARA, MADAME FOLLEVILLE, MISS ODELSON, SIR HARVEY, ANDREWS.

ANDREWS.

Monsieur, madame rentre, elle est très en colère
Contre vous ; mais surtout contre cette étrangère....

SIR HARVEY, *effrayé.*

Ah ! que me dis-tu là ! Comment nous excuser ?
(*A tout le monde.*)
Vous verrez que d'abord elle va m'accuser,
Et si miss Odelson avait la complaisance....

MISS ODELSON.

J'entends, de m'en aller.

SIR HARVEY.

Non, de fuir sa présence.

MISS ODELSON.

Je m'en garderai bien.

ÉDOUARD, à sir Harvey.

Quelle timidité!

SIR HARVEY.

Je ne me pique pas du tout de fermeté.
Quand une femme crie....

MADAME FOLLEVILLE.

Il faut crier plus qu'elle.

MISS ODELSON, d'un ton sérieux.

Je vous protégerai, je vous prends sous mon aile.

ÉDOUARD.

Mais vous allez vous-même éprouver son courroux.

MISS ODELSON.

C'est ce qu'il faudra voir.

CLARA.

Ah! prenez garde à vous.

MISS ODELSON.

Et que sait-on, je puis la réduire au silence.

MADAME FOLLEVILLE.

Vous n'y parviendrez point.

SIR HARVEY.

Ah! je tremble d'avance.

CLARA.

N'allez pas l'irriter.

ÉDOUARD.

Ici, vous auriez tort.

SIR HARVEY.

Quant à moi, je serai du parti.... le plus fort.

SCÈNE VI.

ÉDOUARD, CLARA, MADAME FOLLEVILLE, MISS ODELSON, SIR HARVEY, MILADY.

MILADY, *à miss Odelson.*

Je vous retrouve ici, j'en suis vraiment charmée.
De toute ma maison vous paraissez aimée;
Et je n'ai qu'un regret, c'est que pour y venir
On choisisse l'instant où l'on me voit sortir.

SIR HARVEY, *timidement.*

Milady, j'ignorais....

MILADY, *brusquement.*

Et qui vous fait querelle?

MISS ODELSON.

Si madame en rentrant me retrouve chez elle,
C'est que nous y traitons de très-grands intérêts.
Henri veut arrêter un scandaleux procès;
Et quand votre neveu m'implore pour son père,
Sa tante pourrait bien se montrer moins sévère.

MILADY.

Vous implorer! qui, moi?

MISS ODELSON.

Ce serait un devoir;
Et vous allez, madame, avant peu le savoir.

MILADY, *avec mépris*

Qu'a de commun milord et la miss inconnue....

MISS ODELSON.

Milord me connaît bien et redoute ma vue.

SIR HARVEY, à milady.

Contre mon beau.... sa Grace, on a de grands projets.

MILADY.

Oh! nous saurons bientôt ces terribles secrets;
Car je vois mon neveu. Mais pourquoi ce silence?
Ce visage abattu?

MISS ODELSON, à part.

J'éprouve sa souffrance.

SCÈNE VII.

ÉDOUARD, CLARA, Madame FOLLEVILLE, Miss ODELSON, Sir HARVEY, MILADY, HENRI.

ÉDOUARD.

Je vois trop à ton air que rien n'a réussi.

HENRI.

Ah! plains, cher Édouard, ton malheureux ami.
Oui, mon père est coupable, hélas! tout me l'assure.
J'ai cru voir mon arrêt écrit sur sa figure;
Et c'est avec effroi que je l'ai vu rougir
Au récit des dangers qu'il avait à courir.
Rougir devant son fils doit être un grand supplice!
En voyant ses remords je me croyais complice:
Mais dès que j'ai parlé de l'espoir que l'amour
Pour empêcher l'éclat m'a fait naître en ce jour,
Sur son front obscurci s'est fait voir l'espérance....
Tout à coup reprenant un air d'indifférence,
Sans me dire un seul mot, il appelle un valet,

Demande ses chevaux, rentre en son cabinet,
Et me laisse accablé de la crainte d'un crime
Qui m'ôte le bonheur et lui ravit l'estime.

ÉDOUARD.

Cher Henri, calme toi.

MISS ODELSON.

Mon ami, je vous plains.

MILADY.

Que veut dire cela? Quels sont donc vos desseins?
Et pourquoi, mon neveu, supposez-vous mon frère
Capable d'avilir son noble caractère?
Je vois trop que l'amour, égarant vos esprits,
Vous a fait oublier de qui vous êtes fils:
Croyez-vous qu'une femme ait pu par son intrigue
Et par son protégé se créer une brigue
Capable d'ébranler le pouvoir de milord!
Quiconque l'essaîra, paîra bien cher ce tort.

SIR HARVEY, à part.

Je suis de son avis.

ÉDOUARD.

Je l'essaîrai, madame.
De preuves appuyé je dévoile la trame....

MISS ODELSON.

Oui, c'est par Édouard, c'est par sa loyauté
Qui l'on va découvrir enfin la vérité.
On connaîtra demain le nom de l'étrangère.
Mais pourquoi plus long-temps employer le mystère?
Mes amis sont tout prêts, mon défenseur connu,
Sûre de ses talents comme de sa vertu,
Je puis, à tous les yeux révélant ma naissance,

(A Henri.) (A milady.)
Consoler le malheur, et punir l'insolence.

MILADY, à part.

Quelle femme !

MADAME FOLLEVILLE, à Clara.

Écoutons.

MILADY, un peu embarrassée.

Vous ne m'effrayez pas.
A qui ferez-vous peur avec de tels éclats?
Que nous fait votre nom? une telle menace
Peut-elle en quelque chose, intéresser sa Grace?
Lorsque l'on est ministre, et ministre puissant....

MISS ODELSON.

Ainsi qu'un criminel poursuit-on l'innocent?

MILADY.

Quant de duc de Weymour on a le rang illustre....

MISS ODELSON.

Il faut par des vertus en soutenir le lustre.
Mais ce grand nom d'ailleurs ne fut jamais le sien,
Et ce titre et ce nom de mon père est le bien.

HENRI.

Vous fille d'un Weymour !

SIR HARVEY, à part.

C'est de George, je pense.

MADAME FOLLEVILLE.

Se peut-il?

ÉDOUARD.

Ah! j'ai lu ce grand procès d'avance.
Par le bruit qui dès lors, a dans Londre éclaté
Sur le genre de crime et sa réalité :

J'ai voulu le connaître et juger par moi-même
Les formes et le fond de cet arrêt suprême.
En Irlande, j'ai vu le peuple révolté
Pour sa religion et pour sa liberté;
J'ai vu de même aussi qu'un ardent ministère,
Par le malheur des temps devenu trop sévère,
Dédaignant la justice, écartant la raison,
S'appuyait sur la mort et la proscription.
Oui, le cœur indigné, j'ai lu l'acte arbitraire
Qui condamne à la mort votre malheureux père.
J'ai jugé par le rang de ses accusateurs
Qu'ils n'étaient que l'écho de plus grands imposteurs;
Enfin réunissant dans ma jeune mémoire
Ses services passés, ses titres à la gloire,
Certain que comme un crime on frappait le malheur,
J'ai pleuré l'innocent dont je suis le vengeur.

MISS ODELSON, vivement.

Quoi! vous l'avez pleuré!.... vous le deviez peut-être.

HENRI.

Eh quoi! George Weymour ne fut jamais un traître!

MISS ODELSON.

De scélérats vendus le faux est attesté,
Sur le bord du tombeau quand l'un s'est retracté;
L'autre comparaîtra pour accuser lui-même.

HENRI, accablé.

Mon père!

ÉDOUARD.

Mon ami.

MISS ODELSON.

Cher Henri, je vous aime.

MILADY, à part.

Serait-il vrai? grands dieux!

MADAME FOLLEVILLE, à Clara.

Regardez milady.

MILADY, dans l'accablement.

Cependant je ne puis....

SIR HARVEY, l'observant.

Son ton s'est radouci.

MILADY, regardant miss Odelson.

Je veux savoir.... allons.... que je hais cette femme!
C'est le duc qui lui seul peut rassuser mon ame.

(Elle sort.)

ÉDOUARD.

Quoi! milady s'en va.

SIR HARVEY, à part.

Moi, par occasion,
Je pourrais bien entrer dans l'opposition.

SCÈNE VIII.

FLATTEMAN, HENRI, ÉDOUARD, MADAME FOLLEVILLE, MISS ODELSON.

HENRI, à Flatteman.

Ah! vous venez enfin!

ÉDOUARD.

Que vient-on nous apprendre?

HENRI.

Avez-vous vu le duc?

FLATTEMAN.

Je suis allé l'attendre

Dans le palais du roi, tantôt en vous quittant.
Avec ce prince il n'est resté qu'un seul instant.
En sortant d'avec lui, sa figure altérée
Annonçait le tourment d'une ame timorée.
Il m'a pris à l'écart, puis écrivant un mot....
Il se disait tout bas. « Je le dois, il le faut...
« Ah! puisse mon exemple, en éclairant son ame,
« Le préserver toujours de la crainte du blâme! »
Puis des pleurs tout à coup ont inondé ses yeux;
Et cela m'a paru tout-à-fait merveilleux.
Un ministre pleurer! c'est un trait dans l'histoire,
Si je ne l'avais vu, je ne pourrais le croire.

HENRI.

Abrégeons, s'il vous plaît.

FLATTEMAN.

Après avoir écrit.
« Tenez, cher Flatteman, c'est ainsi qu'il m'a dit.
« Allez trouver mon fils, qu'il sache de moi-même
« Ma faute, ma disgrace et ma douleur extrême. »
A ce mot de disgrace, il m'a pris tout à coup.
Je ne sais quel vertige, oui, c'était comme un coup
Qui me portait au cœur. Si bien que sans rien dire,
Moi, j'ai pris le billet qu'il vient de vous écrire,
Afin de l'apporter, sans m'informer d'abord
Qui doit lui succéder, et c'est un très-grand tort.

(Il lui remet le billet.)

SIR HARVEY, à part.

Maintenant je pourrai l'appeler mon beau-frère.

MADAME FOLLEVILLE, à Henri qui a lu.

Eh bien, monsieur Henri?

MISS ODELSON.

Ce billet vous éclaire?....

HENRI.

Chère miss, vous pouvez me conserver l'honneur,
Et faire plus encore, assurer mon bonheur.

ÉDOUARD.

Peux-tu douter, Henri, d'un ame généreuse?

MISS ODELSON, troublée.

Lisez-moi ce billet.

CLARA, à part.

Ah! je suis curieuse....

HENRI, lit.

« Je sors de chez le roi; il sait tout; il a accepté ma « démission; je ne suis plus ministre, et je pars pour « le Continent. Annoncez à miss Odelson que S. M. « veut la voir; et qu'instruite de vos tendres sentiments « et de son estime pour vous, à ma prière, elle vous « fait duc de Weymour afin de tout réparer par un « hymen conciliateur. Adieu, mon fils, craignez l'am- « bition, et plaignez votre père. »

(Après la lecture de ce billet, miss Odelson paraît absorbée dans ses réflexions.)

ÉDOUARD, avec enthousiasme.

A ce trait généreux je reconnais mon roi.

(A miss Odelson.)

Son désir, mon amie, est pour vous une loi.
Oui, sans aucun éclat cet heureux mariage
Vous remet dans vos droits; vous rend votre héritage;
Et plus tard une loi que promet sa bonté,
Viendra casser l'arrêt injustement dicté.

HENRI.

Quel jour heureux pour moi! l'amitié me seconde.

MADAME FOLLEVILLE.

Sur l'amour aujourd'hui votre bonheur se fonde.

CLARA.

Que j'en suis enchantée!

SIR HARVEY, à miss Odelson.

Et qui croyait ici

Que vous deviendriez nièce de milady.

FLATTEMAN, à part.

Mais le fils pourrait bien succéder à son père.

(Haut à Henri.)

Permettez que mon cœur toujours franc et sincère....

HENRI.

Laissez....

FLATTEMAN, se retournant vers miss Odelson.

C'est à sa Grace....

MISS ODELSON, avec mépris.

Osez-vous en ce jour....

FLATTEMAN, en sortant.

Non, c'est une autrefois que je ferai ma cour.

SCÈNE IX.

MADAME FOLLEVILLE, SIR HARVEY, HENRI, CLARA, MISS ODELSON.

MISS ODELSON, à Henri.

Je vais vous affliger. Cet hymen qu'on veut faire,
Qui semble arranger tout, ne peut me satisfaire.

Ah! ce n'est pas mon cœur qui résiste aujourd'hui
A cet ordre du prince, il serait doux pour lui.
Si je n'accepte pas ce que le roi propose,
Cet hymen qu'il projette, apprenez-en la cause :
Henri ne peut porter ni son nom, ni le mien;
Le duché de Weymour ne peut être le sien;
Je ne suis point d'un père unique légataire :
Titre, richesse et nom, tout est le bien d'un frère.

ÉDOUARD.

Quoi! vous avez un frère?

MISS ODELSON.

Oui, tendrement chéri.

ÉDOUARD.

Mon amie a raison, que je te plains, Henri!

MADAME FOLLEVILLE, à part.

Quelle idée! et serait-ce une fausse espérance?...

HENRI, vivement.

Oui, je vois cet obstacle; et je le romps d'avance.

(A miss Odelson.)

Ah! si l'ambition ne touche point un cœur
Qui favorablement accueillit mon ardeur,
Vous allez le prouver. D'abord dans l'héritage
Puis-je de votre frère envahir le partage!
Lui seul a tous les droits, aussi je les lui rends;
Celui de votre époux est le seul que je prends;
Dites où l'a conduit un destin trop contraire,
Et je cours l'appeler au droit héréditaire.

MISS ODELSON.

Vous lui rendez ses droits? Oui, vous le promettez.
Je ne crains plus d'enfreindre ici tes volontés,

Mon père! mon serment n'a point été frivole.
Pendant plus de six ans j'ai tenu ma parole,
Et je ne la romps point. Quand tu me fis jurer,
A ton dernier soupir, de laisser ignorer
A ton fils orphelin ses droits et sa naissance,
Tu craignais de troubler sa paisible existence,
En lui donnant ton nom par un arrêt flétri :
Mais honorable encor vous le cédez, Henri;
Et je puis, libre enfin du serment qui m'engage,
Au noble rejeton rendre son héritage,
Le revêtir d'un titre acquis par ses aïeux,
De mes travaux pour lui m'honorer à ses yeux,
Lui prouver devant vous que ce cœur le révère....

(Se tournant vers Édouard.)

Lord duc, je vous salue, et j'embrasse mon frère.

ÉDOUARD.

Quoi! ma sœur! se peut-il?

MISS ODELSON, à sir Harvey.

Je possède un écrit
Que sir Harvey connaît, car c'est lui qui le fit,
Qui constate son âge et votre bienfaisance.

SIR HARVEY.

Parbleu! de cet écrit j'ai très-bien connaissance.

MADAME FOLLEVILLE.

Mon cœur l'avait prédit.

HENRI.

Heureux évènement!

ÉDOUARD.

Ma sœur!

SIR HARVEY, avec emphase.

Mon cher milord, je vous fais compliment.

ÉDOUARD.

Milord, moi, sir Harvey? Je serai votre gendre,
Et votre aimable fille....

SIR HARVEY.

Ah! tu peux bien la prendre.

(A part.)

J'aurai pour fils un duc.

CLARA.

Moi, je ne vous dis rien.

HENRI.

Cher Édouard! reprends tes titres et ton bien.

ÉDOUARD, à miss Odelson.

Ma sœur, puis-je accepter le don qu'il me veut faire,
Sans flétrir votre époux qui doit être mon frère?
Son père est criminel, et, s'il quitte son nom,
Il le perd à l'instant de réputation.

HENRI.

Quoi?

MISS ODELSON.

Votre nom?..

ÉDOUARD.

Mon nom n'est pas sans quelque lustre;
Et par de grands travaux je veux le rendre illustre.
Je sens qu'un noble orgueil m'offre un bel avenir;
Mon but est honorable, et j'y veux parvenir.

(à Henri.)

Garde de mes aïeux tous les titres de gloire;
Je commence les miens, ils vivront dans l'histoire.

Si l'amour de nos lois, l'intégrité, l'honneur,
D'Édouard l'orphelin ont fait un orateur,
J'ai l'espoir qu'à ce nom, illustré par ma vie,
Le peuple ajoutera *soutien de la patrie*.

FIN DE L'ORATEUR ANGLAIS.

LA PRINCESSE DES URSINS,

OU

LES COURTISANS,

COMÉDIE HISTORIQUE EN CINQ ACTES ET EN PROSE.

NOTICE

SUR

LA PRINCESSE DES URSINS.

Depuis long-temps j'avais le désir de peindre l'intérieur d'une cour, et cette agitation que fait naître parmi les courtisans le plus ou le moins de faveur obtenue par tel ou tel personnage. J'avais senti qu'une disgrace éclatante pouvait seule me fournir une intrigue suffisante pour développer les différents caractères que je voulais mettre en scène; et j'avais pensé à la disgrace de M. de Choiseul. Mais je m'aperçus bientôt que je trouverais beaucoup d'obstacles dans l'exécution du plan de ma comédie; et je vis que, pour arriver à mes concitoyens, il me fallait absolument voyager à l'étranger; que pour peindre les mœurs de la cour de France, je devais donc déguiser mes personnages en Allemands ou en Espagnols; car l'Angleterre, qui m'a si bien servi dans mon *École des Députés*, ne pouvait pas m'offrir les cabales d'une cour corrompue: là, en effet, les courtisans se ligueraient en vain contre une administration forte de ses lois et de sa responsabilité. L'Allemagne ne m'offrait guère plus de matière à

mon sujet; car dans ces cours de la Germanie, remarquables par leur simplicité, leur peu de luxe, la bonhomie, je dirai même la paternité de leurs chefs, j'aurais en vain cherché des tableaux de ces lâches intrigues, de ce cynisme des grands qui ne rougissent d'aucun moyen pour conserver leur faveur, et qui se vantent d'être courtisans, comme on se vante d'être honnête homme. Il ne me restait donc plus que l'Espagne où je pusse espérer de placer convenablement ma scène; car pour mon sujet l'histoire me l'avait déja donné dans la disgrace aussi prompte que dramatique de *la Princesse des Ursins.*

Quoique je fusse bien décidé à peindre en masse les courtisans, la crainte de ne pas réussir, en traitant ce sujet difficile, me faisait éloigner le moment où je devais m'en occuper; et ce moment serait peut-être encore à venir, si une circonstance singulière ne m'eût rappelé mon projet de pièce, et n'eût réchauffé le désir que j'avais de l'exécuter. Je dînais dans la maison d'un ami, vers le temps de la disgrace de M. de Cases: au nombre des convives, il s'en trouva un qui était fort attaché à ce ministre; il témoigna son indignation contre les courtisans en faisant un tableau de la conduite des personnes qui, après avoir reçu de M. de Cazes des preuves sincères d'amitié, venaient de l'abandonner de la manière la plus lâche, dès qu'il avait cessé d'être

en faveur. Il nous peignit son hôtel, qui ne pouvait jadis contenir tous ses flatteurs, changé tout à coup en un désert, abandonné même par ceux qui se disaient les amis les plus intimes du maître. Quoiqu'on doive s'attendre à ces péripéties de cour, quoique, sous tous les règnes, depuis les *Marillac* jusqu'aux *de Cases*, on ait eu l'exemple d'un pareil abandon, lorsque la chose arrive on n'en est pas moins disposé à s'en étonner; comme si l'on pouvait supposer que des courtisans puissent être plus estimables dans un temps que dans un autre. Ce tableau fait par un convive qui me parut un fort galant homme, en donnant matière à nos réflexions, me rappela tout-à-fait ma pièce, et je résolus mentalement de ne pas laisser passer l'année sans essayer de mettre sur la scène, l'avidité, l'ingratitude, la perfidie et la bassesse des courtisans. C'est cette comédie que j'offre à mon lecteur. J'avais lu à l'académie mon *École des Députés*, dont la censure n'eût point permis la représentation; Je crus devoir aussi lire ma *Princesse des Ursins*, particulièrement condamnée à l'oubli par cette même censure; et, avant de commencer, je soumis à l'assemblée les observations suivantes :

« Je vais avoir l'honneur d'offrir à la critique éclairée de mes confrères la *Princesse des Ursins*, ou *les Courtisans*. Cette comédie en prose qui se

trouve mise à l'index, ainsi que l'*Orateur anglais*, et *le Complot de Famille*, ne m'a jamais paru mériter la rigueur de la censure, puisque le temps et les lieux où se passe l'action, rendent impossible toute espèce d'allusion aux évènements présents.

« Quels sont les personnages de ma pièce ? des courtisans ; des courtisans !

> Présent le plus funeste
> Que puisse faire aux rois la colère céleste,

a dit Racine.

«Certes, dans ces hommes que l'on a toujours regardés comme les plus dangereux ennemis des princes, la censure n'a pu voir une classe respectable. Je sais qu'au nombre de mes courtisans, il se trouve un poète; et il serait possible que nos censeurs, par respect pour les lettres, n'aient pas voulu permettre que l'on portât quelque atteinte à notre dignité. Enfin quelles qu'aient été les raisons de la censure, elles sont sans doute très-bonnes, puisque je ne puis en appeler à aucun autre tribunal. Mais il vous reste, me dira-t-on peut-être, l'honorable avantage de pouvoir faire connaître vos travaux à l'académie par une lecture en famille, et au public par la voie de l'impression. Sans doute, ces avantages sont très-grands; mais pour peu que la censure procure souvent cette satisfaction à nos auteurs dramatiques, ils pourront dater leurs adieux aux

muses du triste lieu qu'habita le poète Fabrice de joyeuse mémoire.

« Si la résignation est une vertu dans tous les temps, à qui est-elle plus nécessaire aujourd'hui qu'aux auteurs ? Ne point murmurer contre le sort, jouir du peu qui nous reste, ce doit être maintenant la philosophie de l'auteur le moins philosophe. En y réfléchissant, j'ai trouvé une consolation dans la sévérité de mes juges : peut-être m'ont-ils préservé d'un revers. Simple bourgeois, je n'ai pu étudier la cour que dans les livres ; et il serait possible que je n'eusse pas bien saisi la mobile physionomie d'un courtisan, le piquant de son langage, le faux semblant de ses affections. Ne pouvant donc dessiner d'après nature, j'ai cru qu'il m'était permis d'emprunter à *Champfort* et à *Duclos*, quelques-uns de ces mots qui sentent le terroir ; par cela même que ces mots sont pénibles, qu'ils s'éloignent du naturel, il m'a semblé qu'ils devaient appartenir à mes personnages : les courtisans ne sauraient parler comme les autres hommes. Ils ont un langage qui leur est propre. L'aurai-je bien imité ? c'est ce que je ne sais pas bien encore. Molière n'est plus ; et lui seul, grace à Louis XIV, avait le talent et le pouvoir de peindre à grands traits, et d'offrir au public les vices et les ridicules des gens de cour. »

PERSONNAGES.

La Princesse des URSINS, *camarera major* de la reine d'Espagne.

La Marquise de MÉLAS, dame de la princesse.

La Comtesse PICADA, seconde dame de la princesse.

ÉLÉONORE de la TREMOILLE, nièce de la princesse.

Le Duc de POPOLI, courtisan de la princesse.

Don SALVADOR, ancien secrétaire du Grand-Inquisiteur.

LÉON, jeune officier aux gardes.

Le Chevalier de GIRASOL, poète.

NÉRICAUT DESTOUCHES, envoyé secret de la France.

PEDRO, valet de chambre de la princesse.

JUAN, valet de don Salvador.

Un HUISSIER de la Cour.

Plusieurs courtisans, personnages muets.

La scene est à Quadraquez, dans un palais du roi d'Espagne.

LA PRINCESSE
DES URSINS.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un riche salon ; sur le côté est l'entrée d'une galerie qui conduit à l'appartement de la reine.

SCÈNE I.

JUAN, DESTOUCHES.

JUAN.

Oui, excellence, don Salvador vous a attendu toute la nuit.

DESTOUCHES.

Ce n'est qu'à la pointe du jour que je suis entré dans Quadraquez. La reine n'est pas encore arrivée?

JUAN.

Non, on ne l'attend pas avant deux jours. La princesse des Ursins, qui doit le savoir, le disait hier à toute sa cour.

DESTOUCHES, riant.

Sa cour. — Aussitôt que don Salvador sera de retour, vous l'avertirez que le Français.....

JUAN.

Comme j'ai l'honneur d'être son valet de chambre, je sais très-bien qu'il attend votre seigneurie avec grande impatience. Il m'a même envoyé plusieurs fois sur la route de Guadalaxara. Il ne m'a pas dit tout-à-fait le motif qui lui faisait désirer votre présence; mais je sais qu'il s'agit d'affaires très-importantes.

DESTOUCHES.

Ah! vous savez que je viens pour affaire... Comment! il vous aurait confié...?

JUAN.

Non, au contraire, c'est parce qu'il m'a défendu de parler... Peste! je sais bien qu'il faut être prudent quand on est au service d'un homme de la cour, et surtout d'un ancien secrétaire du grand-inquisiteur. Mon maître me le recommande bien tous les jours. « Écoutez, mon « fils, me dit-il (car il nous parle comme un père), ne « rapportez jamais rien de ce qui se passe chez moi; « mais quant à ce qui se passe chez les autres et même « chez la princesse, vous pouvez m'en avertir. Comme « je suis son ami, son conseil, il est utile que je sache « tout pour son intérêt, celui du roi et de la religion. »

DESTOUCHES, à part.

Le caffard! je ne m'étonne pas s'il est à la fois l'agent d'Alberoni et du cardinal Giudice.

JUAN.

Sa seigneurie n'a rien à me demander?

DESTOUCHES.

Non, si ce n'est de prévenir votre maître que je l'attends dans cet appartement.

JUAN.

Dans cet appartement? mais sa seigneurie ne sait pas où elle est, je le vois bien.

DESTOUCHES.

Que m'importe? Je sais au moins que je suis dans le palais que doit habiter la nouvelle reine.

JUAN.

Je ne dis pas le contraire; mais vous êtes dans le grand salon de la princesse des Ursins. C'est ici qu'elle reçoit sa cour. Cette porte donne dans la galerie qui conduit à l'appartement que la reine doit occuper.

DESTOUCHES.

Qu'ai-je besoin de savoir tout cela?

JUAN.

Quoi! sa seigneurie tient à la cour et craint de connaître les êtres et les petites portes de la demeure des rois! Oh! en Espagne, nos courtisans sont plus adroits; il n'en existe pas un qui ne parcoure tous les détours du palais, aussi bien que le concierge.

DESTOUCHES, à part.

Le drôle a raison.

JUAN, à part.

Pour un Français, il n'aime pas la conversation. (*Haut.*) Ainsi j'avertirai mon maître que vous l'attendez ici. En effet, il est très-matin, et sa seigneurie peut rester sans se compromettre. On se rendra tard au lever de la princesse. Hier soir nous avons eu gala.

DESTOUCHES.

Pourquoi donc gala? Mais le roi et la reine ne s'étant point encore vus...

JUAN, d'un ton important.

Oh! cela n'empêche rien. Le roi n'attend la jeune reine qu'à Guadalaxara, et c'est à cause de cela qu'il a envoyé sept lieues en avant la princesse des Ursins.

DESTOUCHES, riant.

Ah!

JUAN, finement.

Toute la noblesse, qui se doute bien que la Camarera mayor restera favorite, et conservera près de la Parmésane tout le pouvoir qu'elle avait sous la feue reine, s'est empressée de la suivre à Quadraquez, moins pour voir la jeune Élisabeth que pour faire sa cour à la princesse... Dans l'intervalle de l'arrivée on donne des fêtes, et ces fêtes nous donnent beaucoup de mal à nous autres pauvres domestiques, surtout à moi qui n'ai pas encore trop l'usage du grand monde.

DESTOUCHES, à part.

Voilà bien le plus grand bavard...

JUAN.

Mais je commence à me former. Le valet de chambre de la princesse, qui est un homme comme il faut, me donne de bons principes; et pour peu que mon maître se pousse encore, comme il l'espère bien, je pourrai devenir un personnage important.

DESTOUCHES, à part.

L'impertinent!.. Eh bien! il m'a appris quelque chose.

JUAN.

Puisque sa seigneurie n'a plus rien à savoir, j'ai bien l'honneur de la saluer. (*Il fait quelques pas pour*

s'en aller, puis il revient tout à coup.) Ah! sa seigneurie me rappelle.

DESTOUCHES, impatienté.

Eh ! non.

JUAN.

C'est que si elle avait besoin de moi, il est bon qu'elle sache qu'on me nomme Juan.

DESTOUCHES.

Eh bien, Juan, faites-moi le plaisir de me laisser seul.

JUAN, à part.

On dit que les Français font toujours des compliments, cependant je ne suis pas trop sûr si ce qu'il m'a dit en est un. Je crois que, sans me compromettre, je puis prévenir mon maître qu'il n'est pas trop poli.

SCÈNE II.

DESTOUCHES, SEUL.

Asseyons-nous. Depuis plus de quinze jours que je cours la poste, j'ai grand besoin de repos, et pourtant je ne puis en prendre avant d'avoir vu don Salvador. Ah! quel métier pénible que celui d'envoyé diplomatique! Plus mon goût m'éloigne de ce genre d'occupation, et plus on cherche à m'y attacher. C'est pourtant au chevalier de Louville que je dois ce commencement de fortune. Graces à lui, me voilà l'instrument d'une intrigue de cour, l'ennemi secret de la femme la plus puissante de l'Espagne. Une princesse favorite tomber

tout à coup du sommet des grandeurs, et c'est moi qui vais diriger la main... Allons, Destouches, fais tes adieux à la muse comique... Et pourquoi donc? témoin obligé de toutes les petites passions qui dirigent les hommes, que de scènes vont se passer sous mes yeux! que d'intérêts opposés! que d'espérances trompées!.. La joie, la crainte, la perfidie, le mensonge et l'ingratitude, tout va se réunir pour enrichir les tablettes du poète comique. Et l'ambition me ferait renoncer à ma belle carrière! non, jamais. Observer et peindre les hommes, voilà ma destinée, et j'espère bientôt qu'une nouvelle comédie... O désir du succès qui me dévore! ai-je donc tort de te préférer aux illustres emplois? Qui, dans cent ans, saura que je fus diplomate? Et, si d'heureux pressentiments ne me trompent pas, l'auteur peut parvenir à la postérité; mais, en attendant, remplissons nos rigoureux devoirs. Efforce-toi, secret amant de Thalie, de rembrunir ton front, de parler sans rien dire, et sois, pour quelques instants au moins, le plus grave et le plus ennuyé des diplomates de France. Don Salvador n'arrive point: en l'attendant cherchons un petit coin où je puisse me reposer. J'y dormirai tout aussi bien que dans ma chaise de poste.

(Il va s'asseoir dans un petit enfoncement).

SCÈNE III.

ÉLÉONORE, LÉON, DESTOUCHES, *qui n'est point vu.*

ÉLÉONORE.

Non, Léon, vous ne vous excuserez pas, je vous ai attendu au moins trois-quarts d'heure.

LÉON.

Ce n'est pas ma faute. Quand vous saurez...

ÉLÉONORE.

C'est la mienne peut-être? Je ne puis vous parler dans cet appartement qu'avant le lever de la princesse; et vous vous y rendez au moment où il faut que je vous quitte.

DESTOUCHES, à part.

Un rendez-vous d'amant; comme auteur et diplomate mon devoir est d'écouter.

LÉON.

Mais, chère Éléonore, je vous ai déja dit les raisons.....

ÉLÉONORE.

Vous ne pouvez m'en donner une bonne, surtout dans un instant si critique. Vous ignorez ce qui se passe, et moi je le sais. Vous m'aimez, à ce que vous dites, moi, je ne vous hais pas, à ce que je crois; vous avez le désir de m'obtenir pour femme, et moi, je n'ai pas l'envie de m'y opposer. Eh bien, monsieur, il faut renoncer à tous vos beaux projets. La princesse n'est pas femme à prendre pour neveu un petit capitaine des gardes vallones, quand elle peut faire de sa nièce une duchesse de Popoli.

LÉON.

Quoi! l'on veut vous marier à ce Napolitain!

ÉLÉONORE.

Ma tante m'a dit hier positivement de me préparer à ce mariage.

DESTOUCHES, à part.

Cela commence à devenir intéressant.

LÉON.

Éléonore ! si vous connaissiez l'homme qu'on vous destine !

ÉLÉONORE.

Mais je le connais bien, puisque je le vois tous les jours.

LÉON.

Je parle de son caractère.

ÉLÉONORE.

Il m'a paru charmant, car il a ri comme un fou d'une étourderie qui m'est échappée hier au soir. Nous revenions de la promenade ; et, quoique la journée eût été très-mauvaise, la princesse dit, je ne sais trop pourquoi, qu'il avait fait beau temps : et voilà toutes nos dames, qui sont toujours de l'avis de ma tante, qui s'écrient à l'envi, un temps superbe, magnifique ! Impatientée de tant de sottises, je m'écrie à mon tour : Superbe en effet ! c'est le soleil qui nous a mouillés.

DESTOUCHES, à part.

La petite espiègle !

ÉLÉONORE.

Ma tante me regarda d'un air sévère, j'allais être grondée sans l'aimable duc qui trouva cela délicieux, et protégea la petite fille. Vous savez bien que c'est ainsi qu'on m'appelle.

LÉON.

Je suis désespéré. Et vous trouvez ce duc aimable ? l'homme le plus faux, le plus perfide ! Courtisan as-

sidu du pouvoir, il n'a de titre aux graces, aux emplois dont il est comblé, que je ne sais quel esprit qui amuse la cour. Ambitieux par caractère, il convoite tout et feint de tout dédaigner. L'indolence est le masque dont il couvre ses projets, et le ridicule est l'arme dont il combat ses ennemis. On le flatte, mais on le redoute. Tout est calcul chez lui; et s'il a le projet d'obtenir votre main, c'est qu'il sait d'avance que le pouvoir de la princesse n'a rien à craindre de la nouvelle reine.

DESTOUCHES, à part.

Le duc de Popoli! Si c'est celui que je connais, il est bien ressemblant.

ÉLÉONORE.

Mais, mon dieu! mon cher Léon, est-ce que vous pouvez penser que j'aime ce grand seigneur?

LÉON.

Non, mais vous ne l'en épouserez pas moins.

ÉLÉONORE.

Que puis-je faire, moi? C'est à vous de trouver le moyen d'empêcher ce mariage. Cependant ce doit être une jolie chose que d'être duchesse.

LÉON.

Quoi! vous regretteriez....

ÉLÉONORE.

Eh! non, c'est pour rire que je dis tout cela.

LÉON.

Vous faites bien de rire, car je vous assure que vous ne l'épouserez pas. Tout duc qu'il est, ma naissance vaut la sienne, et je lui prouverai bien....

ÉLÉONORE.

Léon, que voulez-vous faire ?

LÉON.

Il saura bientôt qu'on ne m'ôtera mon Éléonore qu'après m'avoir ôté la vie.

ÉLÉONORE.

Vous voulez vous battre ? Que je suis malheureuse !

LÉON.

Je vais de ce pas....

ÉLÉONORE.

Je ne vous laisserai pas sortir. (*En se détournant elle aperçoit Destouches.*) Ah ! grands dieux ! quelqu'un qui nous a écoutés.

DESTOUCHES, à part.

On m'a vu. J'en sais assez pour pouvoir rassurer ces amants. Thalie doit protéger les amours.

SCÈNE IV.

DESTOUCHES, ÉLÉONORE, LÉON.

ÉLÉONORE.

Quoi ! monsieur, vous étiez là ?

DESTOUCHES.

Il est vrai ; je suis très-coupable, car j'ai tout entendu.

LÉON, avec colère.

Ainsi vous savez...

DESTOUCHES.

Que vous aimez, que vous êtes aimé, et que le duc,

qu'en véritable espagnol vous voulez provoquer, n'épousera pas cette charmante personne.

ÉLÉONORE.

Mais quel singulier monsieur! Comme il arrange tout cela!

LÉON.

Je n'ai point l'honneur de vous connaître; vous êtes étranger?...

ÉLÉONORE.

Oui, monsieur est Français: moi, je l'ai vu tout de suite au compliment qu'il m'a fait.

LÉON, ironiquement.

Et à la discrétion qu'il a eue de s'emparer de nos secrets.

DESTOUCHES.

Je conviens que j'ai tort envers vous; mais si cette indiscrétion tourne à votre avantage, si je puis vous donner la certitude que votre rival n'épousera pas votre Éléonore, ne deviendrai-je pas bien excusable?

LÉON.

Ah! monsieur, si je pouvais me livrer à cette espérance, loin d'en vouloir au hasard qui vous a mis dans notre confidence, j'en remercierais le ciel.

ÉLÉONORE.

C'est pourtant bien singulier d'avoir un confident malgré soi. Ainsi nous pouvons compter que vous ne direz rien de tout ce que vous avez entendu?

DESTOUCHES.

Je vous le jure.

LÉON.

Et vous me promettez que le duc de Popoli ne deviendra pas l'époux de mon Éléonore?

DESTOUCHES.

Je puis l'affirmer.

ÉLÉONORE.

Et que ce mauvais sujet de Léon, qui se fâche toujours de ma gaîté et qui veut tuer les ducs qui veulent m'épouser, deviendra quelque jour mon mari?

DESTOUCHES.

Quant à cela, je ne puis vous le promettre. Je n'ai pas le droit de disposer de vous; et si j'en avais le droit, je ne sais pas si je serais assez généreux pour vous céder à personne.

ÉLÉONORE.

Eh bien! voilà de ces compliments qui font tout pardonner.

LÉON.

Il y a je ne sais quoi dans vos manières qui me persuade que vous ne nous donnez pas un faux espoir.

DESTOUCHES.

Et pourquoi chercherais-je à vous tromper! quel intérêt puis-je y avoir? Je connais beaucoup le duc de Popoli et les obstacles qui empêcheront son mariage.

ÉLÉONORE.

Et vous allez nous dire quels sont les obstacles?

DESTOUCHES, en riant.

Non, je ne vous dirai rien : cela, c'est mon secret.

ÉLÉONORE.

Oh! tant pis! j'aime tant les secrets.

LÉON.

Ma chère Éléonore, il ne faut pas abuser... Moi, je ne veux pas en savoir davantage... Le duc ne vous épousera pas, c'est tout ce qu'il me faut.

ÉLÉONORE.

Il me semble pourtant qu'il nous faudrait encore quelque chose.

LÉON.

J'espère tout de votre appui.

DESTOUCHES.

Comptez-y, je veux contribuer à votre bonheur.

ÉLÉONORE.

Vous êtes un homme charmant. C'est bien singulier, il n'y a pas un quart-d'heure que nous nous connaissons, et vous voilà notre ami intime.

DESTOUCHES.

J'espère l'être pour la vie.

ÉLÉONORE.

Mon dieu! je vais peut-être encore être indiscrète, mais je voudrais bien savoir le nom de notre ami.

DESTOUCHES.

Vous le saurez avant la fin de la journée.

LÉON.

Je crois entendre du bruit; Éléonore, il ne faut pas qu'on nous voie ensemble.

ÉLÉONORE.

Certainement; je rentre bien vite chez la princesse.

LÉON.

Je crois voir de loin le duc de Popoli. Sauvons-nous.

(Il sort.)

ÉLÉONORE, sortant aussi promptement.

Adieu, Léon; adieu, notre ami, que je ne connais pas.

SCÈNE V.

DESTOUCHES, seul.

Ils sont charmants ces jeunes gens. Oh! je ne crois pas m'être trop engagé en leur promettant que le mariage n'aurait pas lieu. Je connais l'ambition du duc de Popoli; les évènements qui se préparent et la trame ourdie contre la princesse... Le voici : il va me reconnaître. Dans tous les cas, que risqué-je? Dans une heure au plus, toute la cour saura mon arrivée.

SCÈNE VI.

Le Duc de POPOLI, DESTOUCHES.

LE DUC.

On ne m'a pas trompé. Ils se donnent ici des rendez-vous. Je suis enchanté de cette découverte.

DESTOUCHES, à part.

Est-ce qu'il aurait épié nos amoureux?

LE DUC.

Il est toujours bon d'avoir un motif pour éloigner

un mariage qui ne peut être que conditionnel. La princesse a beau m'assurer que cette union me vaudra un gouvernement, il est toujours bon... (*Il aperçoit Destouches.*) Mais voici quelqu'un : c'est un Français.

DESTOUCHES.

Il me regarde avec une attention...

LE DUC.

Mais je connais cette personne : je ne me trompe pas, c'est monsieur Destouches.

DESTOUCHES.

C'est lui-même, monsieur le duc. Je n'aurais pas cru que vous m'eussiez reconnu si promptement.

LE DUC.

Oui, j'oublie assez volontiers tout le monde, excepté ce qui m'amuse, les jolies femmes et les gens d'esprit.

DESTOUCHES.

Ah! vous me flattez.

LE DUC.

Non, foi de gentilhomme. Eh bien! mon cher Destouches (*lui prenant la main*), car je me flatte que nous sommes toujours amis, vous rappelez-vous les soirées que nous avons passées ensemble chez le duc d'Orléans? vous nous y avez lu des comédies charmantes. En faites-vous toujours?

DESTOUCHES.

Ah! monsieur le duc, quand on est attaqué de cette maladie-là, on n'en guérit plus.

LE DUC, à part.

C'est quelque envoyé secret. Jouons la confiance, et faisons-le parler.

DESTOUCHES, à part.

Il fait ses conjectures sur mon arrivée.

LE DUC.

N'êtes-vous pas lié, mon cher ami, avec ce bon Louville? c'est un fort aimable homme, mais qui se mêle un peu trop de ce qui ne le regarde pas. La princesse le fit bien lestement renvoyer en France.

DESTOUCHES, en riant.

Mais il me semble que ce n'est pas le seul Français à qui elle ait joué ce tour.

LE DUC.

Oh! c'est une femme d'un grand mérite.

DESTOUCHES.

Et dont la puissance est bien reconnue de toute la cour.

LE DUC.

Elle y règne en souveraine. C'est une femme qu'on n'atteindra jamais. Quand Louis, jaloux de son influence sur le cœur de son petit-fils, le força de la disgracier, qu'en résulta-t-il? Amie et confidente de madame de Maintenon, elle vit le roi à Marly, et rentra triomphante à notre cour. Ici, on la croyait perdue : folie! c'est une femme qui peut braver la disgrace.

DESTOUCHES.

Pour qu'elle pût succomber, il faudrait que Philippe....

LE DUC.

Le roi! ah! il dit lui-même que l'homme le plus mécontent d'elle, à qui elle aurait fait le plus de mal, s'il l'écoutait un quart-d'heure, finirait par être son ami.

DESTOUCHES.

Il est vrai qu'on la dit bien séduisante.

LE DUC.

Mon cher ami, vous en raffollerez, quand vous la connaîtrez. D'abord une taille charmante, une physionomie d'une expression, une grace dans les manières, et une éloquence irrésistible.... Mais, à propos, n'êtes-vous pas dans la carrière diplomatique? Dubois a-t-il toujours de l'influence sur le duc? Est-il vrai que le roi ait fait un testament, et que son neveu sera exclus de la régence?

DESTOUCHES, du même ton.

Y a-t-il long-temps que vous avez quitté Paris? n'y étiez-vous pas envoyé secrètement par la princesse des Ursins? Avez-vous été satisfait des réponses de monsieur le duc d'Orléans?

LE DUC, en riant.

Ah! que nous sommes bien tous deux de vrais diplomates! Nous nous questionnons, mais nous ne nous répondons pas.

DESTOUCHES.

Moi, je n'ai rien à cacher. Un simple voyage de curiosité....

LE DUC.

Je ne vous le demande pas, et vous en devinez la

raison ; mais il est pourtant bien singulier que je vous rencontre chez la princesse. Si vous avez audience, je me ferai un plaisir de vous présenter à notre aimable favorite comme le meilleur de mes amis.

DESTOUCHES.

Vous me faites honneur. Est-ce qu'elle a des audiences publiques ?

LE DUC.

Tout juste, comme chez le roi. Oh ! c'est une femme qui gouverne admirablement bien. Il est vrai qu'elle choisit ses amis parmi les hommes les plus capables.

DESTOUCHES, *en souriant.*

Et je ne doute pas que vous ne soyez du nombre.

LE DUC.

C'est connu de tout le monde. Elle ne fait rien sans moi. Seulement cette chère princesse a une manie dont je ne peux pas la corriger, c'est d'avoir autour d'elle deux ou trois femmes qui la flattent toute la journée, et qui finiront par lui faire tort dans le public.

DESTOUCHES.

Et vous ne les avez pas encore écartées ?

LE DUC.

Je suis trop-indolent pour me mêler d'intrigue. Imaginez qu'elle affectionne une comtesse de Picada. Oh ! celle-là, c'est une femme comme vous en avez beaucoup à Paris, de ces femmes qui sont parentes ou amies de tout le monde, qui se trouvent à la fois dans tous les lieux, qui savent tout, voient tout, rapportent tout, et dénaturent tout : aussi j'aimerais

mieux avoir affaire à tous les espions de la police, que de causer seulement un quart-d'heure avec ma comtesse. Du reste, c'est la meilleure femme du monde.

DESTOUCHES.

Je ne serai pas très-empressé de faire sa connaissance. Mais au nombre des jolies femmes qu'on cite à votre cour, j'ai entendu parler d'une marquise de Mélas.

LE DUC.

Elle n'est pas mal. Celle-ci n'est que ridicule à force de vouloir paraître sensible; mais elle l'est à un point qu'elle me fait pouffer de rire. Elle dépense tous les jours tant de sensibilité pour sa chère princesse, qu'il ne lui en reste plus pour personne.

DESTOUCHES.

La princesse, m'a-t-on dit, s'est attaché depuis quelque temps un homme d'un grand mérite et d'une piété....

LE DUC.

Vous voulez parler de don Salvador? oui, c'est un saint homme qui ruinerait une famille, abîmerait une ville entière, en priant le ciel pour le bonheur du monde.

DESTOUCHES.

Ah! je le vois d'ici: il est de ces gens dont parle Molière dans sa dernière comédie:

Qu'on voit, d'une ardeur peu commune,
Par le chemin du ciel courir à la fortune;
Qui, brûlant et priant, demandent chaque jour,
Et prêchent la retraite au milieu de la cour.

LE DUC.

C'est cela!

DESTOUCHES.

Mais s'il faisait à son tour votre portrait?

LE DUC.

Que dirait-il? que je trouve que les honneurs et la fortune ne valent pas ce qu'ils coûtent, que j'estime peu les hommes, beaucoup les femmes, que je me ris des sots, que je brave les méchants, qu'enfin je suis le plus indolent, le plus indiscret et le plus niais des courtisans.

DESTOUCHES.

Ah! monsieur le duc, l'indiscrétion et l'indolence chez un homme d'esprit ne sont souvent que le masque d'une prudente ambition.

LE DUC.

Ah! monsieur l'auteur comique, vous creusez trop les caractères : à la cour on n'est pas en sûreté avec vous. Mais voici notre chère comtesse de Picada. Pour venir si matin, il faut qu'elle ait quelque nouvelle bien fraîche.

DESTOUCHES.

Quoi! c'est cette dame si utilement active?.. (*A part.*) Allons, adieu l'incognito.

SCÈNE VII.

La Comtesse de PICADA, Le Duc de POPOLI, DESTOUCHES.

LA COMTESSE.

Ah! c'est vous, cher duc : je suis bien aise de vous rencontrer. Je parlais de vous tout à l'heure.

LE DUC.

Et moi également, je parlais de vous à monsieur, et je vous donnais tous les éloges que vous méritez.

LA COMTESSE, saluant Destouches.

Ah! monsieur. Vous le connaissez? j'espère que j'aurai bientôt aussi l'honneur....

DESTOUCHES, lui rendant son salut.

Madame....

LA COMTESSE.

Et vous disiez à monsieur....

LE DUC.

Que vous étiez la femme la plus vive, la plus répandue et la plus discrète de l'Espagne.

LA COMTESSE.

Oui, j'ai beaucoup d'amis à la cour, et je me flatte d'avoir leur confiance. Eh bien! moi, je ne puis m'empêcher de vous avouer que je disais un peu de mal de vous.

LE DUC.

Un peu! mais vous m'avez donc bien traité?

LA COMTESSE.

Je disais, en parlant de la jeune Éléonore de la

Tremoille, que l'amour n'entrerait pour rien dans votre mariage.

DESTOUCHES.

Je suis de l'avis de madame.

LE DUC.

Eh bien! c'est ce qui vous trompe : c'est une petite fille dont je serai très-amoureux quelque jour. Je ne serai pas plutôt son mari....

DESTOUCHES.

Son mari? Je ne sais quelle singulière idée me passe par la tête, mais, selon l'usage des Anglais, je parierais volontiers que vous ne l'épouserez pas.

LE DUC.

Que je ne l'épouserai pas, moi?

LA COMTESSE.

Mais c'est une chose faite. On n'attend plus que la nouvelle reine pour signer le contrat et lui présenter les nouveaux époux.

LE DUC.

Et vous voulez parier que ce mariage ne se fera pas! mais qui peut vous faire naître cette idée?

DESTOUCHES.

D'abord la manière dont vous parlez de votre future; et puis vous y regarderez à deux fois, quand le moment approchera d'engager cette liberté dont vous tiriez à Paris un si grand avantage.

LE DUC.

Fort bien : mais ici nous ne sommes pas à Paris, et nos dames de la cour ont un éloignement pour la galanterie... Demandez plutôt à la chère comtesse.

LA COMTESSE.

Demandez plutôt à tout le monde. Je ne sais pourquoi vous m'interpellez sur cet article. Est-ce ma faute à moi si certains scandales ont eu lieu à la cour? Certes, si on a su l'aventure de la duchesse de Méroze avec ce jeune bachelier, ce n'est pas moi qui l'ai révélée; si le petit chevalier français a montré partout le portrait de la duchesse Frigidone, on ne peut pas m'en accuser. Quant à ce que j'ai dit à la princesse de votre aventure avec la chanteuse de la cour....

DESTOUCHES.

Ah! monsieur le duc, je vous reconnais.

LE DUC.

Oui, j'ai toujours conservé le même goût pour la musique. Mais que vous avez donc mal fait d'interrompre la comtesse! vous alliez connaître toute la chronique scandaleuse de Madrid.

LA COMTESSE.

Ah! duc, vous êtes un vrai serpent. Vous voulez me nuire auprès de monsieur, en me faisant une réputation que je ne mérite pas. Si je parle quelquefois ici de toutes ces intrigues, c'est que la princesse aime à s'en amuser, et que l'on est toujours bien aise de lui faire passer un quart-d'heure agréable. Je dirai plus : dès qu'elle en rit, cela devient pour nous tous une affaire très-importante. (*Au duc.*) Et vous-même, pour vous faire bien venir, vous avez toujours quelque historiette prête, que vous inventez à coup sûr; car personne n'en connaît les héros.

DESTOUCHES, riant.

Monsieur le duc a beaucoup d'imagination.

LE DUC.

Non, je ne suis que pour la repartie : c'est par là que je vaux quelque chose.

LA COMTESSE, malignement.

Vous valez donc quelque chose ?

LE DUC.

Ah ! comtesse, prenez garde : mais, non, je ne vous dirai rien ; car, s'il m'échappait un mot, vous iriez le dire à tout le monde.

LA COMTESSE.

Quoi ! vous me ferez toujours la guerre ? (*A Destouches.*) En vérité, monsieur, vous devez nous trouver tous deux bien ridicules. Encore si j'avais l'honneur de vous connaître...

LE DUC.

Eh bien ! demandez-lui son nom et le motif qui l'engage à venir nous voir : il va vous le dire tout de suite.

LA COMTESSE.

Je ne doute pas de la politesse de monsieur.

DESTOUCHES.

Madame est bien bonne.

LE DUC, bas à Destouches.

Si vous voulez rester inconnu, gardez-vous de lui dire qui vous êtes : elle irait aussitôt en instruire la princesse.

DESTOUCHES, riant.

Et c'est un avantage que vous voulez avoir le pre-

mier. Vous allez en me quittant vous faire honneur de tout ce que vous savez sur mon compte.

LE DUC, en riant.

Ces maudits auteurs ! ils lisent à livre ouvert dans le cœur humain. (*A part.*) Que diable Destouches vient-il faire ici ? (*Bas à la comtesse.*) Tâchez de le faire parler sur le motif de son voyage. (*A Destouches.*) Adieu, mon cher ami, nous nous reverrons bientôt, et, comme à Paris, le verre à la main.

(Il sort en saluant la comtesse.)

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, DESTOUCHES.

LA COMTESSE.

Et monsieur dit donc qu'il arrive de France ?

DESTOUCHES.

Moi, madame, je ne dis rien.

LA COMTESSE.

Ah ! j'entends, monsieur vient de quitter l'armée ?

DESTOUCHES.

Non, madame, je ne suis pas militaire.

LA COMTESSE.

Je sais à présent. Nous attendions un Français nouvellement marié.

DESTOUCHES.

Je n'ai jamais été marié.

LA COMTESSE.

Il faut supposer alors que vous avez quelques rapports avec le comité diplomatique que Louis entretient secrètement à Madrid ?

DESTOUCHES.

Je ne puis empêcher les suppositions.

LA COMTESSE.

Si votre présence en ces lieux faisait naître un pareil soupçon à la princesse, on pourrait le lui pardonner. Les persécutions qu'elle a jadis éprouvées de la part de la cour de France sont à la connaissance de tout le monde.

DESTOUCHES.

C'est très-possible, madame.

LA COMTESSE.

Mais heureusement que Philippe a le droit de se croire maître chez lui ; et madame des Ursins, par ses talents, on peut dire même par son génie, justifie bien l'attachement du roi.

DESTOUCHES.

Je suis loin de dire le contraire.

LA COMTESSE.

Je sais qu'on lui reproche beaucoup d'ambition, et qu'on l'accusait même, avant qu'il ne fut question du nouveau mariage avec Élisabeth Farnèse, d'avoir eu la témérité de prétendre à la couronne d'Espagne; mais comme je me flatte d'être son amie, et d'avoir tous ses secrets, je puis vous certifier que c'est une odieuse calomnie.

DESTOUCHES.

Je le crois comme vous.

LA COMTESSE.

Cette calomnie est d'autant plus horrible que la princesse même vient de contribuer au mariage du

roi. Elle est entrée dans toutes les vues d'Alberoni. Ce n'est que depuis quelques jours seulement qu'elle a su que la France, moins irritée de cette alliance que du secret qu'on lui en avait fait, recommençait ses persécutions : ne va-t-on pas jusqu'à dire que madame des Ursins n'a fait ce mariage que parce que la jeune Élisabeth n'est qu'un enfant sans expérience, et que, toujours plus forte de l'empire qu'elle a sur l'esprit du roi, elle gouvernera l'Espagne comme elle la gouvernait sous le règne de Gabrielle de Savoie.

DESTOUCHES.

Comment! on dit tout cela!

LA COMTESSE.

Votre manière de répondre a quelque chose d'ironique, qui me prouverait presque que vous en savez davantage. Oui, monsieur, j'interprète votre silence. Et puis, si quelques motifs secrets ne vous amenaient pas au-devant de la reine, vous eussiez déja demandé à être présenté à la princesse ; car il est bon que vous sachiez que cette présentation est de rigueur. Les plus illustres étrangers, les ministres, les ambassadeurs sont forcés de se rendre à ce devoir ; et si vous agissiez autrement, elle pourrait vous soupçonner d'être un ennemi secret. L'intérêt que je prends à vous m'engage à vous faire entrevoir des dangers...

DESTOUCHES.

Que je ne saurais craindre. Tout en vous remerciant de vos bontés, je ne puis m'empêcher d'admirer votre riche imagination. Vous vous enivrez vous-même de vos idées, et vous allez être si convaincue de tout ce

que vous m'avez dit, que vous allez amuser la princesse de tout ce que vous ne savez pas.

LA COMTESSE, fièrement.

Monsieur! mais cette manière de me parler...

SCÈNE IX.

Don SALVADOR, DESTOUCHES, La COMTESSE.

DON SALVADOR.

Je vous demande mille excuses, monsieur, je sais que vous m'attendez depuis long-temps. (*Il aperçoit la comtesse.*) Ah! madame la comtesse, pardonnez, je ne vous voyais pas.

LA COMTESSE.

Comment, don Salvador, vous connaissez monsieur? Ah! vous me direz....

DON SALVADOR.

Il me semble que madame la comtesse se porte très-bien?

LA COMTESSE.

Oui, monsieur; mais...

DON SALVADOR.

Je n'ai pu jouir, hier soir, de l'honneur de me rencontrer avec elle chez la princesse.

LA COMTESSE.

Vous n'y étiez pas en effet. La princesse sait sans doute...

DON SALVADOR.

On dit que presque toute la cour, qui l'a suivie à Quadraquez, s'y trouvait réunie.

LA COMTESSE.

Cela est vrai; mais vous pourrez me faire part...

DON SALVADOR.

Du motif qui m'a empêché de m'y trouver. D'abord mes goûts et mon état, qui m'éloignent de toutes les réunions mondaines...

DESTOUCHES, à part.

Il ne répondra pas.

LA COMTESSE, impatientée.

Non, ce n'est pas cela.

DON SALVADOR.

J'avais d'ailleurs à visiter les prisons, les hôpitaux de cette ville. C'est dans de semblables lieux que l'on peut exercer quelques vertus.

DESTOUCHES, à part.

Le fin matois.

LA COMTESSE.

Je vois que vous avez résolu de ne pas répondre à mes questions. Je ne les pousserai pas plus avant. C'est un mystère qu'il ne m'appartient pas sans doute de pénétrer, et je puis dire à la princesse...

DON SALVADOR.

Que je serai toujours son dévoué serviteur.

LA COMTESSE.

Et que cet étranger qui vous est très-connu, et dont on me défend de parler....

DON SALVADOR.

Je ne vous défends rien, madame.

DESTOUCHES.

Détestable moyen pour faire garder un secret.

LA COMTESSE, à part.

Je vous entends, messieurs : j'étouffe de colère; c'est la première fois que je trouve un obstacle... Il n'importe, si je ne sais rien, je n'en ai pas moins beaucoup à dire.

(Elle sort.)

SCÈNE X.

DESTOUCHES, DON SALVADOR.

DESTOUCHES.

Elle sort furieuse contre nous; et ses conjectures...

DON SALVADOR.

Ne m'effraient pas. La princesse elle-même, qui l'encourage à se tenir au courant de toutes les nouvelles, est toujours en garde contre ses rapports.

DESTOUCHES.

Mon nom et ma présence en ces lieux vont bientôt cesser d'être un secret; j'ai été reconnu dans cet appartement par le duc de Popoli que je voyais très-souvent à Paris.

DON SALVADOR.

Qu'importe! il ignore le motif qui vous conduit en Espagne; et quand même la princesse pourrait en avoir quelque soupçon, l'orage est trop formé pour qu'elle puisse le détourner.

DESTOUCHES.

Quel bruit cela va faire à la cour!

DON SALVADOR.

Il est vrai que cette affaire a été suivie bien adroi-

tement. Ce n'est pas pour me vanter ; mais le digne Alberoni et le noble cardinal Giudice doivent être satisfaits de mon zèle et de mon activité.

DESTOUCHES.

Ce sont deux bien grands politiques.

DON SALVADOR.

Et deux fermes soutiens de la *foi.*

DESTOUCHES.

Je les croyais les intimes amis de la princesse.

DON SALVADOR.

Ainsi que moi, ils rendent hommage à ses éminentes qualités. C'est une femme que j'honore, que j'aime.... Ah !

(Soupirant.)

DESTOUCHES, riant.

Entre nous, don Salvador, on ne s'en douterait guère.

DON SALVADOR.

Je serai toujours prêt à faire le sacrifice de mes goûts, de mes opinions au bien de l'état et au maintien de la religion.

DESTOUCHES.

Je ne vois pas trop ce que la religion peut avoir à démêler dans cette affaire.

DON SALVADOR.

Pardonnez-moi, la princesse, quoique vraiment bonne et religieuse, se pique de philosophie. Elle a dernièrement protégé publiquement des principes erronnés qui attaquaient les priviléges de l'église et qui compromettaient tout à la fois nos droits sacrés, la croyance du peuple et la tranquillité de la monarchie.

DESTOUCHES.

Néanmoins je suis certain que vous éprouvez au fond de l'ame quelques regrets de tromper une femme que vous honorez, et qui fut, à ce qu'on dit, votre bienfaitrice.

DON SALVADOR.

Elle se montra, j'en conviens, généreuse à mon égard; aussi n'existe-t-il pas une ame plus reconnaissante que la mienne. Que de fois ai-je prié le ciel de lui accorder de longs jours et des prospérités égales à ses mérites! mais l'état est menacé, le devoir parle, l'amitié se tait, et je me résigne.

DESTOUCHES, ironiquement.

C'est d'un bon chrétien.

SCÈNE XI.

Don PEDRO, DESTOUCHES, DON SALVADOR.

PEDRO.

La princesse qui vient d'apprendre que don Salvador était ici, le demande auprès d'elle.

DESTOUCHES, bas à Salvador.

La comtesse a déja fait son rapport.

DON SALVADOR, bas à Destouches.

Je ne crains pas l'entrevue; et, relativement à vous, ma réponse est prête. (*A Pedro.*) Chargez-vous de mes humbles respects pour la princesse, et dites que dans l'instant je vais me rendre à ses ordres.

(Pedro sort.)

SCÈNE XII.

DESTOUCHES, Don SALVADOR.

DON SALVADOR.

Quant à vous, monsieur, venez avec moi, je vous prie : nous avons à causer de l'objet de votre mission, et ce lieu n'est pas propre à de tels entretiens. Il me sera facile de vous prouver que tout est bien préparé. Je vous réponds que dans moins de vingt-quatre heures, si Dieu nous protége, le ministère de France sera satisfait, Philippe sortira de tutelle, Élisabeth règnera, et notre triomphe sera complet.

DESTOUCHES, *à part en sortant.*

Le saint homme !

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LE CHEVALIER DE GIRASOL.

(Il corrige au crayon.)

Oui, cette correction est bonne. La marquise de Mélas sera contente de mes vers. Je l'attends ici depuis une heure. C'est singulier comme à la cour on fait peu de cas d'un poète; et pourtant dans les grandes circonstances on n'est pas fâché de les trouver. Mon sujet est beau: une jeune reine arrive, et dans mes vers pleins de force et d'énergie, je mets à ses pieds la nation. Oh! c'est sans contredit ce que j'ai fait de mieux! Quel début! quelle chaleur! Il faut convenir que je suis un bien honnête homme d'auteur; car j'aurais pu, avec quelques changements, me servir pour Élisabeth de Parme des vers que j'avais faits pour Gabrielle de Savoie. Je n'avais que les noms à changer. Je ne serais pas le premier de mes confrères....... Mais non, je suis plus délicat, et puisque mon métier est de louer les grands de la terre, il faut faire les choses en conscience. (*Il relit.*) Oui, je gage que ce passage sera trouvé très-beau.

SCÈNE II.

La MARQUISE, Le CHEVALIER.

LA MARQUISE, qui l'a entendu.

C'est ce que nous saurons bientôt, monsieur l'auteur...

LE CHEVALIER, surpris.

Ah!... vous voyez, madame la marquise, que je suis exact au rendez-vous.

LA MARQUISE.

Et vous voyez aussi que je ne vous ai pas oublié. Tous vos vers sont faits? Je ne vous demande pas s'ils sont bons. Sans doute vous y avez beaucoup loué la princesse.

LE CHEVALIER.

Vous serez très-contente. Je crois avoir mis dans ce petit ouvrage un sentiment, une délicatesse...

LA MARQUISE.

Je ne m'en rapporte pas tout-à-fait à vous. Montrez un peu. (*Il lui donne les vers.*) Vous savez, mon cher chevalier, que je m'y connais. C'est un art qui plaît à tous les cœurs sensibles, et sans la délicatesse de mes nerfs, et, si je n'avais pas été femme de qualité, je sens que j'aurais fait des vers charmants.

LE CHEVALIER.

Oui, je suis convaincu que vous eussiez surpassé la brûlante Sapho.

LA MARQUISE.

Ah! fi donc! il fallait me comparer à une femme de meilleure compagnie. Voyons vos vers.

(Elle jette par moments les yeux sur le cahier.)

LE CHEVALIER.

Ils ont eu quelquefois le bonheur de vous plaire.

LA MARQUISE.

C'est vrai. Je n'en ai pas plutôt lu une trentaine, qu'ils me font tomber dans une langueur très-agréable. Je suis sûr que j'aurai le même plaisir... (*Elle lit bas.*) Oh! c'est charmant! délicieux!.. attendez donc, voilà une pensée que je crois connaître...

LE CHEVALIER, vivement.

Non, madame, elle est toute nouvelle. Je l'ai tirée d'un ancien.

LA MARQUISE.

D'un ancien! J'entends toujours les auteurs parler des anciens : il s'agit bien de ces vieux fous quand il est question de louer une jeune reine.

LE CHEVALIER.

C'est cependant un moyen plus certain de plaire.

LA MARQUISE.

Eh! non, monsieur, c'est du nouveau qu'il nous faut à nous autres jeunes femmes. Gardez vos anciens pour nos douairières. (*Elle se remet à lire.*) Cependant ils sont très-jolis vos vers. (*En les lui rendant.*) Je les finirai une autre fois.

LE CHEVALIER.

Vous avez dû voir que j'avais très-adroitement loue

la princesse, et que je prédisais entre elle et la jeune reine une amitié...

LA MARQUISE.

C'est on ne peut pas mieux. Mais je suis étonnée que vous n'ayez pas jeté sur moi quelques petits mots... de ces petits mots qui ne tirent point à conséquence, et qui s'entendent sans qu'on les dise.

LE CHEVALIER.

Ah! madame, si j'avais su que vous eussiez le désir.....

LA MARQUISE.

Non, mon cher, je vous défends de prononcer mon nom, cela ne conviendrait pas; mais avec quelques petites pensées qui ne signifient rien.... Enfin, vous arrangerez cela. Tous ces petits compliments vous coûtent si peu à vous autres auteurs comme il faut.

LE CHEVALIER.

Vous croyez, madame la marquise, que cela nous coûte peu ?

LA MARQUISE.

Mais j'entends la princesse, entrez dans cet appartement, je vous y enverrai prendre au moment de vous présenter.

LE CHEVALIER, à part.

Ah! quel métier! on a raison de dire qu'il ne faut avoir, pour réussir dans ce pays, ni humeur, ni honneur.

SCÈNE III.

LA MARQUISE, LA PRINCESSE, LA COMTESSE.

LA PRINCESSE, en entrant, à la comtesse.

Ce que vous me dites là me paraît bien singulier! Et vous n'avez pu savoir son nom?

LA COMTESSE.

Le duc le connaît beaucoup, et je suis étonnée qu'il ne vous ait point encore fait part de l'arrivée de cet étranger.

LA PRINCESSE.

Il s'est présenté pour me voir; mais j'écrivais dans ce moment au roi, et je n'ai pu le recevoir.

LA MARQUISE.

Mais, chère princesse, qu'avez-vous donc? vous m'inquiétez. Vous avez un air tout soucieux.

LA PRINCESSE.

Oh! ce n'est rien. Imaginez, marquise, qu'un Français vient d'arriver à Quadraquez, sans doute pour avoir une audience de la reine, et qu'il ne daigne pas me rendre ses devoirs.

LA MARQUISE.

C'est un impertinent! Et ce serait cette bagatelle qui pourrait vous occuper?

LA COMTESSE.

Bah! je suis convaincue que depuis votre voyage en France vous n'y avez plus d'ennemis.

LA PRINCESSE.

On en a toujours dans le rang où je suis. L'influence

que j'ai sur Philippe doit déplaire au gouvernement français. Louis XIV, en plaçant son petit-fils sur le trône d'Espagne, y prétendit régner sous son nom. Sans m'opposer ouvertement à ses prétentions, j'ai su diriger Philippe et lui donner le caractère qu'il doit avoir pour l'honneur de la monarchie. Cette indépendance déplaît de plus en plus aux ministres de France, et le nouveau mariage, que j'ai fait négocier sans leur participation, doit les avoir tout-à-fait irrités contre moi. Je ne m'abuse pas sur la position où je me trouve, et j'ai vu, dans la dernière lettre de madame de Maintenon, une froideur qui contraste singulièrement avec toute sa correspondance.

LA MARQUISE.

Mais elle est votre amie, et comme vous élevée au plus haut degré de la faveur, elle serait la première à vous avertir des piéges qu'on pourrait vous tendre.

LA PRINCESSE.

Ma chère marquise, la politique n'admet pas ces sentiments du cœur qui font le bonheur de la vie. Si le maître a parlé, je dois avoir tort. Les amitiés disparaissent quand notre intérêt personnel est compromis.

LA MARQUISE.

Vous ne le croyez pas! quoi! vous pourriez douter du cœur de vos amis!

LA COMTESSE.

Chère princesse! vous nous supposez...

LA PRINCESSE.

Non, mes amies, je vous excepte de ces cœurs froids si communs à la cour. Vous m'aimez pour moi, j'en suis bien certaine.

LA MARQUISE.

Vous me désespérez de me parler ainsi, vous à qui je dois tout. Ah! ma vie entière.....

LA COMTESSE.

Quant à moi, vous savez si je vous suis dévouée.

LA PRINCESSE, en leur prenant la main.

Oui, je sais combien vous m'aimez toutes deux.

LA MARQUISE.

Vous vous attendrissez! brisons cet entretien. Votre sensibilité est si grande, que je crains que vous n'en soyez malade.

LA PRINCESSE.

En effet, je ne sais pourquoi notre conversation a pris ce tour singulier.

LA MARQUISE.

Et tout cela à cause d'un Français qui, je le parierais, ne mérite pas de nous occuper (*A la comtesse.*) Est-il bien fait?

LA COMTESSE.

Il n'est pas mal du tout. Il a de la grace et montre de l'esprit et de la finesse.

LA PRINCESSE.

Ce sont presque toujours les qualités de mes chers compatriotes, et j'aurais le plus grand plaisir à le voir, si je ne soupçonnais encore quelques misérables intrigues.

LA COMTESSE.

Mais rien ne vous empêche de lui faire dire de venir vous rendre compte....

LA PRINCESSE.

Je n'ai pas ce droit. Seulement, si je pouvais par adresse connaître le motif de son voyage.

LA MARQUISE.

La chère comtesse y parviendra, c'est moi qui vous l'assure. L'amitié qu'elle a pour votre altesse la rend si prudemment active, qu'elle finit par savoir tout, sans qu'on lui dise rien.

LA COMTESSE.

J'ai déja essayé de le faire parler, mais je l'ai trouvé tellement sur la défensive.... Il n'importe; je puis par un autre moyen....

LA PRINCESSE.

Quoi! vraiment, ma chère amie, vous auriez la bonté de parcourir la ville avec votre zèle ordinaire! Je ne combattrai pas les soupçons que vous avez sur don Salvador relativement à cet étranger, ils sont tout-à-fait sans fondement; je suis sûre qu'il n'a dissimulé avec vous que pour mieux parvenir à le connaître. C'est ce qu'il m'a fait dire par un billet qui l'excusait de ne pouvoir se rendre à mes ordres. Tandis qu'il agira de son côté, vous, ma chère comtesse, vous agirez du vôtre; et ce Français, qu'entre nous je soupçonne d'être un envoyé secret, sera bien adroit s'il parvient à nous échapper.

LA COMTESSE.

Que ne ferais-je pas pour le service de votre altesse?

je cours à l'instant m'occuper des moyens de vous être agréable.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

La PRINCESSE, La MARQUISE.

LA MARQUISE.

Mais, princesse, quel pourrait donc être le but de la cour de France? Elle sait tout le pouvoir que vous avez sur l'esprit du roi, et quelles que soient les préventions que l'on cherche à donner à la jeune Élisabeth, vous ne lui aurez pas plutôt parlé, qu'elle sera la première à partager notre admiration pour vous. (*En mignardant.*) Pourrait-elle résister à ce regard si doux et si pénétrant, à cette grace de votre esprit, à cette bonté si touchante, à cette raison si supérieure, qui commandent le respect et l'amour.

LA PRINCESSE.

Ah! marquise, vous me flattez. Vous savez pourtant que ce n'est pas là ce que j'attends de mes amis.

LA MARQUISE, au duc qui arrive.

Eh! arrivez donc, monsieur le duc, j'ai besoin de vous pour égayer notre chère princesse. Elle est tombée dans un accès de mélancolie.

SCÈNE V.

Le DUC, La PRINCESSE, La MARQUISE.

LE DUC.

Et pourquoi donc?

LA MARQUISE.

Elle s'imagine que cet étranger arrivé cette nuit est un envoyé français, qu'il ne vient en Espagne qu'avec l'intention de lui nuire ; enfin elle voit dans cet évènement une nouvelle intrigue dont elle craint d'avoir encore à se défendre.

LE DUC.

Mais l'arrivée de cet étranger annonce en effet quelque chose ; et le mystère dont il s'enveloppe....

LA PRINCESSE.

La comtesse prétend que vous le connaissez.

LE DUC.

Beaucoup. C'est un protégé du duc d'Orléans. C'est un homme de mérite, un auteur distingué, déja connu par de grands ouvrages, et dont on a fait, je le soupçonne au moins, un envoyé diplomatique. Il se nomme Néricaut Destouches.

LA PRINCESSE.

Et vous n'avez pu rien savoir du motif de son voyage ?

LE DUC.

Ah ! il est trop fin pour en dire plus qu'il ne doit. Il se donne pour un voyageur que la curiosité amène en Espagne, et peut-être l'est-il en effet.

LA PRINCESSE.

Non, non. Je connais trop le duc d'Orléans, pour croire qu'il n'ait pas donné des instructions à ce prétendu voyageur. Il ne me pardonnera jamais la rupture que j'ai amenée entre lui et son cousin. La réputation, les mœurs trop connues de ce prince aimable, la basse

influence de son obscur favori, tout me faisait une loi de rompre sa correspondance avec le roi. Si maintenant Louis, au déclin de la vie, qui n'a conservé de sa grandeur passée que l'orgueil d'une vaine représentation; si ses ministres, pour échapper à leur chute, se tournent déja vers le soleil levant, et se montrent prêts à seconder sa maligne influence; moi, je n'en dois pas moins poursuivre mon ouvrage, et m'opposer à des projets qui ne peuvent que nuire à Philippe et à la prospérité de l'Espagne.

LE DUC.

Mais notre ambassadeur en France, le cardinal Giudice votre ami, qui vous doit son élévation, aurait dû vous prévenir....

LA PRINCESSE.

Je dois supposer que l'on a ourdi cette trame si secrètement qu'elle a pu lui échapper; cependant ce qui me ferait craindre qu'il laisse agir mes persécuteurs, c'est que je sais par une voie indirecte qu'il est très-mécontent de la protection que j'ai accordée à Macanas. Il me soupçonne même d'avoir excité cet écrivain distingué à attaquer les priviléges de l'église, et comme son livre est très-fort en raison, tout le haut clergé est soulevé contre moi.

LE DUC.

En effet, la situation du cardinal est embarrassante. Comme courtisan, il ne voudrait pas vous déplaire, et comme grand inquisiteur il est obligé de sévir.

LA PRINCESSE.

Dans toute cette affaire, je n'ai vu que la gloire du

monarque et l'intérêt de la couronne. Que voulez-vous, mon cher duc, il est des préjugés que ma raison ne peut admettre, et je ne regarderai jamais comme un bonheur pour l'Espagne et un triomphe pour la religion, l'intolérance et la persécution.

LA MARQUISE.

Ah! bon dieu! quelle discussion sérieuse! se peut-il que l'arrivée de ce Français vous occupe à ce point? vous, madame, dont rien au monde ne peut abattre le crédit, vous qui avez résisté au pouvoir de Louis, vous que Philippe regarde comme sa sœur et sa meilleure amie, vous dont l'esprit séduisant.... Mais c'est que toutes ces idées noires paraissent vous affecter, et, je vous le répète, je crains que votre santé n'en souffre.

LE DUC.

Je suis de l'avis de notre tendre marquise: c'est mettre trop d'importance à une bagatelle.

LA PRINCESSE.

Il est vrai. Je ne sais pourquoi mon imagination s'est ainsi frappée. Eh bien, laissons tout cela.... Parlons de la réunion que nous aurons ce soir. Je crois qu'elle sera encore plus nombreuse qu'hier.

LE DUC.

L'espoir que nos seigneurs ont d'être présentés les premiers a rendu votre cour très-brillante. J'ai été tout surpris de voir le duc de Ripera.

LA PRINCESSE.

Je l'ai boudé quelques mois; mais il revient de si bonne grace.

LA MARQUISE.

Moi, je ne conçois pas que la comtesse Dormerias ait osé s'y présenter.

LA PRINCESSE.

La comtesse Dormerias.... Je ne me souviens pas....

LA MARQUISE.

Mais rappelez-vous donc : c'est cette jolie femme dont l'autre soir nous avons dit tant de mal.

LA PRINCESSE.

Ah!

LE DUC.

Je parie qu'elle ne prétend plus être aussi belle que vous.

LA PRINCESSE.

Elle a voulu me le faire croire en se parant avec une grande simplicité, qui me l'a fait trouver charmante.

LA MARQUISE.

C'est une femme bien ridicule.

LA PRINCESSE.

Non, mais elle a un peu de prétentions.

LE DUC.

Elle devrait épouser ce grand flandrin de Ripera : cela pourrait amuser la cour au moins quelques instants.

LA MARQUISE.

Eh bien! il est beaucoup moins sot que vous ne le croyez : il m'a donné une excellente idée.

LA PRINCESSE.

Je ne l'en croyais pas capable; il n'importe : voyons.

LA MARQUISE.

Il m'a dit qu'il serait bien qu'on fît des vers pour la réception de la reine.

LA PRINCESSE.

L'idée n'est pas mauvaise. Les vers amusent quelquefois, et, dans de semblables circonstances, Louis XIV les a mis à la mode.

LE DUC.

Les vers! je les aime beaucoup, quand ils ne sont pas longs; mais où prendrons-nous un poète.

LA PRINCESSE, en riant.

Bon; est-ce qu'on n'en trouve pas toujours à la suite des cours.

LA MARQUISE.

J'ai notre affaire.... un jeune chevalier....

LE DUC.

Un chevalier, fi donc! si cela vous était égal, chère marquise, prenons un roturier. Bientôt il n'y aura plus que ces gens-là qui sauront faire quelque chose : à commencer par ce petit curé de campagne....

LA PRINCESSE.

Qui donc? l'abbé Alberoni?

LE DUC.

L'abbé! ah! du train dont il va, avant deux ans je vous le garantis cardinal.

LA PRINCESSE.

Mais enfin, votre poète vous le croyez donc capable?

LA MARQUISE.

De tout. Il m'a fait des vers pour Bébé.

LE DUC, en riant.

Bébé?

LA MARQUISE.

Ma petite chienne! Ils ont enchanté tout Madrid.

LA PRINCESSE.

Voilà une excellente raison. Eh bien, ma chère amie, il faudra me présenter le chantre de Bébé.

LA MARQUISE.

Il est ici, et je n'attendais que l'ordre de votre altesse.

LE DUC, à la marquise au moment où elle s'éloigne pour faire entrer le poète.

Mais dites-nous donc au moins le nom de ce poète.

LA PRINCESSE, en riant.

Eh! qu'importe? ces auteurs-là n'ont pas de nom.

SCÈNE VI.

LA MARQUISE, LA PRINCESSE, LE DUC, LE CHEVALIER DE GIRASOL.

LA MARQUISE, disant le nom en se tournant.

Le chevalier de Girasol....

(Le chevalier paraît aussitôt.)

LE DUC, à la princesse.

Ah! bon dieu! ses vers sont détestables.

LA PRINCESSE.

Êtes-vous fou? il vous a entendu.

LE DUC.

Oui, détestables, disent les gens qui ne s'y connaissent pas; et moi je soutiens qu'ils sont charmants. Seu-

lement ce sont des vers que tout le monde ne peut pas apprécier : ce ne sont pas des vers de peuple.

LA MARQUISE.

J'ai l'honneur de présenter à son altesse le chevalier de Girasol.

LA PRINCESSE.

Enchantée de connaître monsieur le chevalier.

LE CHEVALIER.

J'avais depuis bien long-temps le désir de présenter mes respects à son altesse.

LA PRINCESSE.

Eh bien, monsieur, voilà une belle occasion de vous distinguer; et votre réputation est trop bien établie pour la démentir dans une circonstance si importante.

LE DUC.

Non-seulement je réponds du zèle de M. le chevalier, mais de son talent. J'ai applaudi à des couplets charmants qu'il fit pour une petite fille de l'avant dernier ministre; et depuis, vous adressâtes une épître délicieuse à son successeur. Vous rappelez-vous?

LE CHEVALIER.

Oui, monsieur le duc; je me rappelle même vous avoir vu chez ces deux ministres, également aimable et également aimé.

LA PRINCESSE, en riant, au duc.

Pas mal, mon cher duc. (*Au chevalier.*) Eh! bien, il est donc décidé que vous ferez des vers pour la jeune reine. Songez qu'il faut joindre la grace à la prudence.

LE DUC, faisant le connaisseur.

Je ne demande pas si vous avez un plan. Vous savez que c'est la base...

LE CHEVALIER.

J'espère que mon ouvrage me méritera quelques éloges.

LE DUC, avec ironie.

Il est toujours bon de le croire. Vous aurez sans doute trouvé le moyen de faire connaître les vertus de notre chère princesse.

LA PRINCESSE.

Ah! de grace! qu'on ne parle pas de mes vertus; je ne crois pas que cela soit convenable.

LE CHEVALIER.

C'est au contraire sur la manière dont je parle de son altesse que je fonde tout mon succès. Je la représente comme un bon génie, envoyé par le ciel pour accompagner la jeune reine et contribuer à son bonheur.

LA PRINCESSE, souriant.

L'idée est très-délicate.

LA MARQUISE.

C'est à moi qu'il la doit tout entière. (*D'un air caressant.*) N'est-il pas vrai, mon cher chevalier?

LE CHEVALIER, embarrassé.

Moi, je vous dois..... Ah! oui, je me rappelle très-bien..

LE DUC.

Pour cette seule idée qui m'enchante, d'avoir fait de la

princesse un génie, je ferai votre fortune, chevalier.

LE CHEVALIER.

Monseigneur...

LE DUC.

Tel que vous me voyez, moi, j'adore la littérature. Je m'en occupe à mes moments perdus; et si la cour ne m'eût pas dévoré tout entier...

LA PRINCESSE, *en riant.*

La satire doit être votre genre : vous êtes assez méchant...

LA MARQUISE.

Oui, mais peut-être pas assez malin...

LE DUC.

Ah! marquise, votre cœur sensible me prend pour victime! Je vous croyais si bonne!

LA PRINCESSE.

Et cette fortune du chevalier?

LE DUC.

Je la tiens dans mon portefeuille. Je lui ferai cadeau d'une tragédie qui ne ressemble à rien de tout ce qu'on a fait.

LE CHEVALIER.

Je ne doute pas de son succès.

LA PRINCESSE.

Et vous appelez cela donner quelque chose. En attendant, chevalier, occupez-vous de votre projet. Ce n'est que demain que nous attendons Élisabeth; et ce soir, dans mon cabinet, nous pourrons juger votre essai.

LA MARQUISE.

J'aperçois don Salvador.

SCÈNE VII.

Le CHEVALIER, Le DUC, La PRINCESSE, La MARQUISE, Don SALVADOR.

LA MARQUISE, bas au chevalier.

Tenez-vous un peu à l'écart jusqu'à ce que la princesse vous rappelle, c'est l'étiquette.

LA PRINCESSE.

Eh bien, don Salvador, ainsi que vous l'espériez, êtes-vous parvenu à savoir le motif qui nous amène ici cet étranger ?

DON SALVADOR.

Je n'ai pas besoin de vous assurer de mon zèle. Personne plus que votre altesse ne sait combien je lui suis dévoué. Il faudrait que je fusse le plus ingrat des hommes, pour ne pas me rendre digne de ses bontés.

LA PRINCESSE.

Je ne doute nullement de vos sentiments pour moi. En vous faisant monter du plus humble état aux grandes places de la monarchie, je n'ai fait que récompenser vos talents, vos vertus, votre piété.

DON SALVADOR.

En acceptant l'honorable emploi que vous avez bien voulu me confier, votre altesse sait aussi que ce n'est qu'avec douleur que je me suis arraché à l'obscurité de ma retraite. Et sans mon respect pour sa personne et le désir de lui prouver ma reconnaissance, je me serais gardé de m'exposer à ces tentations mondaines qui ne peuvent que vous éloigner de la voie du salut.

LE DUC, à part.

L'hypocrite!... (*Haut.*) Cela ne vous empêche pas, don Salvador, de nous dire ce que vous pensez de M. Destouches.

LA PRINCESSE.

Oui, comment êtes-vous parvenu à connaître l'arrivée de ce Français?

DON SALVADOR, d'un ton mystérieux.

Par nos moyens ordinaires. Sachant qu'il se rendait comme nous au-devant de la jeune reine, je suis allé le voir. Pour parvenir à lui inspirer de la confiance, je n'ai pas craint de lui dire que j'étais loin d'être dans les bonnes graces de son altesse, que même, ce qui est vrai, j'étais peu jaloux d'une faveur qui ne m'avait que trop arraché à mes pieuses occupations. Ces discours lancés adroitement l'ont déterminé à me bien accueillir, et j'espère, avant la fin de la journée (*regardant le duc*), si personne ne s'avise d'opposer un zèle indiscret à mes efforts, pouvoir éclairer votre altesse sur les persécutions que la cour de France semble vouloir encore diriger contre elle.

LA PRINCESSE.

Oui, c'est encore le duc d'Orléans qui me suscite de nouvelles tracasseries. Pauvre homme! il connaîtra bientôt ce que peut une femme qui ne veut que le bien, et qui sera toujours forte de l'amitié du roi et de l'estime de ses vrais amis.

LA MARQUISE.

Ah! vous connaissez nos cœurs.

LE DUC.

Vous savez quel est mon dévouement.

DON SALVADOR.

Il ne se passe pas un jour où je n'adresse au ciel des prières....

LA PRINCESSE.

Ce ne sont pas maintenant des prières qu'il me faut, c'est du zèle, de l'activité. Don Salvador, vous savez mieux que personne avec quelle chaleur je sers mes amis : il faut à votre tour que vous me rendiez un important service.

DON SALVADOR.

Parlez, parlez, princesse : si la chose est possible elle est faite ; si elle ne l'est pas, elle se fera.

LA MARQUISE.

Ah ! à la bonne heure ! voilà répondre.

LE DUC, à part.

En vrai courtisan.

LA PRINCESSE.

Je veux donc.... Mais voici la comtesse : sa démarche est pressée, son regard animé. Qu'avez-vous ?

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, LA PRINCESSE, LA MARQUISE, DON SALVADOR, LE DUC.

LA COMTESSE.

Je suis dans une colère horrible ? Ah ! quel homme que ce duc de Caméléone !

LE DUC.

Que vous a-t-il fait?

LA COMTESSE.

Je ne suis pas étonnée qu'il ne se soit pas trouvé hier à la réunion chez la princesse.

LA PRINCESSE.

Il n'était sans doute pas arrivé.

LA COMTESSE.

Et voilà pourtant de ces gens à qui votre altesse rendrait encore service, s'ils venaient implorer sa protection.

LA PRINCESSE.

Pourquoi pas? si la demande était juste.

LA COMTESSE.

Votre altesse ne fera jamais que des ingrats, c'est moi qui l'en assure.

LA PRINCESSE.

Cela ne doit pas empêcher de bien faire.

LA MARQUISE.

Prenez garde, chère comtesse, on sait que vous n'aimez pas les Caméléone; et, d'après ce que vous en diriez, on pourrait supposer....

LA COMTESSE.

J'en conviens, je n'aimerai jamais des gens qui oseront élever la voix contre notre chère princesse; et on ne l'attaquera jamais, sans que je prenne sa défense comme mon devoir, mon zèle et ma reconnaissance me l'ordonnent.

LA PRINCESSE.

Ainsi c'est contre moi qu'ils ont dit quelque chose?

LA COMTESSE.

Je ne sais si je pourrai vous répéter leurs sots propos, tant ils m'ont irritée.

LE DUC.

Allons, ne vous montrez pas plus en courroux que la princesse elle-même.

LA COMTESSE.

Vous qui voulez que je me calme, entendriez-vous dire de sang froid que son altesse est à la fin de son règne, que le roi s'est dégagé de ses chaînes, et que ce mariage que l'intrigue a tissu est ce qui la perdra tout-à-fait ?

LE DUC, avec une colère feinte.

Non, certainement; si l'on m'eût dit cela, je me serais mis en fureur.

SALVADOR.

Ah! les méchants! est-ce qu'ils n'ont pas encore ajouté quelque autre horreur?

LE DUC.

Oui, dites-nous plus positivement....

LA COMTESSE.

Imaginez que la petite duchesse s'en est mêlée. Elle me disait d'un ton ironique : « Chère comtesse, ce se-« ra très-malheureux pour vous ; car, enfin, s'il arrive « un changement, vous pourriez bien ne pas conserver « votre place à la cour. »

SALVADOR.

Ces gens-là ne connaissent pas la charité chrétienne.

LE DUC.

C'est-à-dire que l'on croit que tous ceux que son

altessse a honorés de ses bontés sont perdus sans retour. (*Il rit.*) Ah! ah! les drôles de gens!

LA MARQUISE.

Cette petite duchesse de Caméléone, je la déteste avec son air pincé; parce qu'elle a le pas sur moi, elle est d'une insolence...

LA PRINCESSE.

Et que lui avez-vous répondu?

LA COMTESSE.

Que leur méchanceté à votre égard ne m'étonnait pas; que depuis long-temps l'on était instruit de leurs sentiments pour vous; qu'on se rappelait encore leur conduite lors de votre disgrace; mais qu'ils prenaient en vain leurs vœux pour des réalités; qu'il n'était pas facile de renverser votre altesse, une femme, le modèle de son sexe, une femme que tout le monde admire, dont la beauté, l'esprit et les vertus....

LA PRINCESSE.

Ah! de grace, ma chère amie....

LA COMTESSE.

Eh bien! rien de ce que j'ai pu dire n'a pu les arrêter : ils ont été jusqu'à me soutenir que personne ne viendrait ce soir vous faire la cour.

LA PRINCESSE.

C'est possible. (*A part.*) Et le roi qui ne m'écrit pas!

(Elle tombe dans la rêverie.)

LE DUC, bas à la marquise.

La princesse paraît bien affectée.

LA MARQUISE, bas.

Je le vois comme vous.

LA COMTESSE, bas au duc.

On m'en a conté bien d'autres; je vous dirai cela.

LA PRINCESSE, prenant tout à coup un air riant.

Mes chers amis, malgré ma disgrace prochaine, vous n'oublierez pas que nous soupons ensemble. (*A Salvador.*) Don Salvador, suivez-moi; je veux vous expliquer ce que j'attends de vous. (*Saluant de la tête.*) Adieu.

SCÈNE IX.

LA COMTESSE, LA MARQUISE, LE DUC, LE CHEVALIER.

LE DUC.

Cela n'est pas naturel.

LA MARQUISE.

Il y a quelque chose de nouveau.

LA COMTESSE.

Et quand je vous aurai confié en secret....

LE CHEVALIER, s'avançant.

Vous avez oublié, madame la marquise, de demander à la princesse quel serait le moment où je pourrais lui lire mes vers.

LA MARQUISE.

Ah! vos vers... ils ne l'amuseront guère dans ce moment-ci.

LE DUC.

Vous voyez bien, mon cher chevalier, qu'on parle d'une disgrace; et cela est très-inquiétant.

LE CHEVALIER.

Et moi-même j'en avais déja entendu parler.

LE DUC.

Nous sommes donc les seuls qui ne sachions rien?

LA MARQUISE.

Cela est bien singulier, nous qui savons tout ordinairement.

LE CHEVALIER.

On ajoute bien autre chose.

LE DUC.

Quoi donc?

LE CHEVALIER.

Que la princesse ayant appris, je ne sais trop comment, que la jeune duchesse de Parme, dont elle avait arrangé le mariage, n'était rien moins que ce qu'elle la croyait....

LA COMTESSE.

Et c'est cela que je voulais vous dire. Vous savez bien qu'Albéroni avait assuré à la princesse qu'Élisabeth de Parme était une petite fille très-simple, mal élevée et sans caractère.

LA MARQUISE.

Elle nous l'a répété cent fois.

LA COMTESSE.

Pas du tout. Elle apprend, quelque temps avant le mariage, que cette petite fille a tout plein d'esprit naturel, et surtout un grand caractère. Elle s'empresse d'envoyer un courrier....

LA MARQUISE.

Pour empêcher ce mariage? et cependant il s'est fait.

LA COMTESSE.

Oui, mais vous ne savez pas comment. A Parme, on saisit le courrier, on l'enferme dans un appartement; d'un côté on lui présente une fortune, et de l'autre la mort. Le courrier choisit la fortune, ne paraît qu'après la cérémonie; et la reine part pour l'Espagne.

LE CHEVALIER.

C'est ainsi que l'on m'a conté l'aventure.

LE DUC.

Jamais Élisabeth n'oubliera ce qu'a fait la princesse.

LA MARQUISE.

La princesse n'aura pas causé un quart-d'heure avec la reine, que celle-ci en deviendra folle.

LA COMTESSE.

Je le crois comme vous. Eh! d'ailleurs, si la nouvelle reine veut plaire à son époux, le seul moyen qu'elle ait, c'est de bien accueillir madame des Ursins.

LE DUC.

Oh! sans doute, le roi la soutiendra encore quelque temps. — Mais il est toujours bon de savoir un peu ce qui se passe. Que diable! nous sommes ici tout-à-fait absorbés. Vrais satellites de la princesse, nous tournons avec notre astre; et il est nécessaire, même pour lui éviter une éclipse, que nous sortions un peu de son orbite. Je vais demander à dîner à Caméléone.

LA MARQUISE.

Rappelez-moi au souvenir de la petite duchesse, je vous prie.

LA COMTESSE.

Moi, ma chère amie, je vous quitte un instant. En défendant la princesse, je me suis peut-être un peu trop emportée contre toute cette famille : je n'aime pas à me savoir des ennemis, je vais leur dire un petit mot d'amitié en passant.

(Elle sort.)

SCÈNE X.

La MARQUISE, Le CHEVALIER.

LA MARQUISE.

Ah! mon dieu, comme ce serait malheureux, si tous les bruits qui courent avaient quelque fondement! Moi qui aime tant mon aimable princesse. Oh! je suis certaine d'avance qu'elle triomphera de tous ses envieux..... Heureusement que parmi ses ennemis je compte beaucoup d'amis.

LE CHEVALIER.

Cela ne doit pas m'empêcher d'aller lire mes vers à la princesse, et de lui présenter....

LA MARQUISE.

Doucement; c'est une chose à méditer. Je sais bien qu'une ame délicate ne doit pas changer avec les évènements; mais cependant vos vers ne peuvent rester tels qu'ils sont.

LE CHEVALIER.

Comment faire? D'après mon plan, je veux dire le vôtre, est-ce qu'il ne faut plus parler de la princesse?...

LA MARQUISE.

Ah! fi! ce serait une horreur! Il faut toujours en faire l'éloge, mais de façon que la reine ne s'en aperçoive pas. Vous avez de l'esprit, vous arrangerez cela. Quant à moi, je retourne auprès de la princesse. Ma sensibilité ne tient pas contre de telles craintes: mes nerfs sont irrités: oui, je parierais que j'ai la fièvre.... Je prends un intérêt si vif à cette respectable amie! — N'oubliez pas de changer vos vers.

(Elle sort.)

SCÈNE XI.

LE CHEVALIER, seul.

Faites-en l'éloge, sans que cela paraisse! C'est très-clair pour un homme qui sait son monde; cela veut dire: Ne vous avisez pas de parler de la princesse. Allons vite travailler sur ce nouveau plan. Nos plus grands auteurs, à ma place, seraient fort embarrassés; ils ont la manie de tenir à leurs idées. Eh bien! tous ces changements-là ne me coûtent rien à moi. J'ajoute, je retranche; et mes vers n'y perdent rien, parce qu'ils ont un air de cour.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LÉON, SEUL.

POURVU qu'on ait pu avertir en secret Éléonore. Avant de partir, il faut absolument que je lui parle. Les promesses de cet étranger ne peuvent me rassurer. Cependant j'ai vu, dans ce qu'il m'a dit, une franchise.... Mais Éléonore... Bon, c'est elle.

SCÈNE II.

ÉLÉONORE, LÉON.

ÉLÉONORE.

Qu'avez-vous donc, Léon, de si pressé à me dire? vous savez qu'on peut nous surprendre dans cet appartement?

LÉON.

Je brave tout maintenant. L'inquiétude que j'éprouve, la certitude que l'on veut vous marier au duc....

ÉLÉONORE.

Je vous croyais plus tranquille, d'après les promesses de notre nouvel ami.

LÉON.

Ah! si je n'étais pas forcé de partir à l'instant....

ÉLÉONORE.

Comment, vous partez? Et où allez-vous donc?

LÉON.

Je n'en sais rien encore; peut-être au-devant de la reine.

ÉLÉONORE.

Il se passe quelque chose d'extraordinaire dans ce palais. Depuis ce matin je trouve à ma tante un air de mélancolie.... Quand je lui parle, elle ne me répond pas. A coup sûr ce n'est pas mon mariage qui l'occupe.

LÉON.

Moi, je suis certain que votre contrat sera signé à l'arrivée de la reine.

ÉLÉONORE.

Mais il faudra peut-être que je le signe, moi, avant tout le monde.

LÉON.

On saura bien vous y contraindre.

ÉLÉONORE.

C'est selon, je ne fais pas toujours ce qu'on veut.

LÉON.

Et qu'opposerez-vous à la volonté de votre tante?

ÉLÉONORE.

Je lui dirai que je ne veux pas être duchesse; et que je préfère être la femme d'un petit officier des gardes vallones.

LÉON.

Vous n'en aurez pas le courage. Je serai quitté, abandonné, trahi....

ÉLÉONORE.

Allons, voilà encore vos emportements qui vont vous reprendre. Si vous saviez le chagrin que vous me faites quand je vous vois en colère.

LÉON.

Pardonnez, chère Éléonore, mais au moment de partir, sans connaître l'instant où je pourrai vous revoir, j'éprouve un tourment, un désespoir....

ÉLÉONORE.

Et que puis-je faire de plus pour vous rassurer que de vous dire que je n'aurai jamais que vous pour mari?

LÉON, transporté.

Que cet aveu m'enchante! Je ne puis exprimer tout le bonheur qu'il me donne.

ÉLÉONORE.

Calmez-vous, Léon, j'aperçois la princesse et le duc.

SCÈNE III.

LA PRINCESSE, LE DUC, ÉLÉONORE, LÉON,

LA PRINCESSE, à Léon.

Et que faites-vous ici, monsieur?

LE DUC, en riant.

Ah! ce n'est pas la première fois que ces jeunes gens...

LÉON, embarrassé.

Madame, je venais....

ÉLÉONORE.

J'ai rencontré monsieur à l'instant où j'allais....

LÉON.

Je cherchais don Salvador, il doit me remettre un ordre....

LE DUC.

Comment don Salvador! Est-ce qu'il commande à présent les gardes vallones?

LÉON.

Je l'ignore, monsieur; mais je sais que, jusqu'à l'arrivée de notre colonel, qui accompagne la reine, je dois prendre ses ordres.

LA PRINCESSE.

Cela est singulier! il me semble que dans l'absence du roi.... J'éclaircirai cette affaire. En attendant, monsieur, retirez-vous; et vous, mademoiselle, rentrez dans votre appartement.

(Léon salue et sort.)

ÉLÉONORE, en sortant.

Cela a mieux fini que je ne pensais.

SCÈNE IV.

LA PRINCESSE, LE DUC.

LE DUC.

Eh bien, princesse, concevez-vous quelque chose à cela? Cette garde d'honneur que l'on vous a donnée; c'est don Salvador, l'homme de paix, qui la commande.

LA PRINCESSE.

Je me rappelle maintenant qu'il m'a expliqué tout cela.

LE DUC.

Vous avez en lui une confiance bien entière.

LA PRINCESSE.

Et pourquoi le soupçonnerais-je? c'est un homme pieux, jusqu'à la rigidité, qui me doit tout ce qu'il est.

LE DUC.

C'est un hypocrite ambitieux qui, prêchant au milieu des cours la modération et l'humilité, n'en cache pas moins, sous un air béat, tous les vices qu'il reprend dans les autres.

LA PRINCESSE.

Pouvez-vous, monsieur le duc....

LE DUC.

C'est mon avis, et, sans certaine raison, il y a longtemps qu'il connaîtrait le fond de ma pensée. Mais je m'en garderai bien, ces gens-là ont trop d'avantage sur nous.

LA PRINCESSE.

Il n'est pas aussi à craindre que vous le croyez. Il a été témoin de tout l'intérêt que j'ai pris au philosophe Macanas, et il n'a pas cherché à le persécuter. Il m'a suffi de lui dire qu'il était des vérités qui devaient un jour devenir populaires, et qu'il existait un petit nombre d'hommes qui devaient avoir raison contre tous les peuples et contre tous les siècles.

LE DUC.

Oui, je crois bien qu'il a respecté votre protégé;

mais qu'il ait pardonné au philosophe et à ses protecteurs, vous me permettrez de n'en rien croire.

LA PRINCESSE.

A votre langage, je vois que vous êtes un peu jaloux de l'intérêt que je porte à cet homme respectable. Savez-vous ce que votre haine me prouve? c'est qu'à la cour, pour avoir des amis, il faut plutòt cacher ses vertus que ses vices.

LE DUC.

Mais, dussé-je vous déplaire....

LA PRINCESSE.

Ah! laissons cela, de grace!

LE DUC.

Pardonnez-moi, je ne puis être courtisan. Ce métier, dont on voudrait faire une science, ne saurait me convenir.

LA PRINCESSE, riant.

Eh bien, mon cher duc, c'est ce que le public ne croit pas. Mais, à propos de Salvador, je vous ai dit, je crois, qu'il allait m'envoyer ce Français; j'ai une impatience de le voir....

LE DUC.

Comme je le connais beaucoup, j'aurai l'honneur de vous le présenter. Nous nous sommes enivrés souvent aux petits soupers du duc d'Orléans. Oh! c'est vraiment un ami de cœur.

LA PRINCESSE.

Son altesse recevait donc des gens de lettres?....

LE DUC.

Mais, après les femmes, il nous faut bien quelqu'un

pour nous amuser ; et puis ces gens-là ont quelquefois des idées, et l'on s'en sert.

LA PRINCESSE.

De sorte que vous supposez que l'on a lancé cet auteur dans la diplomatie?

LE DUC.

Oui, j'ai quelque pressentiment qu'il est envoyé par la cour de France pour diriger secrètement la jeune reine.

LA PRINCESSE.

On m'avait prévenu contre elle avant son mariage; mais depuis, Alberoni, qui l'accompagne, m'a assuré que c'était une véritable enfant.

LE DUC.

Il ne faut pas s'y fier. Ces petites filles, si simples, si naïves, deviennent souvent très-dangereuses quand elles sont grandes dames.

LA PRINCESSE.

Eh qu'importe! un instant de réflexion a fait évanouir toutes mes craintes. Forte d'une conduite noble et désintéressée, certaine du cœur d'un roi dont l'intrigue m'éloigna trop long-temps, rendue à ses regrets, par mes ennemis mêmes, je ne puis plus redouter la disgrace.

SCÈNE V.

LA PRINCESSE, LE DUC, DESTOUCHES, PEDRO.

PEDRO.

M. Néricaut Destouches demande à présenter ses respects à son altesse.

LA PRINCESSE.

Faites entrer. (*Pedro sort.*) Vous voyez que Salvador est parvenu à le déterminer...

LE DUC.

Parbleu, je le crois bien. Il s'entend avec lui, et il aura exigé cet acte de sa complaisance.

LA PRINCESSE.

Ah! vous êtes fou.

SCÈNE VI.

La PRINCESSE, DESTOUCHES, Le DUC.

LE DUC.

Madame, permettez-moi de vous présenter l'un des hommes les plus aimables de France.

DESTOUCHES.

Je suis sensible à la politesse de monsieur le duc; mais je supplie votre altesse de n'y pas croire.

LA PRINCESSE.

Quoique monsieur le duc soit très-courtisan, je le crois incapable de me tromper.

DESTOUCHES.

D'anciennes relations de plaisir lui ont laissé de moi des souvenirs trop flatteurs.

LA PRINCESSE, souriant.

Ah! je pense bien que vous n'avez pas toutes les bonnes qualités. Je vous connais d'abord un grand défaut : c'est celui d'être trop sauvage. Comment! il m'a fallu vous faire prier de venir me voir?

DESTOUCHES.

Son altesse prend pour un défaut ce qui n'est qu'un excès de prudence.

LA PRINCESSE.

A la bonne heure! Je reconnais un compatriote à cet aimable compliment. (*A part.*) Je le ferai parler. (*Haut.*) Ainsi vous aviez le projet de vous faire présenter?

DESTOUCHES.

Aurais-je pu visiter l'Espagne sans désirer offrir mes hommages à l'illustre princesse dont on parle encore avec tant d'éloges à la cour de France?

LA PRINCESSE, en riant.

En touchant cette corde-là vous me rappelez une disgrace.

LE DUC.

Qui devint pour vous un triomphe.

LA PRINCESSE.

Oui, malgré le duc d'Orléans, j'eus le bonheur de plaire au roi; et mon amie, madame de Maintenon, fut pour beaucoup dans notre raccommodement. Mais il faut que vous me parliez de cette cour. Elle n'est plus aussi aimable, dit-on, qu'elle l'était autrefois?

DESTOUCHES.

Il me serait difficile de vous donner de grands détails sur une cour où l'obscurité de mon rang me défend d'être admis.

LA PRINCESSE.

Vous faites le discret. Les talents sont toujours admis partout, et surtout à la cour de Louis XIV. Je me

rappelle que, dans ma très-grande jeunesse, j'y ai causé avec Racine et Boileau.

DESTOUCHES.

Ils avaient des titres que je suis loin de posséder.

LA PRINCESSE, *finement.*

Il me semble pourtant que l'on vous en croit beaucoup en vous chargeant d'une mission délicate.

DESTOUCHES.

Je n'ai d'autre mission que celle que je me suis donnée. Voir l'Espagne, admirer ce qu'elle a de beau, de grand, de remarquable; voilà mon but, et, d'aujourd'hui seulement, je m'y crois parvenu.

LE DUC.

Allons, c'est très-bien, mon cher Destouches, pour un nouveau diplomate, vous ne vous en tirez pas mal.

LA PRINCESSE.

Cette réserve ne me surprend pas; monsieur Destouches veut me connaître avant de m'accorder quelque confiance; cependant il a trop de connaissance des mœurs de notre cour pour ne pas savoir que, quelle que soit l'affaire qui l'appelle au-devant de la reine Élisabeth, j'en serai la première instruite. Il sait, comme tout le monde, que les ministres du roi ne dédaignent pas mes conseils; que tous nos ambassadeurs me supposent capable de contribuer à la bonne harmonie que Philippe désire faire régner entre les puissances étrangères : peut-être n'est-ce qu'une simple galanterie de leur part; mais il m'est doux au moins de recevoir cette marque de déférence qui ne peut que devenir

utile à la fortune et à l'ambition de ceux qui veulent bien me l'accorder.

LE DUC, à part.

Avec quelle adresse elle veut le séduire.

DESTOUCHES.

Leur confiance, madame, me surprend d'autant moins que je dois supposer que dans ces confidences secrètes, ils ne peuvent trahir les intérêts de leurs maîtres. L'honneur qui se vend, si peu qu'on en donne, est toujours payé plus qu'il ne vaut.

LA PRINCESSE.

S'entendre pour des avantages communs à tous les souverains, ne peut jamais paraître une trahison.

LE DUC, à part à la princesse.

Vous ne lui arracherez pas son secret.

LA PRINCESSE, bas au duc.

Ce n'est qu'en l'irritant que je le forcerai de se découvrir. (*Haut*) Ainsi, monsieur, vous n'êtes qu'un voyageur; et je me suis tout-à-fait trompée en vous supposant un envoyé. Loin que cette nouvelle m'afflige, je m'en réjouis; car, je puis vous l'avouer, je suis très-mal avec votre ambassadeur. Très-inquiet du résultat d'une affaire dont j'avais chargé le cardinal Giudice, il n'a point attendu son rappel pour quitter l'Espagne. Il m'importe peu de savoir quel motif l'attire en France. Que puis-je maintenant attendre du cabinet de Versailles. Qu'y vois-je à la tête? Un roi que sa vieillesse rend inhabile aux affaires, dont tout le désir est de paraître encore dans quelques vaines cérémonies, et

qui ne peut plus avoir la force d'imposer des lois à l'Espagne.

DESTOUCHES.

La vieillesse du roi peut, en effet, vous enlever bien des craintes; mais, malgré la situation présente de ma patrie, je suis convaincu que Philippe n'oubliera jamais que sa couronne coûta cher à la France.

LA PRINCESSE, s'échauffant par degrés.

Est-ce un motif pour qu'il ne règne qu'en esclave? Et faut-il aussi qu'il conserve de la reconnaissance pour le duc d'Orléans, dont les mœurs et les principes doivent faire rougir jusqu'à ses protégés.

LE DUC, à part.

Il reste calme.

LA PRINCESSE.

Et quels sont aussi ses amis? des hommes corrompus qu'il a lui-même flétris d'un odieux surnom. Quel est ce prince, qui n'admet de conseils que ceux d'un misérable que ses bassesses feront parvenir peut-être au plus haut degré de la faveur? Et ce serait un pareil homme qui essaierait de porter le trouble dans ce pays en voulant tromper une jeune reine par quelques obscurs envoyés?

LE DUC, bas à la princesse.

A sa figure qui pourrait croire que cela le regarde?

DESTOUCHES.

Si j'avais l'honneur d'être un personnage important, tel qu'on paraît le soupçonner, je ne me permettrais de défendre les illustres personnages que l'on vient d'attaquer, qu'autant que mes instructions m'en fe-

raient un devoir; c'est vous dire, madame, que je n'ai rien à vous répondre.

LA PRINCESSE.

Je vous entends, monsieur; et c'est me dire qu'il faut que je cesse cet entretien.

LE DUC, à part.

Ma foi! notre auteur a tenu ferme.

SCÈNE VII.

PÉDRO, DESTOUCHES, LE DUC, LA PRINCESSE.

PÉDRO.

Un courrier de sa majesté attend votre altesse dans son cabinet.

LA PRINCESSE.

C'est une lettre du roi! je cours la recevoir. Nous nous reverrons, monsieur Destouches; et, malgré la résistance que vous opposez à ma bienveillante estime, je n'en espère pas moins obtenir des droits à la vôtre.

(Elle sort.)

SCÈNE VIII.

LE DUC, DESTOUCHES.

LE DUC.

Diable! mon cher Destouches, quel caractère vous montrez! Il faut que vous soyez de bronze pour avoir résisté à l'accueil de la princesse.

DESTOUCHES, en riant.

Et surtout à ses épigrammes indirectes.

LE DUC.

Oui, quand elle a parlé des obscurs envoyés. — Savez-vous que tout cela commence à être inquiétant. Ce désir qu'elle a de savoir vos secrets; certaine inquiétude vague que je lui trouve depuis hier; votre subite arrivée à Quadraquez et ce que m'a dit Caméléone, pourraient bien nous faire préjuger une disgrace.

DESTOUCHES, ironiquement.

Et cette disgrace vous effraie beaucoup, par intérêt pour elle?

LE DUC.

Et pour moi, de par tous les diables! et ne savez-vous pas que je dois épouser un gouvernement en épousant sa nièce?

DESTOUCHES.

La jeune personne m'a paru charmante.

LE DUC.

Oui, elle ne me paraîtra pas très-mal, si la tante ne nous apporte pas à la noce une figure en disgrace.

DESTOUCHES.

Mais vous n'aimez donc pas du tout cette jeune La Trémoille ?

LE DUC.

Si; comme on peut aimer une petite fille qui sort du couvent, qui n'a rien vu, et qui est incapable de m'apprécier.

SCÈNE IX.

La MARQUISE, Le DUC, DESTOUCHES.

LA MARQUISE, appelant.

Quelqu'un! (*Un domestique entre.*) Arrivez-donc! — Qu'on apporte des sels d'Angleterre! j'éprouve une émotion....

LE DUC.

Quoi donc! la princesse se trouverait-elle mal? Votre effroi, votre sensibilité...

LA MARQUISE.

Ah! mon cher duc, si vous saviez...

LE DUC.

Je le vois, elle vient de recevoir une nouvelle fâcheuse. (*A Destouches.*) Hein? quand je vous disais....

LA MARQUISE.

Au contraire, une lettre du roi charmante, pleine des plus tendres protestations. — Que la princesse est heureuse d'avoir un tel ami!

LE DUC.

C'est tout simple; une femme si aimable! Je l'ai dit cent fois; elle conservera toujours sa faveur.

DESTOUCHES, bas au duc.

Voilà une lettre qui rend bien des appas à la petite.

LE DUC, bas à Destouches.

Elle est adorable; et, c'est une affaire décidée, j'épouse.

LA MARQUISE, avec impatience.

Eh bien! l'on ne m'apporte pas....? Que ces gens-là sont insupportables! Cette chère princesse; c'est

qu'elle est dans une agitation !... et je crains que cette vive émotion ne nuise à sa santé.

LE DUC.

Mais certainement, bonne marquise. Que vous êtes prévoyante ! (*Un domestique apporte les sels.*) Ah ! je vous accompagne ; je veux partager vos soins obligeants, et prendre part à la joie de notre aimable princesse.

(Ils sortent.)

SCÈNE X.

DESTOUCHES, SEUL.

Cet évènement, qui réjouit tous les courtisans, pourrait bien ne pas m'être favorable. Il est vrai qu'il faut souvent peu de chose pour faire renaître leurs espérances. Si cette lettre allait en effet me faire échouer... En vérité, je ne sais trop si je serais homme à m'en affliger ! Je ne connaissais pas la princesse ; et son esprit, ses manières nobles et aimables m'ont inspiré un intérêt... Je regrette presque de m'être chargé... Allons donc ! Et de quoi m'avisé-je, dans ma qualité de diplomate, d'avoir de la pitié ! Ne sais-je pas qu'en certaine circonstance la perfidie est une vertu, et que la politique est sans entrailles ? — Mais j'aperçois don Salvador, et lui seul peut m'expliquer cette lettre du roi, qui semble s'opposer à nos projets.

SCÈNE XI.

DON SALVADOR, DESTOUCHES.

DON SALVADOR.

N'ai-je pas bien fait de vous engager à voir la

princesse ? Elle est bien loin de soupçonner le coup qui la menace.

DESTOUCHES.

Mais d'après la lettre qu'elle vient de recevoir du roi, sa sécurité est excusable... Concevez-vous quelque chose à cela ? Philippe, qui l'assure plus que jamais de son amitié.

DON SALVADOR.

Que cela ne vous inquiète pas. C'est Albéroni qui, dès avant son départ, lui a fait tracer, par Élisabeth, la conduite qu'il avait à tenir. Sans doute il vient d'écrire à madame des Ursins ; mais dans le même instant le capitaine des gardes reçoit l'ordre de n'obéir qu'aux volontés de la reine.

DESTOUCHES.

Je vois avec chagrin que Philippe ait eu recours à certaine adresse que l'on pardonne à peine aux courtisans.

DON SALVADOR.

Ah ! ces moyens détournés ne vous répugnent pas plus qu'à moi. La franchise, la loyauté devraient être les premières vertus d'un prince ; mais il est souvent telle circonstance qui exige de la dissimulation.

DESTOUCHES.

Même de la perfidie.

DON SALVADOR.

Soit ; mais quand d'une faute il résulte un bien pour le roi, pour l'état ou pour l'église, loin de s'en repentir, on ne doit pas craindre de s'en rendre coupable.

DESTOUCHES.

Cette morale est assez en usage, je le sais. C'est sans doute là le motif qui vous a fait vous dévouer en aveugle aux projets de l'abbé Albéroni et du cardinal?

DON SALVADOR.

J'ai dû m'associer aux ministres de Dieu outragés par un indigne philosophe que la princesse a très-imprudemment protégé ; j'ai dû immoler mes goûts, mes habitudes, ma reconnaissance pour me ranger sous des étendards sacrés, m'armer contre l'impie, et faire triompher la cause du trône et de l'église.

DESTOUCHES, à part.

Le misérable! il me ferait rougir de mes fonctions. (*Haut.*) Ce qui m'étonne, c'est que Philippe ait pu consentir à se séparer d'une amie!

DON SALVADOR.

Son nouvel amour seul pouvait l'y décider. Le roi est homme, il a des passions très-vives; et ceux qui sont chargés du soin de diriger sa conscience ont dû les faire tourner vers un but légitime.

DESTOUCHES.

L'intrigue a été conduite avec une grande habileté ; mais si la princesse peut revoir le roi?...

DON SALVADOR.

Aussi ne le reverra-t-elle pas. Ce n'est que pour empêcher Philippe de céder à sa faiblesse qu'on l'a séparé de la favorite. Il ne fallait rien moins que l'arrivée de la reine pour trouver un prétexte à cette séparation. On a fait un devoir à madame des Ursins d'aller sept lieues plus loin à sa rencontre, elle a donné

dans le piége. Elle attend Élisabeth demain; Élisabeth arrive cette nuit; et dès que la princesse se présentera pour la voir, les nuages que nous avons amoncelés.... Mais, paix! voici la comtesse, et la plus petite indiscrétion pourrait encore faire échouer nos projets.

SCÈNE XII.

La COMTESSE, SALVADOR, DESTOUCHES.

LA COMTESSE.

Eh bien, don Salvador, vous savez la nouvelle? La princesse a reçu un billet charmant du roi. On ne parle que de cela dans le palais.

SALVADOR.

Je sais qu'elle est maintenant très-heureuse; et je partage bien sincèrement sa joie.

LA COMTESSE.

Moi, j'en suis au comble de l'ivresse. Imaginez que tous les Alméda la croyaient en pleine disgrace; je viens de les rencontrer, et, quoiqu'ils n'eussent pas la figure très-abattue de cette bonne nouvelle, je n'ai pu m'empêcher de leur faire entendre que la princesse n'ignorait pas qu'ils étaient ses ennemis secrets.

SALVADOR.

Vous avez eu tort. La prospérité nous oblige à plus de modération.

LA COMTESSE.

Il s'agit bien d'avoir des ménagements pour de telles gens; surtout avec cette folle de comtesse qui, dès

qu'elle me voit, se met toujours à ricaner. Oh! certainement on saura que cette méchante langue a dit, devant vingt personnes, en parlant de madame des Ursins, « que l'âge se faisait sentir sur son visage, « que ses yeux bleus commençaient à devenir ternes; « et qu'il serait temps qu'elle se jetât dans la dévo- « tion. »

DESTOUCHES.

Oh! je suis de votre avis, la princesse ne lui pardonnera pas.

SALVADOR.

Prenez-y garde, comtesse; il faut de l'indulgence pour la faiblesse humaine. En répétant par zèle à la princesse tout ce que vous entendez dire, vous pouvez compromettre de très-honnêtes gens.

DESTOUCHES.

Don Salvador a raison. Dans les cours, l'éclat ne sert à rien; et pour arriver à son but, il faut marcher avec prudence.

LA COMTESSE.

Ah! mon dieu! messieurs, comme vous êtes tous deux en train de prêcher.... J'aime beaucoup la morale; mais c'est dans la chapelle du roi. En attendant l'effet de ma conversion, je cours féliciter la princesse. Mais la voici, suivie de nos amis : ils ont tous un air de satisfaction qui m'enchante.

SCÈNE XIII.

LA PRINCESSE, LA MARQUISE, ÉLÉONORE, DESTOUCHES, SALVADOR.

LA PRINCESSE.

J'allais vous envoyer prier de passer chez moi, don Salvador. Vous savez que j'ai reçu un courrier.

SALVADOR.

Et moi, madame, je venais vous féliciter. Tout ce qui vous est agréable me rend si heureux!

DESTOUCHES.

Je suis témoin de l'enthousiasme de don Salvador.

LA COMTESSE.

Moi, je ne dis rien à la chère princesse, malgré toute la joie que j'éprouve : car si don Salvador ne m'eût pas recommandé la modération, certainement j'aurais mis à découvert l'infame conduite des Alméda. Non, jamais je n'ai vu tant d'insolence; et si le ciel m'eût accordé le pouvoir que la princesse possède, ces gens-là ne reparaîtraient jamais à ma cour.

LA PRINCESSE.

Quoi! parce qu'ils ont cru à ma disgrace prochaine et qu'ils auront lancé contre moi quelques épigrammes, vous voudriez que j'allasse les persécuter? Non, et c'est un reproche qu'on ne me fera point : je ne reconnaîtrai jamais d'autres ennemis que ceux du prince et de l'état.

DESTOUCHES, transporté par l'admiration.

Ah! madame! ces sentiments nobles et dignes de vous....

LA PRINCESSE.

Je suis charmée, monsieur Destouches, d'obtenir votre approbation. Je suis certaine que lorsque nous nous connaîtrons mieux, nous nous inspirerons une estime mutuelle.

DESTOUCHES.

Madame, c'est m'honorer....

LA PRINCESSE.

Je ne veux plus maintenant chercher à pénétrer le motif qui vous a conduit près de nous. Il me suffit de savoir que je n'ai plus rien à craindre des intrigues de France, pour ne plus solliciter votre confiance.

LE DUC.

Ma foi, mon cher, si quelque intrigue secrète vous a conduit ici, je vous vois forcé de nous quitter bientôt.

DESTOUCHES.

De sorte qu'il est bien prouvé que je suis l'ennemi de votre altesse? Ah! madame, le temps vous fera connaître que vous n'eûtes jamais de plus sincère admirateur.

LA PRINCESSE.

Je ne vous en veux pas de votre réserve avec moi : elle entrait dans vos devoirs; mais seulement vous m'avez caché ce que le roi vient de m'apprendre par sa lettre.

DESTOUCHES.

Que vous a-t-il appris, madame?

LA PRINCESSE.

Que vous êtes envoyé vers la nouvelle reine.

SALVADOR.

Pour la complimenter : je me flatte d'en avoir aussi prévenu votre altesse.

LE DUC.

Ainsi votre grand secret nous est appris par le roi lui-même.

LA PRINCESSE.

Je crois bien que ce n'est pas à un simple compliment que se borne la mission de monsieur ; mais comme il serait indiscret à moi de chercher à pénétrer plus avant, je me contenterai de faire connaître à l'envoyé de France dans quels termes sa majesté daigne m'écrire. Ce sera un petit épisode à ses dépêches, qui certes réjouira beaucoup le duc d'Orléans.

LA MARQUISE.

Oh ! oui ! une lecture de la lettre du roi.

ÉLÉONORE, à la comtesse.

Comment, est-ce qu'un roi écrit lui-même.

LA COMTESSE.

Toujours, à ses intimes amis.

LA PRINCESSE, en souriant.

N'êtes-vous donc pas jaloux d'entendre cette lettre ?

DESTOUCHES.

Je prendrai part à la satisfaction qu'elle vous fait éprouver. (*A part.*) Pauvre femme !

LA PRINCESSE, lit.

« Je viens d'arriver à Guadalajara, ma chère Anne « Marie, bien fatigué et bien impatient.

LE DUC.

Quelle aimable familiarité !

LA MARQUISE.

Comme ce début est simple !

LA COMTESSE.

Ma chère Anne Marie ! Quel style ! c'est charmant !

LA PRINCESSE.

« C'est là que j'attendrai la reine et vous. Il me sera « bien doux de tenir une seconde fois de votre main « cette jeune princesse.

LA MARQUISE.

Quelle délicatesse !

LE DUC.

Oh ! il n'y a que le roi qui puisse mettre cette noblesse de sentiments.....

LA COMTESSE.

Oh ! c'est, sans contredit, l'homme qui a le plus d'esprit de son royaume.

LA PRINCESSE.

« Vous serez bien surprise, sans doute, de trouver « à Quadraquez un envoyé de France. Il n'y vient que « pour complimenter la reine. Que sa présence ne vous « effraie pas. Si vous connaissez les intentions de la « cour de France, vous connaissez aussi mon cœur et « la sincérité de l'amitié que je vous ai vouée pour « la vie. »

LA MARQUISE.

Oh ! oui ! pour la vie. Comment Philippe pourrait-il vivre loin d'une femme dont la grace et la beauté....

LA COMTESSE.

L'esprit et les talents....

LE DUC.

Et les nobles qualités....

SALVADOR.

Et sa douce confiance et son humanité pour les pauvres....

DESTOUCHES, à part.

Morbleu! j'étoufferais tous ces gens-là.

LA PRINCESSE.

Eh bien! vous voyez, monsieur Destouches, qu'il me reste au moins des amis.

DESTOUCHES.

Oui, madame, je le vois, et je souhaite que vous les conserviez toujours.

LE DUC.

Le roi ne parle-t-il pas de l'instant de l'arrivée de la reine?

LA PRINCESSE.

Non, mais je suppose qu'elle arrivera demain au soir, au plus tard.

LA MARQUISE.

Princesse, avez-vous décidé l'ordre de présentation?

LA COMTESSE, avec humeur.

Oui, marquise, la princesse l'a décidé, et vous devez vous en réjouir; car vous avez le pas sur moi.

LA MARQUISE.

Mais, madame, il me semble que ce n'est pas là une faveur, et que la justice....

LA COMTESSE.

Permettez-moi de vous dire que l'ancienneté des Picada....

LA MARQUISE.

Permettez-moi de vous dire que depuis sept cents ans le marquisat de Mélas....

LA COMTESSE.

Mon mari est grand de la première classe.

LA MARQUISE.

Et le mien aussi, et la princesse peut vous dire....

DESTOUCHES, à part.

O Thalie! on te rencontre aussi dans les cours.

LA PRINCESSE.

Comment pouvez-vous pour une bagatelle?...

LE DUC.

En effet, mesdames; et qu'est-ce que cela fait à la reine, que l'une passe avant l'autre? Doit-on troubler la joie de la princesse, par de vaines disputes sur la préséance? Il faut avoir de la philosophie.

LA PRINCESSE.

Je suis enchanté, cher duc, de vous trouver plus raisonnable que ces dames; car je me suis vue forcée d'accorder le pas sur vous au vieux duc Alphonse de....

LE DUC.

C'est impossible, madame, il n'en a pas le droit.

LA PRINCESSE.

Mais c'est un vieillard presque octogénaire....

LE DUC.

Peu m'importe! il n'entrera pas avant moi, la chose est trop importante.

LA PRINCESSE.

J'ai cru que vous auriez la complaisance, par égard pour moi....

LE DUC.

C'est justement par égard pour votre altesse que je ne puis y consentir. Comment, madame, au moment de vous appartenir, au moment d'épouser cette charmante enfant, dont je raffolle, j'irai de ma propre volonté me placer au second rang? Non, non! il faut savoir ce que l'on vaut, et le neveu de la princesse des Ursins ne fera jamais d'action indigne de son rang et de l'honneur de lui appartenir.

ÉLÉONORE, bas à Destouches.

Et bien, monsieur, votre promesse?...

DESTOUCHES, bas à Éléonore.

Courage, laissez le dire, il ne vous épousera pas.

LA COMTESSE, ironiquement.

Allons, mon cher duc, il faut avoir de la philosophie.

LA PRINCESSE.

Eh, de grace! laissons cette discussion; d'ici à demain nous trouverons le moyen d'arranger tout cela.

SALVADOR.

Que je suis heureux, moi, de ne point connaître l'ambition! Placez-moi, madame, dans le dernier rang, et je me trouverai toujours au-dessus de mes mérites.

LA PRINCESSE.

Vous serez toujours bien partout, mon cher Salvador. Mais à propos, notre poète? savez-vous qu'il est temps de s'en occuper? A-t-il travaillé? en effet, j'y ai réfléchi, l'idée n'est pas mauvaise. Les vers sont à la

mode, surtout en Italie; mais qu'il n'aille pas nous donner l'insipide sonnet.

LE DUC.

Mais en effet qu'est-il devenu ce chevalier bel esprit?

LA MARQUISE.

Allons, vous allez encore vous moquer de mon petit auteur.

LA PRINCESSE.

Ah! c'est qu'il faut qu'un poète ait bien du talent pour n'être pas ridicule. Eh pourquoi n'arrive-t-il pas pour se défendre?

LE DUC.

Non, voilà comme sont tous ces faiseurs de vers. Pour un jour qu'on en a besoin dans la vie, ils se font attendre; et le reste du temps on ne trouve que cela sous ses pieds.

DESTOUCHES, à part.

Bel éloge des poètes et de la poésie!

SCÈNE XIV.

LE CHEVALIER, LE DUC, LA PRINCESSE, SALVADOR, LA COMTESSE, ÉLÉONORE, DESTOUCHES, LA MARQUISE.

LE DUC.

Ah! chevalier! vous ne pouviez arriver plus à propos. Nous parlions de vous.

LA MARQUISE.

J'espère que vous êtes prêt à nous lire vos jolis vers?

LA PRINCESSE.

On assure qu'ils sont charmants. Ils ressemblent à tout ce que vous avez fait. (*Bas au duc.*) A-t-il fait quelque chose?

LE DUC.

Des niaiseries.

LA PRINCESSE.

Nous lirons votre petit poème avant souper. Vous sentez que rien ne peut se dire devant l'auguste personnage que nous attendons, sans que je n'en aie pris connaissance.

LE CHEVALIER.

Madame, je le voudrais....

LA MARQUISE.

Je vous préviens, princesse, que votre modestie aura beaucoup à souffrir.

LE CHEVALIER, bas à la marquise.

Eh! au contraire, vous m'avez fait ôter les éloges...

LA MARQUISE.

Et qu'est-ce que cela fait? vous les remettrez comme il vous plaira; mais il faut que vous lisiez.

LE DUC.

Est-ce qu'il ne serait pas prêt?

LA MARQUISE.

Oh! pardonnez-moi. Allons nous établir dans le cabinet de la princesse. Nous vous y attendons.

LA PRINCESSE.

Je ne vous invite pas encore, monsieur Destouches, à passer la soirée avec moi, cela pourrait déplaire à votre cour; mais quand vous m'aurez été présenté sous

votre véritable caractère, je ne craindrai plus de vous montrer tout le désir que j'ai de cultiver votre aimable connaissance.

(Ils sortent.)

SCENE XV.

DESTOUCHES, SALVADOR, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Me voilà bien. Je veux mourir si je me rappelle un mot des éloges que je donnais à la princesse.

SALVADOR, bas à Destouches.

Pour écarter tout soupçon, je vais les accompagner; mais n'oubliez pas notre rendez-vous chez moi, à minuit. De là chez la reine, audience secrète. Les dépêches lues, le plan arrêté, l'ordre signé, la voiture se trouvera prête et la princesse est perdue.

(Il sort.)

SCÈNE XVI.

DESTOUCHES, LE CHEVALIER.

DESTOUCHES, le regardant aller.

Le saint homme!

LE CHEVALIER, cherchant à se rappeler des vers.

Non, ma mémoire ingrate... que je suis malheureux! peste soit du changement!

DESTOUCHES, voyant les grimaces.

Je parie que vous donnez au diable ceux dont vous êtes chargé de faire l'éloge.

LE CHEVALIER.

Il est vrai que, sur une certaine inquiétude, on m'a fait supprimer les louanges de la princesse....

DESTOUCHES.

Ah! un auteur de cour doit savoir faire son thême en deux façons. Ce métier-là doit donner bien de la peine.

LE CHEVALIER.

Sans compter qu'il faut faire souvent ce qui déplaît le plus. Les grands veulent qu'on se dégrade, non-seulement pour le bienfait, mais souvent pour une espérance.

DESTOUCHES.

Il me semble qu'il vaut mieux travailler pour le public. Le théâtre....

LE CHEVALIER.

Ma foi non. Là, on se trouve toujours placé entre le grand-merci et le va-te-promener. Tandis qu'à la cour on a des avantages. Faufilé avec tous les seigneurs, on a part à leur éclat; comme eux, on fait de la poussière....

DESTOUCHES.

Oui, mais les véritables hommes de lettres font du bruit.

LE CHEVALIER.

Vous parlez de ceux qui courent après la célébrité...

DESTOUCHES.

Oui; et vous, vous la dédaignez. En effet, à quoi mène la célébrité? Au triste avantage d'être connu de gens qui ne vous connaissent pas.

LE CHEVALIER.

Mais ces maudits vers que je ne me rappelle pas..... quels tourments!.....

DESTOUCHES.

Ne vous plaignez pas; les puissants vendent leur société à la vanité des petits.

LE CHEVALIER.

Comment faire?

DESTOUCHES.

Un rien vous embarrasse. Courez vite chez vous et reprenez l'ancien manuscrit.

LE CHEVALIER.

Mais l'on m'attend chez la princesse.

DESTOUCHES.

Bah! un mot sur la mode nouvelle aura bientôt fait oublier le poète.

LE CHEVALIER.

En effet, c'est le seul moyen. Je pars, je cours et je reviens à l'instant.

(Il sort vite.)

SCÈNE XVII.

DESTOUCHES, SEUL.

Quels vils complaisants! quels bons amis! amitiés de cour, foi de renards et société de loups. Mais, silence! j'en verrai peut-être bien d'autres. Et puis, ai-je trop le droit de médire de mes semblables; ne suis-je pas aussi, moi, courtisan? Et de qui!... oh! quand je

vois de près cette nature humaine, je suis prêt à saisir mes pinceaux.... oh! c'est surtout ce Salvador..... avec quel calme il vous trompe! que d'ambition il cache sous son manteau noir!.... comme il prouve que les hypocrites n'ôtent jamais leur masque!.... Oui, je ne serais point étonné qu'il parvînt au ministère; et il y restera... jusqu'à l'instant où quelque nouveau tartuffe politique, tramant à son tour sa ruine, viendra dire à son complice: tout est prêt, l'ordre est signé, la voiture attend; et don Salvador est perdu.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

PEDRO, JUAN, ET PLUSIEURS VALETS.

(On arrange des tables de jeu, et on allume un grand nombre de bougies.)

PEDRO.

Vous! rangez ces fauteuils. — Vous! préparez ces tables.

JUAN, à part.

Quel air d'aisance en donnant ses ordres! Du premier coup d'œil, on voit que c'est le valet de chambre d'une favorite.

PÉDRO.

Eh bien, mon cher de Salvador, vous ne nous aidez donc pas?

JUAN, tout étonné.

Il m'appelle du nom de mon maître. — Mais je m'appelle Juan.

PÉDRO.

Oui, vous vous appelez Juan, pour votre maître; comme moi je m'appelle Pédro, pour la princesse. Mais, apprenez, mon cher, qu'entre nous, afin de nous distinguer, dans nos réunions, nous ne connaissons d'autres noms que ceux de nos maîtres. Comme cela il

n'y a point de confusion, et chacun prend son rang. Voilà de Popoli, de Mélas; et vous, vous êtes de Salvador, comme je suis des Ursins.

JUAN.

Et quel avantage trouvez-vous à changer ainsi de nom?

PÉDRO.

Je vous l'ai dit, un très-grand. Aû moins nous sommes sûrs de ne point nous compromettre avec les valets bourgeois. C'est ce qui fait que j'ai sur vous une supériorité qui me fait vous donner mes ordres.

JUAN.

Vous faites donc des classes entre vous?

PÉDRO.

Le sot! mais elles existent de fait; d'abord entre ceux qui ont plus d'appétit que de diners, et ceux qui ont plus de diners que d'appétit.

JUAN.

Quoi que vous en disiez, je trouve qu'il y a bien de la vanité dans vos usages. Car enfin, vous n'êtes que des pieds plats.

PÉDRO.

Hein..... Mais j'excuse votre innocence. Apprenez, mon cher, que cette vanité nous est commune avec nos maîtres; et combien de gentilshommes ne disent-ils pas effrontément: le roi m'a consulté.... je tiens cela de la reine.... enfin mille mensonges aussi ridicules qu'invraisemblables.

JUAN.

Ainsi, quand mon maître sera ministre, et quand la

princesse sera disgraciée, c'est moi qui serai l'impertinent, qui vous traiterai comme des faquins?

PÉDRO.

Doucement, nous n'en sommes pas là, et je ne comprends pas par quel motif vous disgraciez la princesse pour faire arriver votre maître....

JUAN.

Mais, sur les bruits qui se sont répandus dans la partie de la cour que je fréquente; de Popoli et de Picada étaient présents, lorsqu'on nous a fait part de cette nouvelle.

PÉDRO.

Mon cher de Salvador, il ne faut jamais croire légèrement aux bruits de cour. Certes, sans me vanter, depuis plus de dix ans que je règne..... dans l'antichambre... je dois à l'expérience la connaissance de la cour. Personne n'est autant que moi au courant d'une disgrace ou d'une faveur. Mon thermomètre, à moi, c'est le salon du favori. Les courtisans sont prudents; et quand une maison menace ruine, ils se gardent bien d'en approcher. Ce langage est un peu au-dessus de vous; mais pour me mettre à votre portée, je vous dirai que vous pouvez juger vous-même de notre situation par le monde que nous avions hier, et par celui que nous aurons aujourd'hui. Le duc paraît; qu'on me suive.

(Il sort suivi de tous les valets.)

SCÈNE II.

Le DUC, seul.

Je ne puis croire à ce que le comte m'a dit tout bas pendant la lecture du chevalier. La princesse en disgrace! cependant la chose est possible; et j'ai cru m'apercevoir que, malgré sa gaieté, elle avait des instants de préoccupation. Vous n'aurez personne, m'a-t-il dit encore, au cercle d'aujourd'hui; et en effet, la soirée s'avance, et je ne vois pas qu'on arrive. Diable! Prenons-y garde. En montrant de la faiblesse, le maudit mariage peut se faire, la disgrace viendra; point de gouvernement, et la femme me restera. Mais je vois le cauteleux Salvador. A coup sûr le traître sait ce qui se passe.... Si je pouvais lui dérober la vérité! Flattons-le d'abord, car ces pieux ambitieux sont encore plus enclins au péché de la louange que nous autres enfants du démon.

SCÈNE III.

SALVADOR, LE DUC.

LE DUC.

Le hasard me sert à souhait, don Salvador, puisqu'il me procure l'avantage de causer avec vous sans témoins.

SALVADOR.

C'est pour moi un honneur; mais les devoirs qui m'appellent...

LE DUC.

Oui, je sais que vous ne perdez point un instant, et que les heures que vous ne donnez pas aux affaires temporelles sont toutes consacrées à la prière.

SALVADOR.

Je fais ce que tout homme devrait faire; et je ne m'en glorifie pas.

LE DUC.

Parce que les vertus vous sont aussi naturelles que l'habileté que vous portez dans les affaires.

SALVADOR.

Il est vrai qu'on veut bien me reconnaître quelque talent.

LE DUC.

Quelque talent! prenez-y garde; la fausse modestie est aussi un mensonge; moi, je serais bien trompé dans mes calculs et dans mon espoir, si je ne vous voyais pas bientôt au ministère.

SALVADOR.

J'espère que le ciel me préservera d'y parvenir. La route des honneurs est pénible; et c'est souvent à l'instant que l'on arrive à leur sommet que l'on connaît le néant des grandeurs.

LE DUC.

C'est la réflexion que je faisais tout à l'heure, en regardant notre aimable princesse. Je lui trouvais par momens un air soucieux qui confirmerait le bruit de sa prochaine disgrace.

SALVADOR.

Quoi! vous croyez qu'elle aurait à craindre?..

LE DUC.

Ah! don Salvador, vous le savez mieux que moi. Votre liaison avec Alberoni vous a mis dans tous les secrets; et, quoi qu'on en dise, entre nous, je le crois à la veille de supplanter la favorite.

SALVADOR.

J'en serais bien fâché; car c'est une personne que j'honore, que je respecte.

LE DUC.

N'avez-vous pas remarqué, comme moi, que la lettre du roi est bien insignifiante, et qu'il y parle très-peu de la reine?

SALVADOR.

Toutes ces lettres, où l'amour se cache sous le masque de l'amitié, je ne veux ni ne dois jamais y rien remarquer.

LE DUC.

Et cet envoyé, qui dédaigne de se faire présenter? et le roi qui, pour la première fois, se sépare de la princesse; et le triomphe presque public de ses ennemis qui nous ont précédés à Quadraquez...

SALVADOR, *malignement.*

Je sais qu'on pourrait en tirer quelques conséquences qui peuvent inquiéter, vous, plus que personne, qui êtes à la veille de devenir son neveu.

LE DUC.

Sans doute; mais si cet hymen pouvait blesser Élisabeth, vous sentez qu'il ne serait pas convenable qu'il s'achevât.

SALVADOR.

Comment! vous, l'ami de la princesse, vous pouvez renoncer aux avantages...

LE DUC.

Aux avantages! vous en parlez fort à votre aise. Songez donc à ma position, et que le gouvernement qui m'est promis...

SALVADOR.

Je songe à celle de cette excellente princesse...

LE DUC.

Mais l'excellente princesse est si ambitieuse...

SALVADOR.

C'est une femme d'un si grand esprit.

LE DUC.

Oui; mais qui tend toujours à dominer.

SALVADOR.

Elle a donné de si bons conseils au roi.

LE DUC.

J'en conviens ; mais elle l'a souvent rendu l'esclave de ses volontés.

SALVADOR.

Elle l'a consolé dans ses peines.

LE DUC.

Et fatigué par ses jalousies.

SALVADOR.

Elle est si bienfaisante, si noble.

LE DUC.

Si exigeante, si impérieuse.

SALVADOR.

Ah! pouvez-vous traiter ainsi la femme que j'honore

le plus dans le monde? vous surtout son ami, bientôt son allié?... Il faut que je me rappelle qu'il ne m'est pas permis de m'emporter, pour ne pas céder au juste courroux que vos propos injurieux m'inspirent. Pour éviter de me laisser aller à ma juste indignation, et pour ne pas vous reprocher votre ingratitude, il est de mon devoir de me retirer et d'aller prier le ciel qu'il vous rende plus indulgent, plus juste et plus reconnaissant.

SCÈNE IV.

LE DUC, seul.

Le maraud me trompe; et, malgré son air de componction, j'ai bien vu qu'il en savait plus que moi. Il faut pourtant que je prenne un parti : le temps fuit; et s'il se trame quelque chose à la cour, et que mon contrat de mariage soit présenté à la reine, je suis un homme abîmé. Et quel danger de rompre tout-à-fait? Je puis avec honneur me tirer de ce mauvais pas. Faisons-lui une bonne querelle sur le premier objet.... Cela seul nous mettra d'accord. Je me rappelle qu'elle n'aime pas qu'on attaque Salvador; raison de plus pour m'expliquer franchement sur son compte. Eh! j'ai mille autres moyens : il est si facile d'irriter une femme en blessant son amour-propre. Tout m'encourage à cet éclat; je n'entends pas une voiture, personne n'arrive. Le mariage une fois rompu, je gagne les bonnes graces de la reine, j'obtiens le gouvernement, et je n'ai point

de femme. Je défie de faire un calcul plus avantageux pour moi.

SCÈNE V.

Le DUC, La MARQUISE, La PRINCESSE, Le CHEVALIER.

LA PRINCESSE.

Cette lecture a été charmante, et je trouverai le moyen de vous en témoigner ma reconnaissance.

LA MARQUISE.

Et pourquoi donc, monsieur le duc, nous avez-vous quittés sans nous faire part de vos réflexions sur les vers de monsieur?

LE DUC.

Moi, j'en ai été enchanté comme vous; c'est très-bien! Seulement si je me permettais une petite critique...

LE CHEVALIER.

Parlez, monsieur le duc, rien ne me plaît comme la critique. Le style a dû vous plaire?

LE DUC.

Sans doute. Je ne dis pas cela pour vous; mais, comme on dit, il y a souvent des sottises bien habillées.

LA PRINCESSE.

Oui, comme il y a des sots bien vêtus.

LE DUC.

Je trouve d'abord dans cet écrit une raison, un calme.... mais il y manque quelque chose.

LE CHEVALIER.

Et quoi donc !

LE DUC.

Ce n'est rien, une bagatelle. Tenez, jetez-y, si cela vous est égal, par-ci, par-là, de ces traits.... enfin un peu de sublime...

LA PRINCESSE, riant.

Oui, cela fait toujours assez bien dans un ouvrage. Moi, j'y trouve un autre défaut; c'est qu'on m'y a beaucoup trop louée, et je tiens à ce qu'on supprime...

LA MARQUISE.

Eh! mon dieu! princesse, laissez-nous donc faire : cela ne vous regarde pas.

LE DUC.

Eh! sans doute. Songez donc qu'Élisabeth, dès son arrivée, va devenir votre amie, comme l'était la feue reine.

LA PRINCESSE.

Je dois le croire; mais cependant on ne peut répondre des caractères.

LE DUC, à part.

Elle a peur.

LA PRINCESSE.

Nous avons à causer sur ce sujet, mon cher duc, et à nous occuper des préparatifs d'un hymen qui va encore resserrer les liens de notre amitié.

(Elle parle bas au duc.)

LA MARQUISE, bas au chevalier.

Écoutez, mon cher chevalier, vous êtes un homme charmant; mais vous voyez qu'on a des secrets et que vous ne pouvez pas rester.

LE CHEVALIER.

Comment! madame, je croyais avoir l'honneur....

LA MARQUISE.

Eh! non, la princesse n'admet dans son intimité que ses favoris : c'est l'étiquette.

LE CHEVALIER.

Mais cependant....

LA MARQUISE.

Il faut de la discrétion. La princesse n'est pas bien ; et, vous le concevez, des vers comme cela, le soir, cela pèse sur l'estomac.

LE CHEVALIER.

Pourtant je croyais....

LA MARQUISE.

Il ne faut jamais croire. Vous avez lu, on vous a écouté, on n'a pas dormi, vous devez être enchanté.

LE CHEVALIER, tout étourdi.

Ah!

LA MARQUISE.

A demain, de bonne heure ; et comptez toujours sur ma protection.

(Le chevalier sort.)

SCÈNE VI.

LE DUC, LA MARQUISE, LA PRINCESSE.

LA PRINCESSE.

Vous avez bien fait, ma chère amie, de nous délivrer du poète.

LE DUC.

Ces gens-là sont comme les enfants; ils deviennent insupportables dès qu'on cesse de s'occuper d'eux.

LA PRINCESSE.

Non, c'est que j'avais envie de causer avec le duc. Mais à propos, aurez-vous la complaisance de donner des ordres....

LA MARQUISE.

Ah! pour qu'il n'y ait pas de confusion.... Mais la compagnie ne se presse guère d'arriver.

LE DUC, à part.

L'on commence à s'en apercevoir.

LA MARQUISE.

Ah! c'est que nous allons avoir des toilettes magnifiques. Puisque j'en ai le temps, je puis encore donner un coup d'œil à la mienne.

SCÈNE VII.

LE DUC, LA PRINCESSE.

LE DUC, à part.

Ferme! Voilà le moment d'aborder la question.

LA PRINCESSE.

Je ne suis pas fâchée de vous parler en secret.

LE DUC.

Est-ce que vous auriez quelque confidence à me faire?

LA PRINCESSE.

Non, depuis long-temps vous connaissez tous mes

secrets. Vous le savez, je ne dissimule jamais avec mes amis.

LE DUC.

Oui, mais vous l'étendez beaucoup, ce cercle de vos amis.

LA PRINCESSE.

Allons, vous me prouvez que l'amitié est presque aussi jalouse que l'amour.

LE DUC.

J'en conviens; et je ne puis souffrir que vous ayez donné votre confiance à Salvador. C'est un homme qui vous trompe, je vous en avertis encore.

LA PRINCESSE.

Je n'ai point de raison de le croire.

LE DUC.

(*A part.*) Elle ne m'impose pas silence. Nous verrons. (*Haut.*) C'est le plus grand intrigant de la terre. Sous l'extérieur de la prud'homie, je suis convaincu qu'il cache un cœur faux.

LA PRINCESSE, froidement.

Je n'ai jamais vu dans lui qu'un homme pieux.

LE DUC.

Pourtant il est très-lié avec Albéroni. (*A part.*) J'aurai de la peine à l'émouvoir. (*Haut.*) Et cet Albéroni, tout en vous mettant de moitié dans son intrigue pour le mariage du roi, vous a peut-être conduite dans un précipice.

LA PRINCESSE.

Qui peut vous donner cette idée?

LE DUC.

Et depuis que ce Salvador est votre intime conseiller, il vous a jetée dans une multitude de tracasseries qui troublent votre raison, et vous mettent souvent dans une position difficile. Enfin, votre caractère est tout-à-fait changé.

LA PRINCESSE.

C'est la première fois qu'on me fait ce reproche.

LE DUC, à part.

Elle ne veut pas se fâcher; mais, parbleu! nous allons voir.

LA PRINCESSE.

Mais, duc, vous paraissez avoir de l'humeur?

LE DUC.

Oui, sans doute, j'en ai, par intérêt pour vous. Quand je vois toute votre vie occupée à de petits démêlés intérieurs qui ne méritent pas l'attention d'une femme raisonnable...

LA PRINCESSE, riant.

Mais, savez-vous bien que vous me grondez?

LE DUC.

Et tous ces petits chagrins, et ces propos que la comtesse vous rapporte, tout cela vous affecte, altère votre santé.

LA PRINCESSE, riant.

Je vous jure que je me porte fort bien.

LE DUC.

Non, madame, vous vous portez mal, et l'on s'en aperçoit très-bien à votre figure.

LA PRINCESSE.

Mais je vous assure....

LE DUC.

(*A part.*) Ah! maintenant elle n'y tiendra pas. (*Haut.*) Enfin, pouvez-vous me dire que vous avez le même éclat, la même fraîcheur?...

LA PRINCESSE, se fâchant.

Ah!

LE DUC, à part.

Nous y voilà!

LA PRINCESSE.

Ce langage trop franc, que vous n'avez employé que pour m'irriter, ne me blesserait pas, si je ne devinais le motif qui vous l'a inspiré.

LE DUC, avec une feinte colère.

Voilà commme sont toutes les femmes; elles vous supposent toujours des intentions....

LA PRINCESSE.

Mais qu'avez-vous donc enfin?

LE DUC.

Mais, vous le voyez bien, beaucoup d'humeur contre tout ce qui vous environne.

LA PRINCESSE.

Je crois, au contraire, que votre projet est de m'en donner. Je me réjouissais d'être seule avec vous, afin de vous annoncer une bonne nouvelle.

LE DUC.

Une bonne nouvelle! (*A part.*) N'ai-je pas entendu le bruit de plusieurs voitures? (*Haut.*) Ah! vous

avez reçu? (*A part.*) Oh! non, il ne viendra personne.

LA PRINCESSE.

Je voulais aussi régler avec vous tous les préparatifs de votre mariage....

LE DUC, à part.

Ahi! ma colère me reprend. (*Haut.*) Ce n'est pas là ce qui doit vous inquiéter dans ce moment : il serait même peu convenable de me présenter tout de suite à la reine comme un nouvel époux.... Que diable! on donne aux gens le temps de respirer.

LA PRINCESSE.

Mais tout était convenu et approuvé par le roi.

LE DUC, embarrassé.

Je le sais très-bien; mais il faut savoir encore si je conviens à la petite.

LA PRINCESSE, amèrement.

Je vous trouve aujourd'hui bien de la modestie.

LE DUC.

Qu'y a-t-il d'étonnant? à cet âge-là est-ce qu'on a des yeux? Et puis, il y a un certain Léon de par le monde...

LA PRINCESSE.

Qu'a-t-il de commun avec ma nièce?

LE DUC.

Eh bien! il y a de commun entre eux qu'ils s'aiment et qu'ils se donnent des rendez-vous, dans cette salle même.

LA PRINCESSE.

Et en supposant que cela fût, l'étourderie d'un enfant vous conduit à ces graves réflexions?

LE DUC.

Oh non! je n'ai pas de préjugés bourgeois; mais encore, cela n'encourage pas trop à se marier.

LA PRINCESSE, sèchement.

Ainsi vous êtes d'avis que l'on diffère?

LE DUC.

Dieu m'en préserve! je tiens trop à l'honneur de votre alliance.... Mais convenez que votre nièce est bien jeune.

LA PRINCESSE.

Elle est charmante.

LE DUC.

Fort bien. Mais c'est un véritable enfant. En vérité, je ne peux m'empêcher de rire, quand je songe à la figure que je ferai, quand je me trouverai tête à tête avec une petite fille qui ne pensera à rien, qui ne me dira rien, et qui me donnera toujours raison... Ah! si je n'avais pas les soins de mon gouvernement, je ne saurais, en vérité, que devenir.

LA PRINCESSE, avec noblesse.

Je vous ai écouté avec patience, et je vais vous répondre avec modération. Cette feinte colère contre moi cache un motif que j'ai trop deviné... Votre projet est de rompre.

LE DUC.

Madame, croyez bien...

LA PRINCESSE.

Monsieur le duc, écoutez-moi... La solitude où je me trouve ce soir vous étonne et vous inquiète : je l'ai vu dans vos yeux. Vous prévoyez peut-être ma

disgrace, et, en ami prudent, vous n'êtes pas disposé à m'aider à supporter l'orage.

LE DUC.

Quoi! votre disgrace!

LA PRINCESSE.

Ne m'interrompez pas... J'en conviens, je vous croyais plus généreux... En vous accordant une La Trémoille, j'ai cru vous honorer, et je vous honorais en effet. Je vois trop tard que ce n'est point mon alliance que vous désiriez; mais ce qui en devait être la suite : le partage de mes honneurs, et un gouvernement, unique objet de votre ambition. J'ignore ce que le sort me prépare. Je n'ai point de raison de croire que la fortune soit changée pour moi; mais j'ai la certitude que vous ne méritez plus l'honneur que je voulais vous faire. Ainsi, monsieur, tout est rompu entre nous; et, pour vous faire sentir la différence qui se trouve entre votre ame et la mienne, ce gouvernement, que vous avez tant désiré, cette récompense que vous n'avez pas méritée, le roi vient de me l'accorder pour vous. En voilà le titre, monsieur; prenez-le, jouissez-en sans remords, si vous le pouvez; et puissiez-vous le garder aussi long-temps que doit durer mon mépris pour vous!

(Elle sort.)

SCÈNE VIII.

LE DUC, SEUL.

Je ne m'attendais pas à tant de caractère... Il est singulier qu'une femme si brillante, à la cour, ait

conservé de ces sentiments gothiques, qui sont tout-à-fait d'un autre monde... Il n'en est pas moins vrai que si la princesse reste encore favorite, malgré tout cet étalage de générosité, je ne vieillirai pas dans mon gouvernement.... Je connais madame des Ursins; elle me pardonnerait tout, excepté de l'avoir dédaignée; mais il faut espérer que ma généreuse princesse perdra complètement la partie.

SCÈNE IX.

La MARQUISE, Le DUC.

LA MARQUISE.

Mais, monsieur le duc, que s'est-il donc passé entre vous et la princesse? Elle vient de rentrer furieuse dans son appartement.

LE DUC.

C'est une excellente femme; mais qui se brouille avec ses amis pour une bagatelle.

LA MARQUISE.

Singulière bagatelle! Dans l'accès d'un courroux concentré elle vous appelle lâche, ingrat, faux, perfide.

LE DUC.

Bon! vous savez bien que les femmes emploient toujours de grands mots sans nécessité.

LA MARQUISE.

Non, il faut que vous lui ayez dit quelque chose qui ait blessé son cœur.

LE DUC.

Il n'a été question de son cœur ni du vôtre.

LA MARQUISE.

Elle était dans un état horrible; elle a pleuré....

LE DUC.

Bon! quand les femmes pleurent, c'est très-bon signe.

LA MARQUISE.

Comment, bon signe! que voulez-vous dire?

LE DUC.

Eh oui, cela prouve qu'elles ont le cœur tendre.

LA MARQUISE.

Vous avez une opinion des femmes...! Ah! comme on s'aperçoit bien que vous avez été de la société du duc d'Orléans.

LE DUC.

Pour en être, il faut avoir de l'esprit, et c'est un avantage que tout le monde n'a pas.

LA MARQUISE.

Cette chère princesse! je l'ai laissée dans un état à faire pitié... Oh! je suis sûre qu'elle aura ses attaques de nerfs; et cela me fait un mal, à moi!

LE DUC.

Oui, vous avez mal à ses nerfs?

LA MARQUISE.

Le persiflage vous convient bien...! En vérité, si je me laissais aller à mon indignation, je ne sais pas ce que je vous dirais.

LE DUC.

Mais, calmez-vous donc; voilà une colère qui dérange tous vos jolis traits, et qui vous rend à faire peur.

LA MARQUISE.

Vous êtes un monstre! un ingrat! Vous ne connaîtrez jamais, ni la pitié, ni l'amour, ni la reconnaissance.

LE DUC.

Pourquoi pas? Je m'ennuie souvent. C'est une bonne chose à essayer. Cependant, il faut que mon cœur ne soit pas fait comme le vôtre; car je vous jure que rien ne me rend insensible.... comme une femme sensible.

SCÈNE X.

LA COMTESSE, LE DUC, LA MARQUISE.

LA COMTESSE.

Vous ne savez pas? elle est arrivée!

LE DUC.

Arrivée! Qui donc?

LA COMTESSE.

Oh! je suis dans une joie.... Je l'ai vue descendre de voiture.... Elle est charmante!

LA MARQUISE.

De qui nous parlez-vous donc?

LA COMTESSE.

Mais de la reine! Je suis dans un transport!

LE DUC.

De la reine!

LA MARQUISE.

Se peut-il?

LE DUC.

Et la princesse qui n'en sait rien, qui n'était pas là

pour la recevoir. (*A part.*) Je vois que j'ai très-bien fait de me brouiller avec elle.

LA MARQUISE.

Je cours avertir madame des Ursins.

LA COMTESSE.

Je ne vous le conseille pas. Ce n'est plus un mystère. On dit que la reine ne veut pas la voir, et qu'on ne l'a séparée du roi que pour préparer sa disgrace. Oh! j'en sais bien d'autres.

LA MARQUISE.

Oh, mon dieu! mais c'est donc une révolution!

LE DUC, gaiement.

Une révolution complète.

SCÈNE XI.

PÉDRO, LE DUC, LA MARQUISE, LA COMTESSE.

PÉDRO.

La princesse demande madame la marquise de Mélas.

(Il sort.)

LA MARQUISE, toute troublée.

Je vais m'y rendre à l'instant. (*Se retournant vivement.*) Et vous dites donc, chère comtesse, que vous avez vu la reine descendre de voiture? Est-elle jolie? grande? petite? parlez donc.

LA COMTESSE.

Elle est charmante dans toute sa personne. C'est un enfant en effet; mais qui a une physionomie...

LA MARQUISE.

On m'a même dit secrètement qu'elle a du caractère.

LA COMTESSE.

J'ai eu le bonheur de causer avec l'une de ses femmes de chambre. Sans me connaître, elle m'a fait tout plein d'amitiés.

LA MARQUISE.

Ah! que vous êtes heureuse! ainsi, ma chère amie, vous allez me conter....

LE DUC.

Mais y pensez vous? et la princesse qui vous attend. Elle n'a qu'à se trouver mal. — C'est dans ce moment qu'elle peut avoir très-grand besoin de vos secours.

LA MARQUISE, vivement.

Non, elle se trouve bien. Soyez tranquille. (*A la comtesse.*) Vous dites donc?...

LE DUC, ironiquement.

Mais vous ne pouvez pas rester. — Votre sensibilité....

LA MARQUISE.

Laissez-moi donc. — Vous êtes insupportable! — Et cette aimable femme de chambre, dont vous vous êtes fait une amie, vous a raconté....

LA COMTESSE.

Que la reine ne se laisserait point approcher par la princesse; qu'elle n'était point d'humeur à trouver une rivale dans sa camaréra major; que le roi lui en avait fait le sacrifice. — Mais une autre nouvelle! celle-là, je la tiens d'un alméda; je ne voulais pas le croire.

LE DUC.

Quoi donc?

LA COMTESSE.

Le comte de Rivone vient d'être conduit à la tour de Ségovie.

LE DUC.

Le comte de Rivone! mon ami! à la tour de Ségovie! En dit-on le sujet? Ah! grands dieux! je suis un homme perdu!

LA COMTESSE.

En effet, on sait que vous êtes son intime ami....

LA MARQUISE.

Au moins ce tendre intérêt que vous prenez à son sort....

LE DUC.

Il n'est pas question de cela. — Oui, ma perte est certaine.

LA COMTESSE.

Mais, comment cela vous perd-il?

LE DUC.

Quoi! vous ne le voyez pas? — Mais vous savez pourtant quels sont les devoirs que m'impose ma place; c'est toujours moi qui fus chargé de l'exécution des ordres contre les criminels d'état; et ce n'est pas par moi que mon ami se trouve arrêté! Ah! ma disgrace est avérée. — Je parierais que c'est ce maudit mariage..... Aussitôt le retour d'Albéroni, je veux....

LA COMTESSE.

Albéroni vient d'arriver avec Élisabeth. On dit qu'il sera nommé ministre.

LE DUC.

Ministre! il faut que je lui parle; il a des préventions contre moi, je les détruirai. Ce que c'est pourtant que de se dévouer uniquement à une personne! on perd de vue tous ses amis.

LA COMTESSE.

Vous, l'ami du fils d'un malheureux paysan?

LE DUC.

Oui, je suis son ami; et ne soyez pas étonnée si je me trouve son parent.

LA COMTESSE.

J'entends.

LA MARQUISE, réfléchissant.

Et que va-t-il donc arriver? Comment nous recevra-t-elle?

LA COMTESSE.

Comment la princesse pourrait-elle mal nous recevoir?

LA MARQUISE.

Je parlais de la reine.

LA COMTESSE.

Je puis vous répondre à cela. Je sais tout ce qui va se passer par ma femme de chambre....

LA MARQUISE.

C'est-à-dire celle qui vous protége. Que vous a-t-elle dit?

LA COMTESSE.

Que la reine ne devait rester à Quadraquez que quelques heures, et qu'à l'issue de son déjeuner tous

nos seigneurs et leurs dames allaient lui être présentés.

LA MARQUISE.

Oh! mon dieu! Toute cette cérémonie va la fatiguer beaucoup cette chère jeune reine; pourvu qu'elle n'en tombe pas malade.

LE DUC.

J'entends du bruit dans la galerie. C'est Destouches.

LA COMTESSE.

Nous saurons des nouvelles par lui, car il est le premier qui soit entré, avec Salvador, dans l'appartement de la reine, et il ne vient, à coup sûr, que d'en sortir.

LE DUC.

Eh bien! quand je disais que Salvador trahissait la princesse, qu'il s'entendait avec Destouches! Avec quelle adresse il a mené cette affaire! il faut convenir que c'est un homme d'un grand mérite.

SCÈNE XII.

LA COMTESSE, LA MARQUISE, LE DUC, DESTOUCHES.

LE DUC.

Vous sortez donc de voir la reine?

DESTOUCHES.

Je la quitte à l'instant.

LA MARQUISE.

On dit qu'elle est charmante?

DESTOUCHES, malignement.

Oh! beaucoup moins belle que la princesse.

LA MARQUISE.

Je n'établis point de comparaison. Est-il vrai que la reine ne veut pas recevoir madame des Ursins? je ne puis pas le croire.

DESTOUCHES.

Elle ne m'a pas fait part de ses intentions.

LA COMTESSE.

Cependant, puisque vous êtes envoyé par la cour de France, vous devez savoir ce qui se passe.

DESTOUCHES, riant.

Mais ce n'est pas là, je crois, une raison pour vous le dire.

LE DUC.

Que vous êtes bonnes, mesdames, de supposer qu'il vous apprendra quelque chose! Passe encore si vous lui présentiez une note.

LA MARQUISE.

Il est vrai que ces graves messieurs ne disent jamais ni oui, ni non.

LE DUC.

Et c'est ce qu'en diplomatie on appelle bien répondre. Mais, au reste, ce que vous voulez savoir pour vous décider est tout connu : la princesse est en disgrace.

DESTOUCHES.

Les apparences sont quelquefois bien trompeuses. Prenez-y garde, monsieur le duc.

LE DUC.

Dans les cas difficiles, il faut savoir prendre un parti ; et puisque j'ai le malheur d'être brouillé avec la princesse, je m'en vais renouveler connaissance avec le cher Albéroni.

(Il sort.)

SCÈNE XIII.

La COMTESSE, La MARQUISE, DESTOUCHES.

DESTOUCHES, le regardant sortir.

Et d'un! qui va prendre le bon vent.

LA COMTESSE.

Quant à moi, par intérêt pour la chère madame des Ursins, je vais courir chez tous ses amis et chez tous ses ennemis, pour savoir d'eux adroitement s'il y a quelque espoir que le roi puisse la remettre dans les bonnes graces de la reine. (*A la marquise.*) Je vous avertirai de l'heure de la présentation.

LA MARQUISE, tendrement.

Vous avez toujours été mon amie.

(La comtesse sort.)

SCÈNE XIV.

La MARQUISE, DESTOUCHES.

DESTOUCHES, la regardant sortir.

Et de deux! Celle-ci ne se fera point oublier faute de courses.

LA MARQUISE.

Ah! monsieur, tout ce qui se passe m'accable. Cette chère princesse! tomber ainsi du fait des grandeurs! Ah! j'en serai malade; je lui suis tellement attachée! Et puis, tous ses amis partageront sa disgrace. La comtesse aura beau courir pour se faire de nouveaux amis; et le duc aura beau flatter cet Albéroni qu'il méprisait ce matin, ils n'en porteront pas moins la peine de leur intimité avec la princesse. Quant à moi, je prévois bien quel sera mon sort; je perdrai ma place chez la reine, et j'y suis toute résignée. Cependant je pourrai bien être forcée de faire quelques démarches par égard pour monsieur de Mélas..... mais quand j'aurai fait ce que j'ai dû, comme une tendre épouse, je reviendrai près de mon amie, je reviendrai pour la plaindre, la secourir et pleurer avec elle.

(Elle sort.)

DESTOUCHES.

Et de trois! malgré cette sensiblerie.

SCÈNE XV.

DESTOUCHES, SEUL.

Oh! les bons amis de cour! Et ils ne rougissent pas, les infames! — Et pourquoi donc ces beaux transports? Pauvre fou! Mais à la cour, tout le monde est courtisan, depuis les favoris jusqu'au chapelain de semaine. La princesse n'est point encore instruite de ce qui se passe. Que ce coup qui va la frapper sera violent!

Et le mérite-t-elle? De l'aveu de ses ennemis, elle a les plus nobles vertus;... mais elle s'est rendue trop puissante, et on la sacrifie à des considérations..... N'allons pas plus avant. Maintenant que j'ai rempli mon devoir avec toute la dureté d'un vieux diplomate, revenons près de notre compatriote infortunée. Que la main qui l'accable la fasse au moins tomber avec honneur. Ses graces, son esprit, la grandeur de son caractère, l'abandon dans lequel elle va se trouver, tout me fait un devoir de me montrer généreux et Français.

SCÈNE XVI.

LA PRINCESSE, ÉLÉONORE, DESTOUCHES.

ÉLÉONORE.

Oui, ma chère tante, tout le château est dans une grande rumeur.

LA PRINCESSE.

Et vous dites que c'est pour l'arrivée de la reine? c'est impossible. Cependant s'il était vrai.... Et aucun de mes amis ne se trouve ici : mais où sont-ils donc? Mais qu'est devenu tout ce monde qui remplissait hier cet immense salon? la marquise du moins, ne devrait-elle pas être près de moi?

ÉLÉONORE, *montrant Destouches.*

Tenez, ma tante, voilà un monsieur qui pourra vous apprendre quelque chose.

LA PRINCESSE.

Monsieur Destouches! Vous ici, à cette heure?

DESTOUCHES.

Oui, madame, et je désirais même vous rencontrer.

ÉLÉONORE.

Ah! ma tante, si monsieur vous annonce quelque nouvelle, vous pouvez le croire.

LA PRINCESSE.

Pourquoi donc?

ÉLÉONORE.

Dès son arrivée, il m'a prédit que je n'épouserais pas le duc de Popoli, et je ne l'épouserai pas. (*Gaîment.*) Oui, monsieur, il m'a refusée.

LA PRINCESSE.

Quoi! monsieur, vous aviez annoncé à cette jeune personne que ce mariage ne se ferait pas?

DESTOUCHES.

Oui, madame, j'ai voulu consoler deux jeunes amants qui se désespéraient.

ÉLÉONORE, mettant le doigt sur sa bouche.

Chut! vous allez nous trahir.

LA PRINCESSE.

Ah! vous étiez avec le jeune Léon? (*A Destouches.*) Mais comment avez-vous pu savoir?....

DESTOUCHES.

Hélas! madame, je puis maintenant vous dire ce que l'abandon dans lequel vous vous trouvez aurait dû vous faire pressentir.

LA PRINCESSE.

Je ne vous comprends pas.

DESTOUCHES.

Pardonnez-moi, si je blesse votre cœur; mais l'in-

térêt, le respect que vous m'inspirez, m'engagent à vous révéler des vérités que l'ingratitude de vos courtisans vous aurait fait connaître avec moins de ménagement.

LA PRINCESSE.

Mais que savez-vous donc sur moi? Quel besoin avez-vous d'employer des ménagements?

DESTOUCHES.

Quoi! madame, vous savez que je suis envoyé par la France...

LA PRINCESSE.

Oui, votre présence m'a causé beaucoup d'inquiétude; mais, d'après ce que m'a écrit le roi sur l'objet de votre mission, j'ai dû l'en croire et écarter tous les soupçons.

DESTOUCHES.

Les rois peuvent-ils toujours dire la vérité?

LA PRINCESSE.

Quoi! Philippe mon ami m'aurait trompée?

DESTOUCHES.

Madame, il cède à l'influence d'une jeune princesse qu'il aime, et d'une cour dont je suis le ministre, qui avait décidé votre chute.

LA PRINCESSE.

Grands dieux! Philippe m'abandonnerait?

DESTOUCHES.

Après m'être acquitté de mes devoirs en fidèle serviteur du roi, il ne peut m'être défendu de vous faire connaître toute mon admiration, mon respect pour tant de nobles qualités, de charmes et de malheur.

ÉLÉONORE.

Chère tante, vous paraissez bien émue!

LA PRINCESSE, dans le plus grand trouble.

Je suis sensible à votre démarche; mais je ne puis me croire encore dans une situation à mériter des consolations. Il est impossible que le roi, qui depuis si long-temps m'a témoigné tant de bontés, ait changé tout à coup d'opinion à mon égard. On ne passe point aussi subitement de l'excès de l'amitié, à la cruauté, au mépris. Si, en effet, on m'a caché l'arrivée de la reine, si, sans m'avoir fait appeler, elle vous a déja reçu....

DESTOUCHES.

Je la quitte à l'instant, et si vous daignez suivre les conseils d'un homme qui vous honore, vous ne chercherez point à la voir.

LA PRINCESSE, fièrement.

Quoi! je serais la victime de quelque intrigue obscure! Quoi! l'on m'interdirait la vue d'une jeune fille qui me doit son élévation?

DESTOUCHES.

Eh! madame, vous savez que l'ingratitude habite les cours. On sait à peine que l'orage vous menace, vous le voyez; cherchez vos amis, vous ne trouverez personne.

LA PRINCESSE.

Mais comment cette ligue d'ennemis a-t-elle échappé à l'œil pénétrant de don Salvador, lui qui m'est dévoué, et dont les vertus, la piété....

DESTOUCHES.

Lui, madame! il est le premier artisan de votre

perte. C'est à lui que j'étais adressé pour négocier votre disgrace.

LA PRINCESSE.

Ah! monsieur, quel coup vous me portez!

ÉLÉONORE, la soutenant.

Vous pâlissez, chère tante!

LA PRINCESSE.

Don Salvador! lui qui me doit tout, que j'ai tiré de l'obscurité! Mais quel peut être le motif de sa trahison?

DESTOUCHES.

Vous avez défendu un philosophe contre les persécutions de l'Église; vous avez appelé dans ce pays la tolérance et l'humanité.

LA PRINCESSE.

Que la France ait désiré ma perte, je le conçois. J'ai voulu rendre Philippe indépendant de son ministère: j'ai voulu qu'il ne régnât que pour son peuple; et c'est lui à qui j'ai quelquefois inspiré de l'énergie, qui me doit tout ce qui s'est fait de grand sous son règne, c'est lui qui me livre à mes ennemis! Et pour mieux me cacher le piége où l'on m'entraîne, il m'écrit pour m'enivrer de flatteuses amitiés, pour endormir ma prudence. L'ingrat! mais non, il est impossible qu'il ait poussé la perfidie à ce point; il est impossible qu'une princesse dont la jeunesse et l'inexpérience ne peuvent concevoir tous les détours d'une basse politique, qui me doit le sort brillant qui l'attend, me repousse à l'instant où j'irai lui rendre des respects. Je connais ce que peut la haine des ennemis de cour; mais je sais

aussi ce que je puis attendre de mon courage, de mon innocence et de quelque éloquence peut-être. Élisabeth me verra, elle entendra ma voix, je l'accompagnerai jusqu'aux pieds du monarque. Osera-t-il soutenir mes regards? osera-t-il rejeter mes plaintes? non, il cédera, et ce n'est que la plus éclatante justice qui pourra me faire oublier sa faiblesse.

DESTOUCHES.

Ah! princesse, je vous le répète encore, ne vous exposez pas à une humiliation qui ajouterait à la joie de vos ennemis.

ÉLÉONORE.

Ma tante, suivez les conseils de ce bon monsieur.

LA PRINCESSE.

Et quel genre d'humiliation pourrais-je éprouver?

DESTOUCHES.

Il faut vous le dire, l'appartement de la reine vous est défendu. Les ordres sont donnés; vous ne pouvez en approcher.

LA PRINCESSE, accablée.

J'étais loin de prévoir tant d'injustice. On me condamne sans m'entendre! Quelle honte! De tous ceux que j'ai comblés de bienfaits, qui tout à l'heure encore se disaient mes amis, pas un ne m'apporte un regret, une larme. Je suis seule! Et c'est un étranger, mon ennemi, dont l'intérêt touchant.... Ah! monsieur, achevez votre ouvrage; vous seul pouvez faire renaître quelque espoir dans mon ame... Vous êtes noble, généreux; je vous demande une grace; je vous la demande à genoux.

DESTOUCHES, à part.

Vous, à mes pieds! (*Il la relève.*) Où mène l'ambition! de grace...

LA PRINCESSE.

Il faut que, par vous-même, je parle à l'instant à la reine.

DESTOUCHES.

Et le puis-je, madame? Songez que pour être admis moi-même, il me faut une audience; et quand je le pourrais, mon devoir ne s'y oppose-t-il pas?

LA PRINCESSE.

Eh bien! je ne prends plus conseil que de moi-même. Nous verrons si ces courtisans, qui si long-temps ont été à mes pieds, m'oseront disputer l'entrée de ces lieux, où ma place me donne tous les droits! Je ne crains plus de braver les regards de cette ingrate reine. On me croit abattu, on se trompe. L'excès du malheur me rend toute mon énergie, et ces mêmes ennemis, qui jadis s'applaudirent de ma disgrace, reviendront encore tomber à mes pieds. Cette galerie conduit à l'appartement de la reine. Je n'écoute plus rien; je m'y rends.

ÉLÉONORE.

Madame, qu'allez-vous faire?

DESTOUCHES.

Ne l'abandonnons pas; je crains tout de son désespoir.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

ÉLÉONORE, LÉON.

LÉON.

Quel bonheur pour moi de vous avoir rencontrée!

ÉLÉONORE.

Je suivais ma tante avec monsieur Destouches; mais elle marchait d'un tel pas dans cette longue galerie, que, dans la foule, je l'ai perdue de vue.

LÉON.

Moi, je l'ai trouvée dans l'antichambre de la reine; elle était d'une pâleur!... et ce monsieur qui nous a promis que le duc ne vous épouserait pas, l'accompagnait encore.

ÉLÉONORE.

Eh bien! ce Français nous a tenu parole; vous savez, Léon, que le duc m'a refusée.

LÉON.

Je sais que l'étranger est au nombre des ennemis de votre tante, et qu'il a contribué à sa disgrace.

ÉLÉONORE.

Eh bien! j'aime mieux cet ennemi-là que tous nos anciens amis; au moins c'est un ennemi qui ne vous abandonne pas, et qui vous console.

LÉON.

Ah grands dieux! que j'étais loin de m'attendre à ce qui vient d'arriver!

ÉLÉONORE.

Tenez, Léon, si cela ne faisait pas trop de peine à ma tante, je serais enchantée d'un évènement qui pourrait bien contribuer à notre mariage. Comme vous ne tenez pas plus que moi à la grandeur, et comme cela vous serait égal d'épouser la nièce d'une favorite disgraciée....

LÉON.

O ma chère Éléonore! avec vous un désert, une chaumière!

ÉLÉONORE.

Ah! comme nous serions bien dans un désert avec les deux cent mille livres de rentes que doit me donner ma tante. Mais voici notre tendre marquise: est-ce qu'elle nous reviendrait, par hasard.

SCÈNE II.

La MARQUISE, LÉON, ÉLÉONORE.

LA MARQUISE.

Que je suis aise de vous rencontrer, ma chère amie! Vous me donnerez des nouvelles de la princesse?

ÉLÉONORE, *ironiquement.*

Ah! madame la marquise, elle n'est pas trop bien portante. Vous savez que vous seule avez le pouvoir de calmer ses maux de nerfs; et vous n'étiez pas

là, malgré qu'elle vous eût priée de passer chez elle.

LA MARQUISE.

J'en sors à l'instant, et Pédro vient de m'assurer qu'elle était allée chez la reine. Ce qui me fait un plaisir extrême; car j'aime la princesse.... Ah!

LÉON.

D'après ce qu'on m'a dit, tous ses amis lui ont prouvé combien ils la chérissaient.

LA MARQUISE.

Oh! maintenant je suis tout-à-fait rassurée sur les mauvais bruits qui courent... Êtes-vous bien certaine, Éléonore, qu'elle soit entrée?... C'est qu'on dit... On vient encore de m'assurer... C'est fort inquiétant pour moi, surtout, qui lui suis attachée particulièrement.... Vous ne savez donc rien à ce sujet, mon enfant?

ÉLÉONORE, malignement.

Non, je sais seulement que ma tante n'a pas cessé de compter sur votre amitié, et que, quel que soit son sort, vous le partagerez.

LA MARQUISE.

Sans doute, car je suis certaine que tout cela tournera bien.

SCÈNE III.

LA COMTESSE, LA MARQUISE, ÉLÉONORE, LÉON.

LA COMTESSE.

Je vous rencontre bien à propos, marquise; je sais

tout ce qui va se passer avant le départ de la reine : on va lui présenter toute la noblesse qui est venue au-devant d'elle. Ce sera une véritable présentation...

LA MARQUISE.

Quoi, vraiment ! elle va recevoir la cour, même celle de la princesse ?

LA COMTESSE.

De plus, on dit qu'elle ne fera aucun changement dans sa maison qui avait été faite par madame des Ursins.

LA MARQUISE.

Oh ! que c'est heureux ! et comme elle se fera aimer ! Est-elle jolie ?

LA COMTESSE.

Je n'ai fait que l'entrevoir, mais elle m'a paru charmante : très-petite, mais une grace dans la taille ! extrêmement brune, mais une finesse de peau ! oh ! ce sont ses yeux surtout qui m'ont plu : ils sont petits, petits ; mais ils ont un feu, une expression....

LA MARQUISE.

Oh ! je vois bien que c'est une reine dont toute l'Espagne va raffoler.

ÉLÉONORE, bas à Léon.

Elles ne s'occupent que d'Élisabeth, et leur amie est déja oubliée.

LÉON.

Leur enthousiasme est tel, qu'elles ne daignent pas faire attention à nous.

LA MARQUISE, à la comtesse qui lui a parlé bas.

Comment ! est-ce vrai ce que vous me dites-là !

LA COMTESSE.

Oh! j'en sais bien d'autres encore.

LA MARQUISE.

Quoi! le roi a écrit à Élisabeth de Parme, que si elle recevait madame des Ursins, elle la séduirait par le charme de sa conversation ; qu'elle les empêcherait de s'aimer? Vraiment, je ne puis le croire.

LA COMTESSE.

Cela est très-vrai, et c'est pourquoi la reine ne la recevra pas.

LA MARQUISE.

Mais on assure que la princesse est avec elle en ce moment.

LA COMTESSE.

Elle est dans son antichambre. J'y étais, moi. J'ai vu notre pauvre française qui causait vivement avec monsieur Destouches. Elle était pâle, elle avait les traits renversés : cela m'a fait tant de peine, tant de peine que je n'ai pas eu le courage de lui dire un mot, et je suis bien vite revenue dans cet appartement, où je sais que tout le monde doit se trouver pour la présentation.

LA MARQUISE.

Ah! mon dieu! que cela est chagrinant. Cette pauvre princesse! et vous dites donc qu'il n'y aura aucun changement dans la maison de la reine?

ÉLÉONORE, à Léon.

Oh! comme ces femmes-là m'impatientent!

LA MARQUISE.

Est-ce que dans vos courses vous n'avez pas rencontré le duc de Popoli?

LA COMTESSE.

Je l'ai trouvé au moment où il se rendait chez le nouveau ministre.

LA MARQUISE.

Quel nouveau ministre?

LA COMTESSE.

Vous ne le saviez donc pas? C'est l'abbé Albéroni qui entre au ministère; il va être fait cardinal.

LA MARQUISE.

J'ai toujours dit que cet abbé-là ferait son chemin; c'est un homme extrêmement aimable; il ne s'est jamais trouvé avec moi chez la princesse sans me faire des compliments sur ma figure. Mais ne remarquez-vous pas, ma chère amie, que le duc de Popoli se trouve toujours en mesure; rien n'est plus actif que cet indolent esprit.

LA COMTESSE.

Oh! il réussira toujours avec son apparente indolence; il est plus valet qu'aucun autre au monde. Enfin, de toutes les révolutions de cour, n'est-ce pas lui qui s'en est le mieux trouvé?

LA MARQUISE, au duc qui entre.

Eh bien! mon cher duc, savez-vous quelque chose de nouveau?

SCÈNE IV.

LA MARQUISE, LE DUC, ÉLÉONORE, LÉON, LA COMTESSE.

LE DUC.

Non, si ce n'est que le grand chambellan nous a tous fait avertir de nous rendre ici afin de nous présenter à la plus aimable reine qui soit dans le monde.

LA MARQUISE.

Vous l'avez donc vue?

LE DUC.

Non, pas encore; mais je dois en croire le cher Albéroni qui vient de faire le voyage avec elle, et qui m'a assuré que personne ne pouvait lui être comparé pour l'esprit et pour la grace.

ÉLÉONORE.

(*A part.*) Je n'y tiens plus. (*Haut.*) Comment! elle est plus aimable que ma tante? Vous ne disiez pas cela tantôt, monsieur le duc.

LE DUC, lui faisant une révérence.

Ah! mademoiselle, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

LA COMTESSE.

Comment! elle est ici, cette chère petite?

ÉLÉONORE, à Léon.

J'espère bien, Léon, que par état vous ne serez jamais courtisan.

LÉON.

Ils en dégoûteraient pour la vie.

LA MARQUISE, au duc.

De sorte que vous êtes très-bien avec Albéroni?

LE DUC.

On ne peut être mieux. Ce n'est que mon mariage avec cette enfant qui l'avait indisposé contre moi.

LA COMTESSE.

Est-ce qu'il serait rompu?

LE DUC.

Mais, d'où venez-vous donc? c'est connu de tout le monde. Bien avant sa disgrace, j'étais brouillé à la mort avec la princesse. Vous savez comme elle est exigeante.

LA MARQUISE.

Non, ce n'est pas de l'exigeance; mais elle a eu tellement l'habitude d'être flattée.

LA COMTESSE.

On dit qu'elle a bien des torts envers la reine. Au moment où son mariage allait se faire, la princesse a voulu l'empêcher.

LA MARQUISE.

Oui, vous nous avez parlé du courrier qu'elle avait envoyé.

LE DUC.

Oh! elle s'est tout-à-fait compromise dans cette affaire.

LA COMTESSE.

Il n'y a qu'une voix, elle a eu le plus grand tort.

LA MARQUISE.

Dans les choses importantes, il ne faut jamais jouer avec les têtes couronnées.

LA COMTESSE.

Ce qu'il y a de pis, c'est que cela ressemble à de l'intrigue.

LE DUC.

Ce n'est pas la première fois qu'on lui en fait reproche.

LA MARQUISE.

Ah! vous avez beau dire, tous ses torts ne m'empêchent pas de prendre part à ses chagrins.

LE DUC.

Parce que vous avez un cœur extrêmement tendre; et c'est bien ce que j'ai dit au ministre qui me parlait de vous, et du malheur de la princesse: « Monseigneur, je connais la marquise, elle ne l'abandonnera jamais. »

LA MARQUISE, en colère.

Mais de quoi vous mêlez-vous de me faire parler. En vérité, monsieur le duc, vous êtes un homme bien ridicule.

SCÈNE V.

La MARQUISE, Le DUC, ÉLÉONORE, LÉON, La COMTESSE, DESTOUCHES.

DESTOUCHES, aux jeunes gens.

Ah! c'est vous que je cherchais, mes jeunes amis.

LE DUC.

Ah! c'est le cher Destouches. Eh bien! voilà le grand négociateur qui a causé la disgrace....

ÉLÉONORE.

Oui, mais au moins c'est notre consolateur. (*A Des-*

touches, bas.) Ah! monsieur, les vilaines gens, ils n'ont fait que dire du mal de ma tante.

LÉON.

J'ai eu besoin de toute ma patience, et sans la crainte de compromettre....

DESTOUCHES, bas.

Eh bien! pour vous venger, je vais leur en faire dire du bien.

LA COMTESSE.

Comment, monsieur, avez-vous pu laisser madame des Ursins dans l'antichambre; on dit que sa démarche est inutile, et sa fierté....

DESTOUCHES.

N'a point à souffrir, elle est entrée chez la reine.

LE DUC, LA COMTESSE, LA MARQUISE, ensemble.

Chez la reine!

ÉLÉONORE.

Oh! que je suis contente!

LÉON.

L'excellente nouvelle! On connaît le charme de son esprit....

DESTOUCHES, bas aux jeunes gens.

Mes amis, ne vous flattez pas; mais laissez le champ libre à leurs conjectures.

LE DUC, à Destouches.

Comment! la princesse a pu parvenir ... Mais savez-vous qu'elle pourrait déranger le but de votre négociation?

DESTOUCHES, *froidement.*

On a vu des choses plus étonnantes. (*A part.*) Écoutons-les bien pour mon instruction.

LA COMTESSE.

La princesse a un esprit si séduisant, qu'il serait bien possible qu'elle se tirât de ce mauvais pas.

LA MARQUISE.

Je sais, moi qui lui trouve tant de qualités aimables, qu'à la place de la reine, je ne pourrais lui résister.

LE DUC.

En effet, c'est une femme qui réunit les plus brillants avantages : malgré cela, j'ai bien de la peine à croire que cela se raccommode.

LA COMTESSE.

Beaucoup de seigneurs en disaient autant lors de sa première disgrace; et vous savez pourtant qu'elle s'en est fait un triomphe.

LE DUC.

Oh! quant à cela, elle possède un genre de séduction.....

LA MARQUISE.

Toute l'Espagne la croyait perdue; forcée d'aller en France...!

LA COMTESSE.

Elle parvint à se faire un ami de Louis; et si madame de Maintenon ne se fût pas trouvée là, je suis convaincue qu'elle eût rempli sa place.

LE DUC.

Il est de fait qu'elle n'a pas son égale dans le monde.

LA MARQUISE.

C'est qu'à toutes ces aimables qualités elle réunit le meilleur cœur.

LA COMTESSE.

Je l'ai toujours vue l'appui des faibles et des malheureux.

LE DUC.

La protectrice du génie.

LA MARQUISE.

Oui, tout le monde l'aime et l'admire.

DESTOUCHES, brusquement.

Et tout le monde va l'abandonner!

SCÈNE VI.

DESTOUCHES, LÉON, ÉLÉONORE, LE DUC, LA COMTESSE, LA MARQUISE, DON SALVADOR.

LA MARQUISE.

Eh bien! don Salvador, nous venons d'apprendre une nouvelle qui nous fait grand plaisir.

DESTOUCHES, bas aux enfants.

Mes amis, il faut que votre mariage.... Mais venons en causer dans ce coin.

(Ils forment un groupe séparé, et ont l'air de s'entretenir.)

DON SALVADOR.

Quelle est donc cette nouvelle?

LE DUC.

Vous devez la savoir, puisque vous sortez de chez la reine?

LA COMTESSE.

Vous deviez y être avec la princesse ?

DON SALVADOR.

Oui, je sais que la princesse vient d'y entrer, et que moi j'en suis sorti.

LE DUC.

Vous espérez donc que tout va s'arranger ?

DON SALVADOR.

Je le voudrais.

LA MARQUISE.

Comment ! vous auriez quelque doute ? vous qui connaissez le pouvoir qu'elle a sur toutes les ames...

DON SALVADOR.

Elle n'en aura point sur l'esprit d'Élisabeth. C'est un parti pris. N'espérez rien pour elle.

LA COMTESSE.

Cependant monsieur Destouches nous avait dit qu'elle était entrée chez la reine.

DON SALVADOR.

Il ne vous a pas trompés. Mais elle eût mieux fait de ne pas s'y présenter.

LE DUC.

De sorte que c'est une affaire finie. Eh bien ! quand je vous disais, mesdames, qu'elle ne se tirerait point de là !

LA MARQUISE, *avec humeur.*

Vous nous disiez, vous nous disiez....

LE DUC.

Savez-vous, don Salvador, que vous avez déployé un grand talent dans toute cette affaire ? Le ministre

Albéroni, qui est rempli d'estime pour moi, m'a assuré que vous l'aviez servi avec un zèle, avec un talent qui vous fera tout plein d'honneur dans le monde.

DON SALVADOR.

Oui, il m'a paru très-content de la manière dont j'ai exécuté ses ordres : il a daigné me dire que j'avais dignement servi le prince et l'église.

LE DUC.

Ce service que vous leur avez rendu vous conduira bien loin.

DON SALVADOR.

J'en ai la crainte. On a déja cru que mes talents étaient nécessaires à la chose publique, et malgré mon goût pour la retraite, j'ai cru devoir me résigner.

LE DUC.

Ah ! l'on vous a déja proposé....

DON SALVADOR.

La place de grand majordome de la reine, que je me suis vu forcé d'accepter.

LE DUC.

J'en suis ravi.

LA MARQUISE.

Je vous en fais mon compliment.

DON SALVADOR.

On a voulu y ajouter encore celle de secrétaire-major de la Cour suprême de justice.

LE DUC.

Comment diable ! mais cela vous met au premier rang.... Que ma joie....

LA COMTESSE.

On ne pouvait trouver un sujet plus digne.

DON SALVADOR.

C'est ce que l'on a cru en joignant à ces nouveaux emplois celui d'administrateur-général des hôpitaux.

LE DUC, à part.

Mais c'est un gouffre que cet homme-là! (*Haut.*) Voilà un choix qui prouve tout ce qu'on doit attendre du nouveau ministre.

LA COMTESSE.

Pouvait-il s'adresser à un homme plus recommandable?

LA MARQUISE.

Dont les vertus fussent plus connues.

LE DUC.

Avec de si grands emplois, que de bien vous pouvez faire, mon cher Salvador!

LA COMTESSE.

Ah! j'ai un jeune homme qu'il faut absolument que vous me placiez.

LA MARQUISE.

Moi, j'ai aussi une grace à vous demander, et je suis certaine que vous ne me refuserez pas.

LE DUC.

Eh bien! voilà comme sont toutes les dames, d'une indiscrétion! toujours demander! On a raison de dire que les gens de cour ressemblent à des pauvres qui s'enrichissent par la mendicité. Quand on a des affaires avec le nouveau ministre, on va lui parler le matin, n'est-il pas vrai? et c'est au moins une permission

que je vous demande pour mon compte, mon cher Salvador.

DON SALVADOR.

Soyez sûr, monsieur le duc, que je me ferai toujours un honneur de vous recevoir. Mais la princesse revient, je crois, par cette galerie; à sa figure altérée, il n'est pas difficile de voir quel est le résultat de son entretien avec la reine.

LA COMTESSE.

En effet, comme elle est pâle!

DON SALVADOR.

Elle n'est point encore à la fin de ses peines. Je me rends à la chancellerie pour adoucir au moins la rigueur des ordres....

LE DUC.

Comment! est-ce qu'il serait question?...

DON SALVADOR.

Je ne puis vous dire qu'une chose, c'est qu'elle est bien à plaindre : mais comme vous êtes ses amis, vous ne l'abandonnerez pas; vous lui devez des consolations et moi des vœux et des prières.

(Il sort.)

LE DUC, à part.

Ainsi soit-il!

SCÈNE VII.

LA PRINCESSE, DESTOUCHES, ÉLÉONORE, LA COMTESSE, LE DUC, LA MARQUISE; LÉON.

DESTOUCHES, allant au devant de la princesse avec Éléonore et Léon.

Madame! par égard pour vous même, dissimulez votre douleur.

ÉLÉONORE.

Ma chère tante....

LA COMTESSE.

Nous prenons bien de la part....

LA PRINCESSE, se contraignant.

A quoi donc, madame?

LE DUC, d'un ton leste.

Et moi aussi, foi de gentilhomme, je suis désespéré....

LA PRINCESSE.

Qui vous désespère, monsieur le duc?

LA COMTESSE.

C'est qu'on nous avait dit que, dans votre entrevue avec la reine, vous n'aviez pas lieu d'être satisfaite.

LA PRINCESSE.

Qu'en savez-vous? J'en sors à l'instant.

LA COMTESSE.

Ne vous offensez pas de l'intérêt que nous prenons à vous....

LE DUC.

Oui, la pitié la plus vraie....

LA PRINCESSE.

La pitié! moi, inspirer de la pitié.... à vous, monsieur le duc! gardez, je vous prie, ce sentiment pour vous-même.

LE DUC.

Ah! si vous vous offensez d'un mot que m'a arraché votre triste situation....

LA COMTESSE.

En effet, pourquoi vous contraindre, quand le courroux et l'indignation se montrent sur tous vos traits?

LA PRINCESSE, à Destouches, à part.

Faut-il me voir ainsi humiliée!

LA MARQUISE, bas à la comtesse.

En lui parlant, craignez de la blesser; elle étouffe, la pauvre femme.

LA PRINCESSE.

Inspirer la pitié! moi!

LA MARQUISE, un peu bas.

Ma chère princesse, ne retenez plus vos larmes. Vous savez si je vous aime.

LA PRINCESSE.

Oui, vous encore peut-être; mais eux, qui les a donc si bien instruits de ma destinée?

DESTOUCHES.

C'est don Salvador qui vient de nous quitter.

LA PRINCESSE, éclatant.

Le traître! le misérable! Vil serpent que j'ai réchauffé dans mon sein.

DESTOUCHES, bas à la princesse.

De grace, calmez-vous; supportez avec courage ce revers de la fortune.

LA PRINCESSE.

Je ne le puis en présence des vils artisans de ma perte; de ces gens qui, me voyant sur le bord d'un abîme, se sont réunis pour m'y précipiter. — Voyez ce duc qui me doit ses titres, ses honneurs, et presque sa fortune entière; dès qu'il a vu que l'appui sur lequel il comptait allait lui manquer, après m'avoir fait le plus sanglant outrage en rejetant mon alliance, il s'est empressé d'empoisonner toutes mes actions avec la plus amère ironie, et de me livrer en riant aux sarcasmes de mes ennemis.

LA COMTESSE.

Ne faites pas attention à cela, mon cher duc, vous voyez bien que la tête....

LA PRINCESSE, montrant la comtesse.

Et cette autre dont le zèle vil et bas me servit quelquefois, et me fit plus souvent rougir; cette femme qui, par des rapports infidèles ou vindicatifs, m'eût portée au crime si ma raison et mon cœur n'avaient su m'en détourner, quels mensonges croyez-vous qu'elle répande maintenant parmi les valets de la reine, afin de les lui faire parvenir? elle a osé dire que j'avais appelé des poètes auprès de moi, moins pour célébrer l'arrivée d'Élisabeth, que pour lui faire sentir, par les éloges qui me sont prodigués dans leurs vers, que c'est moi seule qui suis la souveraine.

LE DUC, à la comtesse.

Chère comtesse, ne vous donnez pas la peine de répondre à cela; votre réputation est bien faite.

LA MARQUISE, timidement.

Je suis couvaincue qu'on n'a pu vous dire de moi....

LA PRINCESSE.

Non, je vous crois encore mon amie, et j'apprendrais avec bien du chagrin que vous leur ressemblez.

ÉLÉONORE, à Destouches.

Si ma tante l'avait entendue!

DESTOUCHES, à Éléonore.

C'est un autre genre.

LA MARQUISE.

Et vous avez donc bien à vous plaindre d'Élisabeth? J'y prends une part....

LA PRINCESSE.

Eh! pourquoi vous cacherais-je quelque chose? Ai-je donc à rougir? Non, non, ce n'est pas à moi de rougir, et ma conscience est tranquille.... Mais quelle odieuse combinaison! et dans quel piége on m'a conduite! et c'est le roi, le roi pour lequel j'aurais donné ma vie, qui me livre à l'injure d'une enfant dont la fortune fut si long-temps dans mes mains, et y serait encore sans la violence et la perfidie.

LE DUC, bas à la comtesse.

Elle parle du courrier.

LA PRINCESSE.

Traître Albéroni! vile créature du duc de Vendôme, te voilà donc parvenu à tes fins. Tu n'as voulu me précipiter du faîte des grandeurs, que pour t'élever sur

mes débris. Mais je serai vengée. Je ne sais quel pressentiment me dit que ton génie confus et vindicatif causera la ruine et la honte de l'Espagne. Infame! ne pouvais-tu donc me renverser sans insulter à ta victime? Oh! je la vois encore, cette reine adolescente, jeter sur moi, des regards de mépris... Le mépris sur moi! dont l'ame généreuse ne voulut jamais que le bien; sur moi, qui puis m'honorer d'avoir vu les plus grands princes de la terre à mes pieds; sur moi, qui connus l'amitié, la bienfaisance, tous les sentiments généreux qui peuvent faire excuser la puissance?... Et c'est en parlant de moi qu'une enfant ose dire : Qu'on fasse sortir cette folle de mon appartement!

TOUS LES COURTISANS.

Ah! dieux!

LA PRINCESSE.

Outrage affreux qui pèse sur mon cœur! et je ne puis me venger! O Philippe! était-ce donc là ce que tu réservais à ton amie? Ah! fuyons! fuyons pour toujours cette cour perverse! Ministre insolent, prêtre perfide, ingrat courtisan, roi sans pitié! réjouissez-vous de votre triomphe, vous m'avez donné la mort.

(Elle tombe dans les bras de la marquise.)

LA MARQUISE.

Elle se trouve mal : approchez ce fauteuil.

(On assied la princesse; mais elle est tout-à-fait penchée sur le sein de la marquise. Éléonore lui tient l'autre main, et Léon se trouve derrière le fauteuil.)

LE DUC, à la comtesse.

Je n'aime pas ces scènes d'éclat, et si je n'étais re-

tenu ici pour la cérémonie du baise-main, il y a longtemps que je serais parti.

LA COMTESSE.

C'est comme moi : ces choses-là me fendent le cœur. Mais, voilà tous nos seigneurs qui arrivent ; la présentation ne va pas tarder. Croyez-vous que nous soyons sur la liste ?

LE DUC.

Et pourquoi n'y serions-nous pas ? On connaît notre dévouement pour la reine.

LA COMTESSE.

Oui ; mais je crains qu'on ne se souvienne de notre intimité avec la favorite déchue.

(Il est entré plusieurs seigneurs et plusieurs dames de la cour : ils regardent avec indifférence la princesse évanouie, qui est dans un groupe isolé à l'autre coin du théâtre ; ils ont l'air de causer entre eux sur ce qui se passe, mais aucun d'eux ne l'approche.)

SCÈNE VIII.

UN HUISSIER, DESTOUCHES, LE DUC, LÉON, ÉLÉONORE, LA PRINCESSE, LA COMTESSE, LA MARQUISE.

L'HUISSIER, arrive par la galerie, et l'on voit dans l'intérieur de la porte des gardes du corps.

Messieurs, sa majesté recevra la cour dans cette galerie. Messieurs les premiers officiers du roi et les camaréras en titre peuvent entrer maintenant. (*Plusieurs seigneurs et dames entrent dans la galerie.*) J'appellerai tous les autres seigneurs dans l'ordre de leurs rangs ou de leurs emplois à la cour.

LE DUC, à part.

Ah! si je n'étais pas appelé.... j'irais, je crois, me pendre.

LA COMTESSE, à part.

Pourvu que la femme-de-chambre m'ait justifiée auprès de la reine.

L'HUISSIER, ayant une liste à la main.

Monsieur le duc de Lamara. Madame la comtesse de Bilbos.

(Ils entrent dans la galerie.)

LA COMTESSE, à part.

Cette comtesse avant moi! oh!

L'HUISSIER.

Messieurs les comte et chevalier de Desmone.

(Ils entrent.)

Madame la comtesse de Mérose.

(Elle entre.)

LA COMTESSE.

Encore! ah! quelle injustice! J'étouffe.

LE DUC, dans la plus grande agitation.

Des comtes, des chevaliers avoir le pas sur moi! Oh! c'en est fait, nous sommes perdus. C'est ce maudit mariage.... que l'enfer....

L'HUISSIER.

Monsieur le duc de Popoli.

LE DUC.

Ah! quel bonheur!

LA COMTESSE, voulant le retenir.

Mais, attendez-moi donc, vous me donnerez la main.

LE DUC.

Impossible! désespéré!...

(Il va pour sortir.)

LA COMTESSE.

Mais que je vous parle au moins; dites à la reine...

L'HUISSIER, appelant.

Madame la comtesse de Picada.

LE DUC, se retournant vivement.

Toujours poli. Acceptez ma main, comtesse.

(Ils sortent ensemble.)

SCÈNE IX.

DESTOUCHES, LÉON, ELÉONORE, LA PRINCESSE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, qui soutient toujours la princesse, les voit entrer et montre son dépit.

Eh bien! ils entrent tous. Dieu! la reine me voit de cette galerie : ah! elle me voit, et dans quel moment!... (*Se retournant vivement.*) Messieurs, je crois que la princesse revient.

DESTOUCHES.

En effet, je crois m'apercevoir.... (*A part.*) La marquise est au supplice de ce qu'on ne l'appelle pas.

LA MARQUISE, la tête tournée vers la galerie.

Certainement, la reine me voit très-bien... et l'huissier qui n'y est plus, et les sentinelles qui rentrent! c'en est fait. (*La marquise impatiente.*) Oh! certainement, princesse, cela va beaucoup mieux.

LA PRINCESSE, revenant à elle.

Ma chère marquise, mon amie!

(Elle s'appuie encore davantage sur la marquise.)

LA MARQUISE, toujours les yeux tournés vers la galerie.

Et la reine qui rit de mon embarras. Elle parle au duc en me regardant.... les portes de la galerie vont se fermer; quel tourment! je n'y puis plus tenir, je veux entrer, et, me jetant aux pieds de sa majesté..... — Éléonore! (*Elle se dégage de la princesse avec tant de promptitude, que la princesse fait un mouvement comme si elle allait tomber; Éléonore la retient.*) A votre tour, soutenez donc votre tante.

SCÈNE X.

LE CHEVALIER DE GIRASOL, DESTOUCHES, LÉON, ÉLÉONORE, LA PRINCESSE, LA MARQUISE.

LE CHEVALIER, à la marquise qui est libre.

Ah! madame, j'ai reçu une lettre du grand chambellan; je vais être présenté, on me demande mes vers.

LA MARQUISE.

Et moi qui ne suis point encore appelée! Mais dans vos vers vous louez la princesse (*en la lui montrant*), et vous la voyez.

DESTOUCHES.

En effet, comment allez-vous faire?

LE CHEVALIER, gaîment.

Oh! l'on ne m'y prend pas deux fois. J'ai les deux manuscrits.

(Indiquant ses deux poches.)

L'HUISSIER.

Monsieur le chevalier de Girasol.

LE CHEVALIER, tout fier.

Vous le voyez, madame, et l'on ne vous a pas encore.....

LA MARQUISE.

Je suis furieuse! Ce petit poète que j'ai protégé....

L'HUISSIER.

Madame la marquise de Mélas.

LA MARQUISE.

Ah! je respire.

DESTOUCHES, arrêtant le chevalier.

Monsieur le chevalier, un mot avant d'entrer. Prenez garde à vous tromper de poche.

(Ils entrent, et les portes de la galerie se referment sur eux avec un grand bruit.)

SCÈNE XI.

DESTOUCHES, L'HUISSIER, LA PRINCESSE.

DESTOUCHES, à la princesse qui est revenue tout-à-fait au moment où la marquise ne l'a plus soutenue. Léon et Éléonore sont à ses pieds et tiennent chacun une de ses mains.

Eh bien, madame, je vous avais recommandé le courage et je vous avais prédit cette solitude dans laquelle vous vous trouvez. Avais-je tort?

LA PRINCESSE.

Et cette marquise aussi!

ÉLÉONORE.

Ah! ma tante si vous l'eussiez entendue tantôt, votre erreur n'eût pas duré.

LÉON.

J'ai été seulement étonné qu'elle résistât si long-temps.

DESTOUCHES.

Vous parliez d'amis. Les voilà, vos vrais amis, voilà des cœurs que n'a point corrompus l'air empesté des cours, et qui, unis par les liens de l'hymen, pourraient vous faire oublier et les chagrins d'une disgrace et vos grandeurs passées.

LÉON.

Madame, je veux consacrer ma vie à vous servir.

ÉLÉONORE.

Vous n'aurez pas d'enfant plus soumis, plus respec-tueux.

DESTOUCHES.

Les plaisirs d'un doux intérieur ont bien aussi leurs charmes. On n'y craint point au moins l'abandon et la perfidie.

LA PRINCESSE.

Oui, je sens que les plus grands chagrins peuvent se calmer lorsque sur son sein l'on peut presser des cœurs purs. (*Elle les embrasse tous deux.*) Léon, vous quitterez le service d'Espagne, et vous me suivrez en Touraine: cette belle solitude, que tous les arts fran-çais se sont empressés d'embellir, j'étais loin de m'at-tendre qu'elle bornerait un jour tous mes vœux. (*A Destouches.*) Et vous qui, en remplissant comme vous le deviez les devoirs qui vous étaient imposés, avez mérité mon estime par vos douces consolations, recevez mes remercîments, et croyez que ce cœur, dont la sen-

sibilité n'a point été étouffée dans le tourbillon des grandeurs, vous en conservera une éternelle reconnaissance.

DESTOUCHES.

Que je suis heureux de vous retrouver ce calme... cette noblesse... Conservez ce courage, vous en aurez encore besoin. Vous savez que la disgrace ne fait que précéder l'exil?

LA PRINCESSE, avec dignité.

Je ne crains plus rien; et si la nature a trahi mes forces, croyez que cette ame peut s'élever au-dessus du malheur : qu'ils viennent maintenant les cruels, qu'ils me traînent s'ils le veulent au fond d'une prison d'état, ils n'entendront de moi ni une plainte, ni un soupir. Je me sens assez forte pour supporter la présence.... même d'un Salvador.

DESTOUCHES, le montrant.

Madame, le voilà.

SCÈNE XII.

SALVADOR, DESTOUCHES, L'HUISSIER, LA PRINCESSE.

LA PRINCESSE, fait un mouvement en le voyant s'avancer.

Quel nouveau malheur avez-vous à m'annoncer?

SALVADOR.

L'intérêt que je prends à votre altesse.....

LA PRINCESSE, ironiquement.

Vous m'en avez donné des preuves : que voulez-vous?

SALVADOR.

N'ayant pu empêcher l'exécution des ordres de la

reine, j'ai essayé au moins de les adoucir par les égards que l'on doit à l'infortune.

LA PRINCESSE.

Je vous dispense de tant d'égards. Quels sont ces ordres ?

SALVADOR.

De monter à l'instant en voiture. Le capitaine des gardes était chargé de l'exécution de cette mesure rigoureuse ; mais mon humanité, ma religion m'ont prescrit d'aller supplier la reine pour qu'on vous épargnât cet appareil militaire....

LA PRINCESSE.

Vous avez eu tort; mais cet ordre ne peut être encore signé du roi....

SALVADOR.

Non, madame. Mais voici une injonction au capitaine des gardes d'exécuter tous ceux de la reine.

(Il remet l'ordre à la princesse.)

LA PRINCESSE.

Il suffit. — O Philippe !.. et ne puis-je savoir quelle est ma destination ?

SALVADOR.

C'est un secret pour moi-même.

DESTOUCHES, bas à la princesse.

Il vous trompe, il le sait; mais rassurez-vous, vous serez conduite sur les terres de France.

LÉON.

Nous allons tous vous y rejoindre.

DESTOUCHES.

Mes vœux vous y accompagneront.

LA PRINCESSE, lui tendant la main.

Et j'espère qu'un jour l'amitié....

SALVADOR.

Madame, j'ai la commission rigoureuse de vous dire que la voiture attend... croyez que le ciel vous donnera le courage nécessaire.

LA PRINCESSE, d'un air dégagé.

Monsieur Destouches, vous faites des comédies? que ne nous tracez-vous (*regardant Salvador*) l'hypocrite de cour.

DESTOUCHES.

Après le Tartuffe de Molière, qui oserait le tenter?

LA PRINCESSE.

Mais au moins le ministre ambitieux.

DESTOUCHES.

J'y travaille en ce moment.

LA PRINCESSE.

Surtout n'oubliez pas les courtisans.

DESTOUCHES.

Je veux m'en occuper.... aussitôt que j'aurai cessé de l'être.

(Elle va pour sortir, les jeunes gens se jettent à ses pieds, et Destouches lui baise la main. La toile tombe sur ce tableau.)

FIN DE LA PRINCESSE DES URSINS.

LE COMPLOT DE FAMILLE,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS.

NOTICE

SUR

LE COMPLOT DE FAMILLE.

Arrivé, non sans peine, à la dernière pièce de mon Recueil, je me suis imposé la tâche (après toutefois que j'aurai parlé de la manière dont la censure reçut encore mon *Complot de Famille*, et de l'effet qu'il produisit à la lecture que j'en fis à l'Institut) de jeter un coup d'œil général sur mes notices, de réparer ou des omissions importantes, ou les erreurs que j'ai pu commettre; et, par quelques nouvelles idées sur les comédiens et sur les gens de lettres, de terminer un travail que j'ai entrepris dans l'espoir d'être utile au Théâtre-Français, qui fait aussi partie de la gloire de la nation.

Tourmenté par la censure qui avait rejeté mon *Orateur anglais*, attendu que cette pièce était un tableau trop vrai de nos mœurs politiques, et ma *Princesse des Ursins*, parce que les mœurs des courtisans y étaient aussi peintes trop fidèlement, je voulus, malgré toutes ces contrariétés, m'essayer encore dans ce genre philosophique et moral, et j'entrepris un troisième ouvrage. Comme j'avais la

conviction intime que la peinture des ridicules du temps présent m'était interdite, et que les sujets qui me conduiraient à démasquer les vices des valets de cour du temps passé, ne me seraient jamais permis, il fallut me borner au tableau des mœurs des particuliers d'une certaine classe, à une époque qui, je le pensais du moins, trouvait peu d'apologistes; époque assez rapprochée de nous (je la fixe dans ma pièce, en citant comme un évènement tout récent, l'arrivée de Voltaire à Paris, en 1778), pour qu'une partie du public pût se rappeler les personnages que je voulais peindre, et pour que le tableau de leurs ridicules n'effrayât pas nos hommes du jour. C'est ainsi que, cédant au désir que j'avais de faire une comédie de mœurs, je crus pouvoir me flatter de l'espoir de la voir représenter, même sous l'empire de notre absurde et méticuleuse censure. Un motif plus puissant encore m'encouragea à traiter un sujet qui se développait à mes yeux d'une manière tout-à-fait satisfaisante; je trouvais très-piquant de lier pour ainsi dire les comédies du genre de Marivaux à celles de nos jours, par une comédie dans laquelle j'opposais la légèreté de nos jeunes seigneurs aux manières simples et graves de la philosophie qui exerçait déja son influence sur les hautes classes de la société. Cette idée, que je trouvais neuve, me semblait nécessaire pour remplir une lacune qui existait dans l'enchaîne-

ment des ridicules de nos époques passées. Je n'aurais pourtant pas cherché à réparer cette lacune pour le seul plaisir de prouver que la comédie a toujours peint les mœurs de la société, si je n'eusse trouvé dans le sujet de ma comédie une source féconde de comique qui tenait à cette opposition naturelle entre la philosophie et les préjugés; opposition si prononcée, qu'elle devait faire prévoir, à tous les penseurs de ce temps-là, que la société en éprouverait quelque jour le choc le plus terrible.

Je n'entrerai point dans de plus longs détails sur le sentiment qui me porta à entreprendre cette comédie. Je crois que mon lecteur, pour peu qu'il approche de la soixantaine, éprouvera quelque plaisir à se rappeler le tableau d'un monde qu'il a connu, et qu'il sera de l'avis des littérateurs distingués qui ont entendu ma comédie. Comme j'étais certain que le Théâtre-Français devait la jouer dès qu'elle reviendrait de la censure, et que d'après ce que m'avaient dit les censeurs, je ne devais pas craindre leur *veto*, je consentis à la lire dans plusieurs sociétés, ce qui est toujours une imprudence, parce qu'on y peut rencontrer de ces auteurs à qui le ciel a refusé l'imagination, et qui, sans le vouloir, s'approprient vos principaux caractères, et les cousent à quelques vieilles intrigues; mais il y avait des personnes à qui je n'avais rien à refuser, qui voulaient enten-

dre mon ouvrage, sans doute parce qu'il faisait alors quelque bruit dans le monde littéraire. De ce nombre fut mon gendre (M. Mazois*) qui désira le faire connaître à sa société; mais de mon côté j'invitai à la réunion, qui eut lieu chez lui, plusieurs de mes jeunes confrères en Apollon, parmi lesquels j'ai du plaisir à citer le jeune Casimir Lavigne, si avantageusement connu par ses débuts dans la carrière dramatique, et par d'autres essais en littérature, estimés de tous les gens de goût. Il me parut très-satisfait de ma pièce, surtout de la noblesse, de la fermeté du caractère de mon vieillard; il me loua beaucoup aussi sur mon jeune duc dont l'étourderie et l'immoralité se faisaient excuser par un bon cœur. J'ai dû croire à la sincérité de ses éloges; car mon confrère, M. de Ségur, qui avait connu les originaux de mes portraits, m'assura que j'avais peint d'après nature. Ce compliment me rappelle un autre mot qu'il dit tout haut après ma lecture à l'Institut de la *Princesse des Ursins ou les Courtisans*; il s'écria : *Ces courtisans sont ressemblants à faire peur.* Il y a peut-être trop de franchise de ma part à rappeler ces mots flatteurs ; mais pourquoi ne montrerais-je pas un peu de vanité de l'ap-

(*) Architecte, membre du conseil des bâtiments civils; il est auteur du grand ouvrage des *Ruines de Pompéi*, et d'un autre intitulé *le Palais de Scaurus*.

probation d'un homme que sa naissance, ses emplois, son esprit, ont jeté parmi les personnages distingués qui ont le plus brillé à la cour, et dans les grands emplois ? Puisqu'il est bien reconnu qu'il a porté dans sa brillante carrière cette douce philosophie, ce vrai patriotisme qui le font estimer de tous les partis, chérir de tous les bons citoyens et de tous les hommes de lettres, on conviendra que je n'ai pu recevoir sans quelque orgueil une louange directe qui m'honore par la manière dont elle m'a été donnée, et vû le caractère respectable de la personne dont elle vient.

J'eus long-temps, comme je l'ai dit, l'espoir de faire représenter cet ouvrage. Plusieurs de mes censeurs et entre autres M. *de* Lacretelle le jeune, parurent disposés en faveur de ma comédie : il ne se montra pas aussi insensible que j'avais lieu de le craindre, aux principes de cette douce philosophie qui, dans sa jeunesse, l'avaient mis en relation avec le plus digne, le plus respectable des philosophes modernes, *M. Lamoignon de Malesherbes.* Peut-être mon principal personnage (le comte de Grandval), exerçant de modestes vertus dans sa champêtre retraite, étendant pour l'intérêt du pauvre les nouvelles découvertes dans les sciences et les arts, lui rappela-t-il ce grand citoyen, cet infortuné magistrat ; enfin, quelles que soient les raisons qui aient

motivé l'intérêt qu'il témoignait pour ma dernière production, il me promit un rapport favorable, si je consentais à faire les changements qu'il m'indiquerait. Esclave soumis de la censure, j'obéis à mon confrère; ce qui me donna beaucoup de travail, car il me fallut changer beaucoup de vers. Je dus d'abord faire descendre mon jeune duc de son rang à celui de *marquis,* attendu qu'il était impossible, observa-t-on, qu'un jeune duc, dans les premières années du règne de Louis XVI, fût un étourdi. Il me fallut aussi prendre bien des précautions pour faire croire que l'on avait grandement surpris la religion d'un ministre, puisqu'on avait pu parvenir à lui faire lancer une lettre de cachet contre des personnages obscurs. Tout le monde sait en effet que, sous M. de St-Florentin, par exemple, une lettre de cachet était la chose la plus difficile à obtenir. Néanmoins, comme toutes ces corrections n'atteignaient pas le fond de mon ouvrage, je me plus à donner cette marque de ma soumission à mes bienveillants censeurs; et quelque travail que cela me coûtât, je me trouvai bientôt en état de présenter au ministère de l'intérieur un nouveau manuscrit *secundùm* Lacretelle.

Malgré toutes ces précautions, malgré toutes mes soumissions respectueuses aux avis de mes censeurs, on garda mon manuscrit pendant plusieurs mois,

et ce retard outrepassant les règles de la politesse et de la justice administrative, je pris le parti d'en écrire à mon compatriote, M. de Corbières, nouvellement nommé ministre de l'intérieur. Comme je n'avais pas eu l'occasion de le voir depuis son enfance, je supposai qu'il pouvait m'être permis de me rappeler au souvenir d'un camarade de collége par une petite requète en vers qui lui rappellerait tout à la fois mon nom, les relations de nos familles, ma profession, nos jeux, et tous les plaisirs du jeune âge. Cette requète étant restée sans réponse, et mon manuscrit m'ayant été renvoyé sans approbation de la censure, et sans une ligne qui révélât le motif de cette sévérité, je jurai d'abandonner la carrière du théâtre tant que cette odieuse et ridicule censure existerait. En effet, quel est l'homme de lettres, qui a été honoré des bontés du public, ou qui se sent digne de les obtenir, qui puisse supporter une pareille humiliation! Je ne parlerai pas des hommes qui composent cette espèce d'administration; s'il en est quelques-uns qui par des talents se sont fait connaître du public, il en est d'autres aussi qui, par des opinions complaisantes en faveur de tous les pouvoirs, se sont montrés indignes de cette magistrature littéraire. Mais en supposant qu'il ne fallût, pour remplir cet emploi, rien de ce que les hommes aiment et respectent, des sentiments d'honneur, une certaine dignité de ca-

ractère; en supposant que, dans ce genre de place, on ne crût remplir qu'un vil métier pour lequel on n'a besoin ni de l'estime de soi-même, ni de celle des autres, encore faudrait-il donner à cette réunion d'exécuteurs des hautes œuvres de l'esprit, une forme administrative qui pût sauver aux gens de lettres une partie des courses, des démarches, des tourments de tous les genres auxquels ils sont exposés. Mais non, il semble que l'on se soit fait un jeu de les abreuver de dégoûts, afin de leur faire quitter la carrière qu'ils honorent ou qu'ils auraient pu honorer. Quant à moi, qui pouvais encore essayer d'y ravir quelques palmes, je préfère abandonner cet espoir qui faisait tout le charme de mon existence, plutôt que me soumetrre à la honte de ne pouvoir écrire d'après ma conscience, de ne pouvoir exprimer les sentiments généreux que je suis certain de porter dans mon cœur; à la honte enfin d'être de mon vivant un vil esclave, que des bourreaux mutilent à leur gré, sans raison, ni pitié, des bourreaux qui ne se croient des droits aux récompenses de leurs maîtres, qu'autant qu'ils peuvent leur montrer les membres dépecés de leurs victimes.

Mais laissons ce tableau des souffrances de l'homme de lettres. Hors de l'atteinte des censeurs, je devrais savoir me résigner à mon sort plus philosophiquement. Au reste, cette colère du moment peut m'être permise, surtout dans la notice d'une pièce inédite

et que probablement je ne verrai pas représenter. S'il me reste l'avantage de pouvoir faire imprimer tous les ouvrages qui, de par la censure, sont mis à l'*index*, cet avantage peut-il se comparer à tous ceux que peut offrir une représentation? Un ouvrage dramatique reçoit de la scène un intérêt, un éclat que rien ne peut compenser. Le lecteur, qui jugera froidement ma pièce dans son cabinet, aura-t-il quelque idée du sentiment que l'auteur éprouvait en traçant telle ou telle tirade, sentiment qu'il peut communiquer à l'acteur? Non, une pièce imprimée ne peut paraître à la lecture qu'un froid portrait à qui l'art a donné la régularité des traits et une certaine fraîcheur de coloris; mais ce n'est qu'au théâtre que cette image reçoit la vie, ce n'est que là que ce portrait s'anime, et fait illusion comme si l'on voyait la nature même. Qu'on ne s'étonne donc pas du sentiment pénible que me font éprouver tous ces exterminateurs de la pensée; ce ressentiment peut être permis à celui qui sait n'avoir jamais enfreint les lois de la morale publique, ni par ses actions, ni par ses écrits, et qui se trouve tout à la fois atteint dans sa fortune et dans son bonheur. Dans sa fortune, puisque mes ouvrages contribuaient à mon existence; dans mon bonheur, car il n'en est pas de plus grand que de mériter l'estime publique par un genre de travaux qui prouvent à la fois la moralité et le talent de l'auteur.

Mais revenons aux moyens qu'il me fallut employer pour retirer mon manuscrit des bureaux de la censure. On trouvait plus simple de le garder que de prononcer sur son sort. Quelque aguerri qu'on soit dans l'art d'afficher hautement le mépris de toute bienséance lorsqu'il s'agit d'opprimer les gens de lettres, encore sait-on que l'on s'expose à leur ressentiment; et comme ce ressentiment peut s'exhaler d'une manière piquante contre ces tyrans brevetés de la littérature, on retarde, autant que l'on peut, la publication de l'arrêt. C'est, comme je l'ai déja dit, cette lenteur que me firent subir mes juges, qui me détermina à adresser à M. le ministre de l'intérieur la petite requête que j'ai imprimée dans ma notice sur *St-Foix*. Comme cette requête était restée sans réponse, et que je crus voir dans le silence de mon compatriote ministre, je ne dirai pas une preuve de mépris, car je ne crois pas qu'un honnête homme ait à craindre du mépris, même de la part d'un ministre, mais une preuve d'indifférence que je ne croyais pas mériter, d'après surtout ce que des Bretons m'avaient rapporté de la simplicité de ses manières et de l'agrément de son esprit, quelle que fût la raison de ce silence, je n'en fus pas moins blessé; et comme je me trouvais réduit par la censure à la nécessité de ne plus travailler pour le théâtre, je crus devoir profiter de ce moment pour réunir tous mes ouvrages, et les offrir

au public accompagnés de notices, dans lesquelles je me proposais de lui faire connaître toutes les particularités de ma vie. Au nombre des contrariétés qui m'avaient poursuivi, je citai le silence de monsieur de Corbières, et, sous le voile de la plaisanterie, je cachai le chagrin que m'avait causé, non le dédain du ministre, mais l'oubli du condisciple. Hélas! avant de me livrer à ce mouvement de dépit, pardonnable à l'homme blessé dans son amour-propre et dans les sentiments qu'avaient réveillés des souvenirs d'enfance, j'aurais bien dû réfléchir qu'il était impossible que le ministre qui tient le moins à son nouveau rang, qui joint à des connaissances profondes en littérature un esprit vif et piquant, qui accueille avec bienveillance ses concitoyens les plus obscurs, ne pouvait dédaigner, quelle que fût la différence de nos opinions, celui, qui, j'ose l'espérer, est honoré dans le lieu de sa naissance, pour ses mœurs, ses principes politiques, et quelques talents que ses concitoyens ont toujours encouragés. Si j'avais fait ces réflexions, si j'avais surtout songé qu'il se pouvait que le ministre n'eût pas reçu ma petite pièce de vers, je ne me serais pas exposé au regret de m'être montré si susceptible. Des circonstances qu'il me serait trop long de raconter m'ont fait connaître mon erreur à ce sujet. J'ai été convaincu par le mi-

nistre même qu'il n'avait pas lu ma requête, et que le chagrin que m'avait causé son silence ne devait pas lui être reproché. Si, à l'instant où j'écris, mon compatriote n'était pas ministre, peut-être me ferais-je un plaisir d'entrer dans quelques détails sur ses qualités personnelles; mais le haut rang qu'il tient momentanément dans la société m'interdit des vérités qui ressembleraient à des flatteries. Je ne craindrais peut-être pas qu'on me fît ce reproche, si j'osais me permettre de juger mon compatriote comme administrateur. J'ai peine à accorder certaines mesures prises sous son ministère, avec l'esprit et les connaissances littéraires dont il fait preuve dans les relations habituelles de la vie. Peut-être dans mon compatriote se trouve-t-il deux hommes? L'homme privé me plaît et plaira sans doute à tout le monde par le charme de sa conversation ; l'homme public peut avoir droit à la reconnaissance d'une certaine classe de la société; mais si ses amis doivent le chérir, l'accabler de louanges, je doute que, grace à son impitoyable censure, les gens de lettres lui élèvent jamais des autels.

Cet éclaircissement, que j'ai cru devoir donner sur les seuls vers que j'aie adressés à un ministre de l'intérieur, prouve suffisamment combien je crains d'avoir été injuste envers les personnes dont j'ai parlé dans mes notices. Comme je n'ai

jamais voulu humilier ceux mêmes qui m'ont fait du mal ou qui ont voulu m'en faire, je ne crains point d'être obligé à aucune réparation. Si, au milieu de mes réflexions, il m'est échappé quelques traits qui révélaient un ressentiment caché; si j'ai dessiné quelquefois des portraits assez ressemblants pour qu'ils pussent être reconnus par ceux-là même qui ont posé comme modèles, je leur ai facilité, en ne les nommant pas, les moyens de garder l'incognito pour tout le monde; enfin, je crois avoir allié tout à la fois dans mes notices, la modération à la franchise, peu de malice à beaucoup de bienveillance. Loin d'avoir offensé quelqu'un, je crains bien plutôt d'avoir oublié, dans ma petite galerie, des personnes dignes, par leurs talents ou leurs vertus, de tenir une place dans mes souvenirs. Si, dans la récapitulation des artistes et des gens du monde qui ont composé ma société, il se trouve certaines personnes dont je n'ai pas parlé autant que je l'aurais voulu, c'est qu'elles avaient le grand tort d'être vivantes. C'est la mort seule qui donne à l'écrivain le droit de rappeler tous les titres de gloire de ses rivaux, et même de parler de ses amis les plus obscurs. Hélas! cette fatale mort, qui n'estime les travaux des hommes que parce qu'elle peut les détruire, qui frappe également le puissant et le faible, le prince et le sujet, le sage et le fou, vient en ce moment même attrister mon ame et changer la di-

rection de mes pensées. Un ami (*) qui m'était bien cher, qui m'était attaché par plus de trente années de confiance et d'intimité ; un ami qui m'avait encouragé dans ma carrière, et que les souvenirs de ma jeunesse auraient fait sourire plus d'une fois, vient de m'être enlevé d'une manière aussi prompte qu'inattendue. Je n'ai point à parler de ses succès dans les arts, ni dans les lettres, nul monument n'atteste sans doute son existence ; mais toutes les qualités qui font l'honnête homme et l'homme aimable, le bon citoyen et le bon père, lui avaient été données par la nature ; la bonté d'ame vaut souvent mieux qu'un bon ouvrage. Ah ! si cette bonté pouvait être un titre aux yeux de la postérité, les pleurs de sa nombreuse et intéressante famille, et les regrets de son ami, lui donneraient des droits à l'immortalité.

Mais abandonnons ce triste souvenir : rappelons-nous que, s'il m'est quelquefois permis de me livrer à des réflexions qui me touchent particulièrement, je me suis également imposé le devoir de contribuer à la gloire du théâtre par les idées que doivent m'avoir fournies le temps et l'expérience. Rappelons-nous surtout qu'arrivé au terme de mes travaux, ce n'est plus que dans cette dernière notice

---

(*) M. Gay, ancien receveur-général d'Aix-la-Chapelle.

que je peux faire part à mon lecteur de ce qu'il me reste à dire sur l'art dramatique, le Théâtre-Français et les gens de lettres.

Je commencerai d'abord par la société du Théâtre-Français, si anciennement établie, et qui eut pour fondateur le plus grand philosophe et, selon moi, le plus grand homme de la nation. Cette société qui, dans toutes les circonstances difficiles de son existence, dans ses débats particuliers, dans ses querelles avec les auteurs, ne devrait jamais perdre de vue la noblesse de sa fondation, ne soutient pas toujours aussi dignement qu'elle le pourrait les prétentions qui lui sont d'avance acquises à l'estime de tous les hommes de lettres, par le grand nom de Molière, son fondateur.

J'ignore quels étaient les premiers réglements qui, dans l'origine, ont régi la société du Théâtre-Français; mais il faut que l'on s'en soit beaucoup écarté : car cette société, véritable république, dont tous les talents sont destinés à contribuer à la prospérité générale, ne me semble plus qu'une tumultueuse oligarchie, dont tous les membres sont toujours prêts à sacrifier les intérêts de tous à leur bien-être particulier. Je ne vois plus, au Théâtre-Français, qu'une réunion de petits tyrans qui se passent mutuellement leurs petits actes de despotisme envers leurs camarades plus faibles

qu'eux, envers les auteurs dont ils ne croient plus avoir besoin, et même envers l'autorité et le public dont ils trouvent toujours le moyen de triompher.

Cette profession de ma manière de voir paraîtra, sans doute, à la majorité des comédiens une irrévérence très-grande. On ne pourra concevoir qu'un auteur, qui a fait partie de cette réunion, ait le courage de s'expliquer avec autant de franchise sur les abus qui se sont glissés dans son administration; et qu'il ose, si elle continue à se diriger d'après les mêmes principes, lui prédire sa dissolution. C'est cependant ce qui arrivera, et je me propose de le prouver par des raisonnements auxquels il sera difficile de répondre. Si je me permets de donner aux comédiens français des conseils, et de leur montrer que la route qu'ils suivent est fausse, et les conduit à leur perte, c'est que mon âge, mon expérience, la connaissance parfaite que j'ai des choses et des individus, me donnent le droit, non-seulement d'en raisonner, mais pour l'avantage de l'art dramatique, d'essayer de les préserver d'une imminente catastrophe. Ce qui peut autoriser encore ma franchise à leur égard, c'est que, dans le cours de ces notices, je leur ai donné individuellement les éloges auxquels ils ont droit par leurs qualités recommandables d'hommes à talents et d'honnêtes gens.

De toutes les sociétés réunies pour l'exploitation

d'un genre d'industrie quelconque, aucune n'est plus florissante, grace au bon esprit de l'ancien sociétaire, M. Saint-Prix, que celle du Théâtre-Français. Outre un matériel considérable qu'elle possède, elle jouit de cent cinquante mille francs de rente, qui s'augmentent encore par les intérêts des sommes qu'on retient sur les recettes journalières, sommes retenues sur chaque part de sociétaire, et dont on rend le capital à l'acteur qui prend sa retraite : aussi cette administration est-elle, sous le rapport de la fortune, dans un état très-florissant; et les pensions des acteurs en retraite se trouvent d'autant plus assurées, que le fond en est placé sur l'état. Mais cette prospérité du moment, qui n'est due qu'à la bonne administration de l'un des anciens acteurs les plus distingués de cette société, peut s'évanouir tout à coup, si les acteurs s'isolent de l'administration, et ne continuent pas de veiller autant à l'intérêt général de la société qu'à leur intérêt particulier. Si l'ambition fait la perte des hommes destinés à gouverner les états, la vanité, les petites passions, le penchant à dominer, doivent amener à la longue le malheur et la ruine des comédiens français. Ils ne se trouvent plus dans la position où ils étaient autrefois : l'ancien gouvernement leur avait donné un privilége, et n'avait point admis de théâtre rival. Maintenant que la raison, le nombre des auteurs,

le goût du théâtre, plus généralement répandu, ont démontré la nécessité de donner une succursale au Théâtre-Français, ils ont perdu le droit, comme ils l'avaient autrefois, sous peine de leur ruine, d'être paresseux tout à leur aise, de faire peu de cas des désirs du public, et de se moquer des auteurs. Les changements survenus dans les idées politiques de la nation devraient pourtant leur avoir appris que tout ce qui est privilège ne doit pas exister, que tout ce qui n'est pas juste est révoltant; et que tout homme qui néglige de tirer parti d'une honorable industrie, n'a aucun droit à la considération publique. Le propre de tout gouvernement représentatif est de chercher la richesse dans l'industrie, parce qu'on est certain de trouver la considération dans une fortune qui rend indépendant. Ces nouvelles idées, si elles étaient devenues celles des comédiens français, leur auraient fait sentir qu'ils ne devaient se regarder que comme membres d'une association commerciale; que le seul moyen de faire fructifier cette association était de plaire au public par de nombreux travaux, par la supériorité qu'ils peuvent déployer dans leur genre d'industrie, et par le commun accord qu'ils doivent mettre dans l'exploitation, si je puis m'exprimer ainsi, d'une ferme dont le produit assuré peut au moins leur rapporter, année commune, de sept à huit cents mille francs.

Mais cette ferme, me dira-t-on, comment peut-on espérer de la faire prospérer? Je l'ai dit d'abord, par le travail, par l'accord entre les cultivateurs, qui ne doivent connaître d'autre intérêt que celui de tous. Mais, me répondra-t-on : avec ce bon esprit, s'ils n'ont pas quelques ouvrages nouveaux, ils auraient beau jouer admirablement les anciennes pièces, malgré leur accord et leur zèle, ils pourraient bien ne retirer de leur travail que de très-légères moissons. C'est là le raisonnement que j'attendais. Il est donc vrai que ce sont les ouvrages nouveaux qui font la fortune du théâtre; il est donc vrai que sans les auteurs tant anciens que présents et à venir il n'y aurait point de Théâtre-Français : s'il en est ainsi, pourquoi les auteurs sont-ils si souvent humiliés et découragés par les comédiens? Si l'on ne peut se passer d'eux, pourquoi les traite-t-on avec injustice, souvent avec ingratitude? Eh quoi! les auteurs du temps passé auront contribué à l'existence et à la gloire des anciens comédiens français! les auteurs modernes auront également contribué à la fortune de ceux de leur temps; et leurs ouvrages deviendront, après quelques années (au détriment de leurs enfants), le patrimoine de ceux qui les auront souvent avilis, ruinés pendant leur vie! et eux et leurs ouvrages seront livrés à tous les caprices, à toutes les injus-

tices, à tous les mépris qu'une sotte vanité pourra faire peser sur eux; et ils n'auront aucune loi, aucune autorité qui puisse les défendre!

Que l'on ne voie pas en tout cela une vaine déclamation contre le système de l'administration de la Comédie-Française : tous les abus que je signale ici j'en ai été le témoin. J'ai vu plusieurs de mes confrères en être les victimes; et moi-même, l'un des plus heureux auteurs de ce théâtre, j'ai éprouvé de tels déboires, que si le désir du succès et l'espoir de triompher de la malveillance ne m'avaient soutenu, j'aurais vingt fois abandonné une carrière où le public semblait m'appeler, et d'où quelques-uns des comédiens semblaient vouloir me repousser. Que l'on ne croie pas que ce que je dis maintenant soit en contradiction avec les éloges que j'ai donnés précédemment à la Comédie-Française : certes, je dois louer le zèle et le talent qu'elle a mis dans les représentations de mes ouvrages qui ont eu du succès; aussi je ne me plains réellement que de quelques individus. Mais s'il suffit d'un individu pour qu'il se commette une injustice envers un auteur, la société n'en est pas moins coupable, puisqu'elle ne trouve pas dans ses règlements les moyens de l'empêcher. Je le répète encore, la Comédie, sans le vouloir peut-être, a été ingrate envers tous les auteurs, et très-souvent envers moi;

et c'est justement parce qu'elle se met souvent dans le cas d'avoir des torts avec les gens de lettres, ses pères nourriciers, que je les lui reproche aujourd'hui, afin de l'éclairer sur les vices de son administration, et de la forcer à trouver les moyens de les prévenir par une organisation plus juste et plus paternelle. Lorsque j'aurai énuméré quelques-uns de ces torts, mon lecteur pourra juger combien ils sont graves, combien ils sont humiliants pour les auteurs, et combien ils nuisent aux plaisirs du public et à la prospérité du théâtre. En faisant cette désagréable récapitulation, je n'ai nullement le projet d'affliger les comédiens par des reproches amers qui manqueraient le but que je me suis proposé.

Si, dans mon opinion, je ne vois la prospérité du théâtre que dans la richesse du répertoire, il est donc indispensable que ceux qui font tous les frais de ce répertoire soient traités par les comédiens avec justice, avec considération.

Alors, pourquoi, lorsqu'une lecture est indiquée, le nombre des juges n'étant pas suffisant, l'auteur se trouve-t-il obligé de revenir une seconde et même plusieurs autres fois?

Pourquoi, lorsque la pièce est en répétition, plusieurs acteurs y manquent-ils, ou montrent-ils un tel dégoût, à la lecture de leur rôle, qu'ils le

communiquent à l'auteur lui-même, qui s'en désespère et maudit le ciel qui le force à faire ce métier ?

Pourquoi tel auteur, au moment de la distribution des rôles, éprouve-t-il des refus de telle ou telle personne, et reste-t-il des mois entiers à attendre qu'un caprice, ou l'influence de l'autorité, la décide à faire son devoir ?

Pourquoi, lorsque la pièce est jouée avec succès, tel acteur s'avise-t-il de quitter le rôle dont il s'est chargé, parce que telle est sa volonté, ou plutôt parce que tel autre acteur est plus applaudi que lui dans le même ouvrage ?

Pourquoi la pièce d'un homme à talent, qui n'aura obtenu que le genre de succès qu'on appelle *succès d'estime*, est-elle abandonnée après quelques représentations ? Et pourquoi les comédiens ne cherchent-ils pas à dédommager l'auteur de cette contrariété, en plaçant d'une manière avantageuse ce même ouvrage ? plus tard il peut faire la gloire du Théâtre-Français ; ce qui est arrivé à beaucoup d'ouvrages anciens qui sont maintenant au courant du répertoire.

Pourquoi les comédiens français, qui sont propriétaires des pièces tombées dans le domaine public, c'est-à-dire possesseurs de la propriété des auteurs morts, et qui le seront un jour de celle des

vivants, craignent-ils tant de faire jouir ces derniers des bénéfices d'un ouvrage en succès?

Pourquoi se montrent-ils si avares envers les auteurs vivants? Il me sera d'abord facile de leur montrer que leur spéculation est fausse, puisqu'un ouvrage moderne piquera toujours plus la curiosité qu'un ouvrage ancien. Mais, en supposant que cela diminuât un peu leur recette, n'est-il pas de leur avantage que les auteurs qui travaillent pour eux retirent de leurs travaux un produit honorable? Ils devraient savoir par expérience que plus ils donnent d'argent aux auteurs, plus eux-mêmes deviennent riches à leur tour, et qu'il est de leur intérêt d'encourager ces auteurs à suivre une carrière qu'ils seraient forcés d'abandonner s'ils n'y trouvaient pas une existence. Qu'ils se rappellent bien que les auteurs qui travaillent pour le Théâtre-Français ne peuvent jouir d'une honnête aisance, qu'autant qu'ils auront fait la fortune des comédiens.

Je pourrais étendre beaucoup le chapitre des *pourquoi*. Au nombre des torts que j'ai reprochés aux comédiens, je n'ai voulu signaler que ces torts généraux qui ne peuvent être imputés particulièrement à aucun d'eux, parce que c'est, en apparence, leur société entière qui s'en rend coupable. Ils en est d'autres encore plus graves que je veux taire, parce que, n'en ayant pas été la vic-

time, il serait possible que l'on m'eût trompé sur la vérité des faits. Si j'ai rapporté ce que j'ai vu, ce que j'ai éprouvé, qu'est-ce que tous les autres auteurs ont le droit de dire, puisque, de tous mes confrères, je suis, de mon aveu, celui qui ai le moins à me plaindre des procédés des comédiens?

Si, en parlant comme je le fais, du peu d'égards que montrent les comédiens pour les auteurs, je n'avais d'autre but que de me plaindre de leur conduite, ils auraient peut-être quelque raison de m'en vouloir; mais, comme je l'ai dit ailleurs, de plus dignes motifs me guident; j'espère d'autres résultats. Mes plaintes ne seront point stériles. En confiant à mon lecteur les chagrins que le moins malheureux de tous les auteurs a éprouvés dans sa carrière, ou j'en détournerai les jeunes gens qui veulent s'y lancer aveuglément, ou les comédiens sentiront la nécessité de changer de conduite à leur égard. Il serait possible aussi que mes plaintes les fissent sourire de pitié; mais quand je ne serai plus, elles éclaireront leurs successeurs sur leurs propres intérêts; elles les mettront en garde contre cette vanité excessive qui les enivre au point de ne plus se connaître, et de croire que les auteurs ne sont dans leur entreprise que des agents secondaires, tandis que c'est par eux seuls, au contraire, qu'ils ont des talents, une réputation, de la fortune.

Les personnes qui ne connaissent pas l'intérieur

du théâtre pensent peut-être que l'autorité du gouvernement pourrait réprimer de tels abus. Non; dans ces sortes d'affaires, l'autorité ne peut rien. La conduite des comédiens tient à des habitudes; et la position des auteurs les met tellement dans la dépendance des acteurs, qu'il serait dangereux pour eux de porter des plaintes aux chefs du théâtre. Même au temps où les gentilshommes de la chambre se faisaient un honneur d'aimer les lettres ou de les protéger, les comédiens avaient presque toujours raison;

Et là, comme autre part, les sens entraînant l'homme,
Minerve est éconduite, et Vénus a la pomme.

(Piron.)

D'ailleurs la position des comédiens avec le gouvernement n'est plus la même : ils sont beaucoup plus indépendants, et le sont à tel point, que le commissaire du gouvernement qui représente l'autorité, se trouve le plus souvent dans la nécessité d'obéir à la volonté du moindre sociétaire. Les règlements, quels qu'ils soient, ne sont jamais suivis; l'influence que donne à tel ou tel acteur, la faveur publique, les fera toujours plier à sa volonté; et toujours les sociétaires du Théâtre-Français vivront entre eux dans une lutte continuelle, et ne se trouveront d'accord que dans leurs différends avec les auteurs.

Quel serait donc le moyen de remédier aux abus?

Il est très-simple; et, dût-on traiter mes projets de rêveries, je dois les manifester. Il eût été bien inutile de blâmer la conduite d'une société dont j'aime et j'estime presque tous les membres individuellement, si je n'avais eu pour objet l'espoir de lui offrir les moyens de remédier à des abus qui finiront, si l'on n'y porte remède, par détruire le théâtre. Et qu'on ne dise pas que mes craintes sur la dissolution de cet ancien et bel établissement soient chimériques : il n'y a pas deux ans que des jalousies particulières ont été sur le point d'amener la rupture de l'acte de société, quel que fût l'état florissant de l'administration.

J'ai dit, en commençant, que le théâtre, formé en société par un acte notarié, ne me représentait que des hommes qui se réunissaient pour l'exploitation d'une ferme; que ces hommes ne devaient point oublier que, quelle que fût leur plus ou moins de capacité, leur travail devait tendre au bien général. Maintenant, je leur dis : si, ce sont les auteurs qui fournissent la semence qui doit amener la récolte, vous devez tout faire pour ne pas éloigner de votre ferme ceux-là mêmes dont les premiers travaux peuvent vous apporter l'abondance. En assimilant ainsi la Comédie-Française à une société de commerce, j'arrive droit au but que je me propose; c'est d'enchaîner tous les amours-propres, toutes les petites vanités à l'intérêt pécuniaire, premier

mobile de l'industrie humaine, indispensable récompense de l'artiste même qui ne rève que la gloire.

Cette idée d'argent et de gloire me rappelle la réponse d'un académicien à un ambassadeur qui lui disait qu'il ne concevait pas qu'un auteur, qui ne devait songer qu'à sa renommée, pùt faire payer ses écrits. — Et vous, monseigneur, lui répondit l'homme de lettres, avez-vous jamais *chiffré* pour rien? Sans doute si tous les hommes, artistes, commerçants, généraux, savants, grands seigneurs et prêtres, tous, avec le désir de se distinguer de leurs rivaux, d'être utiles à leur pays, font tout pour acquérir de la réputation, des grades, des prosélites, des cordons, mais en même temps, des places éminentes : c'est que la célébrité dans tous les genres procure de l'argent.

Tel homme à la tribune épouse un parti contre sa conscience, parce que ce parti doit le conduire au ministère, et que le ministère donne de l'argent.

Tel hypocrite devient un apòtre fanatique de la foi, parce que son zèle ardent doit le conduire à l'épiscopat, et que l'épiscopat donne de l'argent.

Tel seigneur passe un tiers de sa vie dans l'antichambre du roi, parce qu'il espère que ses flatteries finiront par le conduire à un poste important qui lui vaudra beaucoup d'argent.

Je ne finirais pas si je voulais prouver par des

exemples que tous les hommes, surtout depuis la révolution, tendent au même but, par des chemins différents; et que ce but est d'avoir de l'argent, parce que l'argent aujourd'hui, d'après nos nouvelles idées, qui sont, au reste, beaucoup plus raisonnables que les anciennes, peut seul assurer l'indépendance et le bonheur.

Si tout a pris dans la nation un aspect commercial, les arts ont dû subir cette influence; et cette influence, bien loin de leur nuire, rendra le génie plus actif, les découvertes plus multipliées, par cela seul qu'il faudra toujours lutter contre une concurrence qui s'augmentera de jour en jour, et dont on ne pourra triompher que par une originalité piquante et une grande supériorité de talent.

Puisque cet esprit d'industrie et de commerce dirige maintenant la nation, il faut que le Théâtre-Français, véritable manufacture d'esprit et de jouissances délicates et morales, établisse entre ceux qui peuvent la faire prospérer une union intime qui tourne au bénéfice de tout le monde.

Il faut que les comédiens offrent aux auteurs des primes d'encouragement.

Il faut qu'ils reconnaissent leurs droits à des égards, à la justice.

Il faut qu'ils se mettent bien dans la tête que le travail des auteurs est aussi pénible, plus important et plus durable que les travaux des comédiens,

et que celui qui s'y livre tout entier doit en retirer une récompense.

Il faut, pour lier plus intimement les auteurs au théâtre, que l'on forme un tribunal d'arbitres qui décident les différends qui s'élèvent entre eux et les comédiens, parce qu'il n'est pas juste que les comédiens soient en même temps juges et parties.

Il faut que ce tribunal qui ne peut guère être composé que de gens de lettres, soit choisi parmi des auteurs académiciens qui n'aient aucune pièce au théâtre.

Il faut, pour que leurs décisions puissent être exécutées, que les comédiens passent entre eux un acte qui soumette le délinquant à des amendes très-fortes; car c'est là le seul genre de peine auquel il soit impossible de se soustraire.

Si l'on ne donne pas aux auteurs de semblables garanties, et s'il se trouve un théâtre rival qui sache profiter de mes conseils, quels que soient les priviléges des comédiens français, et l'appui qu'ils ont dans l'opinion publique par l'immense talent de quelques acteurs, ils finiront par succomber; et ce sera l'effet de leur imprévoyance et de leur injustice envers ceux qui ont contribué et peuvent contribuer encore à leur prospérité.

Sans doute, s'il plaît au gouvernement de supprimer la concurrence dans ce genre d'industrie, en détruisant le second théâtre, les comédiens fran-

çais, alors privilégiés, auront le droit d'exercer tout à leur aise le despotisme dramatique, mais je ne crois pas que cela fût pour eux d'un grand bénéfice; car les auteurs ne trouvant plus une existence dans leur industrie littéraire, prendront une autre direction. Ils feront ce qu'ils font déja : ils chercheront la fortune dans l'exploitation des petits théâtres; ils prendront, pour quelques couplets ou pour quelques rébus, un intérêt dans toutes les petites pièces qui se joueront; et le produit de ces ouvrages qui se multiplient à l'infini, et disparaissent avec la même facilité, leur assurera une indépendance de fortune qu'ils ne trouveraient jamais au Théâtre-Français. En effet, quel est le jeune homme qui voudrait pâlir pendant plusieurs années sur un ouvrage en vers et en cinq actes, lorsqu'après en avoir attendu la représentation pendant cinq ou six ans au moins, il se verra, au moment de la distribution des rôles ou après la représentation, arrêté par le caprice d'un acteur qui ne trouvera pas ce rôle digne de son talent, ou qui se croira humilié par le succès de son camarade? Les jeunes gens ne seront pas si fous de livrer leur vie au travail, aux inquiétudes d'un non succès, aux tourments que cause la critique, tant qu'ils pourront s'associer à de joyeux compagnons, et tracer, en buvant le pétillant Champagne, quelques agréables esquisses qui, lors même qu'elles ne réussi-

raient pas toujours, ne laissent peser sur eux que la moitié et le tiers d'un léger désagrément, dont ils s'affranchissent même par quelque trait d'une aimable plaisanterie. Voilà pourquoi, si la concurrence est détruite, je regarde l'art dramatique comme perdu; mais si la concurrence existe, et si les comédiens français conservent leur mode actuel d'administration, ce sont eux qui succomberont sous la puissance d'un second théâtre bien administré, qui verra sa prospérité dans le travail et dans les encouragements qu'il donnera aux auteurs.

Puisque j'ai tant fait que d'entrer dans de tels détails relativement aux comédiens, je me crois encore le droit, en ma qualité d'auteur vétéran, d'adresser quelques conseils aux jeunes gens qui se destinent à parcourir la carrière que j'ai suivie. Quelques-uns d'entre eux, qui ont déja débuté d'une manière brillante, justifieront, je l'espère, les grandes espérances qu'ils ont données au public. Cependant, si quelque chose pouvait me faire craindre qu'ils ne tinssent pas tout ce qu'ils semblent promettre, c'est qu'il en est aussi qui, plus jaloux d'obtenir les faveurs du gouvernement que de mériter des triomphes publics, vont porter aux journaux, dont ils sont rédacteurs, des épigrammes contre des confrères qui ne pensent pas comme eux, et insulter à la raison par ordre d'un parti. Comme je

suis convaincu que tout écrivain à qui le ciel a départi quelque talent, doit avoir dans son cœur cette douce philosophie qui rend les hommes meilleurs, parce qu'elle en fait les défenseurs de la justice, je ne crois pas que les jeunes auteurs qui s'écartent de la route ouverte à tous les cœurs généreux, puissent créer des ouvrages qui méritent l'estime de nos neveux. C'est en vain que l'on cherche à étouffer cette philosophie que l'on retrouve chez tous nos grands écrivains : nos neveux penseront comme nos pères; ils ne verront, dans les ouvrages des auteurs présents, que ce qui peut contribuer au bonheur général; ils regarderont comme fausse toute idée qui ne tendrait pas au bien-être des hommes; enfin, nos neveux, comme nos pères, voudront plus que du talent dans les productions de l'esprit, ils voudront y trouver cette philosophie qui, à commencer par Molière, a rendu immortels tous nos grands auteurs.

Je sais que pour détourner le cours ordinaire de l'esprit de la jeunesse, dont les pensées s'élèvent toujours vers tout ce qui est bon et généreux, et qui chérit la liberté même avant de la connaître, certain parti s'est empressé d'ouvrir une académie où l'on professe les *bonnes-lettres*, à l'usage de quelques jeunes auteurs dont le parti voudrait bien faire des Séides. Cette académie, dont les membres ont été si plaisamment appelés les *bons-hommes*, s'est re-

crutée dans tous les rangs de la révolution. Près du *bonnet rouge* de 1793, on retrouve le bas flatteur de Napoléon. C'est là que des doctrines nouvelles, qui tendent à prouver aux hommes qu'ils ont tort de penser, que les lumières ne peuvent que les égarer, que le despotisme est préférable à la liberté, que la tolérance est destructive de la religion, sont établies avec une clarté, une bonnefoi admirable, pour l'instruction de nos fanatiques, et la gloire des lettres.

Cette nouvelle société des *bons-hommes* a l'honneur de compter parmi ses membres plusieurs noms qui appartiennent à l'Académie française. Peut-être ces académiciens, mécontents d'être les successeurs des Corneille, des Racine, des Voltaire, des Bossuet des Massillon, des Montesquieu, etc., qui ne cultivaient que les belles-lettres, ont-ils voulu prouver leur mépris pour un titre qui avait fait la gloire de leurs prédécesseurs, en s'aggrégeant à la société des *bonnes-lettres:* par cette défection, ils ont cru nuire beaucoup à l'Académie.

Mais qui peut les avoir assez effrayés dans l'organisation de l'Académie française, pour qu'ils cherchent à la renverser, ou du moins à élever autel contre autel? Rien de ce qui peut être dangereux et contraire à leurs idées politiques n'agite nos paisibles séances: l'ordre, la paix, le travail, règnent dans toutes nos réunions. Graces au zèle et aux

soins de notre honorable secrétaire perpétuel (M. Raynouard), nous avons doublé et varié nos séances. Tous les mois, nous ou nos confrères des autres académies, nous nous soumettons en famille quelques travaux littéraires; on se parle, on se communique ses réflexions, on s'éclaire mutuellement; et, en voyant notre accord, notre modération, on nous croirait tous de la même opinion, tant les belles-lettres, qui ne sont pas les *bonnes-lettres*, savent adoucir les passions, et rendre les hommes meilleurs. Comment se fait-il que nos confrères ne se soient pas contentés de garder leur rang dans notre société; dans une société dont ils ont brigué l'entrée avec tant d'ardeur? Comment se fait-il qu'ils nous négligent afin de se réunir à des associés de toutes les couleurs, à des médiocrités de toutes les espèces, et même à des fureurs politiquement quotidiennes? N'en déplaise aux créateurs de cette académie, la réunion des *bons-hommes* ne sera jamais, aux yeux des personnes raisonnables, qu'un rassemblement politique dont le but est de se servir de ses prétendues *bonnes-lettres* pour détruire les belles-lettres, et faire dominer un parti qui ne peut être appuyé dans ses ridicules prétentions que par la médiocrité ambitieuse, la bassesse cupide, et l'esprit d'intrigue. C'est dans de telles sociétés qu'affluent les hommes qui sentent l'impossibilité d'être quelque chose par eux-mêmes;

et, en effet, il est plus d'un *bon-homme;* qui ne devra jamais à lui seul, ni sa fortune, ni son rang dans la société.

On a souvent parlé de l'ennui que l'on éprouvait aux séances académiques; on a presque toujours représenté notre fauteuil comme produisant sur les sens cette espèce d'engourdissement qui précède le profond sommeil. Il se peut qu'autrefois nos prédécesseurs s'endormissent pendant leurs séances académiques; et la raison en est très-simple : les séances avaient lieu l'après-dîner. Quel est l'homme voisin de la vieillesse, qui, après le plus modeste repas, n'éprouve pas le besoin de faire la sieste? On a remarqué dans l'Académie cette propension des membres au sommeil; mais je crois qu'on aurait pu la remarquer également dans toutes les compagnies qui se réunissaient immédiatement après le dîner; et je suis convaincu qu'on dormait dans les conseils, au palais de justice, dans les chapîtres, tout aussi bien qu'à l'Académie. Maintenant que nos séances précèdent l'heure du repas, je puis certifier que nous sommes très-éveillés, que nous mettons le plus grand intérêt à nos travaux; que même l'aride Dictionnaire amène souvent des discussions aussi agréables qu'instructives. Si je n'avais pas été témoin pendant onze ans de ces discussions grammaticales, je ne pourrais pas croire à l'importance

que l'on met à des mots; il s'agirait d'individus que l'on ne discuterait pas avec plus de chaleur; mais en effet, notre Dictionnaire ne ressemble-t-il pas aux registres de l'état-civil : tel mot, pour la première fois, vient y prendre son rang d'existence; tel autre est proscrit comme condamné par le bon goût; et tel autre, inutile à la société, y est maintenu par égard pour sa vieillesse. Je ne dis pas néanmoins que nous ne prêtions pas le flanc aux épigrammes; quels sont les hommes qui n'ont pas leurs ridicules? mais à coup sûr, les malins du Parnasse ne mettront pas de vérité dans leurs satires, s'ils nous représentent comme des ennuyés; peut-être auraient-ils plus de raison en nous reprochant d'être quelquefois des ennuyeux.

Puisque j'ai tant fait que de m'expliquer franchement sur le compte de l'Académie, il ne m'en coûtera pas davantage de révéler à mon lecteur une dernière observation que j'ai eu occasion de faire, dans les séances où j'ai lu quelques Mémoires. C'est là que j'ai trouvé matière à réfléchir sur la différence qui existe entre la position actuelle des académiciens vraiment hommes de lettres, auprès des académiciens grands seigneurs, que, sans les offenser, on peut ne regarder que comme des amateurs; entre leur position, dis-je, et celles où ils se trouvaient autrefois placés. D'après les différents tableaux

que nous offrent les mémoires du siècle dernier, et notamment ceux de l'abbé Morellet, j'ai vu que les grands seigneurs et les gens de lettres vivaient dans une intimité si grande, qu'ils avaient entre eux des relations si journalières, que plusieurs de nos philosophes, tels que l'abbé Morellet, n'avaient pas un seul jour où ils pussent s'appartenir. Chacun de nos grands seigneurs avait à jour fixe son nombre de littérateurs qui, malgré leur indépendance, devaient au moins songer à payer leur écot par un trait d'esprit ou quelques flatteries; car enfin, ce n'est le tout d'avoir du talent, il faut y joindre celui de plaire; et il faut surtout, bon gré malgré, plaire au maître de la maison, si ce n'est pour lui, au moins par l'intérêt que l'on porte au mérite de son cuisinier. Je sais que ces réunions étaient charmantes; que les grands seigneurs de ce temps savaient oublier l'étiquette de leur rang pour ne porter dans leur société que le charme de leur esprit et des connaissances qui les distinguaient du reste de leur caste; mais il n'en est pas moins vrai que souvent, au milieu des plus philosophiques discussions, le grand seigneur devait reparaître quelquefois, et que la position de l'homme de lettres, admis à sa table, devait changer également. Le philosophe pouvait paraître alors un parasite; et il me semble que, pour un homme de lettres, il n'existe pas de

position plus désagréable, plus humiliante. Sous Louis XIV, sous la régence, nos beaux esprits avaient une tout autre manière de vivre: ils se réunissaient entre eux au cabaret; et là, l'égalité, présidant à la réunion, devait, en ôtant toute espèce d'apprêt à la conversation, inspirer ces joyeux convives, et leur faire trouver le plaisir dans des entretiens animés de tous les feux de l'esprit, du vin et de la liberté.

De nos jours, le cabaret ne réunit plus que de joyeux chansonniers; et encore cette réunion a-t-elle plutôt l'apparence d'un club littéraire que d'une réunion d'amis. Chaque convive y apporte son tribut; et ce tribut, qui devient matière à spéculation, donne à la société la *Clef du Caveau*.

Les gens de lettres, dont les travaux sont plus graves et plus étendus, se voient rarement entre eux. Les opinions politiques, plus ou moins prononcées, les engagent, par prudence, à vivre dans leur intérieur. Ils ont quelques amis; mais ils s'éloignent des sociétés. Ils ne sont plus les commensaux habituels de tous les grands seigneurs; si quelques-uns encore se croient obligés de faire ce métier, c'est que l'esprit d'intrigue, des opinions complaisantes, leur intérêt personnel les a destinés à être de l'avis des hommes puissants de tous les temps et de tous les régimes. Heureusement,

pour l'honneur des lettres, le nombre de ces auteurs-là est très-petit, et les ouvrages qu'ils ont livrés au public ne font point regretter qu'ils aient avili leur caractère. La position des gens de lettres à l'Institut est donc plus honorable, selon moi, qu'elle ne l'était autrefois. S'ils ne vivent point habituellement avec les grands leurs confrères, ils n'ont point à craindre leurs petites boutades épigrammatiques, leur familiarité impertinente; ils ne sont plus, il est vrai, de la compagnie des monseigneurs, ils n'assistent plus à leurs somptueux banquets; mais, plus fiers et plus indépendants, les académiciens ne reconnaissent entre eux d'autre suprématie que celle de leur directeur qu'ils ont librement élu, et qui n'est que le premier parmi des égaux.

C'est ici que je dois terminer mes réflexions sur l'art dramatique, sur moi et sur les autres. Peut-être me suis-je beaucoup trop étendu sur les causes souvent futiles, qui m'ont porté à composer mes ouvrages; ce tort peut sans doute m'être reproché, d'autant plus que plusieurs de ces ouvrages ont très-peu d'importance. Mais comme je l'ai dit dans ma préface, le motif qui m'a déterminé à entrer dans tous ces détails était d'apprendre aux jeunes gens qui s'occupent du théâtre, que le fait le plus ordinaire, et souvent une pensée vulgaire peut of-

frir à l'œil pénétrant d'un auteur un grand développement d'idées dramatiques. Si j'ai cru ce travail propre à éclairer mes jeunes successeurs, mes autres lecteurs doivent excuser aussi tous mes autres raisonnements sur l'art de la comédie, qui ont pu leur paraître trop longs ou trop minutieux.

Quant à mes opinions sur les hommes qui ont joué un grand rôle dans la révolution, pourquoi aurais-je craint de les juger, puisque j'ai été le témoin de leurs actions, et qu'il doit m'être permis, comme à tout le monde, de raisonner sur des évènements qui bientôt appartiendront à l'histoire. Si, dans ces différents jugements que j'ai portés sur les hommes et sur les choses, je n'ai point déguisé mes opinions particulières, c'est que je crois qu'elles devraient être celles de tout homme de lettres qui a reçu du ciel l'amour de la justice et de la vérité. Je le répète encore, l'auteur qui, en écrivant, ne cède point à cette influence secrète que lui donne le sentiment du beau, et de tout ce qui peut être utile aux hommes, et qui ment à sa conscience, par le motif du plus vil intérêt, avilit sa profession. En effet, n'est-ce pas à l'homme de lettres qu'il appartient d'apprendre à ses concitoyens à aimer la liberté qui seule peut donner une patrie? Enfin, quels que soient les différents jugements que l'on portera de mes notices, toujours est-il vrai qu'elles m'ont servi à jeter quelque variété dans mon recueil drama-

tique, à faire éclater ma reconnaissance pour le public qui n'a pas cessé de m'encourager dans ma pénible carrière, et à lui prouver que j'étais digne de sa bienveillance par les efforts que j'ai faits pour lui plaire, et par mes sentiments comme auteur et comme citoyen.

NOTA. Si ma mauvaise santé me permet de faire paraître encore quelques ouvrages, je m'engage ici à donner au public, dans le même format et par les mêmes presses, tout ce qui pourra compléter la présente édition.

OBSERVATIONS *qui ont précédé la lecture du Complot de Famille, dans une séance de l'Académie Française.*

« Mes honorables confrères se rappelleront peut-être qu'à la lecture que je leur fis l'année dernière de l'*Orateur anglais*, je joignis quelques réflexions sur les difficultés que rencontre à chaque pas l'auteur comique qui veut peindre à grands traits les mœurs telles qu'elles sont, ou du moins telles qu'il les voit. Cet art, que quelques personnes affectent de mettre au nombre des futilités, s'agrandit au contraire aux yeux de l'observateur, et surtout de l'auteur qui veut y consacrer sa vie; s'il est encouragé par le public, il doit se considérer comme chargé d'une mission philosophique, d'une sorte de magistrature privée qui punit les

ridicules et les vices que les lois ne peuvent atteindre. Molière a prouvé dans tous ses chefs-d'œuvre qu'il ne suffisait pas que l'art dramatique pût contribuer à l'amusement ; mais qu'il fallait encore qu'il eût une influence directe sur le peuple, et qu'il étendît ses idées vers tout ce qui est grand, vrai, juste et noble. Les admirables exemples du grand maître doivent guider tous ses successeurs dans la belle route qu'il a tracée; s'ils ne peuvent parvenir à l'atteindre, il doivent au moins chercher à le suivre; et c'est ce que j'avais essayé de faire dans l'*Orateur anglais*.

« L'expérience m'ayant prouvé qu'il n'était pas possible de toucher aux vices et aux ridicules du jour, j'ai cru que je pouvais au moins rappeler dans ma nouvelle comédie des mœurs que les évènements plus que le temps ont éloignées de nous; mais qui peuvent encore, en provoquant des souvenirs, amuser et instruire les contemporains. J'ai choisi mon héros parmi ces hommes qui ont honoré des noms déja illustres, par leur noble caractère et leur saine philosophie. Si je n'ai pas eu mes modèles sous les yeux, j'ose dire que j'avais leurs principes dans mon cœur.

« Le but moral de cet ouvrage est de montrer, d'un côté, un homme assez éclairé pour n'estimer que ce qui est vrai ou utile; assez courageux pour n'agir que d'après sa raison et son cœur; et qui par

des travaux d'une haute philanthropie, par un savant et noble emploi de sa fortune, répand le bonheur et l'aisance autour de lui; de l'autre côté, par opposition, j'ai voulu représenter des personnages livrés à tous les travers de leur siècle, et faire voir combien les préjugés endurcissent l'ame, comment l'habitude du luxe et des plaisirs frivoles atteint peu à peu tout ce qu'il y a de bon dans le cœur de l'homme, et le livre tout entier à l'orgueil, à l'ambition, à la cupidité, au plus frivole égoïsme. Ce tableau moral, peut-être l'un des plus forts qu'on puisse offrir à la scène, ne peut qu'affermir l'heureux changement qui s'est opéré à cet égard dans nos mœurs. Si des goûts simples, de nobles travaux, le dédain des petites prérogatives, les affections de famille ne sont plus un ridicule pour un grand nombre de ceux qui composent les classes élevées, il doit être utile d'en tracer le tableau, de l'offrir à la vue du peuple, afin de lui faire chérir de plus en plus les sages institutions qui ont consacré les droits de la nature et de la raison. »

PERSONNAGES.

LE COMTE DE GRANDVAL.

LA MARQUISE DE GRANDVAL, bru du comte.

MADAME DORMON, se croyant inconnue, également bru du comte.

ÉDOUARD, fils de madame Dormon, âgé de 12 ans.

LE DUC DE GRANDVAL, neveu du comte.

LE BARON DE FIERVILLE, gendre du comte.

DURAND, intendant du comte.

UN DOMESTIQUE du Comte.

La scène est dans le château du comte de Grandval, situé dans une province éloignée de Paris.

LE COMPLOT
DE FAMILLE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un riche salon.

SCÈNE I.

MADAME DORMON, DURAND.

MADAME DORMON.

Vous arrivez, Durand, on vient de me l'apprendre :
A son château le comte est loin de vous attendre;
Il me disait, hier, que des recouvrements
Vous tiendraient à Paris encor pour quelque temps.

DURAND.

Je viens pour lui parler de sa noble famille.

MADAME DORMON.

Vous allez l'affliger; car de sa belle-fille
Vous savez, mon ami, qu'il n'est pas très-épris.

DURAND.

S'il pensait autrement, j'en serais bien surpris.
Plus envers ses enfants il se montre bon père,
Et plus tous ces messieurs excitent ma colère.
Il ne les voit jamais; et si l'un d'eux écrit,

C'est que chez nos banquiers il n'a plus de crédit;
Et qu'il faut de l'argent lorsque l'on a des vices.

MADAME DORMON.

Un père avec plaisir fait de tels sacrifices :
Et lui, pour ses enfants toujours si généreux,
Croit encore au bonheur lorsqu'il les sait heureux.

DURAND.

Dites que son bonheur tient à votre présence,
A votre aimable fils, à sa joyeuse enfance.

MADAME DORMON.

Oui, le comte a pour nous la plus tendre amitié;
Dans ses riants projets il nous met de moitié.
(Timidement.)
Quel danger verriez-vous maintenant à l'instruire
Du motif qui vers lui vous a fait me conduire?
De grace! déclarez que cet aimable enfant,
Auquel il a voué l'amour le plus touchant,
Est le fils de son fils.

DURAND.

Par la morbleu! j'enrage!...
(A part.)
Feignons de nous fâcher, pour détourner l'orage!
(Haut.)
Ne vous ai-je pas dit, mille fois répété,
Qu'il ne faut pas heurter un esprit irrité?
Je sais qu'à vos désirs l'instant est favorable;
Mais d'un secret hymen l'acte est toujours cassable.
Son fils était mineur quand son cœur vous choisit;
Et c'est à l'étranger que votre hymen se fit.
Tôt ou tard, j'en conviens, il faudra qu'il l'apprenne...

Mais qu'on me laisse agir. Doucement je l'amène
A ne pas trop blâmer ce lien inégal,
A reconnaître, en vous, la marquise Grandval.

(A part.)

Allons, je sais encor mentir avec adresse!

MADAME DORMON.

Non, le comte n'a point l'orgueilleuse faiblesse
Que vous lui supposez. Son fils avait raison:
Quand, prévoyant déja l'orgueil de sa maison,
Sur mes droits contestés je lui montrais des craintes:
« De mon père, dit-il, ne crains pas les atteintes,
« Pour de vains préjugés son esprit est trop grand,
« Et ce n'est qu'aux vertus qu'il veut donner un rang. »
Si mon époux vivait, je serais plus tranquille.
Heureuse d'habiter dans ce superbe asile,
De pouvoir admirer, dans l'aïeul de mon fils,
Les plus nobles talents aux vertus réunis;
De le voir, des hauteurs qu'embrasse la science,
Diriger d'Édouard la vive adolescence!
Je ne désire point un destin plus brillant;
Mais qu'on assure au moins l'état de mon enfant.

DURAND, à part.

Ses réponses, toujours, ont l'art de me confondre.
A ces vérités-là je ne sais que repondre...

(Haut, d'un air embarrassé.)

Pour différer encor j'ai certaine raison...
Croyez que je saurai saisir l'occasion!...
Au comte chaque jour vous devenez plus chère:
Vous méritez l'honneur d'avoir un tel beau-père.
Pour votre aimable fils n'ayez donc nul effroi;

Il sera reconnu, je vous l'atteste, moi.
Mais souvenez-vous bien que lorsque d'Angleterre
Vous vîntes, par mes soins, habiter cette terre,
Vous m'avez fait serment de ne point déclarer
Le nom dont votre époux se plut à vous parer;
De laisser dans mes mains l'acte de mariage,
Afin que quelque jour j'en pusse faire usage:
Le temps n'en est pas loin, et vous verrez bientôt
Que, pour votre bonheur, j'ai fait tout ce qu'il faut.

(En montrant l'impatience de sortir.)

Mais je dois, à monsieur, parler d'une autre affaire;
Près de ses ouvriers je le joindrai, j'espère.

(Il sort brusquement.)

SCÈNE II.

MADAME DORMON, SEULE.

De me quitter Durand est toujours très-pressé;
Puis dans nos entretiens il semble embarrassé.
Je sais qu'il me chérit... Craint-il donc que son maître
Ne conteste mes droits, loin de les reconnaître?
Je ne puis le penser, quand je vois chaque jour
Le comte me prouver un paternel amour;
Et je croirais plutôt, dès qu'il me traite en père,
Qu'il connaît le destin du fils et de la mère.

SCÈNE III.

ÉDOUARD, MADAME DORMON.

ÉDOUARD, arrivant avec les instruments nécessaires à la levée d'un plan.

Quoi! mon ami n'est pas encor dans ce salon?
Oh! je le gronderai!... Moi, j'ai pris ma leçon
D'anglais et de latin.... J'aurais pu mieux la prendre,
Si j'avais su plus tôt qu'il dût se faire attendre.

MADAME DORMON.

Mais où donc allez-vous avec ces instruments?

ÉDOUARD.

De tous les environs je vais faire les plans.
Pour lever un terrain j'avais la théorie;
Car, maman, je sais bien ma trigonométrie:
Graphomètre, sextant, cercle répétiteur....
Je connais tout cela!...

MADAME DORMON, en riant.

C'est un petit docteur!

ÉDOUARD.

Mais ce n'est pas assez; il faut l'apprentissage
De tous ces instruments, dont je n'ai pas l'usage;
Et mon bien bon ami, pour hâter mes progrès,
M'a promis, ce matin, de guider mes essais.

MADAME DORMON.

Ah! que tu dois chérir cet homme respectable
Qui t'a fait de l'étude un passe-temps aimable!

ÉDOUARD.

Je l'aime comme un père.

MADAME DORMON.

Ainsi tu dois l'aimer.

ÉDOUARD.

Pour tout ce qui lui plaît il a su m'enflammer.
C'est avec lui, maman, que j'apprends notre histoire ;
Ensemble nous jugeons ce que l'on en doit croire.
Beaucoup de nos héros ne sont pas de son goût :
Il en est quelques-uns qu'il n'aime pas du tout.
Henri Quatre lui plaît, et de *la Henriade*,
Il m'a fait le cadeau, comme à son camarade ;
Et moi, pour lui prouver un cœur reconnaissant,
Je prétends, dès ce soir, lui réciter un chant.

(Il débite les quatre premiers vers.)

« Je chante ce héros qui régna sur la France
« Et par droit de conquête et par droit de naissance ;
« Qui, par de longs malheurs, apprit à gouverner,
« Calma les factions, sut vaincre et pardonner. »
Les beaux vers ! C'est qu'ils sont de monsieur de Voltaire !
Par un si grand talent qu'on est heureux de plaire !
J'ai su, par mon ami, qu'il était à Paris,
Et que tous les Français, de ses talents épris,
S'empressaient à l'envi de fêter ce grand homme
Digne des plus beaux temps de la Grèce et de Rome.

MADAME DORMON.

De ses travaux constants c'est le prix mérité :
Essayez comme lui, mon fils, d'être cité ;
Vous aurez d'un ami payé la complaisance,
En lui prouvant ainsi votre reconaissance.

ÉDOUARD.

Ah ! s'il m'instruit souvent, quelquefois je l'instruis.

(En riant.)

De mes nombreux travaux il recueille les fruits.
Toujours il m'interroge, et je vois qu'il suppose
Qu'à son tour c'est de moi qu'il apprend quelque chose;
Quand je me souviens bien, malgré son air surpris,
Que tout ce que je sais de lui seul je l'appris.

SCÈNE IV.

LE COMTE, ÉDOUARD, MADAME DORMON.

LE COMTE, à Édouard.

On m'attend.

ÉDOUARD.

De gronder que j'aurais bien l'envie!
Je vais vous embrasser.

LE COMTE, à madame Dormon.

Bon jour, chère Émilie!

MADAME DORMON.

Votre santé, monsieur?...

LE COMTE.

Moi, je me porte bien.
D'échapper aux docteurs j'ai trouvé le moyen:
Sobriété, travail et longue promenade....

ÉDOUARD.

La nôtre sera bonne.

LE COMTE.

Allons, mon camarade,
Nous commençons d'abord par les cours du château.

(A madame Dormon.)

J'ai, pour le rebâtir, un projet tout nouveau.
Vous, qui peignez si bien les sites romantiques,
Pressez-vous de saisir mes tourelles gothiques;
Si le séjour en est humide et très-mal sain,
Leur aspect est charmant, placé dans un dessin.

ÉDOUARD.

Dépêche-toi, maman; car on va les abattre.

LE COMTE.

Il est vrai, je les mets à bas toutes les quatre.
Je ne puis sans frémir contempler ces donjons
Qui n'étaient, après tout, que de vastes prisons,
Où de plus d'un tyran la puissance usurpée
Fit périr l'innocent par le droit de l'épée.

MADAME DORMON.

Dans ce temps le plus fort avait toujours raison.

LE COMTE, amèrement.

Oui : c'était le bon temps.

ÉDOUARD.

Qui n'était pas trop bon.

LE COMTE.

Allons, mon cher enfant, mettons-nous à l'ouvrage.

ÉDOUARD.

Je vais bien travailler! Je me sens un courage....

MADAME DORMON.

Mais à propos, monsieur, avez-vous vu Durand?

LE COMTE.

Il serait de retour notre cher intendant?
Je l'avais à Paris envoyé pour affaire :
Son arrivée ici me paraît singulière!

(À Édouard.)

D'abord, je dois le voir. — Toi, va toujours devant :
Sans moi trace ta base.

ÉDOUARD.

Oh! vous serez content.
Sachez que ce n'est pas en vain que je m'applique.

(Il prend ses instruments.)

Je cours me distinguer dans l'art géodésique.

(Il sort.)

SCÈNE V.

LE COMTE, MADAME DORMON.

LE COMTE.

Quoi! Durand n'a pas dit?...

MADAME DORMONT.

Non, il veut vous parler
De vos enfants, je crois.

LE COMTE.

Vous me faites trembler!
Est-ce quelque malheur? — Hélas! dans un voyage,
Mon fils aîné périt à la fleur de son âge;
Plus tard, mon second fils, toujours loin de mes yeux,
Nouvellement époux, rejoignit ses aïeux...

MADAME DORMON.

Ah! vous me rappelez une cruelle épreuve!

LE COMTE.

Pardonnez! j'oubliais qu'aussi vous êtes veuve.
Ma crainte est sans motif : Durand vous aurait dit

Quel était le sujet qui troublait son esprit?

MADAME DORMON.

Il en voulait, je crois, à toute la famille.

LE COMTE.

Sans doute il aura vu ma chère belle-fille;
Mon gendre, ce baron cité comme un gourmand;
Leur insigne folie et leur ton arrogant
Auront plus que suffi pour le mettre en colère.
Que l'on m'estime peu, moi, qui suis un beau-père,
Soit; mais que la marquise apprenne à son cher fils
(Qu'elle appelle du nom de monsieur le marquis)

(D'un ton piqué.)

Que je suis son aïeul. — Si je veux l'en instruire,
Le marquis m'écrira, pour peu qu'il sache écrire.
Mais peut-on concevoir qu'un noble rejeton
Que l'on sait héritier de mes biens, de mon nom,
Ne m'ait jamais été présenté par sa mère?

(Après une pause.)

Ah! ce cœur est blessé de plus d'une manière!...
Je ne vois point aussi mes fils les chevaliers,
Ni ma jeune baronne.... Ils sont tous singuliers!
Qui pourrait empêcher mes jeunes capitaines
De visiter leur père et ses vastes domaines?
Tous deux pourraient venir quelques mois, tous les ans,
Voir le lieu qu'ils aimaient quand ils étaient enfants!...
Non, ils vont à Paris, son charme les entraîne,
Et pour ces jeunes fous le devoir est la gêne.
Je m'en suis consolé. — Pour calmer mes regrets,
J'ai mon jeune Édouard, ses travaux, ses progrès,
Et vos aimables soins, qui sont ceux d'une fille:

(Avec tendresse.)
Avec vous, je me crois au sein de ma famille.

MADAME DORMON.

Si vous saviez combien ce mot a de douceur!
Ah! près de vous aussi j'ai trouvé le bonheur.

LE COMTE.

Calmons-nous, chère amie; une émotion vive
Me fait souvent souffrir. Puis, de ce qui m'arrive
J'ai vraiment très-grand tort de m'affecter autant:
Je me laisse attendrir ainsi qu'un faible enfant.
Je ne réfléchis point que j'habite une terre,
Que, pour me voir, je donne un long trajet à faire...
Les pères sont aussi parfois trop exigeants;
Ils mettent en oubli qu'ils furent jeunes gens,
Et ne pardonnent pas des fautes excusables
Dont ils voudraient pouvoir se rendre encor coupables.

SCÈNE VI.

DURAND, LE COMTE, MADAME DORMON.

DURAND.

Je vous trouve, à la fin!

LE COMTE.

Tu reviens de Paris?

DURAND.

Oui, monsieur, tout exprès....

LE COMTE.

Sans m'en donner avis?

DURAND.

En avais-je le temps? — Mais procédons par ordre:

J'ai du jeune banquier réparé le désordre;
Tout s'est bien terminé. Ce qui m'a fait partir
Sans avoir eu le temps de vous en prévenir,
C'est notre jeune duc, le fils de votre frère :
Cet aimable étourdi qui ne vous plaisait guère,
Et qui mange son bien en élégant seigneur,
De me voir à Paris, monsieur, m'a fait l'honneur,
(Ma foi! c'était le jour qu'on couronnait Voltaire);
Il m'a questionné d'abord sur votre terre,
Sur vos goûts roturiers (c'est ainsi qu'il parlait),
Et sur madame aussi....

LE COMTE.

Quoi! ce fat indiscret
A l'air impertinent, si vain dans ses paroles,
Chevalier renommé des élégantes folles;
Qui, sans être méchant, fait le mal par bon ton,
Prend des renseignements sur moi, sur ma maison?
Et que voulait-il donc?

DURAND.

Mais il voulait s'instruire.
A ses questions, moi, j'ai répondu par rire:
Et comme il ne saurait garder son sérieux,
Nous avons ri, monsieur, tous deux à qui mieux mieux;
Mais, malgré sa gaîté, j'ai fini par comprendre
Que votre belle-fille et monsieur votre gendre
Devaient, le lendemain, partir pour ce château.

LE COMTE.

Quoi! pour me venir voir? Ah! le projet est beau!

DURAND.

Vous connaissez le cœur de votre belle-fille?

Je crains, moi, qu'il n'existe un complot de famille.

LE COMTE.

Es-tu fou ?

MADAME DORMON.

Mais sur quoi fondez-vous ce soupçon?

DURAND.

Pour m'expliquer ainsi j'ai certaine raison.

LE COMTE.

Tu veux que mes enfants....

DURAND.

Pour vos deux militaires,
Je crois bien qu'ils ne sont pour rien dans ces affaires;
Mais la bru, mais le gendre et ce fou de neveu,
Contre madame ou vous ont une intrigue en jeu.

(A madame Dormon.)

Je ne sais pas comment vous pouvez leur déplaire;
Mais ils disent tout haut que c'est une étrangère
Qui, s'emparant du cœur d'un père trop bénin,
Cherche à les ruiner pour son jeune orphelin,
(Ce n'est pas là le mot dont se sert la marquise).

MADAME DORMON.

O ciel! comment?...

DURAND.

De plus, il faut que je vous dise
Que le duc m'a fait part assez adroitement
Qu'il avait du pouvoir près du gouvernement,
Par un oncle qui vient d'entrer au ministère.

LE COMTE.

Je le connais très-bien, un frère de sa mère.
Et tu conclus de là....

DURAND.

Moi! je ne conclus rien....
Seulement on en veut....

LE COMTE.

Je m'en doute, à mon bien.
Ils vont donc arriver?

DURAND.

Peut-être dans une heure.
Je les ai précédés.

LE COMTE.

Tant mieux! dans ma demeure
Ils recevront de moi le plus touchant accueil.
Je les devinerai dès le premier coup d'œil.
(A madame Dormon.)
Vous, ne craignez rien d'eux. Loin de faire paraître
Les soupçons que Durand dans nos cœurs a fait naître,
Recevons-les, ma fille, avec un air joyeux.

MADAME DORMON, bas à Durand.

Vous entendez ce nom?

DURAND, bas.

Oui, tout va pour le mieux!
(Haut.)
Ce n'est pas tout, monsieur; il nous faut bonne chère,
Votre gendre est gourmand.

LE COMTE.

Il ne m'importe guère!

DURAND.

On cite, dans Paris, ses somptueux repas.

LE COMTE.

Bien plus que son esprit, dont on ne parle pas.

MADAME DORMON.

Je ferai préparer....

LE COMTE.

Rien que notre ordinaire :
On doit se contenter d'un dîner de beau-père.

MADAME DORMON, en riant.

Non, je veux, si je puis, me faire pardonner;
Et, malgré vous, j'ordonne un excellent dîner.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

Le COMTE, DURAND.

LE COMTE.

Dis-moi : pourquoi parler devant notre Émilie?
Tes soupçons vont troubler la douceur de sa vie.

DURAND.

Eh! mais aussi pourquoi la livrer au soupçon?
Oui, vous compromettez sa réputation;
Et votre cher neveu me faisait bien entendre
Qu'on savait l'intérêt que vous pouviez y prendre.

LE COMTE.

Et qui donc a le droit de soupçonner mes mœurs?

DURAND.

Tous ceux qui dans Paris font dénigrer les leurs.
Ce n'est pas en ces lieux où chacun vous vénère,
Que l'on calomnîra les sentiments d'un père;
Mais tous vos héritiers n'habitent pas ces lieux,
Et vous jugent fort mal. Ah! que vous feriez mieux
De punir aujourd'hui cette marquise avide,

Que conduit en ces lieux quelque intrigue perfide;
Et de lui déclarer que son fils, le marquis,
N'est plus que le second parmi vos petits-fils;
Et que cet orphelin, que déja l'on outrage,
Est fils de votre aîné qui mourut en voyage;
Que vous reconnaissez et la mère et l'enfant,
Et qu'eux seuls ont les droits que donne votre rang.

LE COMTE.

Non, ce n'est pas encor le moment de rien dire.
Leur sort est bien fixé, cela doit nous suffire.
Tu connais mes raisons?

DURAND.

Oui, je les sais très-bien;
Et même dans le temps j'approuvai ce moyen:
Mais ma position est fort embarrassante.
Votre fille est, monsieur, de plus en plus pressante.
Si vous ne voulez pas l'éclairer sur son sort,
Je la préviendrai, moi, que nous sommes d'accord,
Que de l'hymen d'un fils vous saviez la nouvelle;
Que par votre ordre aussi je courus après elle;
Que si je la priai de quitter votre nom,
Que si je vous l'offris sous celui de Dormon,
Que si dans cette terre elle fut accueillie
Comme la jeune bru de votre ancienne amie,
Que si de ses papiers vous êtes possesseur,
Et qu'enfin si je suis un insigne menteur,
C'est que monsieur le comte, et grace à son systême,
M'a forcé, malgré moi, de la tromper de même.

LE COMTE.

Si tu m'aimes, Durand, garde encor mon secret.

Quand je la trompe, ami, c'est pour son intérêt.
Crois-tu donc que ce cœur, que tu connais sincère,
Ne souffre pas autant que celui d'une mère?
La contrainte où je suis est un tourment pour moi;
Mais je suivrai mon plan : je le veux, je le doi.
Cet enfant de mes soins, cette mère sensible,
Qui charment de mes ans le cours lent et pénible,
S'ils se voyaient demain lancés dans les grandeurs,
Et livrés tout à coup au monde, à ses flatteurs,
Connaîtraient tout l'ennui des goûts d'un solitaire,
Et feraient de Paris leur séjour ordinaire.
L'exemple de mes fils m'a servi de leçon.
Tous leurs instituteurs, abbés du meilleur ton,
Doués d'un caractère élégant et commode,
Ont fait de mes enfants des hommes à la mode.
Qu'en est-il résulté? De nos jeunes seigneurs
Disciples très-soumis, zélés admirateurs,
Ils ont pris leurs travers et leurs goûts pour les dettes,
L'amour du jeu, du luxe et des femmes coquettes:
Leurs vices, recouverts par un vernis brillant,
Leur a fait, dans Paris, un renom éclatant.
Partout on les recherche, on les fête, on les aime;
Et s'ils sont estimés, c'est pour leurs défauts même.
Des plus grands séducteurs ils suivent les avis,
Et dans leur garnison, font la guerre aux maris,
Ruinent les marchands, déshonorent leurs filles;
Et, pour passer le temps, désolent les familles.
Voilà les mœurs du jour. Je ne souffrirai point
Que mon fils Édouard se corrompe à ce point;
Oui, je veux le sauver. Si mon expérience

A préservé la fleur de son adolescence,
Je veux de sa jeunesse, écartant les poisons,
Lui préparer les fruits des arrières saisons;
Et, pour y parvenir, je vais, malgré mon âge,
Pour son instruction commencer un voyage.
Il connaîtra par moi les mœurs de l'étranger,
Il y verra les cours, et saura les juger;
Et, quand j'aurai formé son cœur et son génie,
Je reviens, et je donne un homme à ma patrie.

DURAND.

Ah! j'admire, monsieur, un si noble projet!
Votre élève sera sans doute un bon sujet;
J'en suis bien convaincu. Mais dites-moi, de grace,
Parmi nos jeunes gens sera-t-il à sa place?
Ses talents, ses vertus, le fruit de vos leçons,
Ne seront point de mise au temps où nous vivons;
Et l'on pourra fort bien, pardon, je suis sincère,
Traiter le petit-fils ainsi que le grand-père.
Vous savez bien, monsieur, ce que l'on dit de vous?
Sans pitié, l'on vous met à la maison des fous.

LE COMTE, *faisant un mouvement.*

Quoi!

DURAND.

J'en pense bien plus que je n'ose vous dire.
Vos enfants.... Quel motif ici peut les conduire?

LE COMTE, *en riant.*

Croiraient-ils, par hasard, mon cerveau dérangé?

DURAND.

Je ne puis l'assurer; c'est un soupçon que j'ai.
Tenez, en comparant, quand le vin de Champagne

Aux convives joyeux fait battre la campagne,
Celui qui ne boit pas, de tous est fort mal vu :
C'est le sort qu'en nos jours obtint votre vertu ;
Et l'enfant de vos soins, paraissant à l'orgie,
Doit être, ainsi que vous, accusé de folie.

LE COMTE.

Il se peut, en effet, que tous nos jeunes gens,
Entraînés par leur âge et les travers du temps,
N'aperçoivent qu'un fou dans le propriétaire
Qui vit comme un fermier en cultivant sa terre.
Cependant s'ils voulaient regarder autour d'eux,
Ils verraient à la cour vingt seigneurs généreux,
Par de nobles projets appuyer l'industrie,
Et, comme un *Malesherbe*, honneur de la patrie,
Rappeler, par raison autant que par bonté,
L'indigent au travail, l'homme à sa dignité.
Notre monde a vieilli. Les préjugés antiques
Disparaissent déja comme nos mœurs gothiques.
De la philosophie un rayon bienfaisant
Éclaircit à mes yeux l'horizon qui s'étend.
Les *Montesquieu*, *Rousseau*, *D'Alembert* et *Voltaire*
Ont versé sur le siècle un torrent de lumière ;
Et, par leurs beaux écrits, préparé nos enfants
A des succès.... peut-être à des malheurs bien grands.
Mais c'est sur ces débris qu'un esprit droit et ferme
A nos maux passagers saura poser un terme.
Des droits du citoyen juste appréciateur,
D'un pacte solennel il sera créateur ;
Et le peuple, courbé sous un joug despotique,
Verra fleurir par lui la liberté publique.

C'est alors que les grands, sous le niveau des lois,
Parleront de justice et non pas de leurs droits;
Que, éclairés par le temps sur leur extravagance,
Ils voudront par des faits soutenir leur naissance;
Ils ne brigueront plus de honteuses faveurs,
Ils ne rougiront plus de nous montrer des mœurs;
L'hymen sera pour eux un lien respectable.
La fausse politesse et la bassesse aimable,
L'adroite hypocrisie, et de nos courtisans
La fierté puérile et les hochets brillants,
De nos malins neveux sentiront la férule:
Les graces d'aujourd'hui seront un ridicule.
Tous ces grands changements, que déja je prévois,
Mon petit-fils, en homme, en subira les lois;
Et fort de ses talents, de sa philosophie,
Doit honorer la France après l'avoir servie.

SCÈNE VIII.

LE COMTE, DURAND, ÉDOUARD.

ÉDOUARD, accourant une lunette à la main.

Que ma lunette est bonne! En entrant dans le bois,
J'ai vu, sur le chemin, tout comme je vous vois,
Des valets à cheval, trois ou quatre voitures....
Les valets sont couverts de superbes dorures.
Mais ils allaient d'un train....

DURAND.

Ce sont eux: les voilà.

ÉDOUARD.

Qui donc attendez-vous?

LE COMTE, à Durand.

Ils arrivent déja!
Tu vas les recevoir. Pour moi, j'ai l'habitude
De me mettre, à cette heure, au travail, à l'étude.
(à Édouard.)
Eh puis! n'avons-nous pas un plan à commencer?
Plus que leur arrivée il doit m'intéresser;
Et comme ils se sont fait un jeu de me surprendre,
Pour voir le cher beau-père ils voudront bien attendre.

ÉDOUARD.

De voir ces étrangers que je serais jaloux!

LE COMTE, froidement.

Pour travailler au plan qu'ai-je besoin de vous?
Restez.

ÉDOUARD, confus.

Ah! pardonnez! j'ai fait une sottise:
J'oubliais la faveur que vous m'avez promise,
Lorsque votre bonté.... Non, mon ami, jamais
Ton Édouard ne peut repousser tes bienfaits.
(Il lui baise la main.)

LE COMTE, à demi-voix, pendant que l'enfant va prendre les instruments.

Prétends-tu donc encor que, changeant de méthode,
Je fasse d'Édouard un jeune homme à la mode?
Que je livre son cœur, si rempli de bonté,
Aux sottises du temps, à la futilité?
Non, lui seul maintenant me tient lieu de famille;

Il sera mon soutien, et sa mère est ma fille.

(Il sort avec Édouard.)

DURAND.

Eh! tant mieux! moi, je vais songer aux logements,
Et livrer à l'orgueil les grands appartements.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

MADAME DORMON, DURAND.

DURAND.

JAMAIS je n'entendis de plus grand bruit, peut-être:
Chaque valet de chambre ici commande en maître;
Les femmes à leur tour, appelant et courant,
De glapissantes voix font un concert charmant.
Ma foi! je ne sais plus où donner de la tête.

MADAME DORMON.

Mais tous nos voyageurs étant à leur toilette,
Il faut bien que leurs gens courent pour les servir.

DURAND.

Oui, mais leurs gens d'abord doivent tous m'obéir.
Avec ce beau désordre et ce remue-ménage,
Je crois voir un château que l'on met au pillage.
Et qu'avaient-ils besoin d'amener leurs valets?
Et, pour changer d'habits, de faire tant d'apprêts?
Ils savent que monsieur est simple dans sa vie,
Qu'il est peu partisan de la cérémonie,
Et qu'il aime mieux voir dans ses nobles enfants
De bons cœurs, sans façon, que leurs riches clinquants.

MADAME DORMON.

Vous raisonnez, mon cher, comme on fait au village;
Mais comme vous les grands ont aussi leur usage.
Si pour vous la toilette est un sot passe-temps,
C'est que vous savez mieux employer vos instants.
Pour les gens de la cour, c'est une autre manière:
S'ils ne s'habillaient pas, qu'auraient-ils donc à faire?
C'est de l'ennui de moins pour ceux qui sont aux champs
Que vont-ils faire ici? Je plains ces pauvres gens.

DURAND.

Moi, je ne les plains pas, ils s'en iront plus vite.
Je veux pourtant savoir le but de leur visite.

MADAME DORMON.

Ah! je le crains beaucoup.

DURAND.

Et c'est à vous pourtant
De les bien recevoir, si le comte est absent;
La prudence le veut, le devoir le commande.

MADAME DORMON.

Fort bien, mais j'attendrai du moins qu'on me demande:
J'entends du bruit. Je sors.

SCÈNE II.

DURAND, LE DUC, LA MARQUISE.

LE DUC.

Eh bien! mon cher Durand,
Où diable est donc mon oncle?

DURAND.

On croit qu'en cet instant

Avec son jeune élève il se livre à l'étude,
En parcourant les bois, selon son habitude.

LA MARQUISE, ironiquement.

Je savais qu'il était un grand cultivateur;
Mais j'ignorais vraiment qu'il fût instituteur.
Puis il parle beaux-arts, écrit sur l'industrie;
Enfin de tout savoir il montre la manie.

DURAND.

Madame, il ne sait pas ce que l'on dit de lui.

LA MARQUISE.

Hin? monsieur l'intendant est-il le digne appui...?

LE DUC.

Il le doit. Mais au fond il nous rend bien justice.
(En lui frappant sur l'épaule.)
C'est un excellent cœur qui m'a rendu service.
Il m'a plus d'une fois, dans un besoin urgent,
Sans ancun intérêt fait prêter de l'argent.

DURAND, en riant.

Mais aussi vous avez oublié de le rendre.

LE DUC.

Il sera notre ami, je lui ferai comprendre,
Quand il en sera temps, nos projets et nos vœux.

DURAND.

Savoir ce qui se passe est tout ce que je veux.
Si je puis vous servir....

LE DUC.

Cela pourra bien être.

LA MARQUISE.

Mais pour nous recevoir que l'on tarde à paraître!
Et cependant on sait que, dans cette maison,

Nous devons rencontrer une dame... Dormon.

LE DUC.

Eh mais, cher intendant, quelle est donc cette femme?

DURAND.

Cette femme est, monsieur, une fort bonne dame
Qui de ces lieux bientôt vous fera les honneurs.
De plus, elle est jolie.

LE DUC.

Ah! quel temps! quelles mœurs!
Qui l'aurait cru jamais?... Un oncle respectable,
A cinquante-cinq ans... il n'est pas excusable.
Eh bien, il m'accusait d'être un franc libertin,
Lorsque j'allais le soir avec mon cher cousin,
Tous les deux déguisés en garçons du village,
A vos champêtres bals danser sous le feuillage.
Mon oncle à ce sujet nous faisait des sermons
Sur la tendre innocence... Ah! qu'ils me semblaient longs!

DURAND.

Mais il aurait encor le droit de vous en faire.
Et madame Dormon, cette aimable étrangère,
Que l'on juge fort mal....

LA MARQUISE.

Nous la jugerons mieux
Dès qu'elle voudra bien se montrer à nos yeux.

LE DUC.

Dans ces lieux en effet, comme bonne... maîtresse,
Elle doit nous prouver un peu de politesse;
Et son devoir serait de bien nous accueillir.

DURAND.

De vos désirs, monsieur, je vais la prévenir.

(A part.)

Très-bien : de ses parents qu'elle soit mal reçue,
Et je saurai tirer parti de l'entrevue.

(Il sort.)

SCÈNE III.

LE DUC, LA MARQUISE, LE BARON, *qui entre.*

LE DUC.

Comment! notre gourmand n'a pas encor paru?
Serait-il donc allé s'informer du menu?

LA MARQUISE.

Le voilà.

LE BARON.

Mon cher duc, ah! quelle triste chère
Nous allons faire ici, cela me désespère.

LA MARQUISE.

Eh, baron calmez-vous,

LE BARON.

Lorsque l'on vit aux champs,
Il faut avec esprit employer ses instants;
Et savoir y bien vivre est un point nécessaire.
C'en est fait, je le vois, de notre cher beau-père;
Il faut qu'il ait perdu tout-à-fait la raison.
Comment peut-il donner un repas qui soit bon,
Sans l'art d'un cuisinier? Je n'ai vu qu'une fille
Qui très-bourgeoisement va traiter la famille.
J'ai voulu la sonder sur certain mêts choisi :
Rien : nous serons forcés à vivre de rôti.

LE DUC.

Voyez le grand malheur!

LA MARQUISE.

Mon cher baron, de grace!
Nous sommes seuls, parlons de tout ce qui se passe :
Sur ce que nous ferons il faut nous accorder.

LE DUC.

Ce que nous allons voir pourra nous décider.

LE BARON.

Avec art je saurai rédiger la requête.

LE DUC, en riant.

Dites donc digérer!

LA MARQUISE, avec impatience.

Ah! bon dieu, quelle tête!
Allons, occupons-nous de l'objet important
Qui nous conduit ici.

LE DUC, d'un ton grave.

Je dois, madame, avant
D'accuser près du roi le comte de folie,
Par des faits bien prouvés constater sa manie.
Les faits étant prouvés, il faut les présenter.
Quand le ministre à moi veut bien s'en rapporter,
Je ne trahirai point, en cette circonstance,
Par intérêt pour vous sa noble confiance:
Je ne suis pas encor de votre opinion.
Vous dites que le comte a perdu la raison;
Qu'il faut, pour l'intérêt de toute une famille,
De ses fils, de son gendre et de sa belle-fille,
Le lier de façon qu'il n'ait plus les moyens
De vous ruiner tous en dissipant ses biens :
Soit. S'il est en effet dans l'état de démence,
Notre requête au roi montre son impuissance

De régir sa maison; et notre protecteur
Lui fait, sur mon rapport, nommer un curateur.
Mais il faut m'éclaircir. Quant à la jeune femme
Qu'ici maître et valets appellent tous madame,
Je ne la connais pas, mais on en parle mal;
Son séjour en ces lieux doit vous être fatal :
Tout ce qu'on en a dit n'étant pas à sa gloire,
Le ministre mon oncle a bien fait de vous croire;
Et, d'après le tableau qu'on a mis sous ses yeux,
Il ne pouvait jamais refuser à nos vœux
La lettre de cachet qui de votre beau-père
Saura très-promptement écarter l'étrangère.
Cette femme est obscure, et vient on ne sait d'où;
D'un homme raisonnable elle a fait un vrai fou;
On la met au couvent, son fils dans un collége,
C'est le gouvernement enfin qui les protége;
Dans notre beau projet je ne vois aucun mal,
Et cet enlèvement est tout-à-fait moral.

LA MARQUISE.

J'éprouve un sentiment contre cette inconnue
Plus fort que le mépris... qu'elle s'offre à ma vue!
Et je veux!... elle fait démolir ce château!
Je n'y reconnais rien, tout m'y paraît nouveau;
Vous ne trouvez partout que des monceaux de pierres,
Et, dans les environs, de petites chaumières.
Je ne vois plus ce parc que jadis nos aïeux
Avaient, par leurs vassaux, fait planter dans ces lieux.
Tout s'abat, se morcèle; et ce vaste héritage,
Tout royal autrefois, n'est plus rien qu'un village.
Mon fils est ruiné, je vous le dis, baron,

Si cette femme encor reste dans la maison;
Si le comte sans nous prétend à se conduire,
Et si nous n'obtenons de le faire interdire.

LE DUC.

Il faut y parvenir. Ah! si vous m'en croyez,
Écrivez, cher baron, tout ce que vous verrez.
Quand mon oncle viendra, notez bien sa manie,
Et citons franchement tous ses traits de folie.
Eh! mais, pourquoi sa fille, en nous voyant partir,
S'est-elle donc ici refusée à venir?

LE BARON.

Ah! ne m'en parlez pas. Elle a certain scrupule....
Que vous dirai-je enfin? ma femme est ridicule.

LA MARQUISE.

Ses frères ont aussi fait des difficultés....
Des scrupules d'abord les avaient arrêtés;
Mais j'ai su les lever en attestant d'avance
Que mon beau-père était en état de démence;
Et tous deux ne pouvant quitter leur garnison,
J'ai reçu, pour agir, leur procuration.

LE DUC.

Des chevaliers n'ont pas l'espoir de la richesse.
C'est votre fils, surtout, que la chose intéresse:
Lui seul emportera plus des trois quarts du bien.
Qu'il est bien inventé le privilége ancien!
Pour nous ouvrir des cours la route glorieuse,
Chacune de nos sœurs se fait religieuse.

(En riant.)

Et puis, pour être abbés les cadets qui sont nés....
C'est vraiment un beau droit, au moins, pour les aînés.

SCÈNE IV.

MADAME DORMON, LE DUC, LA MARQUISE, LE BARON.

LE DUC.

Est-ce là notre veuve? Eh! mais, qu'elle est jolie!

LA MARQUISE.

Quoi! vous la trouvez bien?

LE DUC.

Charmante, sur ma vie.

MADAME DORMON.

Madame, j'attendais, pour vous complimenter,
Qu'un maître de maison voulût me présenter:
Mais comme il est sorti...

LA MARQUISE.

Madame est l'étrangère
Qu'on appelle Dormon?

LE DUC, à part.

Elle a bonne manière.

MADAME DORMON.

Oui, madame.

LA MARQUISE.

Au château vous avez un emploi?
Mon beau-père étant veuf...

MADAME DORMON.

Madame, excusez-moi,
Je ne vous entends pas.

LE DUC, d'un air ironique.

Eh! non, chère cousine;

Madame est une amie, à ce que j'imagine.
Mon oncle s'ennuyait dans ce triste pays :
Elle est tout bonnement venue avec son fils
De ce pauvre reclus partager l'ermitage.

LA MARQUISE.

Oui, pour le consoler des ennuis du veuvage.

MADAME DORMON, avec dignité.

Madame !...

LE DUC.

Écoutez donc : quel titre vous donner ?
Qui vous voit en ces lieux a droit de s'étonner.
Peut-être injustement la famille en raisonne.

MADAME DORMON.

Ne me connaissant pas, monsieur, je lui pardonne.
Cependant on pourrait, avant de s'oublier
Par d'injustes soupçons à me calomnier,
Savoir que l'on outrage, en m'outrageant moi-même,
L'honneur et la vertu d'un père que l'on aime.

LE DUC.

Le devoir, la vertu, madame, c'est fort bon :
Je m'en arrange autant que seigneur de bon ton ;
Mais on n'en est pas moins un homme respectable,
Pour offrir son hommage à quelque femme aimable.
Mon oncle n'est pas jeune, et pourtant il est bien,
Il peut même prétendre à former un lien ;
Et lorsque comme vous on est faite pour plaire,
On ne s'étonne point que son cœur vous préfère.
Si j'étais à sa place, et j'en ai le désir,
Ce cœur que vous charmez de même irait s'offrir.

LA MARQUISE, à part.

Il est fou!

LE DUC, voulant prendre la main à madame Dormon.

Chère dame!...

MADAME DORMON, retirant sa main.

Ah! brisons-là, de grace!
De votre oncle jamais vous ne tiendrez la place;
Il est par ses vertus tellement respecté...

LA MARQUISE, avec hauteur.

Ce trait impertinent....

MADAME DORMON.

C'est une vérité.
Madame pense-t-elle autrement de son père?

LA MARQUISE, avec mépris.

Je trouve singulier...

LE DUC, avec fatuité.

Pourquoi ce ton sévère?
Une femme peut bien d'abord me traiter mal;
Son courroux est charmant : mais cela m'est égal;
Je sais bien que le temps me donne gain de cause.
Pour peu qu'on se connaisse, on se retrouve, on cause,
Et le cher oncle un jour se trouve supplanté
Par le malin neveu qu'on avait rebuté.

LA MARQUISE.

Mon cher duc, vous poussez trop loin l'extravagance.

MADAME DORMON.

Elle va tout au moins jusqu'à l'inconvénance;
Je vois que ma présence est de trop en ces lieux;
Je vais me retirer. Recevez mes adieux.

(Elle salue.)

LE BARON.

Mais, avant de sortir, daignez au moins m'apprendre
Si le dîner bientôt...

MADAME DORMON.

Il faut encore attendre :
On n'avait pas l'espoir de vous voir au château ;
J'ai pourtant donné l'ordre...

LE DUC, riant.

Au fait, c'est du nouveau.

LA MARQUISE.

C'est vous qui dirigez ?...

MADAME DORMON.

Oui, le comte l'ordonne.

LA MARQUISE.

C'est bien, quand près de lui mon père n'a personne ;
Mais à cet honneur-là, moi, j'ai des droits aussi :
C'est à sa fille enfin de commander ici.

MADAME DORMON.

Il serait un peu long d'entamer ce chapitre ;
Mais je reconnaîtrai, madame, votre titre
Dès que monsieur le comte, en daignant m'avertir,
M'aura signifié qu'il faut vous obéir.

LE DUC, à part.

Elle répond à tout.

LA MARQUISE, à part.

C'est la plus sotte espèce !...

LE BARON.

Le comte ne vient pas !

LE DUC, en riant.

Personne ne se presse

De nous voir. Je croirais volontiers maintenant
Que de notre arrivée on n'est pas très-content.

MADAME DORMON.

L'aspect de ses enfants charme toujours un père.

LE DUC.

Ah! leur séjour ici pourrait ne pas lui plaire.

(La marquise fait des signes au duc pour le faire taire.)

MADAME DORMON.

Pourquoi, monsieur le duc?

LE DUC.

Vous le saurez un jour.

MADAME DORMON.

Croyez qu'avec plaisir il les sait de retour.
J'avais un grand désir aussi de les connaître.

LA MARQUISE.

Quoi! vous prenez à nous de l'intérêt?

MADAME DORMON.

Peut-être.

LA MARQUISE.

Sans indiscrétion, je puis savoir de vous
Ce qu'il peut exister de commun entre nous?

MADAME DORMON.

Ce qu'il peut exister est de telle nature...
Qu'on pourrait regretter de m'avoir fait injure.
Si j'obtins en ces lieux un asile et la paix....
C'est assez, et je dois renfermer mes secrets.

LA MARQUISE.

Vous avez vos secrets, et nous avons les nôtres:
Je vous tairai les miens, et je saurai les vôtres;
Je saurai de quel droit vous et votre orphelin,

En obsédant l'esprit d'un père trop chagrin,
Vous l'éloignez de nous pour vivre dans sa terre,
Et pour nous ruiner, afin de le distraire.
Vous avez envers lui trop usé de vos droits,
Et nous vous apprendrons à nous craindre une fois.

MADAME DORMON.

Je dois peu redouter une telle menace.
En habitant ces lieux, je me crois à ma place;
Et, sans approfondir l'objet d'un tel courroux,
Il suffit que je puisse en braver tous les coups,
Quand j'ai pour protecteur un homme qu'on vénère,
Puissant par ses vertus et par ses droits de père.

(Elle salue et sort.)

SCÈNE V.

LE DUC, LA MARQUISE, LE BARON.

LA MARQUISE.

A-t-elle donc poussé l'impudence assez loin?

LE DUC.

Elle a du caractère.

LE BARON.

Elle en aura besoin.

LA MARQUISE.

Il nous faut, sans tarder, user de l'avantage
Que nous donnent les lois contre ce personnage.
Vous avez, mon cher duc, la lettre de cachet?

LE DUC.

De la faire enfermer j'éprouve du regret.

LA MARQUISE.

Votre pitié vraiment est ici bien placée !
Mais moi, de l'éloigner je dois être pressée.
En affaire pareille il ne faut pas lutter,
Et dès le premier coup nous devons l'emporter.
Vous avez comme moi remarqué son adresse
A nous faire sentir qu'elle est ici maîtresse,
Ou qu'elle le sera. Si nous tardons un peu,
Elle peut échapper, et nous jouons gros jeu.
Le bonhomme a pour elle une vive tendresse,
Et, je vous le prédis, il la fera comtesse ;
C'est son unique but ; et mon fils, à vos yeux,
Va se trouver privé du bien de ses aïeux.

LE DUC.

Mais on ne peut jamais lui ravir cette terre.

LA MARQUISE.

De la dénaturer on connaît la manière ;
Et cette femme-là sait très-adroitement
Des ventes de nos bois tirer beaucoup d'argent.
Tous ces fonds-là, placés avant le mariage,
De la mère et du fils deviendront l'héritage.

LE DUC.

Que l'amour maternel est puissant dans un cœur !
Vous raisonnez, marquise, ainsi qu'un procureur.

LA MARQUISE.

Vous plaisantez sur tout. Moi, je suis inquiète
Des maux que peut causer votre langue indiscrète.
Oui, vous avez, mon cher, une tête à l'envers,
Et vous révélez tout, jusques à vos travers.

LE BARON.

Ce qu'elle dit est juste; aussitôt que l'on cause...

LE DUC, en riant.

Miracle! le baron nous a dit quelque chose.
Allons, décidément, il faut prendre un parti.

LE BARON.

Et devons-nous, ma sœur, rester long-temps ici?

LE DUC, gaîment.

Je vois que le baron redoute la disette:
Oui, c'est son cuisinier que sans doute il regrette.

LE BARON.

Mais pourquoi donc toujours vous moquer de mes goûts?
A plus forte raison je puis rire de vous.

LE DUC.

Au moins, convenez-en, moi, je suis à la mode,
Et, pour se ruiner, on cite ma méthode:
Tandis que vous, baron, avec vos longs repas,
Vos ennuyeux gourmands dont on fait peu de cas,
Vous trouvez le moyen d'égaler la dépense
Du fermier-général le plus riche de France.
Ce ridicule-là, pourquoi vous le donner?
Songez qu'on rit de vous, même à votre dîner.

LE BARON.

Vous, vous aimez le jeu tout autant que les femmes;
Vous passez votre temps à courtiser les dames:
Avec éclat partout vous les faites briller....

LE DUC.

Ah! vous me rappelez un tour que l'an dernier,
Aux courses de Longchamp, j'ai fait à ma cousine;

(En riant.)

Elle s'en souvient?

LA MARQUISE, piquée.

Oui, c'était pour votre Aline.

LE DUC.

N'en dites pas de mal; elle est d'une beauté....

LA MARQUISE.

C'est une créature!

LE DUC.

Une divinité!

Écoutez, cher baron: j'apprends que la marquise
Fait faire pour Longchamp une voiture exquise;
Qu'elle y veut effacer par son luxe élégant
Ce que la capitale offre de plus brillant.
Pour lui faire plaisir, je vais voir l'équipage;
Puis j'achète soudain un superbe attelage.
Il me faut un carrosse, et j'ai fort peu de temps:
Je m'entoure aussitôt d'ouvriers différents,
Et, d'après mes dessins, les mettant tous à l'œuvre,
Je fais un *vis-à-vis*. Ah! c'était un chef-d'œuvre...
La nacre, la dorure et l'argent ciselés
Font ressortir encor mes coursiers pommelés.
Épris de mon talent, fier d'un si bel ouvrage,
Je vais à mon Aline en faire un tendre hommage,
Et dans le bois alors nous courons tous les deux.
Le bon peuple applaudit, nous fixons tous les yeux;
On ne voit plus que nous dans cette promenade:

(En riant aux éclats.)

Et quant à la marquise, elle en revint malade.
Je conviens que ce tour m'a coûté diablement;

Mais la petite a ri beaucoup pour mon argent.

LA MARQUISE.

C'était pousser trop loin l'oubli des convenances;
Et vos tours si malins sont des extravagances.
Exposer une femme, et de ma qualité!...

LE DUC.

Ah! c'est un charmant titre aussi que la beauté!
Je ne suis point si fier, et près de moi je place
Souvent l'homme d'esprit, mais toujours une grace.
Parlons de notre fou.

LE BARON, regardant dans la coulisse.

C'est monsieur de Grandval;
Voyez donc son habit.

LE DUC.

Ah! quel original!

LA MARQUISE.

Qui croira voir un comte en ce triste équipage?

LE DUC.

Non, c'est le magister de ce petit village.

LE BARON.

C'est le comte, vous dis-je.

LE DUC.

Oui, parbleu! je le vois.
Sur son habit, on peut l'enfermer, je le crois.

SCÈNE VI.

Le COMTE, Le DUC, La MARQUISE, Le BARON.

LE COMTE.

Pardon, mes chers amis, je vous ai fait attendre.
(Au duc.)
Eh! c'est mon cher neveu! Vous venez me surprendre?
C'est un plaisir pour moi. Depuis près de huit ans
Je ne crois pas avoir embrassé mes enfants.
(Il les embrasse.)
(A la marquise.)
Mais, vous vous portez bien? Et votre jeune fille?...

LA MARQUISE, embarrassée.

Monsieur, je n'ai qu'un fils, un chef de la famille.

LE DUC, à part.

On voit bien que sa tête...

LE COMTE.

Et ce fils bien-aimé,
A de grandes vertus vous nous l'avez formé?
On n'en saurait douter quand on connaît la mère.
(Au baron, ironiquement.)
Vos rejetons de même imiteront leur père.

LE BARON, étonné.

Mais je n'ai point d'enfants, et je suis tout surpris....

LE COMTE.

Ah, pardon! sur ce point je me serai mépris.
Ma famille en ces lieux est rarement venue;
Et j'ai bien pu penser qu'elle s'était accrue.

Se peut-il que ma fille, en vous voyant partir,
N'ait pas eu de me voir le plus petit désir?

LE BARON, embarrassé.

Je craignais....

LE COMTE, en souriant.

Du château le pittoresque site
Pouvait bien mériter une courte visite.

LE DUC, à part.

Mais c'est une épigramme.

LE BARON.

Elle aurait regretté
Qu'on abattît ces tours pleines de majesté.

LE COMTE, amèrement.

Elle est donc bien sensible.

LA MARQUISE.

En effet...

LE COMTE.

On s'étonne
De me voir en agir....

LA MARQUISE, sèchement.

Comme n'agit personne.

LE COMTE, regarde la marquise avec sévérité, et puis tout à coup il reprend un air riant.

Vous ne concevez pas combien je suis charmé
De ce que l'on vient voir un père bien aimé :
Je ne vous promets pas une agréable vie.

(Riant.)

D'abord, vous n'aurez pas le soir la comédie.

LE DUC.

Mais nous aurons la chasse.

LE COMTE.

Ah! je ne chasse plus;
Dans mes droits de seigneur j'ai trouvé tant d'abus.

LE DUC.

Comment donc, votre meute?...

LE COMTE.

Est tout-à-fait détruite.

LE DUC.

Ne puis-je d'un chevreuil essayer la poursuite?

LE COMTE.

Non.

LE DUC, à part.

C'est trop fort!

LA MARQUISE, au duc.

Mon fils saura tout rétablir.

LE COMTE.

Votre fils! qu'est-ce à dire?

LE BARON, à part, à la marquise.

Il faut vous contenir.

LE COMTE.

Quand votre fils, madame, aura mon héritage,
Il le fera valoir mieux à son avantage;
Mais comme il ne l'a pas, et qu'il peut l'avoir tard,
Je puis, en attendant, en jouir pour ma part.

LE DUC.

Le cher oncle a raison, dans sa terre il est maître;
Et pourrait à son gré tout culbuter peut-être;

(Bas à la marquise.)

Mais ce qu'il fait est bien. Il faudra l'enfermer.

LE COMTE.

Vous n'avez pas cessé, cher neveu, de m'aimer,
Et j'en suis bien content.

LE DUC.

Oh! pour aimer, je jure...

LE COMTE.

A propos, nous verrons ma nouvelle culture.
Oui, cela nous fera passer quelques instants.
Vous comptez avec moi rester beaucoup de temps?

LA MARQUISE.

Mais nous ne savons pas.

LE DUC.

Selon la circonstance.

LE COMTE.

Mes nouveaux procédés s'étendront dans la France;
Et je pourrai bientôt, avec un peu d'argent,
Des horreurs de la faim préserver l'indigent.

LA MARQUISE, bas au baron.

Vous entendez, baron?

LE BARON.

Oui, toujours sa manie.

LE COMTE.

Que vous devez trouver cette terre embellie!
Ces grands arbres taillés, ridicule ornement,
Sont abattus; et là, j'ai le plus beau froment....

LE DUC, riant.

Froment!

LA MARQUISE, au baron.

Du beau froment!

LE BARON, à part.

Qu'il a le goût ignoble!

LE DUC.

Mais ils offraient pourtant un aspect assez noble;
Et donnaient à l'esprit de très-grands souvenirs.

LE COMTE.

J'ai d'une autre façon rétabli mes plaisirs;
Et comme le conseille un poète admirable,
Je réunis, ici, l'utile à l'agréable.

LA MARQUISE.

C'est pourquoi vous avez supprimé vos étangs?

LE COMTE.

Ils étaient dangereux pour tous nos habitants;
A leur place j'ai fait de riantes prairies,
Qui, tous les ans au moins, seront deux fois fleuries,
Car d'écouler les eaux j'ai trouvé le moyen:
La chose est difficile, et je l'entends très-bien.

LA MARQUISE, toujours ironiquement.

Vous avez des talents, monsieur, de toute espèce.

LE COMTE, gravement.

Qui seront pour mes fils des sources de richesse.

LA MARQUISE.

De notre race ainsi vous êtes le premier
Qui, pour se distinguer, soit devenu fermier.

LE COMTE.

On ne déroge point en cultivant sa terre.

LE DUC.

Nos aïeux autrefois ont préféré la guerre.

(A part, à la marquise.)

Allons, le très-cher oncle est le premier des fous.

LA MARQUISE, au duc.

Qui ruine mon fils par ses bizarres goûts.

SCÈNE VII.

Le COMTE, Le BARON, La MARQUISE, Le DUC, Un DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

On a servi, monsieur.

(Le domestique sort.)

LE BARON.

Nous allons prendre place.....

LE COMTE.

Si je ne vous suis point, excusez-moi de grace,
Dans mes courses j'ai fait un champêtre repas,
Mais j'irai vous rejoindre.

LE DUC.

Oh! ne vous gênez pas.

LE COMTE.

Baron, vous trouverez ma chère un peu frugale.

LE BARON.

Pour aujourd'hui, monsieur, la chose m'est égale;
Pourvu que dès demain, si vous le voulez bien,
De faire un bon dîner je trouve le moyen.

(Ils sortent tous, excepté le comte.)

SCÈNE III.

Le COMTE, Madame DORMON.

LE COMTE, regardant sortir le baron.

Parbleu! j'ai fait le choix d'un gendre bien aimable.

(A madame Dormon qui entre.)

Quoi! vous ne faites pas les honneurs de ma table?

MADAME DORMON.

Non, monsieur, je ne puis me trouver avec eux.
Quand ils sont arrivés, d'un accueil gracieux
J'ai voulu suppléer à votre longue absence:
Par d'odieux soupçons, des mots pleins d'arrogance,
La marquise a payé mes discours obligeants:
Il faut se retirer quand on déplaît aux gens.

LE COMTE.

Je vois que contre vous il se forme un orage;
Et pour vous nuire enfin on a fait ce voyage.
Eh bien, ils apprendront, ces aimables parents,
Si l'on doit vous blesser de propos insolents:
Nous allons au dîner tous les deux prendre place;
De vous manquer encor si l'un d'eux a l'audace,
Je saurai lui prouver que ce n'est pas chez moi
Qu'on outrage une femme, et qu'on me fait la loi.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LE COMTE, LE DUC, LA MARQUISE, LE BARON.

LE DUC.

CETTE dame est, mon oncle, une femme adorable.

LE BARON.

Et qui sait ordonner un dîner très-passable.

LE COMTE.

Au moins, par ses vertus, elle a droit au respect.

LE DUC, en riant.

Mais avec elle aussi je suis très-circonspect.

LA MARQUISE.

Elle est, dit-on, Anglaise? On connaît sa famille?

LE COMTE, en soupirant.

D'un homme que j'aimais.....

LA MARQUISE.

J'entends, elle est la fille.

LE COMTE.

Non, elle était la femme. Il laisse un orphelin
Dont je dois, par devoir, assurer le destin.

LA MARQUISE, bas, au baron.

Vous l'entendez?

LE BARON, de même.

Très-bien.

LE COMTE, au duc.

J'ai quelque inquiétude
Que l'ennui ne vous prenne en cette solitude.
Vous saurez avec peine occuper vos instants:
Puis, dans cette saison, il n'est plus de beau temps.
Vous irez au billard, ou vous prendrez un livre,
Qui, tout en amusant, peut nous apprendre à vivre.
Vous en ferez le choix.

LA MARQUISE.

Avez-vous des romans?

LE COMTE.

Mais oui, j'ai tous les bons, tant anglais qu'allemands.

LE DUC.

Des Mœurs, par *Voisenon*, moi j'aime la peinture.

LE COMTE.

Je vois que vous avez de la littérature.

LE DUC.

Mais en théâtre, au moins, on me connaît du goût,
Puisque c'est *Marivaux* que je préfère à tout.

LA MARQUISE.

Moi, je tiens à *Dorat*.

LE COMTE.

Eh! je n'ai que Molière;
En tragiques, Corneille et Racine et Voltaire.

LE DUC.

Malgré ce qu'on en dit, le Voltaire a du bon.

LA MARQUISE.

Mais notre vieux Molière est du plus mauvais ton;

Personne n'y va plus : de Dorat on raffole.

LE COMTE.

Je ne le connais pas, mais....

LA MARQUISE.

Il doit faire école :
Il est du dernier bien.

LE COMTE, lève les épaules en se préparant à sortir.

Si de vous quitter tous
Je me trouve forcé....

LE DUC.

Mais où donc allez-vous?

LE COMTE.

Je vais voir les essais d'une joyeuse enfance;
Édouard fait ma leçon quand je fais une absence.
Vous ririez en voyant un maître de douze ans,
Sans gronder, sans parler, instruire des enfants :
Du chevalier *Paulet* je tiens cette méthode :
En vain le roi l'approuve; elle n'est pas de mode.
Le Français, trop léger, n'osera s'en servir
Que lorsque les Anglais voudront bien nous l'offrir.
L'invention est belle.

LE BARON.

Invention très-folle.

LE DUC.

Le comte de Grandval s'est fait maître d'école !

LE COMTE.

Je suis tout ce qu'on veut pour faire un peu de bien.

LA MARQUISE.

Cette méthode-là ne vous conduit à rien;
Vos vassaux ont-ils donc besoin de savoir lire?

LE DUC.

Et dès qu'ils auront lu, c'est qu'ils voudront écrire.

LE BARON.

Et quand ils écriront que diront-ils de nous?

LE COMTE, en riant.

Ils diront, mes amis, que vous êtes des fous...
Mais je perds là mon temps. Tâchez de vous distraire;
Moi, je vais de ce pas rejoindre mon confrère.

(Il sort.)

SCÈNE II.

La MARQUISE, Le DUC, Le BARON.

LE DUC.

Plus de doute, mon oncle est un fou sans espoir,
Il n'est pas mal aisé de s'en apercevoir.
Un seigneur de son nom qui cultive sa terre,
Qui prend d'un paysan l'habit et la manière,
Qui, de chaque manant fait lire le bambin,
Et peut-être aux grands jours va chanter au lutrin;
Qui ne veut point avoir de chasse réservée,
Qui supprime ses droits, et même la corvée;
Qui nous met en prairie un magnifique étang,
Parle d'orge ou d'avoine, en dépit de son rang;
Est fait pour végéter dans une métairie,
En cédant à son fils son titre et sa pairie.

LA MARQUISE.

Plus nous l'examinons, plus le danger est grand:
Vous voyez l'intérêt qu'il prend à cet enfant
Qui doit appartenir à la classe commune;

Il a fait le projet d'assurer sa fortune :
Et, comme je l'ai dit, ces divers changements,
Qu'il appelle du nom de simple passe-temps,
Sont faits pour enrichir le fils d'une étrangère
Qu'il aime plus que nous, et dont il est le père.

LE DUC.

C'est possible. En ce cas il faut nous décider;
Et par une requête il vous faut demander
Que notre excellent roi, dans sa sagesse auguste,
Daigne nous octroyer un ordre et prompt et juste,
Par lequel nous pourrons, sans lui faire aucun mal,
Interdire au plutôt le comte de Grandval.

LE BARON.

Moi, je vais de ce pas rédiger la requête.

LE DUC, en riant.

Tâchez, mon cher ami, qu'elle ne soit pas bête;
Sans un effort d'esprit vous en viendrez à bout:
Mettez-y quelque sel, à tout il faut le goût.

(Le baron sort.)

SCÈNE III.

La MARQUISE, Le DUC.

LA MARQUISE.

Et moi, de mon côté, je vais bien vite écrire
A monsieur l'intendant.

LE DUC.

Que voulez-vous lui dire?

LA MARQUISE.

De faire exécuter demain, dans le secret,

Contre cette Dormon la lettre de cachet.

LE DUC.

Ah! cet enlèvement va faire un bruit du diable!

LA MARQUISE.

Non, à cela l'on met un ordre inconcevable.
Mais surtout au moment que le coup est porté,
Gardons-nous de montrer de la timidité :
Quand on veut réussir dans une telle affaire,
Il ne faut pas, cher duc, regarder en arrière.
Vous sentez que le comte, en se voyant ravir
Cette veuve et l'enfant qui charmaient son loisir,
Va jeter les hauts cris, et nous faire connaître
La haine que pour nous il a déja peut-être.
Ne nous effrayons pas, et laissons-le crier :
Qui veut être vainqueur attaque le premier.
Mais afin d'éviter quelque retour sinistre,
Nous le surveillerons; tandis que le ministre,
De notre bon monarque obtiendra la faveur
De donner à votre oncle un sage curateur.
Et moi, pendant ce temps, sans montrer de colère,
Je commande au château, comme propriétaire ;
Je défends aux fermiers d'apporter de l'argent,
J'arrête les travaux, je gagne l'intendant:
Je me fais informer des revenus du comte,
Je chasse les mutins, avec les bons je compte;
Et, forte de l'appui de la cour et des lois,
Au nom de mon cher fils, je rentre dans ses droits.

LE DUC.

Oui, c'est parfaitement arranger une affaire.
Je ne vous croyais pas une femme ordinaire ;

Mais je vois que, malgré ce petit air coquet,
Et votre goût connu pour le colifichet,
Vous êtes, à vrai dire, une maîtresse femme.
Comme vous savez bien diriger une trame!
J'en suis épouvanté! je sens un tel effroi,
Qu'au moment du combat je tremble malgré moi.
Je vois un père enfin, quoique très-ridicule,
Puni par ses enfants... J'ai là certain scrupule...

LA MARQUISE.

Dites que l'étrangère au maintien langoureux,
Je l'ai bien vu tantôt, a su plaire à vos yeux,
Que voilà le motif de la pitié soudaine
Qui contre nos projets maintenant vous entraîne.

LE DUC.

Je ne renonce point à suivre nos projets;
Je dis ce que je sens. Allons, faisons la paix.

(Il lui baise la main.)

LA MARQUISE.

J'ai pour condition qu'il faut qu'avec franchise,
La lettre de cachet me soit d'abord remise.
Vous l'avez?

LE DUC.

Oui, sans doute; elle est dans mes papiers.

(Il tire son portefeuille.) (Il cherche.)

Mais il faut la trouver. Non; c'est dans les derniers.
Mais écrivez toujours à la ville voisine,
J'irai vous la porter; je le promets, cousine.
De la pitié j'ai pu sentir la douce voix;
Mais le devoir l'emporte, et je cède à vos droits.

(La marquise sort, et le duc s'établit près d'une table pour chercher ses papiers.)

SCÈNE IV.

LE DUC, seul.

Quand une femme hait, surtout hait une femme,
Rien ne peut arrêter le courroux qui l'enflamme ;
Elle ne connaît plus ni raison, ni pitié.
Et moi, dans ce complot me voilà de moitié ?
Je ne puis reculer. Quant à son excellence,
Qui veut de tous les faits connaître l'évidence,
Je puis bien attester que mon cher oncle est fou ;
Dès l'abord on le voit. Cette lettre, mais où
Pourrais-je l'avoir mise ? Allons, cherchons encore.

(Il vide son portefeuille sur la table et repousse ce qui le gêne.)

Que de petits billets où l'on dit qu'on m'adore !
A mon tour, par égard, j'en écrivais autant...
Ah ! voilà de l'abbé le madrigal charmant
Qu'il fit à mon sujet : *le papillon malade*.
Cet aimable acrostiche, en forme de charade,
Fit un instant fureur par sa légèreté ;
Chacun se l'arrachait dans la société.
Mais à qui ces cheveux de couleur isabelle ?
C'est de la présidente : oui, je me la rappelle ;
Son esprit est rempli de préjugés bourgeois,
Et sa grande vertu m'a tenu plus d'un mois.

(Il reprend un autre papier.)

Un rendez-vous manqué ! que dira la comtesse ?
Pourquoi fus-je assez sot de faire la promesse
D'aller lui reporter ses lettres, son portrait ?
Je crois que de nos jours cela ne s'est point fait.

Mais notre liaison lui fait naître un scrupule.
Son époux est jaloux; il a ce ridicule,
Et je dois apaiser des remords et des pleurs :
Oui, je lui rendrai tout, il faut avoir des mœurs.

SCÈNE V.

MADAME DORMON, LE DUC.

MADAME DORMON, sans voir le duc.

Le comte n'est pas là ; je veux pourtant lui dire...

(Elle aperçoit le duc.)

Pardon, monsieur le duc.

LE DUC, ramassant vivement ses papiers, tout en regardant madame Dormon.

C'est vous?

MADAME DORMON.

Je me retire.

LE DUC, l'arrêtant.

De grace, demeurez.

MADAME DORMON, revenant.

Vous voulez me parler?

LE DUC, à part.

J'ai promis le secret, je ne puis révéler...
Quand je la vois, je souffre, et j'aurais bien envie...

MADAME DORMON.

Le comte, malgré lui, vous tient peu compagnie.

LE DUC.

(Haut.) (A part.)

Il est à son école... Et je me priverais
Du plaisir de revoir de si charmants attraits!

MADAME DORMON.

Vous devez l'excuser ; il a ses habitudes,
Et les plaisirs pour lui sont encor des études.

LE DUC, à part, en regardant madame Dormon.

Une guimpe traîtresse, en voilant ce beau front,
Viendrait à sa beauté faire un cruel affront!

MADAME DORMON.

Mais qu'avez-vous, monsieur? Je vois que quelque chose
Vous occupe beaucoup?

LE DUC, toujours en la regardant, et à part.

Bientôt ce teint de rose
Se flétrit par les pleurs et par l'austérité;
Non. Je ne puis avoir autant de cruauté.

(Haut.)

Je dois vous l'avouer, c'est à vous que je pense:
On me juge souvent par une extravagance;
Eh bien! sans me vanter, je suis sage..., un enfant.

MADAME DORMON.

Je le crois comme vous, vous n'êtes pas méchant.
Vous mettez avec moi peu de cérémonie;
Mais c'est moins par orgueil que par étourderie.
Madame la marquise a plus d'aplomb que vous;
Elle va droit au but, et porte bien ses coups.

LE DUC.

J'en conviens; la cousine est une forte tête,
Et sait exécuter le projet qu'elle arrête.
Contre vous, j'ai tantôt partagé son ardeur:
Vous m'avez désarmé; je cède à la douceur.

MADAME DORMON.

Je ne crois pourtant pas vous avoir fait offense.

LE DUC.

Excusez, si je dis ce que de vous l'on pense :
Oui, pour votre intérêt, je dois vous avertir
Qu'en ces lieux on vous voit habiter sans plaisir.
Le comte de Grandval est un homme facile;
On peut en abuser pour se le rendre utile;
Et, quand il en est temps, saisir l'occasion....
Vous avez son estime et son affection;
Le but de tous vos soins et de vos prévenances
Pourrait trahir un jour de grandes espérances.
Il aime votre fils, on ne vous connaît pas,
Mon oncle est jeune encor, vous avez des appas;
Et l'on peut soupçonner, sans blesser la justice,
Qu'il peut faire à l'hymen un dernier sacrifice :
Ces motifs sont bien faits pour forcer des parents
A prendre contre vous des moyens violents.

MADAME DORMON.

Je conviendrai, monsieur, que cet air de mystère
Rend ma position tout-à-fait singulière;
Mais telle est contre moi l'injustice du sort,
Que je ne puis parler sans me donner un tort.

LE DUC.

Hélas! si vous saviez ce qu'on trame d'avance,
Vous vous empresseriez de rompre le silence.
Vous avez contre vous des gens bien inquiets,
Et dont vous menacez les plus chers intérêts.
Ces parents irrités tiennent par leur naissance
Aux hommes revêtus d'une entière puissance :
Avec des protecteurs on peut aller très-loin....
De m'expliquer, je crois, je n'ai plus grand besoin :

Vous devez deviner tout ce que la colère,
Peut tenter quand on a pour soi le ministère.

MADAME DORMON.

Vous voulez m'effrayer. Moi, j'ignore comment
J'armerais contre moi votre gouvernement;
Je n'ai rien fait, je crois, qui soit répréhensible:
Pourquoi donc m'en vouloir? comment est-il possible
Que j'aie à redouter un acte de rigueur?
Eh! n'ai-je pas d'ailleurs un digne protecteur
Qui ne laissera point opprimer l'innocence?

LE DUC.

Contre une telle attaque il sera sans défense;
La mesure est bien prise, et, peut-être aujourd'hui,
L'on peut, en agissant, vous séparer de lui.

MADAME DORMON, *effrayée.*

Comment donc se peut-il?

LE DUC.

Je n'en fais plus mystère;
J'ai pu contribuer au mal qu'on veut vous faire;
Mais je veux maintenant, et j'en ai le moyen,
En arrêter l'effet, si vous le voulez bien.
Agissons franchement, faites-moi confidence
De vos droits sur le comte, et de votre naissance;
Dites si votre fils, que l'on redoute tant,
A droit à ses bienfaits comme un secret enfant...
Vous m'entendez, madame?

MADAME DORMON, *froidement.*

Beaucoup trop, je vous jure.

LE DUC.

Je l'ai cru voir tantôt: trahi par la nature,

Le comte malgré lui me semblait entraîné;
On n'agit point ainsi pour un infortuné.

MADAME DORMON, *vivement.*

Ce que vous dites-là doit me combler de joie...
Vous voyez devant vous que mon cœur se déploie.

LE DUC.

Avouez sa naissance, et ce cœur généreux,
En trompant mes parents, saura vous sauver d'eux.

MADAME DORMON, *effrayée.*

Me sauver! me sauver! et quelle est donc la peine
A laquelle aujourd'hui me réserve leur haine?

LE DUC.

Puis-je vous le cacher! on doit secrètement,
Par un ordre du roi, vous conduire au couvent.

MADAME DORMON.

Par un ordre du roi!

LE DUC.

Calmez-vous, et silence.
Contre un tel attentat je prends votre défense;
Je ne puis, il est vrai, braver ouvertement
Cet ordre expédié par le gouvernement;
Mais nous pouvons tous deux, si vous voulez m'en croire,
En empêcher l'effet et le rendre illusoire.
Demain on l'exécute. Il faut que cette nuit
Vous sortiez du château sans éclat et sans bruit.
J'ai mon valet de chambre, un garçon fort habile,
Qui peut pour le départ vous être très-utile;
Emmenez votre enfant, dans l'ordre il est compris;
Vous vous dirigerez tous les trois vers Paris;
Lafleur vous conduira dans un charmant asile

Écarté du grand monde, et pourtant dans la ville;
Là, vous échapperez, en suivant mes avis,
A l'arrêt qui menace et vous et votre fils.

MADAME DORMON, *ironiquement.*

Dans ce charmant asile où le luxe domine,
Qui doit me préserver du coup qu'on me destine;
Vous viendriez sans doute, en galant protecteur,
De deux infortunés partager la douleur?

LE DUC.

Eh bien, n'allez-vous pas me taxer d'imposture?
Non, mon intention est vraiment bonne et pure.

MADAME DORMON.

Mais peut-on franchement croire à votre candeur?
Vous passez dans Paris pour un grand séducteur;
Ce renom, qui vous a procuré tant de gloire,
Doit, vous en conviendrez, m'empêcher de vous croire.
Vous voulez m'enlever, et très-innocemment;
Vous me faites courir un danger imminent,
Afin de m'en sauver par une prompte fuite:
D'un honnête valet je suis sous la conduite;
Et je cours habiter, sous sa protection,
D'un seigneur très-galant la petite maison.

LE DUC.

Eh! bien, vous vous trompez. A tort on me soupçonne.

MADAME DORMON.

Ah! par de tels moyens on n'abuse personne;
Et vous me supposez trop novice vraiment:
Je serais de moitié dans cet enlèvement.

LE DUC.

Que ne puis-je prouver...!

MADAME DORMON.

S'il est vrai qu'on m'opprime ;
Si d'un ordre surpris je deviens la victime,
J'aurai pour m'appuyer un protecteur puissant.
Ah! s'il y consentait, je pourrais à l'instant,
En prononçant un mot contre cette ennemie,
Dont l'intrigue aujourd'hui vient tourmenter ma vie,
Prouver à ses parents que je puis dans ces lieux
Être maîtresse un jour et commander comme eux.

LE DUC, à part.

De mon oncle en secret serait-elle la femme?

(Haut.)

Allons, de mon projet ne parlons plus, madame;

(En riant.)

J'étais de bonne foi, mais il se peut pourtant
Que, sous le bienfaiteur, j'eusse caché l'amant.
Mais, puisqu'on ne veut point accepter mes services,
Habiter avec moi ma maison des délices;
Puisque vous dédaignez un véritable preux
Qui voulait en champ clos combattre sous vos yeux,
Je dois me retirer en jurant, sur mon ame,
Que c'est la vérité que j'ai dite, madame.

(A part, en sortant.)

J'aurais bien dû me taire. Une bonne action
Me tourne toujours mal. A quoi sert la raison?

SCÈNE VI.

MADAME DORMON, seule.

De persécutions serais-je menacée?

C'est ce duc qui m'en donne à présent la pensée.
Peut-être voulait-il, en me parlant ainsi,
S'assurer des moyens de m'éloigner d'ici?
De sa part ce n'était qu'une odieuse feinte;
Il a cru que j'étais accessible à la crainte,
Que, tout en me cachant le piége séducteur,
Il pourrait par l'effroi s'emparer de mon cœur!
Je ne sais que penser de tout ce qui se passe.
Mais tâchons d'échapper au sort qui me menace;
Au comte révélons qu'on voulait aujourd'hui,
Afin de me sauver, m'entraîner loin de lui.

SCÈNE VII.

ÉDOUARD, MADAME DORMON.

MADAME DORMON.

D'où viens-tu donc, mon fils?

ÉDOUARD.

De tenir mon école,
En présence du comte. Oh! pas une parole.
Je sais bien contenir mon petit régiment:
Mon ami de nous tous s'est trouvé si content,
Qu'il m'a promis.... devine?....

MADAME DORMON.

Un instrument utile.

ÉDOUARD.

Bath! bien mieux que cela. Je te le donne en mille!
Il va faire dresser le petit alezan
Qui sera pour moi seul. Hin! qu'en dis-tu, maman?

MADAME DORMON.

Il a trop de bonté.

ÉDOUARD.

C'est lui qui doit m'apprendre
A le bien gouverner. Mais je vais le surprendre,
Car Dubois en secret me fait souvent monter;
Et, sans avoir appris, va, je sais bien trotter.
Mon ami, dans un mois, veut que je l'accompagne;
Nous irons tous les deux parcourir la campagne :
Quel bonheur! quel plaisir! ah! déja je me vois
Ferme sur mon cheval, galoper dans les bois.

MADAME DORMON.

Songe, mon Édouard, qu'il faut de la prudence.

ÉDOUARD.

Adieu tous les jouets de ma trop longue enfance :
Je suis un homme, moi!

MADAME DORMON.

Cette vivacité
Me rappelle son père.

ÉDOUARD.

Ah! de ma liberté
Je sens déja le prix. Bientòt viendra l'escrime :
Tiens, d'y penser, maman, un certain feu m'anime....

MADAME DORMON, *émue.*

Cet exercice-là, vous le prendrez plus tard:
Ah! pourquoi faut-il donc qu'on en ait fait un art!

ÉDOUARD.

A propos! j'oubliais.... j'ai quelque chose à faire;
Et d'un nouveau travail j'étonnerai mon père.

MADAME DORMON.

Son père!

ÉDOUARD.

Allons, il faut du plan que j'ai levé
Que je fasse un dessin bien net et bien lavé.

(Il court à la table.)

Ma table est assez grande. Ah! bon dieu, quel désordre!
Où sont donc les papiers que j'avais mis en ordre?
Je ne trouve plus là mes notes, mes extraits,
Papiers très-importants que je perds pour jamais.
Je le gage d'avance, oui, c'est cet imbécile
De monsieur Bourguignon, qui veut faire l'utile,
Et qui, pour ranger mieux, m'aura tout dérangé;
Il doit me le payer, il aura son congé.

MADAME DORMON.

Eh quoi! vous voudriez, pour une bagatelle,
Vous plaindre d'un valet, le punir de son zèle?

ÉDOUARD.

Mais Bourguignon sait bien que la table est à moi,
Qu'on n'y doit pas toucher, que j'en ai fait la loi.
Mais ne crains rien, maman, je n'ai plus de colère;
Et je vais réparer.... La chose singulière!

(Il se rapproche de la table et range les papiers.)

Des cheveux, des papiers; ah! ce cartel est beau,
Ce sont des fleurs de lis! C'est pour moi tout nouveau.
Qui donc a pu laisser....?

MADAME DORMON, à part.

Tout l'occupe et l'amuse,

ÉDOUARD, lisant bas.

On parle de ma mère, et, si je ne m'abuse,

De moi.

MADAME DORMON.

Que lis-tu donc?

ÉDOUARD.

Ma foi, je n'en sais rien;
Je vois là de grands mots que je n'entends pas bien.

« DE PAR LE ROI! il est enjoint à tout prévôt et ca-
« valiers de maréchaussée, d'arrêter ou faire arrêter
« une femme qui dit se nommer Dormon et un en-
« fant.... »

MADAME DORMON.

O ciel! qu'ai-je entendu! mon fils, que signifie....?
Montrez-moi ce papier.

ÉDOUARD.

Qu'as-tu donc, chère amie?

MADAME DORMON.

Quoi! pour nous arrêter, c'est un ordre du roi!

ÉDOUARD.

On veut nous arrêter... nous arrêter! Pourquoi?

MADAME DORMON.

Le duc avait raison. Je vois la perfidie.....
Contre mon fils et moi cette trame est ourdie.

ÉDOUARD.

Le roi n'a point signé sans doute un tel écrit:
Le monarque est très-bon, mon ami me l'a dit.

MADAME DORMON.

La marquise a formé cette odieuse intrigue.
Gendres, frères, neveu, sont entrés dans la ligue;
Je vois trop maintenant quels sont mes ennemis!

ÉDOUARD.

Eh bien! pour défenseur n'as-tu donc pas ton fils!
Ils sont plus grands que moi; mais j'ai plus de courage.

MADAME DORMON.

C'est notre ami, mon fils, qu'en nous deux l'on outrage.
Ah! quand il connaîtra les projets odieux
Qu'ont formé ses enfants, en venant dans ces lieux...

ÉDOUARD.

Oh! je lui dirai tout.

MADAME DORMON.

Non, je crains sa colère.

ÉDOUARD.

Il sait la réprimer.

MADAME DORMON.

Hélas! que dois-je faire?
Je ne puis exister dans un tourment pareil;
C'est de Durand plutôt qu'il faut prendre conseil.
Je suis au désespoir!

ÉDOUARD.

Calme-toi donc, ma mère.

SCÈNE VIII.

LE COMTE, MADAME DORMON, ÉDOUARD.

ÉDOUARD.

C'est vous, monsieur le comte! oh! je ne puis me taire.

LE COMTE.

Et qu'as-tu, mon enfant?

ÉDOUARD.

C'est ce petit papier,

Que tient encor maman, qui vient de l'effrayer.

(Elle lui remet le papier.)

LE COMTE.

De grace, donnez-moi... Dieux ! que viens-je de lire !

ÉDOUARD.

Du très-mauvais français, je puis bien te le dire.

LE COMTE.

Et comment cet écrit est-il entre vos mains ?

ÉDOUARD.

Il était sur ma table auprès de mes dessins.

MADAME DORMON, cherchant à se rappeler un fait.

En entrant tout à l'heure, oui, je me le rappelle...
Le duc, en ma faveur, pour me prouver son zèle...

LE COMTE.

En quoi donc ?

MADAME DORMON.

Des papiers, dans sa poche remis...
Mon départ qu'il voulait ordonner pour Paris,
Me font voir maintenant que c'est lui qui m'éclaire
Par sa distraction réelle ou volontaire.

LE COMTE.

C'est donc de lui que vient la lettre de cachet ?...
Et de nous séparer on avait le projet ?
Les méchants !

MADAME DORMON.

N'allez pas d'abord, monsieur le comte...

LE COMTE.

J'éprouve en même temps le courroux et la honte.

MADAME DORMON.

Ah ! quel que soit leur tort, ne vous emportez pas.

LE COMTE.

Laisse-t-on impunis de pareils attentats!
Sous le prétexte vain de visiter un père,
Ils viennent me ravir un enfant et sa mère!

MADAME DORMON.

Qu'ai-je donc fait, hélas!

LE COMTE.

Vous m'avez consolé.
Vous calmez les chagrins dont ils m'ont accablé :
Dans mon jeune Édouard, dans vos soins, dans l'étude,
J'ai rencontré l'oubli de leur ingratitude;
Malgré leur abandon j'ai connu le bonheur :
Et ces traîtres encor osent blesser mon cœur!
C'est leur avidité, leur basse jalousie,
Qui viennent contre vous d'armer la perfidie;
Ils craignent que, séduit par cet aimable enfant,
Je ne fasse à la mère un sort indépendant:
Oui, c'est leur avarice enfin qui les domine;
Et pour avoir plus d'or ils trament ma ruine.
C'est cet or, nécessaire à leur perversité,
Qui doit payer leur luxe et leur frivolité;
Qui force ces méchants, pour ressource dernière,
Peut-être à désirer la fin de ma carrière.

MADAME DORMON.

Non, ne le croyez pas : ce n'est pas contre vous,
Vous le voyez, monsieur, qu'ils ont porté leurs coups.

LE COMTE.

Ils sont plus criminels... Quoi! c'est contre une femme
Et contre un faible enfant qu'ils dirigent leur trame!
Ont-ils donc pu penser que je le souffrirais?

Me séparer de vous ! le pourrai-je jamais ?
(Il les prend dans ses bras.)
De toi, mon cher enfant, de vous, ma douce fille :
Vous êtes plus pour moi que toute ma famille !

ÉDOUARD.

O mon ami !

MADAME DORMON.

Mon père !

LE COMTE.

Allons, ne pleurez pas :
Je connais le moyen de punir des ingrats.
Mais pouvaient-ils pousser plus loin l'extravagance !
Quoi ! du jeune Louis qui gouverne la France
Oser trahir ainsi la justice et les vœux,
Au moment où ses lois font un peuple d'heureux ;
Que les serfs du Jura renaissent à la vie,
Que tous les protestants retrouvent leur patrie ;
Dans ce même moment où son cœur généreux
Va sauver l'innocent des terribles aveux
Qu'une cruauté froide arrache à la nature !...
Et c'est sous un tel roi qu'on nous fait cette injure ?
C'est en vain qu'appuyés d'un ministre abusé,
Les traîtres vont au but qu'ils se sont proposé...
Non, non, de cet écrit vous n'avez rien à craindre.
Ah ! si je ne sentais l'utilité de feindre,
Sans respecter ni duc, ni marquis, ni baron,
Je les ferais, morbleu ! chasser de ma maison.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ÉDOUARD, LE COMTE.

ÉDOUARD.

MAIS, dis-moi donc, pourquoi cette grande colère ?
Quels sont nos ennemis, et que peut-on nous faire ?

LE COMTE.

On pouvait, mon enfant, t'arracher de mes bras.

ÉDOUARD.

Me séparer de toi ! je ne le conçois pas...
Enfin, te voilà calme.

LE COMTE.

Oui ; mais je n'ai pû l'être
Lorsque j'ai découvert le complot le plus traître...
C'est un tort, mon enfant ; ne fais pas comme moi :
Il faut dans tous les temps être maître de soi ;
L'être faible aisément cède à la violence,
L'homme, qui sent sa force, agit avec prudence.

ÉDOUARD.

Hélas ! c'est pourtant moi qui causai tes chagrins
Par ce petit papier trouvé sur mes dessins ;
Ah ! si je l'avais su... Mais quel est ce mystère ?
Qui peut fâcher le roi contre ma bonne mère ?

Et pourquoi nous vient-il tourmenter aujourd'hui?
Nous n'avons jamais eu de querelle avec lui.

LE COMTE, en riant.

Tu sauras ce secret plus tard.

ÉDOUARD.

Pourquoi le taire?
D'un enfant tu me crois toujours le caractère:
Et pourtant à la cour de moi l'on fait état,
J'ai pensé devenir un prisonnier d'état.

LE COMTE.

Oui, l'on te traite en homme.

ÉDOUARD.

Eh bien donc, fais de même,
Et dis-moi le motif de ton courroux extrême.
Je t'ai bien vu pleurer, maman pleurait aussi;
Il est quelque malheur que l'on me cache ici.

LE COMTE.

Ces secrets, mon enfant, ne sont point de ton âge:
La lettre de cachet...

ÉDOUARD.

Est d'un grand avantage;
Mais l'on n'arrêtait pas, chez les Athéniens,
Par lettres de cachet les jeunes citoyens.
De même on n'en fit pas un grand usage à Rome.

LE COMTE.

Partout où sans la loi peut commander un homme,
Les excès du pouvoir doivent être connus.
Comme un autre pays la France a ses abus;
Mais il viendra ce temps, qui n'est pas loin peut-être,
Où sous de justes lois tu la verras renaître.

ÉDOUARD.

Je veux, si dans ce temps on me vient consulter,
(Gravement.)
Qu'il faille un *Plébiscite* au moins pour arrêter.

LE COMTE.

Mon cher législateur, vous irez, pour me plaire,
Avertir de ma part Durand et le notaire
De m'attendre tous deux.

ÉDOUARD.

Où?

LE COMTE.

Dans mon cabinet.

ÉDOUARD, en faisant la moue.

J'y vais. — Je n'aime pas les lettres de cachet.

(Il sort.)

SCÈNE II.

LE COMTE, SEUL.

Si contre le malheur mon ame est affermie,
Je dois cet avantage à la philosophie.
On peut se résigner, en comprimant son cœur,
A supporter ses maux sans montrer sa douleur...
Je vais voir mon neveu. Ne faisons pas connaître
Que de l'ordre du roi je suis devenu maître.
S'il sait que du projet je suis instruit déja,
Sur le reste du plan l'étourdi se taira...
Non, le duc est un homme à ne pouvoir se taire;
Et, sans trop le presser, je saurai le mystère.
Des autres pourrait-il conserver le secret,
Lorsque contre lui-même il est plus qu'indiscret?

C'est un fat qui dit tout, qui souvent vous offense,
Moins par méchanceté que par inconséquence.
Je le vois qui s'approche : allons, contraignons-nous;
Et, sous un air riant, déguisons mon courroux.

SCÈNE III.

Le DUC, Le COMTE.

LE DUC.

On vient de m'avertir que vous aviez l'envie
De causer avec moi.

LE COMTE.

Mais oui, je vous en prie.
Écoutez, mon ami, vous savez qu'en tout temps
Je vous ai témoigné les plus doux sentiments.
Trop souvent entraîné dans de folles parties,
Vous reveniez à moi, je payais vos folies.

LE DUC.

Oui, mon cousin et moi nous étions de grands fous.

LE COMTE.

C'est pourquoi je voulus le séparer de vous :
Je le fis voyager...

LE DUC.

Pour voir cette Angleterre
Où la mort vint trop tôt abréger sa carrière.
Je l'aimais tendrement, et vous le savez bien.

LE COMTE.

Ah! par votre chagrin on peut juger du mien!
Puisque vous conservez pour votre ami d'enfance
Un souvenir si doux, je conçois l'espérance

Que vous direz au père, à celui qui jadis
Par des bienfaits vous mit au rang de ses amis,
Quel est le vrai motif qui décida mon gendre,
Vous et ma belle-fille à venir me surprendre.
De croire à leur amour j'ai très-peu de raison;
Et si plutôt le cœur se livrait au soupçon,
Je croirais, mon neveu, que quelque sourde intrigue
Contre... je ne sais qui, vous rassemble et vous ligue.

LE DUC.

Vous devinez fort juste; et je souffre vraiment
De ne pas sur ce point vous parler franchement.

LE COMTE, finement.

Ah! je me doute bien qu'une secrète trame
A conduit la marquise...

LE DUC.

Elle a, pour une femme,
Un certain caractère, une force d'esprit
Qui lui donne à la cour un très-puissant crédit.
Et quand son fils aura son superbe apanage...

LE COMTE.

Ah! c'est peut-être là le but de son voyage?

LE DUC.

Elle venait vous voir...

LE COMTE.

Je vous entends très-bien;
Et vous m'avez prouvé qu'on en veut à mon bien.
Que ne le disait-on? J'aurais fait de moi-même
Ce qu'on n'obtiendra pas par un autre système.

(Avec une feinte bonté.)

Oui, je pourrais, conduit par un tendre penchant,

Donner à mes chers fils mes biens de mon vivant.

LE DUC.

Comment, il serait vrai?

LE COMTE, à part.

Je saurai le mystère.

LE DUC.

Mais ce don généreux peut terminer l'affaire;
D'en finir avec eux voilà le vrai moyen,
Et tout leur grand projet va se réduire à rien.
Mais avant de conclure, agissez de manière
Que vous ayez d'un fonds la rente viagère...
Ou mieux, si vous voulez suivre toujours vos goûts,
Vous gardez une ferme où vous plantez vos choux.

LE COMTE, malignement.

Oui, sans doute, il faut bien me garder quelque chose;
Eh bien! quand je saurai tout ce qu'on se propose,
Nous pourrons y penser, mais dans deux ou trois ans.

LE DUC.

Mais dans trois ans, mon oncle, il ne sera plus temps.
Songez donc que l'on va présenter la requête
Pour que le roi vous nomme un curateur honnête.

LE COMTE.

Un curateur, à moi!

LE DUC.

Bon dieu! qu'ai-je fait là?

LE COMTE.

On me croit donc un fou?

LE DUC.

Je ne dis pas cela;
Mais à la cour au moins on peut le faire croire.

LE COMTE, furieux.

Mon indignation d'une trame si noire....

LE DUC.

Allez-vous vous fâcher, quand il serait prudent
De méditer en paix votre accommodement?

LE COMTE, calmant tout à coup sa colère.

Soit. Avant de traiter il faut d'abord m'instruire

LE DUC, en riant.

Eh! malgré moi déja vous m'avez fait tout dire

LE COMTE.

Sur quoi fondent-ils donc?...

LE DUC.

A Paris on apprend
Par des gens du pays, je ne sais trop comment,
Que, zélé partisan des doctrines nouvelles,
Vous traitez tous nos droits comme des bagatelles;
Qu'entouré de savants vous faites des essais;
Que vous vous ruinez à chercher des engrais;
Que vous prenez chez vous je ne sais quelle femme;
Que tout le voisinage en se moquant vous blâme;
Qu'enfin vos actions, dont le monde se rit,
Annoncent clairement un travers de l'esprit:
Ces bruits ont alarmé la chère belle-fille.
Elle me fait mander; j'appelle la famille:
Au ministre, mon oncle, on court en dire un mot.
Il me donne un moyen pour agir au plus tôt,
C'est celui de venir, et de voir par moi-même
Ce qu'on peut opposer à ce péril extrême;
Si, pour les intérêts de votre petit-fils,
On pourra de vos biens sauver les grands débris,

Après que l'on aura, puisqu'il faut vous le dire,
Réussi promptement à vous faire interdire.

LE COMTE, à part.

(En riant.)

Soyons maître de nous. — Eh bien! mon cher neveu,
Vous qui m'avez jugé, dites; voyons un peu
Tout ce que vous pensez de l'état de ma tête?

LE DUC.

Un jour vous le saurez, mais par notre requête.

LE COMTE.

Vous l'avez?

LE DUC.

Le baron vient de me la donner,
Afin de la juger, et puis de la signer.

LE COMTE.

Et l'on y prouve au roi qu'en mainte circonstance
Je vous ai donné, moi, des preuves de démence?

LE DUC.

Ce n'est pas la parole en vous qu'il faut juger,
Quoique votre langage ait un air étranger.
Vous ne vous servez pas des termes à la mode.
Du bizarre Rousseau vous singez la méthode,
Mais vous raisonnez bien, et je vois au total
Qu'on ne verrait en vous qu'un franc original.
Quant à vos actions, ah! c'est toute autre chose;
C'est ce qui contre vous donnera gain de cause.
Par exemple, jamais homme de votre rang
Peut-il être vêtu comme un petit marchand?

(Gaîment.)

Si mon valet de chambre avait l'impertinence

De mettre un tel habit, surtout en ma présence,
Je le ferais chasser par mes derniers laquais.

LE COMTE.

Lorsque sur le beau sexe on n'a plus de projets,
On fait bien peu de cas d'une riche parure.

LE DUC.

Si vous portiez encor quelque peu de dorure.

LE COMTE.

L'or que sur mon habit on mettrait en galon,
Je le donne; et le pauvre y gagne la façon.

LE DUC.

Voilà de ces calculs...

LE COMTE.

Qu'on devrait toujours faire.
Mais revenons, de grace, à notre belle affaire.
C'est donc vous, mon ami, dont l'extrême raison
Prouve de mon esprit une aberration?
N'usez pas envers moi de quelque terme vague
Pour apprendre au ministre en quel point j'extravague;
Il faut du positif.

LE DUC.

Oh! mais l'on vous a vu,
Et l'on ne dira rien qui ne soit très-connu.

LE COMTE, d'un air caressant.

Vous devriez, mon cher, me lire la requête
Que l'on adresse au roi sur cette pauvre tête.
Comme un fou, je le crois, on peut m'y présenter,
Mais difficilement on peut le constater;
Et je saurais très-bien, en voulant me défendre,
Retourner contre vous le piége et vous y prendre.

LE DUC.

Oh! l'on doit éviter d'aller au parlement :
Dans une telle affaire on agit prudemment.

LE COMTE.

Ah!

LE DUC.

D'être philosophe on vous sait la manie ;
A la cour on se rit de la philosophie.
Et puis vous écrivez contre les préjugés;
Tous ces principes-là seront fort mal jugés.
La cour ne vous voit point.

LE COMTE.

Depuis trente ans peut-être
Je ne suis point allé faire ma cour au maître.

LE DUC.

Vous avez très-grand tort : on peut tromper le roi,
Et vous faire du mal en éludant la loi.

LE COMTE.

L'eluder! c'est commettre une double injustice.
Et ne risquez-vous pas d'en être le complice,
Quand à l'homme accusé vous dérobez les faits
Qui le font condamner par des moyens secrets?

LE DUC.

Ce que vous dites-là me paraît raisonnable.

LE COMTE, *finement.*

Si je les connaissais, il serait très-probable
Que je pusse y répondre, ou trouver les moyens,
Comme je vous l'ai dit, d'abandonner mes biens.

LE DUC.

Vous voulez par bonté finir à l'amiable.

LE COMTE.

Oui : comme vous avez un caractère aimable,
Vous serez entre nous le conciliateur;
Un tel arrangement vous fera de l'honneur.
Vous êtes né vraiment pour la diplomatie.
Si le ministre sait que par votre génie
Vous avez mis d'accord le père avec les fils,
Une ambassade au moins en doit être le prix.

LE DUC.

Ah! je serais charmé de terminer l'affaire.

LE COMTE.

Eh bien! lisez l'écrit.

LE DUC.

Il doit trop vous déplaire.

LE COMTE.

Mais c'est le seul moyen de tout concilier :
Vous n'avez pas dessein de me sacrifier
A l'intrigue.

LE DUC.

Ah! mon oncle!

LE COMTE.

Eh bien! il faut m'instruire
De ce que mes enfants contre moi peuvent dire.
Comme de bons amis tous deux nous causerons :
A leurs plaintes je peux opposer mes raisons;
Mais si de leur côté je trouve la justice,
Par amitié pour vous je fais un sacrifice.
Oui, si vous terminez un scandaleux procès,

(Appuyant.)

Je donne cette terre, afin d'avoir la paix.

(A part.)

Je le tiens.

LE DUC.

Ce qu'il veut, il me force à le faire...
Cependant, je crains fort de vous mettre en colère.

(Il tire de sa poche la requête.)

Le voilà ce morceau, chef-d'œuvre du baron!

LE COMTE, en s'efforçant de rire.

Voyons s'il nous a fait quelque chose de bon.

LE DUC.

Moi, je ne l'ai pas lu. Contre son éloquence
Je suis très-prévenu : ce n'est pas sa science.

(Il lit :)

Requête au roi.

LE COMTE.

Ah! ne commencez pas, car je vois arriver...
Eh! mais plus à propos pouvaient-ils se trouver!

LE DUC.

Qui donc?

LE COMTE.

Voilà mon gendre avec ma belle-fille,
Nous devrons au hasard le conseil de famille.

LE DUC, à part.

Ah! je serai grondé.

SCÈNE IV.

LA MARQUISE, LE BARON, LE COMTE, LE DUC.

LE COMTE.

Venez, mes chers enfants,
Nous nous occupons là de faits intéressants :
Mon neveu m'a tout dit. Je sais toute l'affaire ;
Et nous allons, ici, la terminer, j'espère.

LA MARQUISE, dans le plus grand étonnement.

Vous savez le motif...?

LE COMTE.

Qui vous fait contre moi
Pour l'intérêt d'un fils solliciter le roi.

LA MARQUISE, au duc.

Comment ! vous avez dit?....

LE BARON.

Ah mon dieu ! quelle tête !

LE DUC.

Mon oncle veut de plus entendre la requête.

LA MARQUISE, effrayée.

Eh quoi, vous la liriez !..

LE COMTE.

Oui, je veux tout savoir.
Et de la lire, ici, je lui fais un devoir.
Le ministre sur moi désire qu'on l'éclaire :
Ira-t-il sans pudeur tromper le ministère,
En présentant des faits qu'il ne peut avoir vus

Que je déclare faux s'ils ne me sont connus.

LE DUC.

Oui, le ministre veut en tout de la franchise;
Et le comte saura sur quoi l'on s'autorise
Pour l'accuser ainsi. Je lui dirai les faits;
Tous ses torts à nos yeux ne sont pas des secrets.

LE COMTE.

Oui, l'on doit être franc, surtout quand on accuse.
Imitez-moi. — Voyez, je n'y mets point de ruse.

(A part.)

Ils me paîront bien cher....

LE BARON, au duc.

Vous nous perdez, monsieur.

LA MARQUISE, bas au duc.

Votre indiscrétion....

LE DUC.

Est l'effet d'un bon cœur.
Vous ignorez combien mon oncle est raisonnable:
Croiriez-vous qu'il veut bien traiter à l'amiable,
Si ses torts bien connus, que vous avez cités,
Sont avoués par lui comme des vérités?

LA MARQUISE, étonnée.

Traiter à l'amiable?...

LE DUC.

Oui, par-devant notaire;
Pour votre fils, madame, il vous cède sa terre.

LE COMTE.

Je ne l'en dédis pas. Car mon intention
N'est pas de dissiper votre succession;
Et si vous me prouvez, ma chère belle-fille,

Qu'en régissant mes biens je nuis à la famille;
Je vais dès à présent, conformément aux lois,
De mon cher petit-fils assurer tous les droits.

LE DUC.

Mon oncle, en verité vous parlez comme un ange;
Grace à vous, grace à moi, maintenant tout s'arrange.
Quelle adresse j'ai mise à le conduire là!
Et c'est à l'indiscret que vous devez cela.

LA MARQUISE, bas au baron.

Il nous force à rester, avec cette espérance.

LE BARON.

Malgré ce beau traité, moi, je fuis sa présence.

LA MARQUISE.

Je vous suis.

LE COMTE, les arrêtant au moment qu'ils sortent.

Vous partez? cela ne se peut pas,
Nous devons à l'instant terminer nos débats.

LA MARQUISE.

Monsieur, c'est que....

LE COMTE.

Je vois très-bien ce qui vous gêne,
On craint que cet écrit au courroux ne m'entraîne;
Eh! non, rassurez-vous, quand on se plaint des gens,
Je sais qu'on ne va pas chercher les compliments:
En philosophe, moi, je subirai l'offense.

(A part.)

Cette lecture-là commence ma vengeance.

LE DUC, à la marquise.

Restez, il faut traiter.

LE COMTE.

Oui, maintenant lisons
Votre requête, et puis nous la discuterons.
(Au baron.)
Vous en êtes l'auteur, faites-en la lecture.

LE BARON, embarrassé.

Excusez, je ne puis vous faire cette injure;
Votre gendre, monsieur, n'a point un intérêt....

LE COMTE.

Oui, vous héritez peu. C'est madame en effet
Qui défend pour son fils cet heureux droit d'aînesse.

LA MARQUISE, embarrassée.

Et c'est cet amour-là qui contre vous me presse:
Mais vous êtes mon père, il est de mon devoir
De ne vous point citer les torts que j'ai pu voir.

LE COMTE, à part.

A cette pudeur-là j'étais loin de m'attendre.

LE DUC.

Mais à ces beaux refus je ne peux rien comprendre.
Vous convenez tous deux de signer un écrit
Pour que l'oncle présent soit dûment interdit;
Et pour le lire, ici, vous faites la grimace?
Ce qu'on dit en arrière, il faut le dire en face:
C'est mon principe, à moi. Je lirai sans façon
L'acte qui doit servir....

LE COMTE.

A l'interdiction.
(Moitié riant.)
Mais d'abord, mon neveu, dans une telle affaire,
Il faut suivre en tout point l'ordre judiciaire.

L'accusé qui paraît devant le parlement,
Doit par peur ou respect, se tenir humblement.
Je veux des tribunaux suivre en tout l'étiquette;
(Gravement.) (Il prend une chaise et se découvre.)
Et devant mes enfants je suis sur la sellette.

LA MARQUISE, au comte.

Mais c'est vous qui voulez....

LE DUC.

Oh! le mot est charmant,
Je vois qu'on finira le procès en riant.

LE BARON, à part.

Rire, je n'en crois rien.

LA MARQUISE, à part.

Le duc est en délire.

LE COMTE.

Le coupable est présent, l'accusateur peut lire.

LA MARQUISE, bas au duc.

Et ne voyez-vous pas que de nous il se rit?

LE BARON, bas au duc.

Comment oserez-vous lui lire cet écrit?

LE DUC, à part en riant.

Ils me font une mine!.. Ah! pendant la lecture,
Je pourrai m'amuser au moins de leur figure.
(Il lit.)

« Sire. — Comme il est de l'intérêt de la monarchie, « que les biens des familles nobles se transmettent avec « leurs noms dans toute leur intégrité, les enfants et « petits-enfants du comte de Grandval supplient « votre majesté de jeter sur eux un regard de bien- « veillance, et de les préserver de leur ruine.

LE COMTE.

Le début est brillant.

LE DUC, lisant.

« Ils ont la douleur de voir leurs biens dissipés, leurs « terres morcelées, leur crédit épuisé, par l'inconduite « publique du comte de Grandval, leur père et grand- « père.

LE COMTE.

J'ai dissipé mes biens!
Et de les gouverner je n'ai plus les moyens?
C'est très-juste. Lisez, je verrai par la suite
Sur quoi l'on a fondé ma publique inconduite.

LE DUC.

Fort bien. Mais écoutez sans montrer de courroux.

(Il lit.)

« Cette inconduite est le fruit de mille idées nouvelles « qu'il embrasse avec ardeur, et dont le peu de succès « a totalement dérangé sa fortune.

LE COMTE.

Peut-être, délaissé de mes fils et de vous,
J'ai trop vu dans les arts, dont je fais mon étude,
Les moyens de charmer ma longue solitude :
Ces travaux, j'en conviens, ont pour moi des appas,
Et m'ont de plus offert de très-grands résultats;
C'est un tort. Vous n'aimez ni beaux-arts, ni science;
J'aurais dû, comme vous, rester dans l'ignorance.

LE DUC.

Ah! le trait est malin! j'y réponds au plus tôt.

(Il lit.)

« Il est descendu de la classe illustre dans laquelle

« il est né, pour se jeter de lui-même dans celle des
« plus vils plébéiens.

LE COMTE.

Oui, pour moi l'honnête homme est l'homme comme il faut:
Du grand monde, il est vrai, ce n'est pas là l'usage;
L'on y voit les fripons, s'ils sont du haut parage.

LE DUC, lisant.

« Il fait abattre les tours de son château.

LE COMTE.

Ah! doucement, messieurs, je vous arrête là.
Et quel mal, dites-moi, peut-on voir à cela?

LE BARON.

Ces tours intéressaient par leur aspect gothique.

LA MARQUISE.

Ce sont de sûrs garants d'une noblesse antique.

LE DUC.

Oui, l'un de nos aïeux, dans ce grand château-fort,
Arrêta près d'un mois l'anglais duc de Bedfort.

LE COMTE.

Excusez-moi. J'ai cru qu'en ses nobles querelles
Votre fils n'aurait pas besoin de citadelles,
Et qu'il ne viendrait pas batailler à vos yeux,
Tout revêtu de fer, ainsi que ses aïeux.
J'ai pensé qu'il suivrait l'exemple de son père;
Que, le côté chargé d'une lame légère,
Vous le verriez, paré des plus riches habits,
Faire admirer sa grace aux dames de Paris;
Et qu'afin de prouver son antique noblesse....

(Au duc.)

Il prendrait, comme vous, une aimable maîtresse.

LE DUC, à part.

Oh! comme il est amer!

LE BARON, au duc, à part.

Et beaucoup trop vraiment.

LA MARQUISE, à part.

Cela finira mal.

LE BARON, au duc.

Lisez tout promptement.

LE DUC, lisant.

« Il a fait abattre les tours de son château, renonce
« à ses droits seigneuriaux, supprimé ses chasses, sous
« le prétexte frivole de faire des heureux. Ce qui est
« contre tous les droits et privilèges de la noblesse.

LE COMTE.

Sur tous les autres points on a pu me confondre :
Ici j'ai des raisons au moins pour vous répondre.
La chasse est un plaisir qui ne l'est pas pour moi :
Qui veut la réserver doit user de la loi;
Et cette loi conduit par ses arrêts sévères,
Pour sauver des lapins, les hommes aux galères.
Moi, j'aime mieux l'aspect de mes riches hameaux
Que des stériles champs tout couverts d'animaux.

(Ils se font des signes d'impatience.)

Quant à ces autres droits qui nous ont prouvé comme
Le plus petit seigneur peut opprimer un homme,
Qui font voir à quel point la féodalité
Est d'un poids accablant pour la société,
Par respect pour le roi, la raison, la décence,
Je les ai laissés tous tomber en décadence.

LE DUC, à la marquise.

Mais savez-vous qu'il a de très-bonnes raisons?

LA MARQUISE.

Il nous accuse, nous.

LE BARON.

De grace, finissons.

LE DUC.

A nos derniers griefs j'ai peur qu'il ne s'emporte.

(Il lit.)

« Enfin, sire, le comte de Grandval n'est plus un « gentilhomme : c'est un fermier, un manufacturier, « un maître d'école, le jouet et la dupe des intrigants « et des fripons.

LE COMTE, vivement.

A votre avis j'eus tort d'en agir de la sorte,
Et j'aurais bien mieux fait, en vivant à la cour,
De suivre ainsi que vous tous les travers du jour :
Mais si je m'avisai de vivre en philosophe,
C'est que d'un courtisan je n'ai pas trop l'étoffe.
J'ai par philanthropie essayé cent projets :
Défricher un vieux bois, dessécher un marais,
Élever des troupeaux et bâtir des chaumières,
Contenir dans leur lit d'inconstantes rivières,
Tracer, sans la corvée, un superbe chemin,
Reconstruire un château sur un nouveau dessin,
Pour embellir un parc employer la nature,
Et tirer un produit même de sa parure,
Marier la jeunesse, instruire les enfants,
Voir dans ces vils métiers d'utiles passe-temps,
Sont des torts, j'en conviens, si l'on me prouve en somme

Que tout ce que j'ai fait n'est pas d'un gentilhomme.

(Ils restent interdits. — D'un ton sévere.)

Mais vous devez, je crois, bientôt avoir fini.

LE DUC, troublé.

C'est la conclusion que je vous lis ici.

« Ces preuves, sire, suffisent pour faire connaître à
« votre majesté que la bizarre conduite du comte de
« Grandval est causée par une aliénation mentale...

LE COMTE, vivement.

(Il se lève furieux) - (A part.)

C'est assez! — Ai-je pu supporter cet outrage!...
Mais restons ferme encor et suspendons l'orage.

(Il se rassied, et tombe dans la rêverie.)

LA MARQUISE, à part au duc.

Dans son œil enflammé vous voyez son courroux.

LE DUC.

Il veut le réprimer.

LE BARON.

Je le vois comme vous...

LA MARQUISE, au baron.

Il semble méditer maintenant sa vengeance.

LE BARON.

Je crains moins son courroux encor que son silence.

LE DUC, à la marquise.

Un doux souris renaît sur ses traits altérés.

LE COMTE, à part, après avoir regardé d'un air imposant tous les parents qui baissent les yeux et paraissent embarrassés.

D'un seul de mes regards ils semblent atterrés!
Du pouvoir paternel tel est l'auguste empire!

(Haut.)

Sur l'accusation je n'ai rien à vous dire :
On ne combat jamais par de bonnes raisons
Des égoïstes froids les viles passions.
J'aime mieux convenir qu'une vaine chimère
A troublé quelque temps la raison qui m'éclaire,
Et que, pour éviter l'atteinte de nos lois,
Il est bien plus prudent de céder tous mes droits.
Oui, je veux les céder ; j'en donne ma parole :
Vous verrez aujourd'hui qu'elle n'est pas frivole,
Vous verrez que je sais, en n'extravaguant pas,

(Avec un courroux concentré.)

Honorer les vertus et punir les ingrats.

(Il sort.)

SCÈNE V.

LE DUC, LE BARON, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, au duc.

Vous nous avez perdus. Il mêle la menace
A la feinte douceur.

LE DUC.

Eh! calmez-vous, de grace.

LE BARON.

C'est avoir trop aussi la fureur de parler!

LE DUC.

Il vous eût comme moi forcé de révéler
Le secret. En douceur le malin sait vous prendre...

LA MARQUISE.

Je ne sais plus à quoi nous devons nous attendre.

Qui peut nous protéger? Votre indiscrétion...

LE DUC.

Nous fait marcher plus vite à l'exécution.

LA MARQUISE.

Mais, pour nous empêcher de prouver sa folie,
Il verra le ministre....

LE DUC, *en riant.*

Et sa bizarrerie
Nous suffit. Le public, en personne d'esprit,
Juge qu'un homme est fou sitôt qu'on le lui dit.

LA MARQUISE, *avec colère.*

Ah! c'est trop plaisanter, et tant d'impertinence
Devait enfin, monsieur, lasser ma patience.
Que je fus imprudente, en vous ouvrant mon cœur,
En espérant dans vous trouver un protecteur!
Eh quoi! de mon beau-père on attend une grace!..
Dans ce moment il songe à punir notre audace;
Dans ce moment, il peut, en suivant son courroux,
Nous accabler chez lui des plus sensibles coups;
Il va de son château nous chasser tout à l'heure...
N'importe! si demain j'habite sa demeure,
Et si vous me donnez la lettre de cachet,
Hardiment je suivrai notre premier projet.
Que j'y fasse arrêter cette femme impudente;
De ce séjour au moins je partirai contente,
Pour aller implorer les protecteurs puissants
Contre le fou qui veut ruiner ses enfants.

LE DUC.

Ah! puisque vous doutez qu'il ait de la franchise,
Aux moyens de rigueur sa feinte m'autorise.

Suivez-moi tous les deux dans mon appartement;
A l'intendant du roi j'enverrai promptement
La lettre de cachet.... et quant à la requête,
Nous allons la signer. Allons, que l'on s'apprête
A porter un grand coup. Plus de réflexion:
César l'a décidé, passons le Rubicon.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

LA MARQUISE, LE BARON, LE DUC.

LA MARQUISE.

Non, jamais on ne vit pareille étourderie;
Et je dois soupçonner quelque supercherie.

LE DUC.

J'ai vraiment oublié ce maudit papier-là;
Je l'ai perdu peut-être.

LE BARON.

Oui, l'on vous en croira.

LE DUC.

Sur ma foi! je ne sais ce que j'en ai pu faire.
Eh bien! c'est singulier, j'ai de l'ordre en affaire:
Je pourrais vous montrer deux ou trois cents billets,
Des plus tendres aveux monuments très-discrets....

LA MARQUISE.

Votre fatuité....

LE DUC.

Le mot n'est pas aimable,
Mais je dois tout souffrir, car je suis un coupable.

LA MARQUISE.

Je dis la vérité quand on me pousse à bout;
Et vous êtes, monsieur, insupportable en tout.

SCÈNE II.

DURAND, La MARQUISE, Le BARON, Le DUC.

LE DUC.

Mais vers nous, cher Durand, qu'est-ce qui vous amène?
Quoi! de l'émotion ?

DURAND.

C'est pis! c'est de la peine.
Depuis près de vingt ans j'habite la maison;
Des jeunes chevaliers j'étais le compagnon;
Ils m'aimaient tous beaucoup, je les aimais de même.

LE DUC.

Où donc est le malheur? tout le monde vous aime.

DURAND.

Irriter un bon père est un bien grand malheur,
J'en éprouve pour eux la plus vive douleur.
Le comte m'a parlé de certaine requête
Qui prouve clairement qu'il a perdu la tête....
Il en rit comme un fou. Ceux qui ne riront pas
Ce sont ses chers enfants qu'il nomme des ingrats.

LA MARQUISE.

Et que leur fera-t-il?

DURAND.

Quoi! ce qu'il peut leur faire?
Et sa fortune donc?

LA MARQUISE.

Il n'a que cette terre
Dont il détruit le sol pour le rendre meilleur.

DURAND.

Dites que ses travaux ont triplé sa valeur.

LE BARON.

Cela ne se peut pas : quand, dans ces entreprises,
Un gentilhomme agit, il y fait des sottises:
Chacun a son génie; et c'est au roturier
Qu'il appartient toujours de faire un tel métier.

LE DUC.

Le baron a raison, à la gastronomie
Il se livre en expert; et c'est là son génie.

DURAND.

Votre famille a vu mon maître rarement;
Et personne de vous ne le connaît vraiment.
L'homme que vous jugez sur la seule apparence,
Et, d'après son habit, de très-peu d'importance,
Cache sous les dehors de la simplicité
L'esprit et les talents, l'honneur, l'humanité :
Géométre parfait, mécanicien habile,
Il n'imagine rien qui ne doive être utile;
Il est considéré de nos premiers savants;
Et, sachant avec art user de leurs talents,
Il en fait de richesse une source commune,
Et pour faire le bien décuple sa fortune.

LE BARON.

Il est riche à ce point?

DURAND.

Il est plus qu'opulent.

LE BARON.

Ah! si nous avions su....

DURAND.

Vous savez à présent.
Si mon maître a caché son immense richesse,
C'est par égard pour vous, car à votre noblesse
Il a plus d'une fois dérogé, j'en conviens;
Mais sa faute après tout vous valait de grands biens;
Et qui ne connaît pas à la cour, à la ville,
Ce banquier si fameux qu'on nomme Desparville?...

LE DUC.

Son prête-nom serait ce Crésus de Paris?

DURAND.

C'est lui. Si vous voulez quelque mille louis,
Un seul mot de monsieur, et vous allez les prendre.

LE DUC.

A prendre c'est facile...

DURAND.

Et difficile à rendre.

LA MARQUISE, à part.

Mon beau-père est vraiment un homme singulier.

LE BARON.

Comment! il est si riche, et pas de cuisinier!

LE DUC.

Quoique très-philosophe, il a donc quelque vice?
Et nous pouvons au moins l'accuser d'avarice.

DURAND.

Lui, monsieur! ah! jamais un cœur plus généreux...

LE DUC.

Mais pourquoi donc tant d'or?

DURAND.

Pour faire des heureux.

Comme il est ennemi de la loi singulière
Qui fait qu'un frère aîné déshérite son frère,
Il veut, sans nuire aux droits de l'aîné cependant,
Que ses enfants soient tous traités également;
Il a, par cet espoir, qui nuit et jour l'anime,
Du fruit de ses travaux formé leur légitime.

LE BARON.

Me voila ruiné!

LE DUC, en riant.

Diable! mon cher baron,
Vous êtes compromis par l'interdiction.

DURAND, au duc.

Vous l'êtes bien autant; car cet excellent maître,
Qu'on doit aimer toujours dès qu'on l'a pu connaître
Me disait, en parlant de vous sérieusement:
« C'est un grand étourdi, mais il n'est pas méchant;
« Il a mangé le bien que lui laissa mon frère;
« Pourtant, s'il veut un jour changer de caractère,
« Je lui fais le cadeau, dès qu'il se marîra,
« Au moins d'un million; sois certain qu'il l'aura. »

LE DUC.

Ah! peste soit de moi! quel jour dois-je me pendre!

LA MARQUISE.

Pour vous désespérer il faut au moins attendre.

DURAND.

J'ignore le projet que monsieur peut avoir,
Il mande son notaire, et veut que, pour ce soir,
Je lui fasse l'état, avec preuves certaines,
Des effets, des valeurs, des titres des domaines....

LE DUC.

Très-bien, pour se venger il veut nous dire à tous:
« Vous voyez ces grands biens, ils ne sont pas pour vous. »
(En riant aux éclats.)
Je plains mes créanciers. Mais je me donne au diable
Si ce tour là n'est pas tout-à-fait admirable.

DURAND.

Vous êtes gai, monsieur, moi je suis mécontent;
Ce que vous avez fait est vraiment affligeant.
Pour moi que n'aviez-vous un peu de confiance?
Je vous aurais sauvé de cette extravagance.
(Il sort.)

SCÈNE III.

LE DUC, LE BARON, LA MARQUISE.

LE DUC.

Moi! qui m'applaudissais de ma dextérité,
Comme vous, mes amis, je suis déshérité.

LE BARON, avec humeur.

Et c'est madame aussi qui nous servit de guide,
Comme seule héritière une femme est avide.

LA MARQUISE.

Ce reproche, monsieur, est ici bien placé;
A venir en ces lieux je n'aurais pas pensé,
Si vous ne m'eussiez pas conseillé de le faire.

LE BARON.

N'êtes-vous pas allé vous-même au ministère?

LA MARQUISE.

Qui donc sur le château m'a donné des avis?

LE BARON.

En suivant mes conseils....

LA MARQUISE.

Je les ai trop suivis.

LE BARON.

Moi, je n'ai pas écrit au moins à mes beaux-frères,
Pour les forcer d'entrer dans ces sottes affaires.

LA MARQUISE.

Non, vous avez mieux fait, en venant m'exciter
Contre monsieur le comte.

LE BARON.

A le faire arrêter
Ai-je pensé jamais? Cet homme qu'on vénère,
Cet ami des humains....

LA MARQUISE.

Tout à coup sait vous plaire.
Vous avez tort de faire ainsi l'homme de bien;
Votre déguisement ne peut mener à rien.

LE BARON, en colère.

Madame c'est trop fort!

LE DUC.

Calmez-vous donc, de grace!

LA MARQUISE.

Je vois votre projet, et vous le dis en face;
Vous voulez près du comte, en m'accusant ainsi,
Faire un jour votre paix, pour m'éloigner d'ici.
Mais....

LE BARON.

Je dirai du moins que vous seule, madame,
Contre cette étrangère avez tissu la trame....

LA MARQUISE.

Et moi, je puis....

LE DUC.

Allons!

LE BARON.

Oui, c'est à vos beaux yeux,
Que le ministre a fait le cadeau précieux
De cet ordre du roi.

LA MARQUISE.

Mais, certaine requête,
A qui la devons-nous? à votre bonne tête.

LE BARON.

Vous nous avez perdus par votre vanité.

LE DUC.

C'est trop de compliments d'un et d'autre côté.
Une injure jamais à rien ne remédie.
J'espère encor, moi : grace à mon étourderie,
Le comte n'a point vu la lettre de cachet,
Et de tout réparer je conçois le projet.
Pour nous justifier, à l'oncle je vais dire...
Que c'est par amitié qu'on voulait l'interdire.

LA MARQUISE.

Dieu! le comte! évitons de paraître à ses yeux,
Et préparons-nous tous à partir de ces lieux.

(Elle sort avec le baron.)

LE DUC.

Partez : je reste, moi.

SCÈNE IV.

LE COMTE, LE DUC.

LE DUC.

Comme il a l'air sévère !
A présent qu'on m'a dit qu'il est millionnaire,
Je ne sais pas pourquoi je tremble à son aspect ;
Tout, jusqu'à son habit, m'inspire du respect.

LE COMTE.

Eh bien! mon cher neveu, vous me semblez bien sombre!

LE DUC.

Oui, ma gaîté souvent disparaît comme une ombre.
Je suis bien malheureux d'avoir de la raison.

LE COMTE.

Comment! vous en avez?

LE DUC, en riant.

Pas pour un million.
Non, je ne fis jamais de sottise pareille :
En venant en ces lieux, j'ai cru faire merveille;
J'étais ambassadeur... quand Durand, par un mot,
M'a prouvé clairement que je n'étais qu'un sot.
Je dois payer les frais de mon étourderie.

LE COMTE.

Mais vous n'êtes donc plus certain de ma folie?

LE DUC.

Vous, mon oncle, à présent vous êtes un Caton.

LE COMTE.

Ah! j'ai repris mes droits à votre affection?

LE DUC.

De moi, moquez-vous bien, oui, vous devez le faire.
Je me pique d'avoir un fort bon caractère :
Je suis vraiment stoïque, et Durand le sait bien ;
Quand il nous a parlé de votre immense bien,
J'ai pris comme un héros notre déconfiture.
(En riant.)
Que n'avez-vous pu voir de chacun la figure!
Le baron gromelait, et, dans son désespoir,
Il perdra l'appétit, point de souper ce soir.
La marquise étouffait son douloureux martyre,
Et moi, du bout des dents je m'efforçais de rire.

LE COMTE.

Mais, pourquoi donc Durand trahit-il mon secret?...
Vu ma position, il n'a pas trop mal fait :
Mes enfants agissaient d'une telle manière,
Qu'ils pouvaient un beau jour faire enlever leur père
Par lettre de cachet.

LE DUC.

Vous ne le croyez pas.
J'aurais su m'opposer à de tels attentats.

LE COMTE.

Lorsque d'en obtenir il vous est si facile....

LE DUC, à part.

Comment diable! il saurait...

LE COMTE.

N'est-il pas très-utile,
En venant visiter le cher oncle aujourd'hui,
D'en avoir une au moins pour ceux qui sont chez lui.

LE DUC, à part.

Il a donc deviné?...

LE COMTE.

Mais, dans un cas semblable,
Il ne faut pas, mon cher, les laisser sur la table.

LE DUC.

En affaire je suis sujet à caution.

LE COMTE, lui montrant la lettre.

Vous connaissez... On vient; c'est madame Dormon...
Non, c'est d'elle plutôt que vous devez la prendre.

SCÈNE V.

MADAME DORMON, LE COMTE, LE DUC.

LE COMTE, à madame Dormon.

Remerciez mon neveu de cet intérêt tendre
Qu'il veut vous témoigner ainsi qu'à votre fils,
En vous faisant tous deux enfermer à Paris.

MADAME DORMON.

Qu'avais-je fait, monsieur, pour subir cette peine?

LE DUC.

Vous ne m'avez rien fait, il faut que j'en convienne,
C'est depuis quinze jours que je sais tout au plus
Que vous embellissez le château d'un reclus.

(Au comte.)

Pour obliger vos fils on demande la lettre,
Et quelque temps après on vient me la remettre.
Tout cela s'est passé sans malice et sans art,
Surtout très-poliment et d'une et d'autre part:
On n'a mis à l'avoir presque point d'importance;
Je la perds, et voilà comme on agit en France.

LE COMTE.

Peut-on être plus fou!

LE DUC.

Je parle sensément,
Et je vous prouverai, mon oncle, en ce moment,
Que si certain banquier de notre grande ville,
Que vous connaissez bien, qu'on nomme *Desparville*,
Voulait faire enfermer gendre, fille et neveu,
Je crois qu'il le pourrait s'il finançait un peu

LE COMTE.

Il a quelque raison pourtant dans son délire.

MADAME DORMON.

D'après tout ce qu'ici je viens d'entendre dire,
Vous renoncez, j'espère, à vos projets sur moi :
Je vous remets la lettre, et sans aucun effroi.

LE DUC.

Vous savez si j'avais dessein d'en faire usage?
Mais, en la déchirant je vous rends un hommage;
Et c'est un holocauste....

LE COMTE.

Oui, peut-être à mon bien.

LE DUC, en riant.

Je n'ose l'avouer; mais cela se peut bien.

SCÈNE VI.

UN DOMESTIQUE, MADAME DORMON, LE COMTE, LE DUC.

LE DOMESTIQUE.

Vous êtes demandé, monsieur, par le notaire.

LE COMTE.

J'y cours, et je reviens bientôt pour notre affaire.
Je vais vous envoyer ma fille et le baron.

SCÈNE VII.

MADAME DORMON, LE DUC, UN DOMESTIQUE.

LE DUC.

Que diable leur veut-il? et pour quelle raison....

MADAME DORMON.

J'ignore son projet.

LE DUC.

S'il tient à sa parole,
Il va donc leur céder.... cette espérance est folle.

MADAME DORMON.

Il vous pardonnera, je l'espère du moins.

LE DUC.

Quoi! pour nous obliger, vous promettez vos soins?

MADAME DORMON.

Oui, je veux ramener la paix dans la famille.

LE DUC, avec enthousiasme.

C'est un ange, vraiment!... Lorsque la belle-fille
Et les autres parents, guidés par l'intérêt,
Conspiraient contre vous dans le plus grand secret,
Vous voulez, oubliant leur coupable injustice,
Vous venger de leurs coups en leur rendant service...!
Ce trait fait naître en moi les transports les plus doux;
Et j'irais, si j'étais bien moins connu de vous,
Brûler tous les billets de nos femmes coquettes,

Pour porter à vos pieds mon mérite et mes dettes.

MADAME DORMON, en riant.

Je connais tout le prix, monsieur, d'un tel présent :
Je veux m'en rendre digne, et c'est en refusant.

SCÈNE VIII.

LA MARQUISE, LE DUC, MADAME DORMON, LE BARON.

LE DUC.

La marquise revient. Qu'est-ce donc qui l'occupe?

(Le baron entrant après la marquise.)

Et l'autre! N'ont-ils pas des visages de dupe?

(A la marquise.)

Vous m'aviez dit, je crois, que vous vouliez partir?

LA MARQUISE.

C'est le comte en ces lieux qui nous fait revenir.

LE DUC.

Et savez-vous qu'il vient de mander son notaire?

LE BARON.

C'est ce que l'on m'a dit.

LE DUC.

C'est une bonne affaire.
Quoiqu'il soit dans le fond très-mécontent de nous,
Vous pouvez espérer d'apaiser son courroux.

(Montrant madame Dormon.)

Cette dame a sur lui la plus grande puissance;
En lui montrant, marquise, un peu de bienveillance,
Elle peut....

LA MARQUISE.

Vous croyez que l'on s'abaissera...?

LE DUC.

Ah! l'on peut sur ce point agir comme on voudra.

SCÈNE IX.

LA MARQUISE, LE DUC, MADAME DORMON, LE BARON, DURAND.

DURAND.

Je vois avec plaisir la famille assemblée.

LE DUC.

Par mon oncle, Durand, elle est donc appelée?

DURAND.

Eh! mais, sans doute, il veut terminer avec vous.

LE DUC, *à la marquise et au baron.*

Oui, très-bien avec lui je vous ai remis tous.

MADAME DORMON, *à Durand.*

Mais pourquoi donc aussi m'a-t-il dit de l'attendre?
Près de mon fils j'aurais préféré de me rendre.

DURAND, *arrangeant la table et les fauteuils.*

Il vous l'amènera. — Cette table est bien là;
Et puis notre notaire ici se placera.

(*Il met un grand portefeuille sur la table.*)

Voilà ce portefeuille où sont tant de richesses.
Titres, contrats, valeurs de toutes les espèces,
Sont ici renfermés.

LE DUC.

Ah! puissé-je, à mon tour,
Avoir de tels captifs : ils reverraient le jour.

Mais le comte paraît; ah, diable! il faut se taire.
Un oncle est imposant, assisté d'un notaire.

SCÈNE X.

La MARQUISE, Le DUC, Madame DORMON, Le BARON, Le COMTE, ÉDOUARD, DURAND, Le NOTAIRE.

LE COMTE.

Ah! bon. Selon mes vœux vous voilà réunis;
Et nous allons bientôt terminer entre amis.
Que n'ai-je près de moi mes deux fils et ma fille!
Ce serait au complet un conseil de famille.

LE DUC.

Madame peut agir en toute occasion,
Car ils ont envoyé leur procuration.

LE COMTE, fait un mouvement.

On les a donc trompés!

LE DUC.

Nous nous trompions nous-même,
En vous croyant, mon oncle, en un danger extrême.

(Le comte devient rêveur.)

MADAME DORMON.

Ne vous affligez pas.

LE COMTE, en soupirant.

Allons, n'y pensons plus.
Écartons loin de nous ces regrets superflus.

(Montrant un fauteuil à la marquise.)

Asséyez-vous ici, madame la marquise.

LA MARQUISE, en s'asséyant.

Monsieur, je dois céder....

LE COMTE, amèrement.

En fille bien soumise.

(A madame Dormon.) (A Édouard.)

Et vous tout près de moi. — Toi, là, mon Édouard.

ÉDOUARD.

Au conseil de famille, ah! je vais prendre part!
Que je suis donc content!

LE COMTE.

Allons, songe à te taire.

(Il fait asseoir tout le monde.)

LA MARQUISE, au duc.

Cette femme avec nous?

LE BARON, à la marquise.

Cela cache un mystère.

LE DUC, bas à la marquise.

Je crois qu'elle est sa femme?

LE BARON.

Oui, cela se peut bien.

LE COMTE.

Comme je l'ai promis, je vais donner mon bien.
Pour vous calmer, j'ai pris ce moyen convenable.
Je l'avoûrai, je fus un peu déraisonnable;
Et, quoique ma folie ait enrichi les miens,
Ceux mêmes qui m'avaient préparé des liens,
Je n'en croirai pas moins qu'il est de la prudence
De céder tous mes droits sur cette résidence:
Et, par un bon contrat, je viens d'en faire un don
A l'enfant qui sera l'aîné de ma maison.

Sa mère, au même instant, comme tutrice et mère,
Va signer ce contrat fait par-devant notaire.

LE DUC, à la marquise.

Que vous avais-je dit? le bon oncle est charmant!

LA MARQUISE, se levant.

Ah! permettez, monsieur, qu'un cœur reconnaissant...

LE COMTE.

Ah! de ce sentiment très-fort je vous dispense.

LA MARQUISE, embarrassée.

Mais votre belle-fille.....

LE COMTE, regardant madame Dormon.

Elle est en ma présence.

MADAME DORMON, troublée.

Eh quoi! voudrait-il donc?...

LA MARQUISE, toujours embarrassée.

Mon fils pourra du moins...

LE COMTE.

Il doit vous ressembler, je le laisse à vos soins.

LA MARQUISE

Mais je ne comprends pas...

LE COMTE, se levant vivement.

Allons, plus de méprise.

(Montrant Édouard et madame Dormon.)

Voilà mon petit-fils, et sa mère est marquise!

MADAME DORMON, voulant se jeter aux genoux du comte.

Mon père!

LE COMTE, l'arrêtant.

Calmez-vous!

EDOUARD, vivement.

Quoi! je suis..?

LE COMTE.

Allons, paix!

LA MARQUISE.

Vous voudrez bien, monsieur, nous prouver de tels faits!

LE COMTE.

Le premier de mes fils mourut en Angleterre;
Il y laissa sa veuve, et sa veuve était mère:
L'acte du mariage, en secret célébré,
Par notre ambassadeur est dûment avéré.

DURAND.

Tout est en bonne forme!

LA MARQUISE, étouffant sa colère.

Il sera nécessaire
De le prouver encor à mes hommes d'affaire.
Ce secret d'un hymen si long-temps inconnu
Devant les tribunaux doit être reconnu.

LE COMTE.

Quoi! vous osez parler de tribunaux, madame!
Vous qui n'avez pas craint, par un projet infame,
De tromper mes enfants sur leur premier devoir!
Par des séductions d'égarer le pouvoir
Et d'obtenir de lui, par un acte arbitraire,
Le droit de me ravir cet enfant et sa mère!
Oui, nous comparaîtrons tous deux aux tribunaux,
En présence des lois, et devant mes égaux:
On saura contre moi tout ce que put l'intrigue;
De coupables enfants on y verra la brigue;
On verra l'impudence et la cupidité
Calomnier les mœurs d'un père respecté.
Je vous y montrerai, jusques en ma présence,

Venant insolemment m'accuser de démence!...
Ingrats! Avez-vous pu concevoir un instant
Qu'un père devant vous allait être tremblant!
Et m'avez-vous pu croire, enfin, assez stupide
Pour ne pas déjouer votre espérance avide?
Si j'ai feint devant vous de céder à vos vœux,
C'était afin, méchants, de vous en punir mieux.
Quand même le succès eût suivi votre injure,
Croyez-vous que j'aurais succombé sans murmure!
Non, j'aurais eu pour moi d'éloquents défenseurs,
Leur plume aurait flétri mes calomniateurs :
Dans l'armée, au conseil, à la cour, à la ville,
J'aurais eu des appuis, j'en aurais trouvé mille :
Du pouvoir paternel tout homme revêtu
N'aurait pu voir un père à vos pieds abattu.
Oui, la nation même eût dicté la sentence,
Et son mépris pour vous eût été sa vengeance;
Je serai moins clément; je connais mon devoir.
Sortez, délivrez-moi de l'horreur de vous voir!

(Les parents font un mouvement pour sortir.)

MADAME DORMON, aux parents.

Ne sortez pas. Monsieur, écoutez-moi, de grace!
Du plus juste courroux suspendez la menace.
Est-ce donc au moment où vous comblez mes vœux,
Où par votre bonté je vois mon fils heureux,
Que vous ne craignez pas d'empoisonner ma joie!
Ah! que votre clémence envers eux se déploie!
Maintenant que par vous mon sort est reconnu,
Que je reprends un nom par les lois obtenu.

Que chacun de vos fils est devenu mon frère,
Leur sœur doit devenir leur appui tutélaire;
Et vous accorderez à leur soumission
Un regard paternel et l'espoir d'un pardon.

LE COMTE, avec un courroux mêlé d'attendrissement.

Un regard paternel! Le pourrai-je, madame?
Et ne suis-je donc pas un fou pour cette femme?

LE DUC, en suppliant.

Mon oncle!

ÉDOUARD.

Mon ami!

LE COMTE.

Ce cruel souvenir....

MADAME DORMON.

Qui demande un pardon connaît le repentir.

LE COMTE, d'un ton imposant.

Vous avez justement provoqué ma colère;
Vous avez outragé la majesté d'un père :

(Il les regarde avec la plus noble dignité.

Devant elle courbez vos fronts humiliés!

MADAME DORMON.

Ils vont lui rendre hommage en tombant à vos pieds.

(Madame Dormon se jette à genoux, et tous l'imitent.)

Vous voyez vos enfants!

LE COMTE.

Relevez-vous, ma fille;

(En faisant signe aux autres de se relever.)

Je pourrai pardonner un jour à ma famille.

(A Édouard.)

En te donnant mon nom, souviens-toi, mon enfant,
Que ce n'est qu'au hasard que nous devons un rang;
Qu'un grand nom sans vertu n'est qu'un jouet futile;
Que le vrai gentilhomme, enfin, c'est l'homme utile.

FIN DU COMPLOT DE FAMILLE,

ET DU TOME IX.

TABLE

DU NEUVIÈME VOLUME.

TABLE GÉNÉRALE
DES PIÈCES
CONTENUES DANS CET OUVRAGE.

TOME I.

TOME II.

TOME III.

TOME IV.

TOME V.

TOME VI.

TOME VII.

TOME VIII.

TOME IX.

FIN DE LA TABLE GÉNÉRALE DES PIÈCES.

ERRATA.

Tomes	Pages	Au lieu de	Lisez
III.	372	il croit tout. Pardon.	Ah! pardon.
	380	est possible	se peut
VII.	57	elle est sévère	très-sévère
	58	ces messieurs les auteurs	acteurs
	61	spirituels	et spirituels
	119	elle s'occupe pas	elle ne s'occupe pas
	191	amusantes	médisantes
	207	je plais à la pupile	pupille
	212	encore ce sont	encor ce sont
VIII.	137	nous me remettrez	vous me remettrez
	504	directeur	receveur
	567, 568	encore! ah! laissez	ah! laissez, etc.
IX.	188	il serait revenu	bon! déja revenu
	336	m'on	m'ont
	510	que éclairés	qu'éclairés

Nota. On croit inutile de rétablir quelques vers qui manquent dans deux pièces sans importance (*la Courtisane* et *la Femme Misanthrope*), imprimées sur des manuscrits remplis de ratures et de coupures, qui n'existent plus maintenant.

